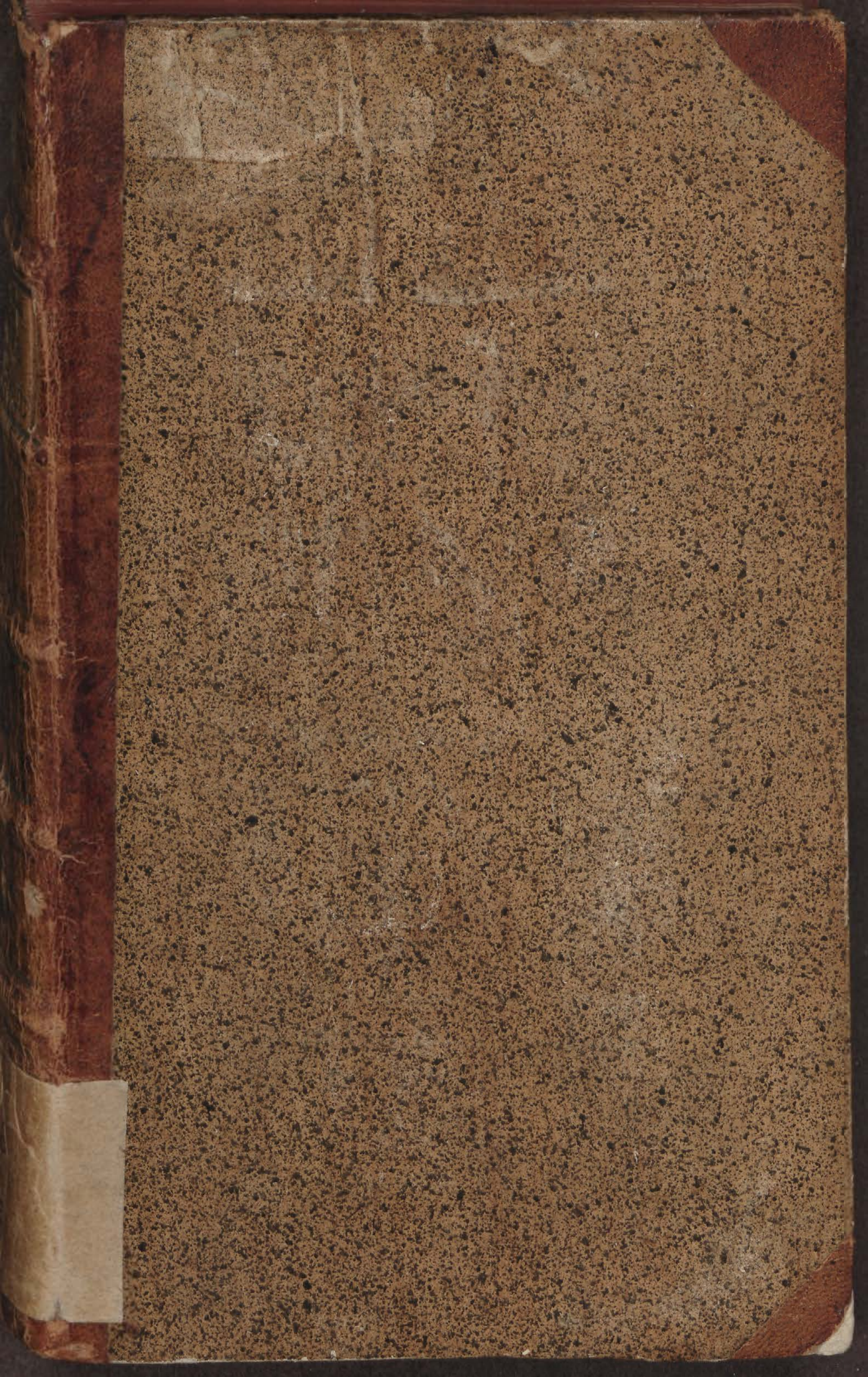


Nd 23.

P.P. 6

SYSTÊME DE LA NATURE.

PREMIERE PARTIE.

[Holbach Paul Henri Thiry]

SYSTÊME
DE LA
NATURE
OU
Des Loix du Monde Physique & du Monde Moral.

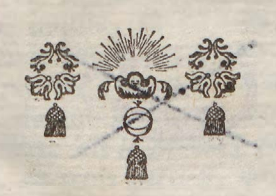
PAR M. MIRABAUD,

Secrétaire Perpétuel, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

Naturæ rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modò partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. HIST. NATUR. *Lib.* VII.

PREMIERE PARTIE.



LONDRES.

M D C C L X X.

G



4479



II



AVIS DE L'EDITEUR.

Le manuſcrit de cet ouvrage s'eſt trouvé parmi pluſieurs autres dans la collection d'un ſçavant, curieux de raſſembler des productions de ce genre. Voici ce que nous apprend au ſujet de ce Livre, une note placée à la tête de la copie ſur laquelle il a été imprimé.

„ Cet ouvrage eſt attribué à feu M. Mira-
„ baud, Secrétaire perpétuel de l'Académie Fran-
„ çoiſe, par des perſonnes très liées avec lui-mê-
„ me, & avec ſon ami M. de Matha, que la
„ mort ſeule en a pu ſéparer. On leur doit les
„ particularités ſuivantes ſur l'Auteur & ſes é-
„ crits.

„ Indépendamment des ouvrages avoués &
„ connus, qui ont mérité une très grande répu-
„ tation à Mr. Mirabaud, il en avoit, dit-on,
„ compoſé beaucoup d'autres dans ſa jeuneſſe, au
„ ſortir de la Congrégation des Prêtres de l'Ora-
„ toire, dans laquelle il avoit vécu quelques an-
„ nées. Ces écrits très hardis n'étoient point des-
„ tinés à voir le jour, au moins du vivant de
„ l'Auteur: celui-ci même, ayant été nommé à
„ la place d'inſtituteur des Princeſſes de la maiſon
„ d'Orléans, prit le parti d'anéantir la plupart
„ des manuſcrits capables de compromettre ſon
„ repos Mais l'infidélité de quelques amis, aux-
„ quels il avoit confié ſes ouvrages, rendit cette
„ précaution inutile, & en a du moins conſervé
„ la plus grande partie: quelques-uns même d'en-
„ tre eux ont été très imprudemment publiés à
„ l'inſçu & durant la vie de notre Philoſophe,
„ de ce nombre eſt *le Monde, ſon Origine & ſon*
„ *Antiquité*, en trois parties, qui parut en 1751.
„ On trouve encore quelques morceaux attribués
„ à la même main dans un petit recueil imprimé
„ furtivement & d'une façon très peu correcte

„ en 1743, ſous le titre de *Nouvelles Libertés de* „ *penſer*. Quoiqu'il en ſoit M. Mirabaud, étant „ devenu plus libre, reprit ſes études Philoſophi- „ ques, & même, s'y livra tout entier; ce fut, „ dit-on, alors qu'il compoſa le *SYSTEME DE* „ *LA NATURE*, ouvrage auquel il ne ceſſa jus- „ qu'à ſa mort de donner tous ſes ſoins, & que „ parmi ſes amis les plus intimes il appelloit ſon „ *TESTAMENT*. En effet M. M. ſemble avoir „ voulu ſe ſurpaſſer lui-même dans cet ouvrage, „ le plus hardi & le plus extraordinaire que l'Eſ- „ prit humain ait oſé produire juſqu'à préſent. „ Il y a tout lieu de croire, par les recherches & „ les connoiſſances dont il eſt rempli, que l'Au- „ teur a fait uſage des lumieres de ſes amis & mê- „ me que pluſieurs des notes y ont été ajou- „ tées après coup."

„ VOICI les titres des autres ouvrages non pu- „ bliés que l'on attribue au même Auteur. 1. *La* „ *vie de Jeſus Chriſt*. 2. *Réflexions impartiales ſur* „ *l'Evangile*. 3. *La Morale de la nature*. 4. *His-* „ *toire Abrégée du Sacerdoce ancien & moderne*. 5. „ *Opinions des anciens ſur les Juifs*, (*) ce dernier „ ſe trouve imprimé, mais totalement défiguré, „ dans un recueil publié en 1740 à Amſterdam „ chez J. F. Bernard en 2 petits volumes in 12, „ ſous le titre de *Diſſertations mêlées*.

„ QUELQU'AIENT été les ſentimens de M. Mi- „ rabaud, tous ceux qui l'ont connu rendent le „ témoignage le plus éclatant à ſa probité, à ſa „ franchiſe, à ſa droiture, en un mot à ſes ver- „ tus ſociales & à l'innocence de ſes mœurs. Il „ mourut à Paris âgé de 85 ans, le 24 de Juin „ 1760.

(*) Les Réflexions impartiales ſur l'Evangile & l'Opinion des anciens ſur les Juifs, *ont été imprimés en 1769*.

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

L'HOMME n'eſt malheureux que parce qu'il méconnoît la Nature. Son Eſprit eſt tellement infecté de préjugés, qu'on le croiroit pour toujours condamné à l'erreur: le bandeau de l'opinion, dont on le couvre dès l'enfance, lui eſt ſi fortement attaché, que c'eſt avec la plus grande difficulté qu'on peut le lui ôter. Un levain dangereux ſe mêle à toutes ſes connoiſſances & les rend néceſſairement flottantes, obſcures & fauſſes: il voulut, pour ſon malheur, franchir les bornes de ſa ſphére; il tenta de s'élancer au-delà du monde viſible, & ſans ceſſe des chûtes cruelles & réitérées l'ont inutilement averti de la folie de ſon entrepriſe, il voulut être Métaphyſicien, avant d'être Phyſicien: il mépriſa les réalités, pour méditer des chimeres; il négligea l'expérience, pour ſe repaître de ſyſtêmes & de conjectures; il n'oſa cultiver ſa raiſon, contre laquelle on eût ſoin de le prévenir de bonne heure; il prétendit connoître ſon ſort dans les Régions imaginaires d'une autre vie, avant que de ſonger à ſe rendre heureux dans le ſéjour où il vivoit. En un mot l'homme dédaigna l'étude de la Nature pour courir après des phantômes, qui, ſemblables à ces feux trompeurs que le voyageur rencontre pendant la nuit, l'effrayerent, l'éblouirent, & lui firent quitter la route ſimple du vrai, ſans laquelle il ne peut parvenir au bonheur.

Il eſt donc important de chercher à détruire des preſtiges qui ne ſont propres qu'à nous égarer. Il eſt tems de puiſer dans la nature des remedes contre les maux que l'Entouſiaſme nous a faits: la raiſon guidée par l'expérience doit enfin attaquer dans leur ſource, des préjugés dont le genre humain fut ſi longtems la victime. Il eſt tems que cette raiſon, injuſtement dégradée, quitte un ton puſillanime qui la rendroit complice du menſonge, & du délire. La vérité eſt une; elle eſt néceſſaire à l'homme, elle ne peut jamais lui nuire, ſon pouvoir invincible ſe fera ſentir tôt ou tard. Il faut donc la découvrir aux mortels; il faut leur montrer ſes charmes, afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur, qui trop ſouvent uſurpe leurs hommages ſous les traits de la vérité; ſon éclat ne peut bleſſer que les ennemis du genre humain, dont le pouvoir ne ſubſiſte que par la nuit obſcure qu'ils répandent ſur les eſprits.

Ce n'eſt point à ces hommes pervers que la vérité doit parler; ſa voix n'eſt entendue que par des cœurs honnêtes, accoutumés à penſer, aſſez ſenſibles pour gémir des calamités ſans nombre que la Tyrannie religieuſe & politique fait éprouver à la terre; aſſez éclairés pour appercevoir la chaîne immenſe des maux que l'erreur fit ſouffrir en tout tems aux humains conſternés. C'eſt à l'erreur que ſont dûes les chaînes accablantes que les Tyrans & les prêtres forgent par-tout aux nations. C'eſt à l'erreur qu'eſt dû l'Eſclavage où, preſqu'en tout pays, ſont tombés les peuples, que la nature deſtinoit à travailler librement à leur bonheur. C'eſt à l'erreur que ſont dûes ces terreurs religieuſes qui font par-tout ſécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimeres. C'eſt à l'erreur

que ſont dûes ces haines invétérées, ces perſécutions barbares, ces maſſacres continuels, ces tragédies révoltantes dont, ſous prétexte des intérêts du ciel, la terre eſt tant de fois devenue le théatre. Enfin c'eſt aux erreurs conſacrées par la Religion que ſont dûes l'ignorance & l'incertitude où l'homme eſt de ſes devoirs les plus évidens, de ſes droits les plus clairs, des vérités les plus démontrées: il n'eſt preſqu'en tout climat qu'un captif dégradé, dépourvu de grandeur d'ame, de raiſon, de vertu, à qui des Géoliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

TÂCHONS donc d'écarter les nuages qui empêchent l'homme de marcher d'un pas ſûr dans le ſentier de la vie, inſpirons lui du courage & du reſpect pour ſa raiſon; qu'il apprenne à connoître ſon eſſence & ſes droits légitimes; qu'il conſulte l'expérience, & non une imagination égarée par l'autorité; qu'il renonce aux préjugés de ſon enfance; qu'il fonde ſa morale ſur ſa nature, ſur ſes beſoins, ſur les avantages réels que la ſociété lui procure; qu'il oſe s'aimer lui même; qu'il travaille à ſon propre bonheur en faiſant celui des autres; en un mot qu'il ſoit raiſonnable & vertueux, pour être heureux ici bas, & qu'il ne s'occupe plus de rêveries ou dangereuſes ou inutiles. S'il lui faut des chimeres, qu'il permette au moins à d'autres de ſe peindre les leurs différemment des ſiennes; qu'il ſe perſuade enfin qu'il eſt très important aux habitans de ce monde d'être juſtes, bienfaiſans, pacifiques, & que rien n'eſt plus indifférent que leur façon de penſer ſur des objets inacceſſibles à la raiſon.

AINSI le but de cet ouvrage eſt de ramener

l'homme à la Nature, de lui rendre la raiſon chere, de lui faire adorer la vertu, de diſſiper des ombres qui lui cachent la ſeule voie propre à le conduire ſûrement à la félicité qu'il deſire; telles ſont les vues ſinceres de l'Auteur. De bonne foi avec lui-même, il ne préſente au Lecteur que les idées qu'une refléxion ſérieuſe & longue lui a montré comme utiles au repos & au bien-être des hommes, & comme favorables aux progrès de l'eſprit humain, il l'invite donc à diſcuter ſes principes; loin de vouloir briſer pour lui les nœuds ſacrés de la morale, il prétend les reſſerrer, & placer la vertu ſur les autels que juſqu'ici l'impoſture, l'entouſiaſme & la crainte ont élévés à des phantômes dangereux.

Prêt à deſcendre au tombeau, que les années lui creuſent depuis longtems, l'Auteur proteſte de la façon la plus ſolemnelle ne s'être propoſé dans ſon travail que le bien de ſes ſemblables. Sa ſeule ambition eſt de mériter les ſuffrages du petit nombre des Partiſans de la vérité, & des ames honnêtes qui la cherchent ſincérement. Il n'écrit point pour ces hommes endurcis à la voix de la raiſon, qui ne jugent que d'après leurs vils intérêts ou leurs funeſtes préjugés: ſes cendres froides ne craindront ni leurs clameurs ni leur reſſentiment, ſi terribles pour tous ceux qui oſent de leur vivant annoncer la Vérité.



TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans la PREMIERE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.



SYSTEME

SYSTÊME
DE LA
NATURE.

PREMIERE PARTIE.

De la Nature & de ſes loix. De l'Homme. De l'Ame & de ſes facultés. Du dogme de l'immortalité. Du bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature.

LES HOMMES ſe tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des ſyſtêmes enfantés par l'imagination. L'Homme eſt l'ouvrage de la nature, il exiſte dans la nature, il eſt ſoumis à ſes loix, il ne peut s'en affranchir, il ne peut, même par la penſée, en ſortir; c'eſt en vain que ſon eſprit veut s'élancer au-delà des bornes du monde viſible, il eſt toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature & circonſcrit par elle, il n'exiſte rien au-delà du grand tout dont il fait partie & dont il éprouve les influences; les êtres que l'on ſuppoſe au-deſſus de la nature ou diſtingués d'elle-même, ſeront toujours

des chimeres, dont il ne nous ſera jamais poſſible de nous former des idées véritables, non plus que du lieu qu'elles occupent & de leur façon d'agir. Il n'eſt & il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

Que l'homme ceſſe donc de chercher hors du monde qu'il habite, des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refuſe: qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne ſes loix, qu'il contemple ſon énergie & la façon immuable dont elle agit; qu'il applique ſes découvertes à ſa propre félicité, & qu'il ſe ſoumette en ſilence à des loix auxquelles rien ne peut le ſouſtraire; qu'il conſente à ignorer les cauſes entourées pour lui d'un voile impénétrable; qu'il ſubiſſe ſans mumurer les arrêts d'une force univerſelle qui ne peut revenir ſur ſes pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des regles que ſon eſſence lui impoſe.

On a viſiblement abuſé de la diſtinction que l'on a faite ſi ſouvent, de l'homme *phyſique* & de l'homme *moral*. L'Homme eſt une être purement phyſique; l'homme moral n'eſt que cet être phyſique conſidéré ſous un certain point de vue, c'eſt-à-dire, relativement à quelques-unes de ſes façons d'agir, dues à ſon organiſation particuliere. Mais cette organiſation n'eſt-elle pas l'ouvrage de la nature? Les mouvemens ou façons d'agir, dont elle eſt ſuſceptible, ne ſont-ils pas phyſiques? Ses actions viſibles, ainſi que les mouvemens inviſibles excités dans ſon intérieur, qui viennent de ſa volonté ou de ſa penſée, ſont également des effets naturels, des ſuites néceſſaires de ſon méchaniſme propre, & des impulſions qu'il reçoit des êtres dont il eſt entouré. Tout ce que l'eſprit humain a ſucceſſivement inventé pour

changer ou perfectionner sa façon d'être & pour la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme, & de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connoissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes & ce que nous serons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits: toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence & des qualités que cette nature a mises en nous, & des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer & d'être modifiés. En un mot l'ART n'est que la Nature agissante à l'aide des instrumens qu'elle a faits.

La nature envoie l'homme nud & destitué de secours dans ce monde qui doit être son séjour; bientôt il parvient à se vêtir de peau; peu à peu nous le voyons filer l'or & la soie. Pour un être élevé au-dessus de notre globe, & qui du haut de l'atmosphere contempleroit l'espece humaine avec tous ses progrès & changemens, les hommes ne paroîtroient pas moins soumis aux loix de la nature, lorsqu'ils errent tout nuds dans les forêts pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque, vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire enrichies d'un plus grand nombre d'expériences, & finissant par se plonger dans le luxe, ils inventent de jour en jour mille besoins nouveaux & découvrent mille moyens de les satisfaire. Tous les pas que nous faisons pour modifier notre être, ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes & d'effets, qui ne sont

que les développemens des premieres impulſions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de ſon organiſation, paſſe ſucceſſivement de beſoins ſimples à des beſoins plus compliqués, mais qui n'en ſont pas moins des ſuites de ſa nature. C'eſt ainſi que le papillon, dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait ſortir un ver, qui devient chryſalide, & puis ſe change en un inſecte aîlé que nous voyons s'orner des plus vives couleurs; parvenu à cette forme, il ſe reproduit & ſe propage; enfin dépouillé de ſes ornemens, il eſt forcé de diſparoître après avoir rempli la tâche que la nature lui impoſoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracés aux êtres de ſon eſpece.

Nous voyons des changemens & des progrès analogues dans tous les végétaux. C'eſt par une ſuite de la combinaiſon, du tiſſu, de l'énergie primitive donnés à l'aloës par la nature, que cette plante, inſenſiblement accrue & modifiée, produit au bout d'un grand nombre d'années, des fleurs qui ſont les annonces de ſa mort.

Il en eſt de même de l'homme qui, dans tous ſes progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à ſon organiſation & aux matieres dont la nature l'a compoſé. L'Homme phyſique eſt l'homme agiſſant par l'impulſion de cauſes que nos ſens nous font connoître; l'homme moral eſt l'homme agiſſant par des cauſes phyſiques que nos préjugés nous empêchent de connoître. L'Homme Sauvage eſt un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à ſa félicité. L'Homme policé eſt celui que

l'expérience & la vie ſociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour ſon propre bonheur. L'Homme de bien éclairé eſt l'homme dans ſa maturité ou dans ſa perfection. (1) L'homme heureux eſt celui qui ſçait jouir des bienfaits de la nature; l'homme malheureux eſt celui qui ſe trouve dans l'incapacité de profiter de ſes bienfaits.

C'EST donc à la phyſique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ſes recherches: ce ſont elles qu'il doit conſulter dans ſa religion, dans ſa morale, dans ſa légiſlation, dans ſon gouvernement politique, dans les ſciences & dans les arts, dans ſes plaiſirs & dans ſes peines. La nature agit par des loix ſimples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connoître; c'eſt par nos ſens que nous ſommes liés à la nature univerſelle; c'eſt par nos ſens que nous pouvons la mettre en expérience & découvrir ſes ſecrets; dès que nous quittons l'expérience, nous tombons dans le vuide où notre imagination nous égare.

TOUTES les erreurs des hommes ſont des erreurs de phyſique; ils ne ſe trompent jamais, que lorſqu'ils négligent de remonter à la nature, de conſulter ſes regles, d'appeller l'expérience à leur ſecours. C'eſt ainſi que, faute d'expériences, ils ſe ſont formé des idées imparfaites de la matiere, de ſes propriétés, de ſes combinaiſons, de ſes forces, de ſa façon d'agir ou de l'énergie qui réſulte de ſon eſſence; dès lors tout l'univers n'eſt devenu pour eux qu'une ſcene d'illuſions. Ils ont ignoré la nature, ils ont méconnu ſes loix, ils n'ont

(1) Ciceron dit, *eſt autem virtus nihil aliud quàm in ſe perfecta & ad ſummum perducta natura.* V. DE LEGIBUS *I.*

point vu les routes néceſſaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je! ils ſe ſont méconnus eux-mêmes; tous leurs ſyſtêmes, leurs conjectures, leurs raiſonnemens, dont l'expérience fut bannie, ne furent qu'un long tiſſu d'erreurs & d'abſurdités.

Toute erreur eſt nuiſible; c'eſt pour s'être trompé, que le genre humain s'eſt rendu malheureux. Faute de connoître la nature, il ſe forma des Dieux, qui ſont devenus les ſeuls objets de ſes eſpérances & de ſes craintes. Les hommes n'ont point ſenti que cette nature, dépourvue de bonté comme de malice, ne fait que ſuivre des loix néceſſaires & immuables en produiſant & détruiſant des êtres, en faiſant tantôt ſouffrir ceux qu'elle a rendus ſenſibles, en leur diſtribuant des biens & des maux, en les altérant ſans ceſſe: ils n'ont point vu que c'étoit dans la nature elle-même & dans ſes propres forces, que l'homme devoit chercher ſes beſoins, des remedes contre ſes peines & des moyens de ſe rendre heureux; ils ont attendu ces choſes de quelques êtres imaginaires qu'ils ont ſuppoſés les auteurs de leurs plaiſirs & de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'eſt à l'ignorance de la nature que ſont dues ces puiſſances inconnues ſous leſquelles le genre humain a ſi longtems tremblé, & ces cultes ſuperſtitieux qui furent les ſources de tous ſes maux.

C'est faute de connoître ſa propre nature, ſa propre tendance, ſes beſoins & ſes droits, que l'homme en ſociété eſt tombé de la liberté dans l'eſclavage; il méconnut ou ſe crut forcé d'étouffer les deſirs de ſon cœur, & de ſacrifier ſon bien-être aux caprices de ſes chefs; il ignora le but de l'aſſociation & du gouvernement; il ſe ſoumit ſans

réſerve à des hommes comme lui, que ſes préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre ſupérieur, comme des Dieux ſur la terre; ceux-ci profitèrent de ſon erreur pour l'aſſervir, le corrompre, le rendre vicieux & miſérable. Ainſi c'eſt pour avoir ignoré ſa propre nature, que le genre humain tomba dans la ſervitude & fut mal gouverné.

C'EST pour s'être méconnu lui même & pour avoir ignoré les rapports néceſſaires qui ſubſiſtent entre lui & les êtres de ſon eſpece, que l'homme a méconnu ſes devoirs envers les autres; il ne ſentit point qu'ils étoient néceſſaires à ſa propre félicité. Il ne vit pas plus ce qu'il ſe devoit à lui même, les excès qu'il devoit éviter pour ſe rendre ſolidement heureux, les paſſions auxquelles il devoit réſiſter ou ſe livrer pour ſon propre bonheur; en un mot il ne connut point ſes véritables intérêts. De-là tous ſes déréglemens, ſon intempérance, ſes voluptés honteuſes, & tous les vices auxquels il ſe livra aux dépens de ſa conſervation propre & de ſon bien-être durable. Ainſi c'eſt l'ignorance de la nature humaine qui empêcha l'homme de s'éclairer ſur la morale; d'ailleurs les gouvernemens dépravés auxquels il fut ſoumis, l'empêcherent toujours de la pratiquer, quand même il l'auroit connue.

C'EST encore faute d'étudier la nature & ſes loix, de chercher à découvrir ſes reſſources & ſes propriétés, que l'homme croupit dans l'ignorance, ou fait des pas ſi lents & ſi incertains pour améliorer ſon ſort. Sa pareſſe trouve ſon compte à ſe laiſſer guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité, plutôt que par l'expérience qui deman-

de de l'activité, & par la raison qui exige de la réflexion. De-là cette aversion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paroit s'écarter des regles auxquelles ils sont accoutumés; de-là leur respect stupide & scrupuleux pour l'antiquité & pour les institutions les plus insensées de leurs peres; de-là les craintes qui les saisissent quand on leur propose les changemens les plus avantageux, ou les tentatives les plus probables. Voilà pourquoi nous voyons les nations languir dans une honteuse léthargie, gémir sous des abus transmis de siecles en siecles, & frémir de l'idée même de ce qui pourroit remédier à leurs maux. C'est par cette même inertie & par le défaut d'expériences, que la médecine, la physique, l'agriculture, en un mot toutes les sciences utiles font des progrès si peu sensibles, & demeurent si longtems dans les entraves de l'autorité: ceux qui professent ces sciences, aiment mieux suivre les routes qui leur sont tracées, que de s'en frayer de nouvelles; ils préferent les délires de leur imagination & leurs conjectures gratuites, à des expériences laborieuses, qui seules seroient capables d'arracher à la nature ses secrets.

En un mot les hommes, soit par paresse, soit par crainte, ayant renoncé au témoignage de leurs sens, n'ont plus été guidés dans toutes leurs actions & leurs entreprises, que par l'imagination, l'entousiasme, l'habitude, le préjugé, & sur-tout par l'autorité, qui sçut profiter de leur ignorance pour les tromper. Des systêmes imaginaires prirent la place de l'expérience, de la réflexion, de la raison: des ames ébranlées par la terreur, & enivrées du merveilleux, ou engourdies par la paresse & guidées par la crédulité que produit l'in-

expérience, ſe créerent des opinions ridicules, ou adopterent, ſans examen, toutes les chimeres dont on voulut les repaître.

C'EST ainſi que, pour avoir méconnu la nature & ſes voies, pour avoir dédaigné l'expérience, pour avoir mépriſé la raiſon, pour avoir deſiré du merveilleux & du ſurnaturel, enfin pour avoir tremblé, le genre humain eſt demeuré dans une longue enfance, dont il a tant de peine à ſe tirer. Il n'eut que des hypotheſes puériles dont il n'oſa jamais examiner les fondemens & les preuves; il s'étoit accoutumé à les regarder comme ſacrées, comme des vérités reconnues dont il ne lui étoit point permis de douter un inſtant: ſon ignorance le rendit crédule; ſa curioſité lui fit avaler à longs traits le merveilleux; le tems le confirma dans ſes opinions & fit paſſer de races en races ſes conjectures pour des réalités; la force tyrannique le maintint dans ſes notions, devenues néceſſaires pour aſſervir la ſociété; enfin la ſcience des hommes en tout genre, ne fut qu'un amas de menſonges, d'obſcurités, de contradictions, entremêlé quelquefois de foibles lueurs de vérité, fournies par la nature dont l'on ne put jamais totalement s'écarter, parce que la néceſſité y ramena toujours.

ELEVONS-NOUS donc au-deſſus du nuage du préjugé. Sortons de l'athmoſphere épaiſſe qui nous entoure pour conſidérer les opinions des hommes & leurs ſyſtêmes divers. Défions-nous d'une imagination déréglée; prenons l'expérience pour guide; conſultons la nature; tâchons de puiſer en elle-même des idées vraies ſur les objets qu'elle renferme; recourons à nos ſens que l'on nous a

fauſſement fait regarder comme ſuſpects; interrogeons la raiſon que l'on a honteuſement calomniée & dégradée; contemplons attentivement le monde viſible, & voyons s'il ne ſuffit point pour nous faire juger des terres inconnues du monde intellectuel; peut-être trouverons-nous que l'on n'a point eu de raiſons pour les diſtinguer, & que c'eſt ſans motifs que l'on a ſéparé deux empires qui ſont également du domaine de la nature.

L'UNIVERS, ce vaſte aſſemblage de tout ce qui exiſte, ne nous offre par-tout que de la matiere & du mouvement: ſon enſemble ne nous montre qu'une chaîne immenſe & non interrompue de cauſes & d'effets: quelques-unes de ces cauſes nous ſont connues parce qu'elles frappent immédiatement nos ſens; d'autres nous ſont inconnues, parce qu'elles n'agiſſent ſur nous que par des effets ſouvent très éloignés de leurs premieres cauſes.

DES matieres très variées, & combinées d'une infinité de façons, reçoivent & communiquent ſans ceſſe des mouvements divers. Les différentes propriétés de ces matieres, leurs différentes combinaiſons, leurs façons d'agir ſi variées, qui en ſont des ſuites néceſſaires, conſtituent, pour nous, les *eſſences* des êtres; & c'eſt de ces eſſences diverſifiées que réſultent les différens ordres, rangs ou ſyſtêmes que ces êtres occupent, dont la ſomme totale fait ce que nous appellons *la nature*.

AINSI la nature, dans ſa ſignification la plus étendue, eſt le grand tout qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matieres, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un

ſens moins étendu, ou conſidérée dans chaque être, eſt le tout qui réſulte de l'eſſence, c'eſt-à-dire des propriétés, des combinaiſons, des mouvemens ou façons d'agir qui le diſtinguent des autres êtres. C'eſt ainſi que l'homme eſt un tout, réſultant des combinaiſons de certaines matieres, douées de propriétés particulieres, dont l'arrangement ſe nomme *organiſation*, & dont l'eſſence eſt de ſentir, de penſer, d'agir, en un mot de ſe mouvoir d'une façon qui le diſtingue des autres êtres avec leſquels il ſe compare: d'après cette comparaiſon l'homme ſe range dans un ordre, un ſyſtême, une claſſe à part, qui differe de celle des animaux dans leſquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui ſont en lui. Les différens ſyſtêmes des êtres, ou, ſi l'on veut, leurs *natures particulieres*, dépendent du ſyſtême général du grand tout, de la nature univerſelle dont ils ſont partie, & à qui tout ce qui exiſte eſt néceſſairement lié.

NB. Après avoir fixé le ſens que l'on doit attacher au mot *Nature*, je crois devoir avertir le lecteur, une fois pour toutes, que lorſque dans le cours de cet ouvrage, je dis que la nature produit un effet, je ne prétends point perſonnifier cette nature, qui eſt un être abſtrait; mais j'entends que l'effet dont je parle eſt le réſultat néceſſaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui compoſent le grand enſemble que nous voyons. Ainſi quand je dis *la nature veut que l'homme travaille à ſon bonheur*, c'eſt pour éviter les circonlocutions & les redites, & j'entends par là qu'il eſt de l'eſſence d'un être qui ſent, qui penſe, qui

veut, qui agit, de travailler à ſon bonheur. Enfin j'appelle *Naturel*, ce qui eſt conforme à l'eſſence des choſes, ou aux loix que la nature preſcrit à tous les êtres qu'elle renferme, dans les ordres differens que ces êtres occupent, & dans les différentes circonſtances par leſquelles ils ſont obligés de paſſer. Ainſi la ſanté eſt *naturelle* à l'homme dans un certain état; la maladie eſt un état *naturel* pour lui dans d'autres circonſtances; la mort eſt un état *naturel* du corps privé de quelques-unes des choſes néceſſaires au maintien, à l'exiſtence de l'animal &c. Par *ESSENCE*, j'entends ce qui conſtitue un être ce qu'il eſt, la ſomme de ſes propriétés ou des qualités d'après leſquelles il exiſte & agit comme il fait. Quand on dit qu'il eſt de *l'eſſence de la pierre de tomber*, c'eſt comme ſi l'on diſoit que ſa chûte eſt un effet néceſſaire de ſon poids, de ſa denſité, de la liaiſon de ſes parties, des élémens dont elle eſt compoſée. En un mot *l'eſſence* d'un être eſt ſa nature individuelle & particuliere.



CHAPITRE II.

Du mouvement & de ſon origine.

Le mouvement eſt un effort par lequel un corps change, ou tend à changer de place, c'eſt-à-dire à correſpondre ſucceſſivement à différentes parties de l'eſpace, ou bien à changer de diſtance relativement à d'autres corps. C'eſt le mouvement qui ſeul établit des rapports entre nos organes & les êtres qui ſont au-dedans ou hors

de nous; ce n'eſt que par les mouvemens que ces êtres nous impriment, que nous connoiſſons leur exiſtence, que nous jugeons de leurs propriétés, que nous les diſtinguons les uns des autres, que nous les diſtribuons en différentes claſſes.

LES êtres, les ſubſtances ou les corps variés dont la nature eſt l'aſſemblage, effets eux-mêmes de certaines combinaiſons ou cauſes, deviennent des cauſes à leur tour. Une *Cauſe* eſt un être qui en met un autre en mouvement ou qui produit quelque changement en lui. *L'effet* eſt le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

CHAQUE être, en raiſon de ſon eſſence ou de ſa nature particuliere, eſt ſuſceptible de produire, de recevoir & de communiquer des mouvemens divers; par là quelques êtres ſont propres à frapper nos organes, & ceux-ci ſont capables d'en recevoir les impreſſions, ou de ſubir des changemens à leur préſence; ceux qui ne peuvent agir ſur aucuns de nos organes, ſoit immédiatement & par eux-mêmes, ſoit médiatement ou par l'intervention d'autres corps, n'exiſtent point pour nous, puiſqu'ils ne peuvent ni nous remuer, ni par-conſéquent nous fournir des idées, ni être connus & jugés par nous. Connoître un objet, c'eſt l'avoir ſenti; le ſentir, c'eſt en avoir été remué. Voir, c'eſt être remué par l'organe de la vue; entendre, c'eſt être frappé par l'organe de l'ouie, &c. Enfin de quelque maniere qu'un corps agiſſe ſur nous, nous n'en avons connoiſſance que par quelque changement qu'il a produit en nous.

LA nature, comme on a dit, eſt l'aſſemblage de tous les êtres & de tous les mouvemens que

nous connoiſſons, ainſi que de beaucoup d'autres que nous ne pouvons connoître, parce qu'ils ſont inacceſſibles à nos ſens. De l'action & de la réaction continuelle de tous les êtres que la nature renferme, il réſulte une ſuite de cauſes & d'effets ou de mouvemens, guidés par des loix conſtantes & invariables, propres à chaque être, néceſſaires ou inhérentes à ſa nature particuliere qui font toujours qu'il agit ou qu'il ſe meut d'une façon déterminée; les différens principes de chacun de ces mouvemens nous ſont inconnus, parce que nous ignorons ce qui conſtitue primitivement les eſſences de ces êtres; les élémens des corps échapant à nos organes, nous ne les connoiſſons qu'en maſſe, nous ignorons leurs combinaiſons intimes, les proportions de ces mêmes combinaiſons, d'où doivent néceſſairement réſulter des façons d'agir, des mouvemens ou des effets très différens.

Nos ſens nous montrent en général deux ſortes de mouvemens dans les êtres qui nous entourent; l'un eſt un mouvement de maſſe par lequel un corps entier eſt transféré d'un lieu dans un autre; le mouvement de ce genre eſt ſenſible pour nous. C'eſt ainſi que nous voyons une pierre tomber, une boule rouler, un bras ſe mouvoir ou changer de poſition. L'autre eſt un mouvement interne & caché, qui dépend de l'énergie propre à un corps, c'eſt-à-dire de l'eſſence, de la combinaiſon, de l'action & de la réaction des molécules inſenſibles de matiere dont ce corps eſt compoſé: ce mouvement ne ſe montre point à nous, nous ne le connoiſſons que par les altérations ou changemens que nous remarquons au bout de quelque tems ſur les corps ou ſur les mêlanges. De ce

genre ſont les mouvemens cachés que la fermentation fait éprouver aux molécules de la farine qui, d'éparſes & ſéparées qu'elles étoient, deviennent liées & forment une maſſe totale que nous nommons du *pain*. Tels ſont encore les mouvemens imperceptibles par leſquels nous voyons une plante ou un animal s'accroître, ſe fortifier, s'altérer, acquérir des qualités nouvelles, ſans que nos yeux aient été capables de ſuivre les mouvemens progreſſifs des cauſes qui ont produit ces effets. Enfin, tels ſont encore les mouvemens internes qui ſe paſſent dans l'homme, que nous avons nommés ſes *facultés intellectuelles*, *ſes penſées*, *ſes paſſions*, *ſes volontés*, dont nous ne ſommes à portée de juger que par les actions, c'eſt-à-dire, par les effets ſenſibles qui les accompagnent ou les ſuivent. C'eſt ainſi que lorſque nous voyons un homme fuir, nous jugeons qu'il eſt intérieurement agité de la paſſion de la crainte, &c.

Les mouvemens, ſoit viſibles, ſoit cachés, ſont appellés mouvemens *acquis*, quand ils ſont imprimés à un corps par une cauſe étrangere ou par une force exiſtante hors de lui, que nos ſens nous font appercevoir; c'eſt ainſi que nous nommons *acquis*, le mouvement que le vent fait prendre aux voiles d'un vaiſſeau. Nous appellons *ſpontanés* les mouvemens excités dans un Corps qui renferme en lui même la cauſe des changemens que nous voyons s'opérer en lui; alors nous diſons que ce corps agit & ſe meut par ſa propre énergie. De cette eſpece ſont les mouvemens de l'homme qui marche, qui parle, qui penſe; & cependant, ſi nous regardons la choſe de plus près, nous ſerons convaincus, qu'à parler ſtrictement, il n'y a point de mouvemens ſpontanés dans les différens corps

de la nature, vû qu'ils agiſſent continuellement les uns ſur les autres, & que tous leurs changemens ſont dus à des cauſes, ſoit viſibles, ſoit cachées qui les remuent. La volonté de l'homme eſt remuée ou déterminée ſecrétement par des cauſes extérieures qui produiſent un changement en lui; nous croyons qu'elle ſe meut d'elle même, parce que nous ne voyons ni la cauſe qui la détermine, ni la façon dont elle agit, ni l'organe qu'elle met en action.

Nous appellons mouvemens *ſimples*, ceux qui ſont excités dans un corps par une cauſe ou force unique: nous appellons *compoſés*, les mouvemens produits par pluſieurs cauſes ou forces diſtinguées, ſoit que ces forces ſoient égales ou inégales, conſpirantes ou contraires, ſimultanées ou ſucceſſives, connues ou inconnues.

De quelque nature que ſoient les mouvemens des êtres, ils ſont toujours des ſuites néceſſaires de leurs eſſences ou des propriétés qui les conſtituent, & de celles des cauſes dont ils éprouvent l'action. Chaque être ne peut agir & ſe mouvoir que d'une façon particuliere, c'eſt-à-dire ſuivant des loix qui dépendent de ſa propre eſſence, de ſa propre combinaiſon, de ſa propre nature, en un mot de ſa propre énergie & de celle des corps dont il reçoit l'impulſion. C'eſt là ce qui conſtitue les loix invariables du mouvement; je dis *invariables*, parce qu'elles ne pourroient changer ſans qu'il ſe fît un renverſement dans l'eſſence même des êtres. C'eſt ainſi qu'un corps peſant doit néceſſairement tomber, s'il ne rencontre un obſtacle propre à l'arrêter dans ſa chûte. C'eſt ainſi qu'un être ſenſible doit néceſſairement chercher le plaiſir &

fuir

fuir la douleur. C'eſt ainſi que la matiere du feu doit néceſſairement brûler & répandre de la clarté. &c.

Chaque être a donc des loix du mouvement qui lui ſont propres, & agit conſtamment ſuivant ces loix, à moins qu'une cauſe plus forte n'interrompe ſon action. C'eſt ainſi que le feu ceſſe de brûler des matieres combuſtibles dès qu'on ſe ſert de l'eau pour arrêter ſes progrès. C'eſt ainſi que l'être ſenſible ceſſe de chercher le plaiſir dès qu'il craint qu'il n'en réſulte un mal pour lui.

La communication du mouvement ou le paſſage de l'action d'un corps dans un autre ſe fait encore ſuivant des loix certaines & néceſſaires; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raiſon des rapports de la reſſemblance, de la conformité, de l'analogie, ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres. Le feu ne ſe propage que lorſqu'il rencontre des matieres renfermant des principes analogues à lui; il s'éteint quand il rencontre des corps qu'il ne peut embraſer, c'eſt-à-dire qui n'ont point un certain rapport avec lui.

Tout eſt en mouvement dans l'univers. L'eſſence de la nature eſt d'agir; & ſi nous conſidérons attentivement ſes parties, nous verrons qu'il n'en eſt pas une ſeule qui jouiſſe d'un repos abſolu; celles qui nous paroiſſent privées de mouvement, ne ſont dans le fait que dans un repos relatif ou apparent; elles éprouvent un mouvement ſi imperceptible & ſi peu marqué que nous ne pouvons appercevoir leurs changemens. (2) Tout ce

(2) Cette vérité, dont tant de ſpéculateurs affectent encore de




qui nous ſemble en repos, ne reſte pourtant pas un inſtant au même état: tous les êtres ne font continuellement que naître, s'accroître, décroître & ſe diſſiper avec plus ou moins de lenteur ou de rapidité. L'inſecte *éphémere* naît & périt le même jour; par-conſéquent il éprouve très promptement des changemens conſidérables dans ſon être. Les combinaiſons formées par les corps les plus ſolides & qui paroiſſent jouir du plus parfait repos, ſe diſſolvent & ſe décompoſent à la longue; les pierres les plus dures ſe détruiſent peu-à-peu par le contact de l'air; une maſſe de fer, que nous voyons rouillée & rongée par le tems, a dû être en mouvement depuis le moment de ſa formation dans le ſein de la terre, juſqu'à celui où nous la voyons dans cet état de diſſolution.

Les Phyſiciens, pour la plupart, ne ſemblent point avoir aſſez réfléchi ſur ce qu'ils ont appellé le *Niſus*, c'eſt-à-dire, ſur les efforts continuels que font les uns ſur les autres des corps qui paroiſſent d'ailleurs jouir du repos. Une pierre de cinq cents livres nous paroît en repos ſur la terre, cependant elle ne ceſſe un inſtant de peſer avec force ſur cette terre qui lui réſiſte ou qui la repouſſe à ſon tour. Dira-t-on que cette pierre & cette terre n'agiſſent point? Pour s'en détromper il ſuffiroit d'interpoſer la main entre la pierre & la terre, & l'on reconnoîtroit que cette pierre a néanmoins la force de briſer notre main malgré le repos dont elle ſemble jouir. Il ne peut y avoir dans les corps d'action ſans réaction. Un Corps qui éprouve

douter, a été portée juſqu'à la démonſtration dans un ouvrage du célebre Toland, qui parut en Anglais au commencement de ce ſiecle ſous le titre de *letters to ſerena*; ceux qui entendent cette langue pourront le conſulter en cas qu'il leur reſtât encore quelques doutes là deſſus. *Note ajoutée.*

une impulsion, une attraction, ou une pression quelconque, auxquelles il résiste, nous montre qu'il réagit par cette résistance même; d'où il suit qu'il y a pour lors une force cachée (*vis inertiæ*) qui se déploie contre une autre force; ce qui prouve clairement que cette force d'inertie est capable d'agir & réagit effectivement. Enfin on sentira que les forces que l'on appelle *mortes* & les forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes* sont des forces de même espece qui se déploient d'une façon différente. (3)

Ne pourroit-on pas aller plus loin encore, & dire que dans les corps & les masses dont l'ensemble nous paroît dans le repos, il y a pourtant une action & une réaction continuelles, des efforts constants, des résistances & des impulsions non interrompues, en un mot des *Nisus*, par lesquels les parties de ces corps se pressent les unes les autres, se résistent réciproquement, agissent & réagissent sans cesse, ce qui les retient ensemble & fait que ces parties forment une masse, un corps, une combinaison dont l'ensemble nous paroît en repos, tandis qu'aucunes de leurs parties ne cessent d'être réellement en action? Les corps ne paroissent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agissent en eux.

(3) *Actioni æqualis & contraria est reactio.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO § 218. PAG. 241. Surquoi le Commentaire ajoute: *reactio dicitur actio patientis in agens, seu corporis in quod agitur actio in illud quod in ipsum agit. Nulla autem datur in corporibus actio sine reactione, dum enim corpus ad motum sollicitatur, resistit motui, atque hac ipsâ resistentia reagit in agens. Nisus se exerens adversus nisum agentis, seu vis illa corporis, quatenus resistit, internum resistentiæ principium, vocatur vis inertiæ, seu passiva. Ergo corpus reagit vi inertiæ. Vis igitur inertiæ & vis motrix in corporibus una eademque est vis, diverso tamen modo se exerens..... Vis autem inertiæ consistit in nisu adversus nisum agentis se exerente.* &c. IBIDEM.

Ainsi les corps même qui ſemblent jouir du plus parfait repos, reçoivent pourtant réellement, ſoit à leur ſurface, ſoit à leur intérieur, des impulſions continuelles de la part des corps qui les entourent, ou de ceux qui les pénetrent, qui les dilatent, qui les raréfient, les condenſent, enfin de ceux même qui les compoſent; par là les parties de ces corps ſont réellement dans une action & une réaction ou dans un mouvement continuel, dont les effets ſe montrent à la fin par des changemens très marqués. La chaleur dilate & raréfie les métaux; d'où l'on voit qu'une barre de fer, par les ſeules variations de l'atmoſphere, doit être dans un mouvement continuel, & qu'il n'eſt point en elle de particule qui jouiſſe un inſtant d'un vrai repos. En effet dans des corps durs, dont toutes les parties ſont rapprochées & contigues, comment concevoir que l'air, que le froid & le chaud puiſſent agir ſur une ſeule de leurs parties, même extérieures, ſans que le mouvement ſe communique de proche en proche juſqu'à leurs parties les plus intimes? Comment ſans mouvement concevoir la façon dont notre odorat eſt frappé par des émanations échappées des corps les plus compacts, dont toutes les parties nous paroiſſent en repos? Enfin nos yeux verroient-ils à l'aide d'un Téleſcope les aſtres les plus éloignés de nous, s'il n'y avoit un mouvement progreſſif depuis ces aſtres juſqu'à notre rétine?

En un mot, l'obſervation réfléchie doit nous convaincre que tout dans la nature eſt dans un mouvement continuel; qu'il n'eſt aucune de ſes parties qui ſoit dans un vrai repos; enfin que la nature eſt un tout agiſſant, qui ceſſeroit d'être nature, ſi elle n'agiſſoit pas, ou dans laquelle, ſans

mouvement, rien ne pouroit ſe produire, rien ne pouroit ſe conſerver, rien ne pouroit agir. Ainſi l'idée de la nature renferme néceſſairement l'idée du mouvement. Mais, nous dira-t-on, d'où cette nature a-t-elle reçu ſon mouvement? nous répondrons que c'eſt d'elle-même, puiſqu'elle eſt le grand tout, hors duquel conſéquemment rien ne peut exiſter. Nous dirons que le mouvement eſt une façon d'être qui découle néceſſairement de l'eſſence de la matiere; qu'elle ſe meut par ſa propre énergie; que ſes mouvements ſont dûs aux forces qui lui ſont inhérentes; que la variété de ſes mouvemens & des phénomenes qui en réſultent, viennent de la diverſité des propriétés, des qualités, des combinaiſons qui ſe trouvent originairement dans les différentes matieres primitives, dont la nature eſt l'aſſemblage.

LES Phyſiciens, pour la plupart, ont regardé comme inanimés ou comme privés de la faculté de ſe mouvoir les corps qui n'étoient mus qu'à l'aide de quelque agent ou cauſe extérieure; ils ont cru pouvoir en conclure que la matiere qui conſtitue ces corps, étoit parfaitement inerte de ſa nature; ils n'ont point été detrompés de cette erreur, quoiqu'ils viſſent que toutes les fois qu'un corps étoit abandonné à lui même ou dégagé des obſtacles qui s'oppoſent à ſon action, il tendoit à tomber ou à s'approcher du centre de la terre par un mouvement uniformément accéléré; ils ont mieux aimé ſuppoſer une cauſe extérieure imaginaire, dont ils n'avoient nulle idée, que d'admettre que ces corps tenoient leur mouvement de leur propre nature.

DE même quoique ces philoſophes viſſent au-

dessus de leurs têtes un nombre infini de globes immenses qui se mouvoient très rapidement autour d'un centre commun, ils n'ont cessé de supposer des causes chimériques de ces mouvemens, jusqu'à ce que l'immortel Newton eût démontré qu'ils étoient l'effet de la *gravitation* de ces corps célestes les uns vers les autres. (4) Une observation très simple eût cependant suffi pour faire sentir aux physiciens antérieurs à Newton, combien les causes qu'ils admettoient, devoient être insuffisantes pour opérer de si grands effets; ils avoient lieu de se convaincre dans le choc des corps qu'ils pouvoient observer, & par les loix connues du mouvement, que celui-ci se communiquoit toujours en raison de la densité des corps, d'où ils auroient dû naturellement inférer que la densité de la matiere *subtile* ou *éthérée*, étant infiniment moindre que celle des planetes, ne pouvoit leur communiquer qu'un très foible mouvement.

Si l'on eût observé la nature sans préjugé, on se seroit depuis longtems convaincu que la matiere agit pas ses propres forces, & n'a besoin d'aucune impulsion extérieure pour être mise

(4) Les Physiciens, & Newton lui-même, ont regardé la cause de la gravitation comme inexplicable; cependant il paroît qu'on pourroit la déduire du mouvement de la matiere par lequel les corps sont diversement déterminés. La gravitation n'est qu'un mode du mouvement, une tendance vers un centre; à parler strictement, tout mouvement est une gravitation rélative; ce qui tombe rélativement à nous s'éleve rélativement à d'autres corps; d'où il suit que tout mouvement dans l'univers est l'effet d'une gravitation, vû qu'il n'y a dans l'univers ni haut, ni bas, ni centre positif. Il semble que la pesanteur des corps dépend de leur configuration tant extérieure qu'intérieure, qui leur donne le mode de mouvement qu'on nomme *gravitation*. Une balle de plomb, étant sphérique, tombe promtement & tout droit; cette balle réduite en une lame très mince se soutiendra plus longtems en l'air; l'action du feu forcera ce plomb de s'élever dans l'atmosphere. Voilà le même plomb modifié diversement, & dès lors agissant d'une façon toute diverse.

en mouvement: on se seroit apperçu que toutes les fois que des mixtes sont mis à portée d'agir les uns sur les autres, le mouvement s'y engendre sur le champ, & que ces mélanges agissent avec une force capable de produire les effets les plus surprenants. En mêlant ensemble de la limaille de fer, du soufre & de l'eau; ces matieres ainsi mises à portée d'agir les unes sur les autres, s'échauffent peu à peu & finissent par produire un embrasement. En humectant de la farine avec de l'eau & renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque tems, à l'aide du microscope, qu'il a produit des êtres organisés qui jouissent d'une vie dont on croyoit la farine & l'eau incapables (5). C'est ainsi que la matiere inanimée peut passer à la vie qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens.

On peut sur-tout remarquer la génération du mouvement ou son développement, ainsi que l'énergie de la matiere, dans toutes les combinaisons où le feu, l'air & l'eau se trouvent joints ensemble; ces élémens, ou plutôt ces mixtes, qui sont les plus volatils & les plus fugitifs des êtres, sont néanmoins dans les mains de la nature les principaux agens dont elle se sert pour opérer ses phénomenes les plus frappants: c'est à eux que sont dûs les effets du tonnerre, les éruptions des volcans, les tremblemens de la terre. L'art nous offre un agent d'une force

(5) Voyez les *observations microscopiques* de M. Néedham, qui confirment pleinement ce sentiment. Pour un homme qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voies ordinaires, seroit-elle donc plus merveilleuse que celle d'un insecte avec de la farine & de l'eau? La fermentation & la putréfaction produisent visiblement des animaux vivants. La génération que l'on a nommée *Equivoque* ne l'est que pour ceux qui ne se sont pas permis d'observer attentivement la nature. *Note ajoutée.*

étonnante dans la poudre à canon, dès que le feu vient à s'y joindre. En un mot les effets les plus terribles se font en combinant des matieres, que l'on croit mortes & inertes.

Tous ces faits nous prouvent invinciblement que le mouvement se produit, s'augmente & s'accélere dans la matiere sans le concours d'aucun agent extérieur; & nous sommes forcés d'en conclure que ce mouvement est une suite nécessaire des loix immuables, de l'essence & des propriétés inhérentes aux élémens divers & aux combinaisons variées de ces élémens. N'est-on pas encore en droit de conclure de ces exemples qu'il peut y avoir une infinité d'autres combinaisons capables de produire des mouvemens différens dans la matiere, sans qu'il soit besoin pour les expliquer de recourir à des agents plus difficiles à connoître que les effets qu'on leur attribue?

Si les hommes eussent fait attention à ce qui se passe sous leurs yeux, ils n'auroient point été chercher hors de la nature une force distinguée d'elle-même qui la mît en action, & sans laquelle ils ont cru qu'elle ne pouvoit se mouvoir. Si par la nature nous entendons un amas de matieres mortes, dépourvues de toutes propriétés, purement passives, nous serons, sans doute, forcés de chercher hors de cette nature le principe de ses mouvemens; mais si par la nature nous entendons ce qu'elle est réellement, un tout dont les parties diverses ont des propriétés diverses, qui dès lors agissent suivant ces mêmes propriétés, qui sont dans une action & une réaction perpétuelles les unes sur les autres, qui pesent, qui gravitent vers un centre commun, tandis que d'autres s'éloignent & vont à la circonférence, qui s'attirent & se

repoussent, qui s'unissent & se séparent, & qui par leurs collisions & leurs rapprochemens continuels produisent & décomposent tous les corps que nous voyons, alors rien ne nous obligera de recourir à des forces surnaturelles pour nous rendre compte de la formation des choses, & des phénomenes que nous voyons. (6)

Ceux qui admettent une cause extérieure à la matiere, sont obligés de supposer que cette cause a produit tout le mouvement dans cette matiere en lui donnant l'existence; cette supposition est fondée sur une autre, sçavoir, que la matiere a pu commencer d'exister, hypothese qui jusqu'ici n'a jamais été démontrée par des preuves valables. L'éduction du Néant ou la *Création* n'est qu'un mot qui ne peut nous donner une idée de la formation de l'univers; il ne présente aucun sens auquel l'esprit puisse s'arrêter. (7)

(6) Plusieurs Théologiens ont reconnu que la nature étoit un tout actif. *Natura est vis activa seu motrix; hinc natura etiam dicitur vis totius mundi, seu vis universa in mundo.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO. PAG. 278.

(7) Presque tous les anciens philosophes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'univers αει δε γαρ ην και εςαι *il a toujours été & il sera toujours.* Tous ceux qui renonceront au préjugé sentiront la force du principe *que rien ne se fait de rien.* Vérité que rien ne peut ébranler. La création dans le sens que les modernes lui attachent, est une Subtilité Théologique. Le mot hébreu *barah* est rendu en grec dans la version des septante par εποιησεν. Vatable & Grotius assurent que pour rendre la phrase hébraïque du premier verset de la Genese il faut dire; *lorsque Dieu fit le ciel & la terre, la matiere étoit informe.* Voyez *le Monde, son origine & son antiquité chap.* 2. *pag.* 59. D'où l'on voit que le mot hébreu que l'on a rendu par *créer* ne signifie que *former, façonner, arranger.* Κτίζειν & ποιεῖν, *créer* & *faire* ont toujours indiqué la même chose. Selon S. Jérôme *creare* c'est la même chose que *condere* fonder, bâtir. La Bible ne dit nulle part d'une façon claire que le monde ait été fait de rien. Tertullien en convient, & le Pere Pétau dit que cette vérité s'établit plus par le raisonnement que par l'autorité. *Voyez Beausobre hist. du Manichéisme tom. I. pag.* 178. 206. 218.

Cette notion devient plus obſcure encore quand on attribue la création ou la formation de la matiere à un être *ſpirituel*, c'eſt-à-dire, à un être qui n'a aucune analogie, aucun point de contact avec elle, & qui, comme nous le ferons voir bientôt, étant privé d'étendue & de parties, ne peut être ſuſceptible du mouvement, celui-ci n'étant que le changement d'un corps rélativement à d'autres corps, dans lequel le corps mu préſente ſucceſſivement différentes parties à différents points de l'eſpace. D'ailleurs tout le monde convient que la matiere ne peut point s'anéantir totalement ou ceſſer d'exiſter; or comment comprendra-t-on que ce qui ne peut ceſſer d'être ait pu jamais commencer?

Ainsi lorſqu'on demandera d'où eſt venu la matiere? Nous dirons qu'elle a toujours exiſté. Si l'on demande d'où eſt venu le mouvement dans la matiere? Nous répondrons que par la même raiſon elle a dû ſe mouvoir de toute Eternité, vû que le mouvement eſt une ſuite néceſſaire de ſon exiſtence, de ſon eſſence & de ſes propriétés primitives, telles que ſon étendue, ſa peſanteur, ſon impénétrabilité, ſa figure &c. En vertu de ces propriétés eſſentielles, conſtitutives, inhérentes à toute matiere & ſans leſquelles il eſt im-

St. Juſtin paroit avoir regardé la matiere comme éternelle, puiſqu'il loue Platon d'avoir dit que Dieu dans la création du monde n'avoit fait que donner l'impulſion à la matiere & la façonner. Enfin Burnet dit en termes formels; *creatio & annihilatio hodierno ſenſu ſunt voces fictitiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla ſingularis, quæ vim iſtam olim habuerit.* V. *Archæolog. philoſoph. lib.* 1. *cap.* 7. *pag.* 374. *édit. amſt.* 1699. Il eſt „ très difficile, dit un anonyme, de ne pas ſe perſuader que la ma„ tiere ſoit éternelle, étant impoſſible à l'eſprit humain de compren„ dre qu'il y ait jamais eu un tems, & qu'il y en ait jamais un „ autre, où il n'y ait eu & où il n'y aura ni eſpace, ni étendue, „ ni lieu, ni abîme & où tout ſoit néant." *Voyez diſſertations mêlées tom.* 2. *pag.* 74.

poſſible de s'en former une idée, les différentes matieres dont l'univers eſt compoſé, ont dû de toute éternité peſer les unes ſur les autres, graviter vers un centre, ſe heurter, ſe rencontrer, être attirées & repouſſées, ſe combiner & ſe ſéparer, en un mot agir & ſe mouvoir de différentes manieres, ſuivant l'eſſence & l'énergie propres à chaque genre de matieres & à chacunes de leurs combinaiſons. L'exiſtence ſuppoſe des propriétés dans la choſe qui exiſte; dès qu'elle a des propriétés, ſes façons d'agir doivent néceſſairement découler de ſa façon d'être. Dès qu'un corps a de la peſanteur, il doit tomber; dès qu'il tombe, il doit frapper les corps qu'il rencontre dans ſa chûte; dès qu'il eſt denſe & ſolide, il doit, en raiſon de ſa propre denſité, communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec eux, il doit s'y unir; dès qu'il n'a point d'analogie, il doit être repouſſé &c.

D'où l'on voit qu'en ſuppoſant, comme on y eſt forcé, l'exiſtence de la matiere, on doit lui ſuppoſer des qualités quelconques, deſquelles les mouvemens ou les façons d'agir, déterminés par ces mêmes qualités, doivent néceſſairement découler. Pour former l'univers, Deſcartes ne demandoit que de la matiere & du mouvement. Une matiere variée lui ſuffiſoit, les mouvemens divers étoient des ſuites de ſon exiſtence, de ſon eſſence & de ſes propriétés; ſes différentes façons d'agir ſont des ſuites néceſſaires de ſes différentes façons d'être. Une matiere ſans propriétés eſt un pur néant. Ainſi, dès que la matiere exiſte, elle doit agir; dès qu'elle eſt diverſe, elle doit agir diverſement; dès qu'elle n'a pu commencer d'exiſter, elle exiſte depuis l'éternité, elle ne ceſſera

jamais d'être & d'agir par ſa propre énergie, & le mouvement eſt un mode qu'elle tient de ſa propre exiſtence.

L'EXISTENCE de la matiere eſt un fait; l'exiſtence du mouvement eſt un autre fait. Nos yeux nous montrent des matieres d'eſſences différentes, douées de propriétés qui les diſtinguent entre elles, formant des combinaiſons diverſes. En effet c'eſt une erreur de croire que la matiere ſoit un corps homogene & dont les parties ne different entre elles que par leurs différentes modifications. Parmi les individus que nous connoiſſons, dans une même eſpece, il n'en eſt point qui ſe reſſemblent exactement; & celà doit être ainſi, la ſeule différence du ſite doit néceſſairement entraîner une diverſité plus ou moins ſenſible, non ſeulement dans les modifications, mais encore dans l'eſſence, dans les propriétés, dans le ſyſtéme entier des êtres. (8).

SI l'on peſe ce principe, que l'expérience ſemble toujours conſtater, on ſera convaincu que les élémens ou matieres primitives dont les corps ſont compoſés, ne ſont point de la même nature & ne peuvent par conſéquent avoir ni les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de ſe mouvoir & d'agir. Leurs activités ou

(8) Ceux qui ont obſervé la nature de près ſçavent que deux grains de ſable ne ſont point ſtrictement égaux. Dès que les circonſtances où les modifications ne ſont point les mêmes pour les êtres de la même eſpece, il ne peut point y avoir de reſſemblance exacte entre eux. *Voyez le chapitre VI.* Cette vérité a été très bien ſentie par le profond & ſubtil Leibnitz. Voici comment s'explique un de ſes diſciples. *Ex principio indiſcernibilium patet elementa rerum materialium ſingula ſingulis eſſe diſſimilia, adeòque unum ab altero diſtingui, convenienter omnia extra ſe invicem exiſtere, in quo differunt a punctis mathematicis cum illa uti hæc nunquam coincidere poſſint.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO, PAG. 276.

leurs mouvemens, déja différens, se diversifient encore à l'infini, augmentent ou diminuent, s'accélerent ou se retardent, en raison des combinaisons, des proportions, du poids, de la densité, du volume, & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre; celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu, que l'air, que l'eau: suivant la quantité de ces élémens qui entre dans la combinaison des corps, ceux-ci doivent agir diversement, & leurs mouvemens doivent être en quelque raison composés des élémens dont ils sont formés. Le feu élémentaire semble être dans la nature le principe de l'activité; il est, pour ainsi dire, un levain fécond qui met en fermentation la masse & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la solidité des corps par son impénétrabilité ou par la forte liaison dont ses parties sont susceptibles. L'eau est un véhicule propre à favoriser la combinaison des corps, dans laquelle elle entre elle-même comme partie constituante. Enfin l'air est un fluide qui fournit aux autres élémens l'espace nécessaire pour exercer leurs mouvemens, & qui de plus se trouve propre à se combiner avec eux. Ces élémens, que nos sens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours agissant & réagissant, toujours se combinant & se séparant, s'attirant & se repoussant, suffisent pour nous expliquer la formation de tous les êtres que nous voyons; leurs mouvemens naissent sans interruption les uns des autres; ils sont alternativement des causes & des effets; ils forment ainsi un vaste cercle de générations & de destructions, de combinaisons & de décompositions qui n'a pu avoir de

commencement & qui n'aura jamais de fin. En un mot la nature n'est qu'une chaîne immense de causes & d'effets qui découlent sans cesse les uns des autres. Les mouvemens des êtres particuliers dépendent du mouvement général, qui lui-même est entretenu par les mouvemens des êtres particuliers. Ceux-ci sont fortifiés ou affoiblis, accélérés ou retardés, simplifiés ou compliqués, engendrés ou anéantis par les différentes combinaisons ou circonstances qui changent à chaque moment les directions, les tendances, les loix, les facons d'être & d'agir des différens corps qui sont mus. (9) Vouloir remonter au-delà pour trouver le principe de l'action dans la matiere & l'origine des choses, ce n'est jamais que reculer la difficulté, & la soustraire absolument à l'examen de nos sens, qui ne peuvent nous faire connoître & juger que les causes à portée d'agir sur eux ou de leur imprimer des mouvemens. Ainsi contentons-nous de dire que la matiere a toujours existé, qu'elle se meut en vertu de son essence, que tous les phénomenes de la nature sont dûs aux mouvemens divers des matieres variées qu'elle renferme, & qui font que, semblable au Phénix, elle renaît continuellement de ses cendres. (10)

(9) S'il étoit vrai que tout tendît à former une masse seule & unique, & si dans cette masse unique il arrivoit un instant que tout fût *in nisu*, tout resteroit éternellement dans cet état, & il n'y auroit plus à toute éternité qu'une matiere & un effort, un *Nisus*, ce qui seroit une mort éternelle & universelle. Les physiciens entendent par *Nisus* l'effort d'un corps contre un autre corps sans translation locale, or dans cette supposition il ne pourroit y avoir de cause de dissolution, vû que suivant l'axiome des chymistes les corps n'agissent que lorsqu'ils sont dissous. *Corpora non agunt nisi sint soluta.*

(10) *Omnium quæ in sempiterno isto mundo semper fuerunt futuraque sunt, aiunt principium fuisse nullum, sed orbem esse quemdam generantium nascentiumque, in quo uniuscujusque geniti initium simul & finis esse videatur.*

V. CENSORIN. DE DIE NATALI.

Le

CHAPITRE III.

De la matiere, de ses combinaisons différentes & de ses mouvemens divers; ou de la marche de la Nature.

Nous ne connoissons point les élémens des corps, mais nous connoissons quelques-unes de leurs propriétés ou qualités, & nous distinguons les différentes matieres par les effets ou changemens qu'elles produisent sur nos sens, c'est-à-dire, par les différens mouvemens que leur présence fait naître en nous. Nous leur trouvons en conséquence de l'étendue, de la mobilité, de la divisibilité, de la solidité, de la gravité, de la force d'inertie. De ces propriétés générales & primitives il en découle d'autres, telles que la densité, la figure, la couleur, le poids, &c. Ainsi rélativement à nous la matiere en général est tout ce qui affecte nos sens d'une façon quelconque; &

Le Poëte Manilius s'exprime de la même façon dans ces beaux vers.

Omnia mutantur mortali lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,
Exutas variam faciem per sæcula gentes.
At manet incolumis Mundus suaque omnia servat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
Nec motus puncto currit, cursusque fatigat:
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.

MANILII ASTRONOM. LIB. I.

Ce fut encore le sentiment de Pythagore, tel qu'il est exposé par Ovide au livre XV. de ses Métamorphoses Vers 165 & suiv.

Omnia mutantur, nihil interit; errat & illinc
Huc venit, hinc illuc. &c.

les qualités que nous attribuons aux différentes matieres, ſont fondées ſur les différentes impreſſions, ou ſur les divers changemens qu'elles produiſent en nous-mêmes.

L'on n'a pas juſqu'ici donné de la matiere une définition ſatisfaiſante; les hommes trompés par leurs préjugés n'en ont eu que des notions imparfaites, vagues & ſuperficielles. Ils ont regardé cette matiere comme un être unique, groſſier, paſſif, incapable de ſe mouvoir, de ſe combiner, de rien produire par lui-même; au lieu qu'ils auroient dû la regarder comme un genre d'êtres, dont tous les individus divers, quoiqu'ils euſſent quelques propriétés communes, telles que l'étendue, la diviſibilité, la figure &c., ne devoient cependant point être rangés ſous une même claſſe, ni être compris ſous une même dénomination.

Un exemple peut ſervir à éclaircir ce que nous venons de dire, à en faire ſentir l'exactitude, & à en faciliter l'application: les propriétés communes à toute matiere ſont l'étendue, la diviſibilité, l'impénétrabilité, la figurabilité, la mobilité ou la propriété d'être mue d'un mouvement de maſſe; la matiere du feu, outre ces propriétés générales & communes à toute matiere, jouit encore de la propriété particuliere d'être mue d'un mouvement qui produit ſur nos organes le ſentiment de la chaleur, ainſi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la ſenſation de la lumiere. Le fer, en tant que matiere en général, eſt étendu, diviſible, figurable, mobile en maſſe; ſi la matiere du feu vient ſe combiner avec lui dans une certaine proportion ou quantité, le fer acquiert alors deux nouvelles propriétés, ſçavoir, celle d'exciter en nous les ſenſations de la

chaleur

chaleur & de la lumiere qu'il n'avoit point auparavant &c. Toutes ces propriétés distinctives en sont inséparables, & les phénomenes qui en résultent, en résultent nécessairement dans la rigueur du mot.

Pour peu que l'on considere les voies de la nature; pour peu que l'on suive les êtres dans les différens états par lesquels, en raison de leurs propriétés, ils sont forcés de passer, on reconnoîtra que c'est au mouvement seul que sont dûs les changemens, les combinaisons, les formes, en un mot toutes les modifications de la matiere. C'est par le mouvement que tout ce qui existe se produit, s'altere, s'accroît & se détruit; c'est lui qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé par une suite de sa nature, d'en sortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la décomposition d'autres êtres totalement différens pour l'essence, le rang & l'espece.

Dans ce que les Physiciens ont nommé les trois *regnes de la nature*, il se fait à l'aide du mouvement une transmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere; la nature a besoin, dans un lieu, de celles qu'elle avoit placées pour un tems dans un autre: ces molécules, après avoir, par des combinaisons particulieres, constitué des êtres doués d'essences, de propriétés, de façons d'agir déterminées, se dissolvent ou se séparent plus ou moins aisément, & en se combinant d'une nouvelle maniere, elles forment des êtres nouveaux. L'observateur attentif

voit cette loi s'exécuter, d'une façon plus ou moins ſenſible, par tous les êtres qui l'entourent; il voit la nature remplie de germes errants, dont les uns ſe développent, tandis que d'autres attendent que le mouvement les place dans les ſpheres, dans les matrices, dans les circonſtances néceſſaires pour les étendre, les accroître, les rendre plus ſenſibles par l'addition de ſubſtances ou de matieres analogues à leur être primitif. En tout cela nous ne voyons que des effets du mouvement, néceſſairement dirigé, modifié, accéléré ou ralenti, fortifié ou affoibli en raiſon des différentes propriétés que les êtres acquierent & perdent ſucceſſivement; ce qui produit infailliblement à chaque inſtant, des altérations plus ou moins marquées dans tous les corps; ceux-ci ne peuvent être rigoureuſement les mêmes dans deux inſtants ſucceſſifs de leur durée; ils ſont à chaque moment forcés d'acquérir ou de perdre, en un mot obligés de ſubir des variations continuelles dans leurs eſſences, dans leurs propriétés, dans leurs forces, dans leurs maſſes, dans leur façons d'être, dans leurs qualités.

Les animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient aux élémens de leur machine, s'accroiſſent, ſe fortifient, acquierent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, ſoit en ſe nourriſſant de plantes analogues à leur être, ſoit en dévorant d'autres animaux, dont la ſubſtance ſe trouve propre à les conſerver, c'eſt-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre ſubſtance qui s'en dégagent à chaque inſtant. Ces mêmes animaux ſe nourriſſent, ſe conſervent, s'accroiſſent & ſe fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de

l'air, ou de ce fluide qui les environne, qui les preſſe, qui les pénetre, qui leur donne du reſſort, ils ceſſeroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air, entre dans tout leur méchaniſme, dont elle facilite le jeu. La terre leur ſert de baſe en donnant la ſolidité à leur tiſſu; elle eſt chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps avec leſquelles elle peut ſe combiner. Enfin le feu lui-même, déguiſé ſous une infinité de formes & d'enveloppes, eſt continuellement reçu dans l'animal, lui procure la chaleur & la vie, & le rend propre à exercer ſes fonctions. Les alimens, chargés de tous ces divers principes, en entrant dans l'eſtomac, rétabliſſent le mouvement dans le ſyſtême des nerfs, & remontent, en raiſon de leur propre activité & des élémens qui les compoſent, la machine qui commençoit à languir & à s'affaiſſer par les pertes qu'elle avoit ſouffertes. Auſſitôt tout change dans l'animal; il a plus d'énergie & d'activité; il prend de la vigueur & montre plus de gaîté; il agit, il ſe meut, il penſe d'une façon différente, toutes ſes facultés s'exercent avec plus d'aiſance (11). D'où l'on voit que ce qu'on appelle les *élémens* ou les parties primitives de la matiere, diverſement combinés, ſont, à l'aide du mouvement, continuellement unis & aſſimilés à la ſubſtance des animaux, modifient

(11) Il eſt bon de remarquer ici d'avance que toutes les ſubſtances ſpiritueuſes, c'eſt-à-dire, qui contiennent une grande abondance de matieres inflammables & ignées, telles que le vin, l'eau de vie, les liqueurs &c. ſont celles qui accélerent le plus les mouvemens organiques des animaux en leur communiquant de la chaleur. C'eſt ainſi que le vin donne du courage & même de l'eſprit, quoique le vin ſoit un être matériel. Le printems & l'été ne font éclore tant d'inſectes & d'animaux, ne favoriſent la végétation, ne rendent la nature vivante, que parce qu'alors la matiere du feu ſe trouve plus abondante que dans l'hyver. La matiere ignée eſt évidemment la cauſe de la fermentation, de la génération, de la vie: c'eſt le *Jupiter* des anciens. *Voyez partie II. chapitre* 1 *vers la fin.*

visiblement leur être, influent sur leurs actions, c'est-à-dire, sur les mouvemens, soit sensibles, soit cachés, qui s'operent en eux.

Les mêmes élémens qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent dans de certaines circonstances les principes & les instrumens de sa dissolution, de son affoiblissement, de sa mort: ils operent sa destruction, dès qu'ils ne sont point dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses fibres & empêche l'action nécessaire des autres élémens. C'est ainsi que le feu admis en trop grande quantité, excite en lui des mouvemens désordonnés & destructifs pour sa machine; c'est ainsi que l'air chargé de principes peu analogues à son méchanisme, lui porte des contagions & des maladies dangereuses. Enfin les alimens modifiés de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte; toutes ces substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à lui; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à maintenir son existence.

Les plantes qui, comme on a vu, servent à nourrir & à réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, se développent dans son sein, s'accroissent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement dans leur tissu, par les racines & les pores, l'eau, l'air & la matiere ignée. L'eau les ranime visiblement toutes les fois que leur végétation ou leur genre de vie languit; elle leur porte les principes analogues qui peuvent les per-

fectionner; l'air leur eſt néceſſaire pour s'étendre, & leur fournit de l'eau, de la terre & du feu avec leſquels il eſt lui même combiné. Enfin elles reçoivent plus ou moins de matieres inflammables, & les différentes proportions de ces principes conſtituent les différentes *familles* ou *claſſes* dans leſquelles les botaniſtes ont diviſé les plantes, d'après leurs formes & leurs combinaiſons, d'où réſulte une infinité de propriétés très variées. C'eſt ainſi que croiſſent le cêdre & l'hyſſope, dont l'un s'éleve juſqu'aux nues, tandis que l'autre rampe humblement ſur la terre. C'eſt ainſi que d'un gland ſort peu à peu le chêne qui nous couvre de ſon feuillage; c'eſt ainſi qu'un grain de bled, après s'être nourri des ſucs de la terre, ſert à la nourriture de l'homme, en qui il va porter les élémens ou principes dont il s'eſt accrû lui même, modifiés & combinés de la maniere qui rend ce végétal le plus propre à s'aſſimiler & à ſe combiner avec la machine humaine, c'eſt-à-dire, avec les fluides & les ſolides dont elle eſt composée.

Nous retrouvons les mêmes élémens ou principes dans la formation des minéraux, ainſi que dans leur décompoſition, ſoit naturelle, ſoit artificielle. Nous voyons que des terres diverſement élaborées, modifiées & combinées ſervent à les accroître, à leur donner plus ou moins de poids & de denſité. Nous voyons l'air & l'eau contribuer à lier leurs parties; la matiere ignée ou le principe inflammable leur donner leurs couleurs & ſe montrer quelquefois à nud par les étincelles brillantes que le mouvement en fait ſortir. Ces corps ſi ſolides, ces pierres, ces métaux ſe détruiſent & ſe diſſolvent à l'aide de l'air, de l'eau

& du feu, comme le prouvent l'analyſe la plus ordinaire, ainſi qu'une foule d'expériences dont nos yeux ſont témoins tous les jours.

Les animaux, les plantes & les minéraux rendent, au bout d'un certain tems, à la nature, c'eſt-à-dire, à la maſſe générale des choſes, au magaſin univerſel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La terre reprend alors la portion du corps dont elle faiſoit la baſe & la ſolidité ; l'air ſe charge des parties analogues à lui-même & de celles qui ſont les plus ſubtiles & les plus légeres ; l'eau entraîne celles qu'elle eſt propre à diſſoudre ; le feu, rompant ſes liens, ſe dégage pour aller ſe combiner avec d'autres corps. Les parties élémentaires de l'animal ainſi déſunies, diſſoutes, élaborées, diſperſées, vont former de nouvelles combinaiſons ; elles ſervent à nourrir, à conſerver ou à détruire de nouveaux êtres, & entre autres des plantes, qui parvenues à leur maturité nourriſſent & conſervent de nouveaux animaux ; ceux-ci ſubiſſent à leur tour le même ſort que les premiers.

Telle eſt la marche conſtante de la nature ; tel eſt le cercle éternel que tout ce qui exiſte eſt forcé de décrire. C'eſt ainſi que le mouvement fait naître, conſerve quelque tems & détruit ſucceſſivement les parties de l'univers, les unes par les autres, tandis que la ſomme de l'exiſtence demeure toujours la même. La nature, par ſes combinaiſons, enfante des ſoleils, qui vont ſe placer aux centres d'autant de ſyſtêmes ; elle produit des planetes qui par leur propre eſſence gravitent & décrivent leurs révolutions autour de ces ſoleils ; peu-à-peu le mouvement altere & les uns & les

autres; il diſperſera, peut-être un jour, les parties dont il a compoſé ces maſſes merveilleuſes, que l'homme dans le court eſpace de ſon exiſtence ne fait qu'entrevoir en paſſant.

C'est donc le mouvement continuel, inhérent à la matiere, qui altere & détruit tous les êtres, qui leur enleve à chaque inſtant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en ſubſtituer d'autres: c'eſt lui qui, en changeant ainſi leurs eſſences actuelles, change auſſi leurs ordres, leurs directions, leurs tendances, les loix qui reglent leurs façons d'être & d'agir. Depuis la pierre formée dans les entrailles de la terre, par la combinaiſon intime de molécules analogues & ſimilaires qui ſe ſont rapprochées, juſqu'au ſoleil, ce vaſte réſervoir de particules enflammées qui éclaire le firmament; depuis l'huître engourdie juſqu'à l'homme actif & penſant, nous voyons une progreſſion non interrompue, une chaîne perpétuelle de combinaiſons & de mouvemens, dont il réſulte des êtres, qui ne différent entre eux que par la variété de leurs matieres élémentaires, des combinaiſons & des proportions de ces mêmes élémens, d'où naiſſent des façons d'exiſter & d'agir infiniment diverſifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conſervation, nous ne verrons jamais que des matieres diverſement combinées, qui chacunes ont des mouvemens qui leur ſont propres, réglés par des loix fixes & déterminées, & qui leur font ſubir des changemens néceſſaires. Nous ne trouverons dans la formation, la croiſſance & la vie inſtantanée des animaux, des végétaux & des minéraux, que des matieres qui ſe combinent, qui s'aggregent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment, peu-à-peu, des

êtres ſentants, vivants, végétants, ou dépourvus de ces facultés, & qui, après avoir exiſté quelque tems ſous une forme particuliere, ſont forcés de contribuer par leur ruine à la production d'une autre. (12)



CHAPITRE IV.

Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction & de la répulſion. De la force d'inertie. De la Néceſſité.

Les hommes ne ſont point ſurpris des effets dont ils connoiſſent les cauſes; ils croient connoître ces cauſes, dès qu'ils les voient agir d'une maniere uniforme & immédiate, ou dès que les mouvemens qu'elles produiſent ſont ſimples: la chute d'une pierre qui tombe par ſon propre poids, n'eſt

(12) *Deſtructio unius, generatio alterius.* A parler exactement rien ne naît & ne meurt dans la nature; vérité qui a été ſentie par pluſieurs anciens Philoſophes. Empédocle dit, *il n'y a ni naiſſance ni mort pour chacun des mortels; mais ſeulement une combinaiſon, & une ſéparation de ce qui étoit combiné, & c'eſt ce que parmi les hommes l'on appelle naiſſance & mort.* Le même Philoſophe dit encore, *ceux là ſont des enfans, ou des gens dont les vues ſont bornées, qui s'imaginent qu'il naiſſe quelque choſe qui n'exiſtoit pas auparavant, ou que quelque choſe puiſſe mourir ou périr totalement.* VIDE PLUTARCH. CONTR. COLOT. Platon avoue que ſuivant une ancienne tradition, *les vivants naiſſoient des morts, de même que les morts venoient des vivants & que c'eſt là le cercle conſtant de la Nature.* Il ajoute ailleurs de lui-même, *qui ſçait ſi vivre n'eſt point mourir, & ſi mourir n'eſt point vivre?* C'étoit encore la doctrine de Pythagore, à qui Ovide fait dire

. . . . naſcique vocatur.
incipere eſſe aliud quam quod fuit ante; morique
deſinere illud idem.

V. METAMORPH. LIB. XV. v. 224.

un objet de méditation que pour un philoſophe, pour qui la façon d'agir des cauſes les plus immédiates, & les mouvemens les plus ſimples ne ſont pas des myſteres moins impénétrables, que la façon dont agiſſent les cauſes les plus éloignées & que les mouvemens les plus compliqués. Le vulgaire n'eſt jamais tenté d'approfondir les effets qui lui ſont familiers, ni de remonter à leurs premiers principes. Il ne voit rien dans la chute de la pierre qui doive le ſurprendre ou mériter ſes recherches: il faut un Newton pour ſentir que la chute des corps graves eſt un phénomene digne de toute ſon attention; il faut la ſagacité d'un phyſicien profond pour découvrir les loix ſuivant leſquelles les corps tombent & communiquent à d'autres leurs propres mouvemens: enfin l'eſprit le plus exercé a ſouvent le chagrin de voir que les effets les plus ſimples & les plus ordinaires, échappent à toutes ſes recherches, & demeurent inexplicables pour lui.

Nous ne ſommes tentés de rêver & de méditer ſur les effets que nous voyons, que lorſqu'ils ſont extraordinaires & inuſités, c'eſt-à-dire, lorſque nos yeux n'y ſont point accoutumés, ou quand nous ignorons l'énergie de la cauſe que nous voyons agir. Il n'eſt point d'Européen qui n'ait vu quelques-uns des effets de la poudre à canon; l'ouvrier qui travaille à la faire, n'y ſoupçonne rien de merveilleux, parce qu'il manie tous les jours les matieres qui entrent dans la compoſition de cette poudre; l'Américain regardoit autrefois ſa façon d'agir comme l'effet d'un pouvoir *divin*, & ſa force comme *ſurnaturelle*. Le Tonnerre, dont le vulgaire ignore la vraie cauſe, eſt regardé par lui comme l'inſtrument de la vengeance céleſte; le

phyſicien le regarde comme un effet naturel de la matiere électrique, qui eſt cependant elle-même une cauſe qu'il eſt bien éloigné de connoître parfaitement.

Quoiqu'il en ſoit, dès que nous voyons une cauſe agir, nous regardons ſes effets comme naturels; dès que nous nous ſommes accoutumés à la voir ou familiariſés avec elle, nous croyons la connoître, & ſes effets ne nous ſurprennent plus. Mais, dès que nous appercevons un effet inuſité ſans en découvrir la cauſe, notre eſprit ſe met en travail, il s'inquiete en raiſon de l'étendue de cet effet: il s'agite ſur-tout lorſqu'il y croit notre conſervation intéreſſée, & ſa perplexité augmente à meſure qu'il ſe perſuade, qu'il eſt eſſentiel pour nous de connoître cette cauſe dont nous ſommes vivement affectés. Au défaut de nos ſens, qui ſouvent ne peuvent rien nous apprendre ſur les cauſes & les effets que nous cherchons avec le plus d'ardeur, ou qui nous intéreſſent le plus, nous avons recours à notre imagination qui, troublée par la crainte, devient un guide ſuſpect, & nous crée des chimeres ou des cauſes fictives, auxquelles elle fait honneur des phénomenes qui nous allarment. C'eſt à ces diſpoſitions de l'eſprit humain que ſont dues, comme nous verrons par la ſuite, toutes les erreurs religieuſes des hommes, qui, dans le déſeſpoir de pouvoir remonter aux cauſes naturelles des phénomenes inquiétans dont ils étoient les témoins & ſouvent les victimes, ont créé dans leur cerveau des cauſes imaginaires, devenues pour eux des ſources de folies.

Néanmoins dans la nature il ne peut y avoir que des cauſes & des effets naturels. Tous les mouvemens qui s'y excitent, ſuivent des loix

conſtantes & néceſſaires; celles des opérations naturelles que nous ſommes à portée de juger ou de connoître, ſuffiſent pour nous faire découvrir celles qui ſe dérobent à notre vue; nous pouvons au moins en juger par analogie; & ſi nous étudions la nature avec attention, les façons d'agir qu'elle nous montre, nous apprendront à n'être point ſi déconcertés de celles qu'elle refuſe de nous montrer. Les cauſes les plus éloignées de leurs effets, agiſſent indubitablement par des cauſes intermédiaires, à l'aide deſquelles nous pouvons quelquefois remonter aux premieres. Si dans la chaîne de ces cauſes il ſe trouve quelques obſtacles qui s'oppoſent à nos recherches, nous devons tâcher de les vaincre; & ſi nous ne pouvons y réuſſir, nous ne ſommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne eſt briſée, ou que la cauſe qui agit eſt *ſurnaturelle;* contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des reſſources que nous ne connoiſſons pas; mais ne ſubſtituons jamais des phantômes, des fictions ou des mots vuides de ſens, aux cauſes qui nous échappent; nous ne ferions par là, que nous confirmer dans l'ignorance, nous arrêter dans nos recherches, & nous obſtiner à croupir dans nos erreurs.

MALGRÉ l'ignorance où nous ſommes des voies de la nature ou de l'eſſence des êtres, de leurs propriétés, de leurs élémens, de leurs proportions & combinaiſons, nous connoiſſons pourtant les loix ſimples & générales ſuivant leſquelles les corps ſe meuvent, & nous voyons que quelques-unes de ces loix, communes à tous les êtres, ne ſe démentent jamais; lorſqu'elles ſemblent ſe démentir dans quelques occaſions, nous ſommes ſouvent à portée de découvrir les cauſes qui,

venant à ſe compliquer en ſe combinant avec d'autres, empêchent qu'elles n'agiſſent de la façon que nous nous croyions en droit d'en attendre. Nous ſçavons que le feu appliqué à la poudre, doit néceſſairement l'allumer: dès que cet effet ne s'opere point, quand même nos ſens ne nous l'apprendroient pas, nous ſommes en droit de conclure que cette poudre eſt mouillée, ou ſe trouve jointe à quelque ſubſtance qui empêche ſon exploſion. Nous ſçavons que l'homme dans toutes ſes actions tend à ſe rendre heureux; quand nous le voyons travailler à ſe détruire ou à ſe nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il eſt mu par quelque cauſe qui s'oppoſe à ſa tendance naturelle, qu'il eſt trompé par quelque préjugé, que, faute d'expériences, il ne voit point où ſes actions peuvent le mener.

Si tous les mouvemens des êtres étoient ſimples, ils ſeroient très faciles à connoître, & nous ſerions aſſurés des effets que les cauſes doivent produire, ſi leurs actions ne ſe confondoient point. Je ſçais qu'une pierre qui tombe, doit tomber perpendiculairement; je ſçais qu'elle ſera forcée de ſuivre une route oblique, ſi elle rencontre un autre corps qui change ſa direction; mais je ne ſçais plus quelle eſt la ligne qu'elle décrira, ſi elle eſt troublée dans ſa chute par pluſieurs forces contraires qui agiſſent alternativement ſur elle: il peut ſe faire que ces forces l'obligent à décrire une ligne parabolique, circulaire, ſpirale, elliptique &c.

Les mouvemens les plus compoſés ne ſont pourtant jamais que les réſultats de mouvemens ſimples qui ſe ſont combinés; ainſi, dès que nous

connoîtrons les loix générales des êtres & de leurs mouvemens, nous n'aurons qu'à décomposer & analyser pour découvrir ceux qui sont combinés, & l'expérience nous apprendra les effets que nous pouvons en attendre : nous verrons alors que des mouvemens très simples, sont les causes de la rencontre nécessaire des différentes matieres dont tous les corps sont composés ; que ces matieres variées pour l'essence & les propriétés, ont chacunes des façons d'agir ou des mouvemens qui leur sont propres, & que leur mouvement total est la somme des mouvemens particuliers qui se sont combinés.

Parmi les matieres que nous voyons, les unes sont constamment disposées à s'unir, tandis que d'autres sont incapables d'union : celles qui sont propres à s'unir, forment des combinaisons plus ou moins intimes & durables, c'est-à-dire, plus au moins capables de persévérer dans leur état & de résister à la dissolution : les corps que nous nommons *solides*, sont composés d'un plus grand nombre de parties homogenes, similaires, analogues disposées à s'unir, & dont les forces conspirent ou tendent à une même fin. Les êtres primitifs ou les élémens des corps ont besoin de s'étayer, pour ainsi dire, les uns les autres, afin de se conserver, d'acquérir de la consistence & de la solidité ; vérité également constante dans ce qu'on appelle le *physique* & dans ce qu'on appelle le *moral*.

C'est sur cette disposition des matieres & des corps, les uns rélativement aux autres, que sont fondées les façons d'agir que les physiciens dési-

gnent ſous les noms *d'attraction* & de *répulſion*, de *ſympathie* & *d'antipathie*, *d'affinités* ou de *rapports* (13). Les moraliſtes déſignent cette diſpoſition, & les effets qu'elle produit ſous le nom *d'amour* ou de *haine*, *d'amitié* ou *d'averſion*. Les hommes, comme tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvemens d'attraction & de répulſion; ceux qui ſe paſſent en eux, ne different des autres, que parce qu'ils ſont plus cachés, & que ſouvent nous ne connoiſſons point les cauſes qui les excitent, ni leur façon d'agir.

Quoiqu'il en ſoit, il nous ſuffit de ſçavoir que, par une loi conſtante, certains corps ſont diſpoſés à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'autres ne peuvent point ſe combiner. L'eau ſe combine avec les ſels & ne ſe combine point avec les huiles. Quelques combinaiſons ſont très fortes, comme dans les métaux; d'autres ſont plus foibles & très faciles à décompoſer. Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent ſuſceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur ſervent *d'intermedes* ou de liens communs; c'eſt ainſi que l'huile & l'eau ſe combinent & font du ſavon à l'aide d'un ſel alcalin. De tous ces êtres diverſement combinés dans

(13) Empédocle diſoit, ſelon Diogene Laërce, *qu'il y avoit une ſorte d'amitié par laquelle les élémens s'uniſſoient, & une ſorte de diſcorde par laquelle ils s'éloignoient.* D'où l'on voit que le Syſtême de l'attraction eſt fort ancien, mais il falloit un Newton pour le développer. L'amour, à qui les anciens attribuoient le débrouillement du *Cahos*, ne paroît être que l'attraction perſonnifiée. Toutes les allégories & les fables des anciens ſur le *cahos*, n'indiquent viſiblement que l'accord & l'union qui ſe trouve entre les ſubſtances analogues ou homogenes, d'où réſulte l'exiſtence de l'univers, tandis que la répulſion ou la diſcorde, que les anciens nommoient ἔρις étoit la cauſe de la diſſolution, de la confuſion, du déſordre. Voilà ſans doute l'origine du dogme des *deux principes*.

des proportions très variées, il résulte des corps, des touts physiques ou moraux, dont les propriétés & les égalités sont essentiellement différentes, & dont les façons d'agir sont plus ou moins compliquées ou difficiles à connoître, en raison des élémens ou matieres qui sont entrées dans leur composition, & des modifications diverses de ces mêmes matieres.

C'EST ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives & insensibles dont tous les corps sont formés, deviennent sensibles, forment des mixtes, des masses aggrégatives, par l'union de matieres analogues & similaires que leur essence rend propres à se rassembler pour former un tout. Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union. C'est ainsi que, peu-à-peu, se forment une plante, un métal, un animal, un homme qui, chacun dans le systême ou le rang qu'ils occupent, s'accroissent, se soutiennent dans leur existence respective, par l'attraction continuelle de matieres analogues ou similaires qui s'unissent à leur être, qui le conservent & le fortifient. C'est ainsi que certains alimens conviennent à l'homme, tandis que d'autres le tuent; quelques-uns lui plaisent & le fortifient, d'autres lui répugnent & l'affoiblissent. Enfin, pour ne jamais séparer les loix de la physique de celles de la morale, c'est ainsi que les hommes, attirés par leurs besoins les uns vers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariages*, *familles*, *sociétés*, *amitiés*, *liaisons*, & que la vertu entretient & fortifie, mais que le vice relâche ou dissout totalement.

Quelque ſoient la nature & les combinaiſons des êtres, leurs mouvemens ont toujours une direction ou tendance: ſans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement: cette direction eſt réglée par les propriétés de chaque être; dès qu'il a des propriétés données, il agit néceſſairement, c'eſt-à-dire, il ſuit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés, qui conſtituent l'être ce qu'il eſt & ſa façon d'agir, qui eſt toujours une ſuite de ſa façon d'exiſter. Mais quelle eſt la direction ou tendance générale & commune que nous voyons dans tous les êtres? Quel eſt le but viſible & connu de tous leurs mouvemens? C'eſt de conſerver leur exiſtence actuelle, c'eſt d'y perſévérer, c'eſt de la fortifier, c'eſt d'attirer ce qui lui eſt favorable, c'eſt de répouſſer ce qui peut lui nuire, c'eſt de réſiſter aux impulſions contraires à ſa façon d'être & à ſa tendance naturelle.

Exister, c'eſt éprouver les mouvemens propres à une eſſence déterminée. Se conſerver, c'eſt donner & recevoir des mouvemens dont réſulte le maintien de l'exiſtence; c'eſt attirer les matieres propres à corroborer ſon être; c'eſt écarter celles qui peuvent l'affoiblir ou l'endommager. Ainſi, tous les êtres que nous connoiſſons, tendent à ſe conſerver chacun à leur maniere. La pierre, par la forte adhéſion de ſes parties, oppoſe de la réſiſtance à ſa déſtruction. Les êtres organiſés ſe conſervent par des moyens plus compliqués, mais qui ſont propres à maintenir leur exiſtence contre ce qui pourroit lui nuire. L'homme tant phyſique que moral, être vivant, ſentant, penſant & agiſſant, ne tend à chaque inſtant

ſtant de ſa durée qu'à ſe procurer ce qui lui plaît, ou ce qui eſt conforme à ſon être, & s'efforce d'écarter de lui ce qui peut lui nuire. (14)

La conſervation eſt donc le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres ſemblent continuellement dirigées. Les phyſiciens ont nommé cette tendance ou direction *gravitation ſur ſoi*; Newton l'appelle *force d'inertie*; les moraliſtes l'ont appellé dans l'homme *amour de ſoi*, qui n'eſt que la tendance à ſe conſerver, le deſir du bonheur, l'amour du bien-être & du plaiſir, la promptitude à ſaiſir tout ce qui paroît favorable à ſon être, & l'averſion marquée pour tout ce qui le trouble ou le menace: ſentimens primitifs & communs de tous les êtres de l'eſpece humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de ſatisfaire, que toutes leurs paſſions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet & pour fin. Cette *gravitation ſur ſoi* eſt donc une diſpoſition néceſſaire dans l'homme & dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à perſévérer dans l'exiſtence qu'ils ont reçue, tant que rien ne dérange l'ordre de leur machine ou ſa tendance primitive.

Toute cauſe produit un effet; il ne peut y avoir d'effet ſans cauſe. Toute impulſion eſt ſuivie de quelque mouvement plus ou moins ſenſible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvemens, toutes les façons d'agir ſont, comme on a vu, déterminés par leurs na-

(14) S. Auguſtin admet, comme nous, une tendance à ſe conſerver dans tous les êtres, ſoit organiſés ſoit non organiſés. *Voyez ſon traité de Civitate Dei Lib. XI. cap.* 28.

tures, leurs essences, leurs propriétés, leurs combinaisons; il faut donc en conclure que tous les mouvemens, ou toutes les façons d'agir des êtres, étant dûs à quelques causes, & ces causes ne pouvant agir & se mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés essentielles, il faut en conclure, dis-je, que tous les phénomenes sont nécessaires, & que chaque être de la nature dans des circonstances, & d'après des propriétés données, ne peut agir autrement qu'il ne fait.

La nécessité est la liaison infaillible & constante des causes avec leurs effets. Le feu brûle nécessairement les matieres combustibles qui sont placées dans la sphere de son action. L'homme desire nécessairement ce qui est, ou ce qui paroît utile à son bien-être. La nature dans tous ses phénomenes agit nécessairement d'après l'essence qui lui est propre; tous les êtres qu'elle renferme agissent nécessairement d'après leurs essences particulieres; c'est par le mouvement que le tout a des rapports avec ses parties, & celles-ci avec le tout; c'est ainsi que tout est lié dans l'univers; il n'est lui-même qu'une chaîne immense de causes & d'effets, qui sans cesse découlent les uns des autres. Pour peu que nous réfléchissions, nous serons donc forcés de reconnoître que tout ce que nous voyons est *nécessaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'est; que tous les êtres que nous appercevons, ainsi que ceux qui se dérobent à notre vue, agissent par des loix certaines. D'après ces loix les corps graves tombent, les corps légers s'élevent, les substances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à se conserver, l'homme se chérit lui-même, il aime ce qui lui est avantageux dès qu'il le connoît, & déteste ce qui peut lui

être défavorable. Enfin nous sommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cause isolée, d'action détachée dans une nature, où tous les êtres agissent sans interruption les uns sur les autres, & qui n'est elle-même qu'un cercle éternel de mouvemens donnés & reçus suivant des loix nécessaires.

DEUX exemples serviront à nous rendre plus sensible le principe qui vient d'être posé ; nous emprunterons l'un du physique & l'autre du moral. Dans un tourbillon de poussiere qu'éleve un vent impétueux, quelque confus qu'il paroisse à nos yeux, dans la plus affreuse tempête excitée par des vents opposés qui soulevent les flots, il n'y a pas une seule molécule de poussiere ou d'eau qui soit placée au *hasard*, qui n'ait sa cause suffisante pour occuper le lieu où elle se trouve, & qui n'agisse rigoureusement de la maniere dont elle doit agir. Un géometre, qui connoîtroit exactement les différentes forces qui agissent dans ces deux cas, & les propriétés des molécules qui sont mues, démontreroit que, d'après des causes données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, & ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

DANS les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, & qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion dans les agens qui concourent à la révolution, comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opere infailliblement les effets qu'elle doit opé-

rer ſuivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral. Celà paroîtroit évident pour une intelligence qui ſeroit en état de ſaiſir & d'apprécier toutes les actions & réactions des eſprits & des corps de ceux qui contribuent à cette révolution.

Enfin, ſi tout eſt lié dans la nature; ſi tous les mouvemens y naiſſent les uns des autres, quoique leurs communications ſecretes échappent ſouvent à notre vue, nous devons être aſſurés qu'il n'eſt point de cauſe ſi petite ou ſi éloignée, qui ne produiſe quelquefois les effets les plus grands & les plus immédiats ſur nous-mêmes. C'eſt peut-être dans les plaines arides de la Lybie, que s'amaſſent les premiers élémens d'un orage, qui porté par les vents viendra vers nous, appeſantira notre atmoſphere, influera ſur le tempérament & ſur les paſſions d'un homme, que ſes circonſtances mettent à portée d'influer ſur beaucoup d'autres, & qui décidera, d'après ſes volontés, du ſort de pluſieurs nations.

L'homme en effet ſe trouve dans la nature & en fait une partie; il y agit ſuivant des loix qui lui ſont propres, & il reçoit d'une façon plus ou moins marquée l'action ou l'impulſion des êtres qui agiſſent ſur lui, d'après les loix propres à leur eſſence. C'eſt ainſi qu'il eſt diverſement modifié; mais ſes actions ſont toujours en raiſon composée de ſa propre énergie & de celle des êtres qui agiſſent ſur lui, & qui le modifient. Voilà ce qui détermine ſi diverſement & ſouvent ſi contradictoirement ſes penſées, ſes opinions, ſes volontés, ſes actions, en un mot les mouvemens, ſoit viſibles ſoit cachés, qui ſe paſ-

sent en lui. Nous aurons occasion par la suite de mettre cette vérité, aujourd'hui si contestée, dans un plus grand jour; il nous suffit ici de prouver en général que tout dans la nature est nécessaire, & que rien de ce qui s'y trouve ne peut agir autrement qu'il n'agit.

C'EST le mouvement communiqué & reçu de proche en proche, qui établit de la liaison & des rapports entre les différens systêmes des êtres; l'attraction les rapproche, lorsqu'ils sont dans la sphere de leur action réciproque; la répulsion les dissout & les sépare; l'une les conserve & les fortifie; l'autre les affoiblit & les détruit. Une fois combinés, ils tendent à persévérer dans leur façon d'exister, en vertu de leur *force d'inertie*; mais ils ne peuvent y réussir, parce qu'ils sont sous l'influence continuelle de tous les autres êtres qui agissent successivement & perpétuellement sur eux: leurs changemens de formes, leurs dissolutions, sont nécessaires à la vie, à la conservation de la nature, qui est le seul but que nous puissions lui assigner, vers lequel nous la voyons tendre sans cesse, qu'elle suit sans interruption par la destruction & la réproduction de tous les êtres subordonnés, forcés de subir ses loix, & de concourir à leur maniere au maintien de l'existence active, essentielle au grand tout.

AINSI chaque être est un individu qui, dans la grande famille, remplit sa tâche nécessaire dans le travail général. Tous les corps agissent suivant des loix inhérentes à leur propre essence, sans pouvoir s'écarter un seul instant de celles, suivant lesquelles la nature agit elle-même: force centrale à laquelle toutes les forces, toutes les

essences, toutes les énergies sont soumises, elle regle les mouvemens de tous les êtres; par la nécessité de sa propre essence, elle les fait concourir de différentes manieres à son plan général; & ce plan ne peut être que la vie, l'action, le maintien du tout par les changemens continuels de ses parties. Elle remplit cet objet en les remuant les uns par les autres, ce qui établit & détruit les rapports subsistants entre eux, ce qui leur donne & leur ôte des formes, des combinaisons, des qualités, d'après lesquelles ils agissent pour un tems, & qui leur sont enlevées bientôt après pour les faire agir d'une toute autre maniere. C'est ainsi que la nature les accroît & les altere, les augmente & les diminue, les rapproche ou les éloigne, les forme & les détruit, suivant qu'il est nécessaire pour le maintien de son ensemble, vers lequel cette nature est essentiellement nécessitée de tendre.

Cette force irrésistible, cette nécessité universelle, cette énergie générale, n'est donc qu'une suite de la nature des choses en vertu de laquelle tout agit sans relâche d'après des loix constantes & immuables; ces loix ne varient pas plus pour la nature totale que pour les êtres qu'elle renferme. La nature est un tout agissant ou vivant, dont toutes les parties concourent nécéssairement, & à leur insçu, à maintenir l'action, l'existence & la vie: la nature existe & agit nécessairement, & tout ce qu'elle contient conspire nécessairement à la perpétuité de son être agissant. (15) Nous verrons par la suite combien l'i-

(15) Platon dit que *la matiere & la nécessité sont la même chose, & que cette nécessité est la mere du monde.* En effet la matiere agit parce qu'elle existe, & elle existe pour agir; nous ne pouvons aller

magination des hommes a travaillé pour se faire une idée de l'énergie de la nature qu'ils ont personnifiée, & distinguée d'elle-même. Enfin nous examinerons les inventions ridicules & nuisibles que, faute de connoître la Nature, ils ont imaginées pour arrêter son cours, pour suspendre ses loix éternelles, pour mettre des obstacles à la nécessité des choses.

CHAPITRE V.

De l'ordre & du désordre, de l'intelligence, du hasard.

La vue des mouvemens nécessaires, périodiques & réglés qui se passent dans l'univers fit naître dans l'esprit des hommes l'idée de *l'ordre*. Ce mot, dans sa signification primitive, ne représente qu'une façon d'envisager & d'appercevoir avec facilité l'ensemble & les différens rapports d'un tout, dans lequel nous trouvons par sa façon d'être & d'agir, une certaine convenance ou conformité avec la nôtre. L'homme, en étendant cette idée, a transporté dans l'univers les façons d'envisager les choses qui lui sont particulieres; il a

au-delà. Si l'on demande comment ou pourquoi la matiere existe? Nous dirons qu'elle existe nécessairement, ou parce qu'elle renferme la raison suffisante de son existence. En la supposant produite ou créée par un être distingué d'elle-même & plus inconnu qu'elle, il faudra toujours dire que cet être, quel qu'il soit, est nécessaire ou renferme la cause suffisante de sa propre existence. En substituant la matiere ou la nature à cet être, on ne fait que substituer un agent connu ou possible à connoître, au moins à quelques égards, à un agent inconnu, totalement impossible à connoître, & dont l'existence est impossible à démontrer.

ſuppoſé qu'il exiſtoit réellement dans la nature des rapports & des convenances tels que ceux qu'il avoit déſignés ſous le nom *d'ordre*, & conſéquemment il a donné le nom de *déſordre* à tous les rapports qui ne lui paroiſſoient pas conformes à ces premiers.

Il eſt aiſé de conclure de cette idée de l'ordre & du déſordre, qu'ils n'exiſtent point réellement dans une nature où tout eſt néceſſaire, qui ſuit des loix conſtantes, & qui force tous les êtres à ſuivre dans chaque inſtant de leur durée les regles qui découlent de leur propre exiſtence. C'eſt donc dans notre eſprit ſeul qu'eſt le modele de ce que nous nommons *ordre* ou *déſordre*; comme toutes les idées abſtraites & métaphyſiques, il ne ſuppoſe rien hors de nous. En un mot l'ordre ne ſera jamais que la faculté de nous coordonner avec les êtres qui nous environnent, ou avec le tout dont nous faiſons partie.

Cependant, ſi l'on veut appliquer l'idée de l'ordre à la nature, cet ordre ne ſera qu'une ſuite d'actions ou de mouvemens que nous jugeons conſpirer à une fin commune. Ainſi dans un corps qui ſe meut, l'ordre eſt la ſérie, la chaîne des actions ou des mouvemens propres à le conſtituer ce qu'il eſt, & à le maintenir dans ſon exiſtence actuelle. L'ordre relativement à la nature entiere, eſt la chaîne des cauſes & des effets néceſſaires à ſon exiſtence active, & au maintien de ſon enſemble éternel. Mais, comme on vient de le prouver dans le chapitre qui précede, tous les êtres particuliers dans le rang qu'ils occupent, ſont forcés de concourir à ce but; d'où l'on eſt obligé de conclure que ce que nous appellons *l'ordre de*

la nature ne peut être jamais qu'une façon d'envisager la nécessité des choses à laquelle tout ce que nous connoissons est soumis. Ce que nous appellons *désordre* n'est qu'un terme relatif fait pour désigner les actions ou mouvemens nécessaires, par lesquels des êtres particuliers sont nécessairement altérés & troublés dans leur façon d'exister instantanée, & forcés de changer de façon d'agir; mais aucunes de ces actions, aucuns de ces mouvemens ne peuvent un seul instant contredire ou déranger l'ordre général de la nature, de laquelle tous les êtres tiennent leurs existences, leurs propriétés, leurs mouvemens particuliers. Le désordre pour un être, n'est jamais que son passage à un ordre nouveau, à une nouvelle façon d'exister, qui entraîne nécessairement une nouvelle suite d'actions ou de mouvemens, différens de ceux dont cet être se trouvoit précédemment susceptible.

Ce que nous appellons *ordre dans la nature* est une façon d'être ou une disposition de ses parties rigoureusement *nécessaire*. Dans tout autre assemblage de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons; dans tout autre systême de matieres, s'il étoit possible, il s'établiroit nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les substances les plus hétérogenes & les plus discordantes mises en action & rassemblées; par un enchaînement de phénomenes nécessaires, il se formera entre elles un ordre total quelconque; & voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir, une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même, & tel qu'il est dans le tout dont il fait partie.

Ainsi, je le répete, *l'ordre* n'est que la nécessi-

té, envisagée relativement à la suite des actions, ou la chaîne liée des causes & des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'est-ce en effet que *l'ordre* dans notre systême planétaire, le seul dont nous ayons quelque idée, sinon la suite des phénomenes qui s'operent suivant des loix nécessaires, d'après lesquelles nous voyons agir les corps qui le composent? En conséquence de ces loix, le soleil occupe le centre, les planetes gravitent sur lui & décrivent au-tour de lui, en des tems réglés, des révolutions continuelles. Les satellites de ces mêmes planetes gravitent sur celles qui sont au centre de leur sphere d'action, & décrivent au-tour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planetes, la terre que nous habitons, tourne au-tour d'elle-même, & par les différens aspects que sa révolution annuelle l'oblige de présenter au soleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *saisons*; par une suite nécessaire de l'action du soleil sur différentes parties de notre globe, toutes ses productions éprouvent des vicissitudes; les plantes, les animaux, les hommes sont en hyver dans une sorte de léthargie; au printems tous les êtres semblent se ranimer & sortir d'un long assoupissement. En un mot la façon dont la terre reçoit les rayons du soleil influe sur toutes ses productions; ces rayons dardés obliquement n'agissent point comme s'ils tomboient à plomb; leur absence périodique, causée par la révolution de notre globe sur lui-même, produit le jour & la nuit. En tout celà nous ne verrons jamais que des effets nécessaires, fondés sur l'essence des choses, & qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais se démentir. Tous ces effets sont dûs à la gravitation, à l'attraction, à la force centrifuge &c.

D'un autre côté cet ordre, que nous admirons comme un effet ſurnaturel, vient quelquefois à ſe troubler, ou ſe change en déſordre; mais ce déſordre lui-même eſt toujours une ſuite des loix de la nature, dans laquelle il eſt néceſſaire que quelques-unes de ſes parties, pour le maintien du tout, ſoient dérangées dans leur marche ordinaire. C'eſt ainſi que des cometes s'offrent inopinément à nos yeux ſurpris; leur courſe excentrique vient troubler la tranquillité de notre ſyſtême planétaire; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout eſt merveille; le phyſicien lui même conjecture que jadis ces cometes ont renverſé la ſurface de notre globe & cauſé les plus grandes révolutions ſur la terre. Indépendamment de ces déſordres extraordinaires, il en eſt de plus communs auxquels nous ſommes expoſés; tantôt les ſaiſons ſemblent déplacées; tantôt les élémens en diſcorde ſemblent ſe diſputer le domaine de notre monde; la mer ſort de ſes limites; la terre ſolide s'ébranle; les montagnes s'embrâſent; la contagion détruit les hommes & les animaux; la ſtérilité déſole les campagnes; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre, & levent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en ſuppoſent l'auteur, tandis que ces déſordres affligeans ſont des effets néceſſaires, produits par des cauſes naturelles, qui agiſſent d'après des loix fixes, déterminées par leurs propres eſſences, & par l'eſſence univerſelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer, ſe mouvoir, ſe diſſoudre, & où ce que nous appellons *l'ordre* doit être quelquefois troublé & ſe changer en une façon d'être nouvelle qui pour nous eſt un déſordre.

L'ordre & le déſordre de la nature n'exiſtent

point; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui est conforme à notre être, & du *désordre* dans tout ce qui lui est opposé. Cependant tout est dans l'ordre dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des regles certaines & nécessaires qui découlent de l'essence qu'elles ont reçue; il n'y a point de désordre dans un tout, au maintien duquel le désordre est nécessaire, dont la marche générale ne peut jamais se déranger, où tous les effets sont des suites de causes naturelles qui agissent comme elles doivent infailliblement agir.

Il suit encore qu'il ne peut y avoir ni monstres, ni prodiges, ni merveilles, ni miracles dans la nature. Ce que nous appellons des monstres sont des combinaisons avec lesquelles nos yeux ne sont point familiarisés, & qui n'en sont pas moins des effets nécessaires. Ce que nous nommons des *prodiges*, des *merveilles*, des effets *surnaturels* sont des phénomenes de la nature dont notre ignorance ne connoît point les principes ni la façon d'agir, & que, faute d'en connoître les causes véritables, nous attribuons follement à des causes fictives, qui, ainsi que l'idée de l'ordre, n'existent que dans nous mêmes, tandis que nous les plaçons hors d'une nature, au-delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

Quand à ce que l'on nomme des *miracles*, c'est-à-dire, des effets contraires aux loix immuables de la nature; on sent que de telles œuvres sont impossibles, & que rien ne pourroit suspendre un instant la marche nécessaire des êtres sans que la nature entiere ne fut arrêtée & troublée dans sa tendance. Il n'y a de merveilles & de miracles dans la nature que pour ceux qui ne l'ont

point suffisamment étudiée, ou qui ne sentent point que ses loix ne peuvent jamais se démentir dans la moindre de ses parties, sans que le tout ne fut anéanti, ou du moins ne changeât d'essence & de façon d'exister. (16)

L'ORDRE & le désordre ne sont donc que des mots par lesquels nous désignons des états dans lesquels des êtres particuliers se trouvent. Un être est dans l'ordre, lorsque tous ses mouvemens conspirent au maintien de son existence actuelle & favorisent sa tendance à s'y conserver; il est dans le désordre, lorsque les causes qui le remuent troublent ou détruisent l'harmonie ou l'équilibre nécessaires à la conservation de son état actuel. Cependant le désordre dans un être n'est, comme on a vu, que son passage à un ordre nouveau. Plus ce passage est rapide, & plus le désordre est grand pour l'être qui l'éprouve; ce qui conduit l'homme à la mort est pour lui le plus grand des désordres; cependant la mort n'est pour lui qu'un passage à une nouvelle façon d'exister: elle est dans l'ordre de la nature.

NOUS disons que le corps humain est dans l'ordre, lorsque les différentes parties qui le composent agissent d'une maniere dont résulte la conservation du tout, ce qui est le but de son existence actuelle; nous disons qu'il est en santé, lorsque les solides & les fluides de son corps con-

(16) Un miracle, selon quelques métaphysiciens, est un effet qui n'est point dû à des forces suffisantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas sui vires sufficientes in naturâ agnoscit.* VOYEZ BILFINGER DE DEO, ANIMÂ ET MUNDO. On en conclut qu'il faut chercher la cause au-delà de la nature ou hors de son enceinte; cependant la raison nous suggere que nous ne devrions point recourir à une cause surnaturelle, ou placée hors de la nature avant que de connoître parfaitement toutes les causes naturelles, ou les forces que la nature renferme.

courent à ce but & ſe prétent des ſecours mutuels pour y arriver; nous diſons que ce corps eſt en déſordre auſſitôt que ſa tendance eſt troublée, lorſque quelques-unes de ſes parties ceſſent de concourir à ſa conſervation, & de remplir les fonctions qui lui ſont propres. C'eſt ce qui arrive dans l'état de maladie, dans lequel néanmoins les mouvemens qui s'excitent dans la machine humaine ſont auſſi néceſſaires, ſont réglés par des loix auſſi certaines, auſſi naturelles, auſſi invariables que ceux dont le concours produit la ſanté: la maladie ne fait que produire en lui une nouvelle ſuite, un nouvel ordre de mouvemens & de choſes. L'homme vient-il à mourir, ce qui nous paroit pour lui le plus grand des déſordres, ſon corps n'eſt plus le même, ſes parties ne concourent plus au même but, ſon ſang ne circule plus, il ne ſent plus, il n'a plus d'idées, il ne penſe plus, il ne deſire plus; la mort eſt l'époque de la ceſſation de ſon exiſtence humaine; ſa machine devient une maſſe inanimée par la ſouſtraction des principes qui le faiſoient agir d'une façon déterminée; ſa tendance eſt changée, & tous les mouvemens qui s'excitent dans ſes débris conſpirent à une fin nouvelle: à ceux dont l'ordre & l'harmonie produiſoient la vie, le ſentiment, la penſée, les paſſions, la ſanté, il ſuccede une ſuite de mouvemens d'un autre genre, qui ſe font ſuivant des loix auſſi néceſſaires que les premiers: toutes les parties de l'homme mort conſpirent à produire ceux que l'on nomme diſſolution, fermentation, pourriture; & ces nouvelles façons d'être & d'agir, ſont auſſi naturelles à l'homme réduit en cet état, que la ſenſibilité, la penſée, le mouvement périodique du ſang, &c. l'etoient à l'homme vivant: ſon eſſence étant

changée, sa façon d'agir ne peut être la même; aux mouvemens réglés & nécessaires qui conspirent à produire ce que nous appellons la *vie*, succedent des mouvemens déterminés qui concourent à produire la dissolution du cadavre, la dispersion de ses parties, la formation de nouvelles combinaisons, d'où résultent de nouveaux êtres: ce qui, comme on a vu ci-devant, est dans l'ordre immuable d'une nature toujours agissante. (17)

On ne peut donc trop le répéter, relativement au grand ensemble, tous les mouvemens des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peuvent être que dans l'ordre & sont toujours conformes à la nature; dans tous les états par lesquels ces êtres sont forcés de passer, ils agissent constamment d'une façon nécessairement subordonnée à l'ensemble universel. Bien plus, chaque être particulier agit toujours dans l'ordre; toutes ses actions, tout le systême de ses mouvemens, sont toujours une suite nécessaire de sa façon d'exister durable ou momentanée. L'ordre dans une société politique est l'effet d'une suite nécessaire d'idées, de volontés, d'actions dans ceux qui la composent, dont les mouvemens sont réglés de maniere à concourir au maintien de son ensemble ou à sa dissolution. L'homme constitué ou modifié de la maniere qui fait ce que nous appellons

(17) „ On s'est accoutumé, dit un auteur anonyme, à penser „ que la vie est le contraire de la mort, qui, paroissant sous l'idée „ de la déstruction absolue, a fait qu'on s'est empressé de chercher „ des raisons d'en exempter l'ame, comme si l'ame étoit essentiel- „ ment autre chose que la vie.... mais la simple perception nous „ apprend que les opposés de ce genre sont *l'animé* & *l'inanimé*. „ La mort est si peu opposée à la vie, qu'elle en est le principe: „ du corps d'un seul animal qui a cessé de vivre, il s'en forme mil- „ le autres vivants; tant il est évident que la vie est dans la puis- „ sance de la nature." *Voyez dissertations mêlées* imprimées à Amsterdam en 1740. pag. 252 & 253.

un homme vertueux, agit néceſſairement d'une façon dont réſulte le bien être de ſes aſſociés; celui que nous appellons *méchant* agit néceſſairement d'une maniere dont réſulte leur malheur. Leurs natures & leurs modifications étant différentes, ils doivent agir différemment; le ſyſtême de leurs actions, ou leur *ordre relatif*, eſt dès lors eſſentiellement différent.

Ainsi l'ordre & le déſordre dans les êtres particuliers ne ſont que des manieres d'enviſager les effets naturels & néceſſaires qu'ils produiſent rélativement à nous-mêmes. Nous craignons le méchant & nous diſons qu'il porte le déſordre dans la ſociété, parce qu'il trouble ſa tendance & met obſtacle à ſon bonheur. Nous évitons une pierre qui tombe, parce qu'elle dérangeroit en nous l'ordre des mouvemens néceſſaires à notre conſervation. Cependant l'ordre & le déſordre ſont toujours, comme on a vu, des ſuites également néceſſaires de l'état durable ou paſſager des êtres. Il eſt dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il eſt de ſon eſſence de brûler; il eſt dans l'ordre que le méchant nuiſe, parce qu'il eſt de ſon eſſence de nuire; mais d'un autre côté il eſt dans l'ordre qu'un être intelligent s'éloigne de ce qui peut lui nuire, & s'efforce de s'écarter de ce qui peut le troubler dans ſa façon d'exiſter. Un être que ſon organiſation rend ſenſible, doit, d'après ſon eſſence, fuir tout ce qui peut endommager ſes organes, & mettre ſon exiſtence en danger.

Nous appellons *intelligens* les êtres organiſés à notre maniere, dans leſquels nous voyons des facultés propres à ſe conſerver, à ſe maintenir dans

l'ordre

l'ordre qui leur convient, à prendre les moyens néceſſaires pour parvenir à cette fin, avec la conſcience de leurs mouvemens propres. D'où l'on voit que la faculté que nous nommons *intelligence*, conſiſte dans le pouvoir d'agir conformément à un but que nous connoiſſons dans l'être à qui nous l'attribuons; nous regardons comme privés d'intelligence, les êtres dans leſquels nous ne trouvons ni la même conformation qu'à nous-mêmes, ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés, en un mot, dont nous ignorons l'eſſence, l'énergie, le but & conſéquemment l'ordre qui leur convient. Le tout ne peut point avoir de but, puiſqu'il n'y a hors de lui rien où il puiſſe tendre; les parties qu'il renferme ont un but. Si c'eſt en nous-mêmes que nous puiſons l'idée de *l'ordre*, c'eſt encore en nous-mêmes que nous puiſons celle de *l'intelligence.* Nous la refuſons à tous les êtres qui n'agiſſent point à notre maniere; nous l'accordons à ceux que nous ſuppoſons agir comme nous; nous nommons ceux-ci des *agens intelligens*; nous diſons que les autres ſont des cauſes aveugles, des agens inintelligens qui agiſſent au *haſard;* mot vuide de ſens que nous oppoſons toujours à celui d'intelligence, ſans y attacher d'idée certaine.

En effet nous attribuons au haſard tous les effets dont nous ne voyons point la liaiſon avec leurs cauſes. Ainſi nous nous ſervons du mot *haſard* pour couvrir notre ignorance de la cauſe naturelle qui produit les effets que nous voyons, par des moyens dont nous n'avons point d'idées, ou qui agit d'une maniere dans laquelle nous ne voyons point d'ordre ou de ſyſtême ſuivi d'actions ſemblables aux nôtres. Dès que nous vo-

yons ou croyons voir de l'ordre, nous attribuons cet ordre à une *intelligence*, qualité pareillement empruntée de nous-mêmes & de notre façon propre d'agir & d'être affectés.

Un être *intelligent*, c'est un être qui pense, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Or pour penser, pour vouloir, pour agir à notre maniere, il faut avoir des organes & un but semblables aux nôtres. Ainsi, dire que la nature est gouvernée par une intelligence, c'est prétendre qu'elle est gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que sans organes il ne peut y avoir ni perception, ni idée, ni intuition, ni pensée, ni volonté, ni plan, ni action.

L'Homme se fait toujours le centre de l'univers; c'est à lui-même qu'il rapporte tout ce qu'il y voit; dès qu'il croit entrevoir une façon d'agir qui a quelques points de conformité avec la sienne, ou quelques phénomenes qui l'intéressent, il les attribue à une cause qui lui ressemble, qui agit comme lui, qui a ses mêmes facultés, ses mêmes intérêts, ses mêmes projets, sa même tendance; en un mot, il s'en fait le modele. C'est ainsi que l'homme ne voyant hors de son espece que des êtres agissans différemment de lui, & croyant cependant remarquer dans la nature un ordre analogue à ses propres idées, des vues conformes aux siennes, s'imagina que cette nature étoit gouvernée par une cause intelligente à sa maniere, à laquelle il fit honneur de cet ordre qu'il crut voir, & des vues qu'il avoit lui-même. Il est vrai que l'homme se sentant incapable de produire les effets vastes & multipliés qu'il voyoit s'opérer dans l'univers, fut forcé de

mettre une différence entre lui & cette cause invisible qui produisoit de si grands effets; il crut lever la difficulté en exagérant en elle toutes les facultés qu'il possédoit lui-même. C'est ainsi que peu-à-peu il parvint à se former une idée de la cause intelligente qu'il plaça au dessus de la nature, pour présider à tous ses mouvemens, dont il la crut incapable par elle-même: il s'obstina toujours à la regarder comme un amas informe de matieres mortes & inertes, qui ne pouvoit produire aucuns des grands effets, des phénomenes réglés dont résulte ce qu'il appelle *l'ordre de l'univers.* (18)

D'où l'on voit que c'est faute de connoître les forces de la nature ou les propriétés de la matiere, que l'on a multiplié les êtres sans nécessité, & qu'on a supposé l'univers sous l'empire d'une cause intelligente, dont l'homme fut & sera toujours le modele; il ne fera que la rendre inconcevable, lorsqu'il en voudra trop étendre les facultés; il l'anéantira ou la rendra tout-à-fait impossible, quand dans cette intelligence il voudra supposer des qualités incompatibles, comme il y sera forcé pour se rendre raison des effets contradictoires & désordonnés que l'on voit dans le monde: en effet nous voyons des désordres dans ce monde dont le bel ordre oblige, nous dit-on, de reconnoître l'ouvrage d'une intelligence souveraine; cepen-

(18) Anaxagore fut, dit-on, le premier qui supposa l'univers créé & gouverné par une *intelligence* ou un par un *entendement.* Aristote lui reprochoit d'employer cette intelligence à la production des choses comme *un Dieu-Machine*, c'est-à-dire, lorsque toutes les bonnes raisons lui manquoient. *Voyez le Dictionnaire de Bayle article* ANAXAGORAS, *Note E.* On est, sans doute, fondé à faire le même reproche à tous ceux qui se servent du mot *intelligence*, pour trancher les difficultés.

dant ces désordres démentent & le plan, & le pouvoir, & la sagesse, & la bonté qu'on lui suppose, & l'ordre merveilleux dont on lui fait honneur.

On nous dira, sans doute, que la nature renfermant & produisant des êtres intelligens, ou doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués & combinés d'une maniere déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers d'après les différens effets que ces êtres produisent. Le vin n'a pas les qualités que nous appellons *esprit* ou *courage*; cependant nous voyons qu'il en donne quelquefois à des hommes que nous en supposions totalement dépourvus. Nous ne pouvons appeller la nature *intelligente* à la maniere de quelques-uns des êtres qu'elle renferme, mais elle peut produire des êtres intelligens, en rassemblant des matieres propres à former des corps organisés d'une façon particuliere, d'où résulte la faculté que nous nommons *intelligence*, & les façons d'agir qui sont des suites nécessaires de cette propriété. Je le répete, pour avoir de l'intelligence, des desseins & des vues, il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des organes & des sens, ce que l'on ne dira point de la nature ni de la cause que l'on suppose présider à ses mouvemens. Enfin l'expérience nous prouve que les matieres que nous regardons comme inertes & mortes, prennent de l'action, de l'intelligence, de la vie, quand elles sont combinées de certaines façons.

Il faut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que *l'ordre* n'eſt jamais que l'enchaînement uniforme & néceſſaire des cauſes & des effets, ou la ſuite des actions qui découlent des propriétés des êtres, tant qu'ils demeurent dans un état donné; que le *déſordre* eſt le changement de cet état; que tout eſt néceſſairement en ordre dans l'univers, où tout agit & ſe meut d'après les propriétés des êtres; qu'il ne peut y avoir ni déſordre ni mal réel dans une nature où tout ſuit les loix de ſa propre exiſtence. Qu'il n'y a ni *haſard* ni rien de fortuit dans cette nature, où il n'eſt point d'effet ſans cauſe ſuffiſante, & où toutes les cauſes agiſſent ſuivant des loix fixes, certaines, dépendantes de leurs propriétés eſſentielles, ainſi que des combinaiſons & des modifications qui conſtituent leur état permanent ou paſſager. Que l'intelligence eſt une façon d'être & d'agir propre à quelques êtres particuliers, & que ſi nous voulions l'attribuer à la nature, elle ne ſeroit en elle que la faculté de ſe conſerver par des moyens néceſſaires dans ſon exiſtence agiſſante. En refuſant à la nature l'intelligence dont nous jouiſſons nous-mêmes; en rejettant la cauſe intelligente que l'on ſuppoſe ſon moteur ou le principe de l'ordre que nous y trouvons, nous ne donnons rien au haſard, ni à une force aveugle, mais nous attribuons tout ce que nous voyons à des cauſes réelles & connues, ou faciles à connoître. Nous reconnoiſſons que tout ce qui exiſte eſt une ſuite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle, qui, par ſes mélanges, ſes combinaiſons & ſes changemens de formes, produit l'ordre, le déſordre & les variétés que nous voyons. C'eſt nous qui ſommes aveugles, lorſque nous imaginons des cauſes aveugles; nous ignorons les forces & les loix de

la nature, lorſque nous attribuons ſes effets au *haſard;* nous ne ſommes pas plus inſtruits, lorſque nous les donnons à une intelligence, dont l'idée n'eſt jamais empruntée que de nous-mêmes & ne s'accorde jamais avec les effets que nous lui attribuons: nous imaginons des mots pour ſuppléer aux choſes, & nous croyons nous entendre, à force d'obſcurcir des idées que nous n'oſons jamais nous définir ni nous analyſer.

CHAPITRE VI.

De l'homme; de ſa diſtinction en homme phyſique & en homme moral; de ſon origine.

APPLIQUONS maintenant aux êtres de la nature qui nous intéreſſent le plus, les loix générales qui viennent d'être examinées; voyons en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent; examinons s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformité qui font que, nonobſtant les différences ſubſiſtantes entre eux & lui à certains égards, il ne laiſſe pas d'agir ſuivant les regles univerſelles auxquelles tout eſt ſoumis. Enfin voyons ſi les idées qu'il s'eſt faites de lui même, en méditant ſon propre être, ſont chimériques ou fondées.

L'HOMME occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature eſt l'aſſemblage: ſon eſſence, c'eſt-à-dire la façon d'être qui le diſtingue, le rend ſuſceptible de différentes façons d'agir ou

de mouvemens, dont les uns ſont ſimples & viſibles, tandis que les autres ſont compliqués & cachés. Sa vie n'eſt qu'une longue ſuite de mouvemens néceſſaires & liés, qui ont pour principes, ſoit des cauſes renfermées au dedans de lui même, telles que ſon ſang, ſes nerfs, ſes fibres, ſes chairs, ſes os, en un mot les matieres tant ſolides que fluides dont ſon enſemble, ou ſon corps eſt compoſé; ſoit des cauſes extérieures qui en agiſſant ſur lui, le modifient diverſement, telles que l'air dont il eſt environné, les alimens dont il ſe nourrit, & tous les objets dont ſes ſens ſont continuellement frappés, & qui, par conſéquent, operent en lui des changemens continuels.

Ainsi que tous les êtres, l'homme tend à conſerver l'exiſtence qu'il a reçue; il réſiſte à ſa deſtruction, il éprouve la force d'inertie, il gravite ſur lui-même, il eſt attiré par les objets qui lui ſont analogues, il eſt repouſſé par ceux qui lui ſont contraires, il cherche les uns, il fuit, ou s'efforce d'écarter les autres. Ce ſont ces différentes façons d'agir & d'être modifié, dont l'homme eſt ſuſceptible, que l'on a déſignées ſous des noms divers: nous aurons bientôt occaſion de les examiner en détail.

Quelque merveilleuſes, quelque cachées, quelque compliquées que paroiſſent ou que ſoient les façons d'agir, tant viſibles qu'intérieures, de la machine humaine, ſi nous les examinons de près, nous verrons que toutes ſes opérations, ſes mouvemens, ſes changemens, ſes différens états, ſes révolutions ſont réglés conſtamment par les mêmes loix que la nature preſcrit à tous les êtres

qu'elle fait naître, qu'elle développe, qu'elle enrichit de facultés, qu'elle accroît, qu'elle conserve pendant un tems, & qu'elle finit par détruire ou décomposer, en leur faisant changer de forme.

L'HOMME dans son origine n'est qu'un point imperceptible, dont les parties sont informes, dont la mobilité & la vie échappent à nos regards, en un mot, dans lequel nous n'appercevons aucuns signes des qualités que nous appellons *sentiment*, *intelligence*, *pensée*, *force*, *raison*, &c. Placé dans la matrice qui lui convient, ce point se développe, il s'étend, il s'accroît par l'addition continuelle de matieres analogues à son être qu'il attire, qui se combinent & s'assimilent avec lui. Sorti de ce lieu propre à conserver, à développer, à fortifier pendant quelque tems les foibles rudimens de sa machine, il devient adulte; son corps a pris alors une étendue considérable, ses mouvemens sont marqués, il est sensible dans toutes ses parties, il est devenu une masse vivante & agissante, c'est-à-dire, qui sent, qui pense, qui remplit les fonctions propres aux êtres de l'espece humaine; elle n'en est devenue susceptible, que parce qu'elle s'est peu-à-peu accrue, nourrie, réparée, à l'aide de l'attraction & de la combinaison continuelle qui s'est faite en elle, de matieres du genre de celles que nous jugeons inertes, insensibles, inanimées; ces matieres néanmoins sont parvenues à former un tout agissant, vivant, sentant, jugeant, raisonnant, voulant, délibérant, choisissant, capable de travailler plus ou moins efficacement à sa propre conservation, c'est-à-dire au maintien de l'harmonie dans sa propre existence.

Tous les mouvemens ou changemens que l'homme éprouve dans le cours de sa vie, soit de la part des objets extérieurs, soit de la part des substances renfermées en lui-même, sont ou favorables ou nuisibles à son être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le désordre, sont tantôt conformes & tantôt contraires à la tendance essentielle à cette façon d'exister, en un mot, sont agréables ou fâcheux; il est forcé par sa nature d'approuver les uns & de désapprouver les autres; les uns le rendent heureux, les autres le rendent malheureux; les uns deviennent les objets de ses desirs, les autres de ses craintes.

Dans tous les phénomenes que l'homme nous présente depuis sa naissance jusqu'à sa fin, nous ne voyons qu'une suite de causes & d'effets nécessaires & conformes aux loix communes à tous les êtres de la nature. Toutes ses façons d'agir, ses sensations, ses idées, ses passions, ses volontés, ses actions sont des suites nécessaires de ses propriétés & de celles qui se trouvent dans les êtres qui le remuent. Tout ce qu'il fait & tout ce qui se passe en lui, sont des effets de la force d'inertie, de la gravitation sur soi, de la vertu attractive & répulsive, de la tendance à se conserver, en un mot, de l'énergie qui lui est commune avec tous les êtres que nous voyons; elle ne fait que se montrer dans l'homme d'une façon particuliere, qui est dûe à sa nature particuliere, par laquelle il est distingué des êtres d'un systême ou d'un ordre différent.

La source des erreurs dans lesquelles l'homme est tombé, lorsqu'il s'est envisagé lui-même, est venue, comme nous aurons bientôt occasion de le

montrer, de ce qu'il a cru se mouvoir de lui-même, agir toujours par sa propre énergie; dans ses actions & dans les volontés, qui en sont les mobiles, être indépendant des loix générales de la nature & des objets que, souvent à son insçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir sur lui: s'il se fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous ses mouvemens ne sont rien moins que spontanés; il eût trouvé que sa naissance dépend de causes entiérement hors de son pouvoir, que c'est sans son aveu qu'il entre dans le systême où il occupe une place; que depuis le moment où il naît jusqu'à celui où il meurt, il est continuellement modifié par des causes qui, malgré lui, influent sur sa machine, modifient son être & disposent de sa conduite. La moindre réflexion ne suffit-elle pas pour lui prouver que les solides & les fluides dont son corps est composé; que son méchanisme caché qu'il croit idépendant des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces causes, & seroient sans elle dans une incapacité totale d'agir? Ne voit-il pas que son tempérament ne dépend aucunement de lui-même, que ses passions sont des suites nécessaires de ce tempérament, que ses volontés & ses actions sont déterminées par ces mêmes passions & par des opinions qu'il ne s'est pas données? Son sang plus ou moins abondant ou échauffé, ses nerfs & ses fibres plus ou moins tendus ou relâchés, ses dispositions durables ou passageres, ne décident-elles pas à chaque instant de ses idées, de ses mouvemens, soit visibles, soit cachés, & l'état où il se trouve ne dépend-il pas nécessairement de l'air diversement modifié, des alimens qui le nourrissent, des combinaisons secretes qui se font en lui-même, & qui conservent l'ordre, ou portent le désordre

dans sa machine? En un mot tout auroit dû convaincre l'homme, qu'il est dans chaque instant de sa durée un instrument passif entre les mains de la nécessité.

Dans un monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchaînées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante & isolée. C'est donc la nature toujours agissante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire; c'est elle qui élabore & combine les élémens dont il doit être composé; c'est elle qui lui donne son être, sa tendance, sa façon particuliere d'agir; c'est elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conserve pour un tems, pendant lequel il est forcé de remplir sa tâche; c'est elle qui place sur son chemin les objets & les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable & tantôt nuisible pour lui. C'est elle qui lui donnant le sentiment, le met à portée de choisir les objets & de prendre les moyens les plus propres à se conserver; c'est elle qui, lorsqu'il a fourni sa carriere, le conduit à sa perte & lui fait ainsi subir une loi générale & constante dont rien n'est exempté. C'est ainsi que le mouvement fait naître l'homme, le soutient quelque tems, & enfin le détruit, ou l'oblige de rentrer dans le sein d'une nature qui bientôt le reproduira épars sous une infinité de formes nouvelles, dont chacunes de ses parties parcoureront de même les différens périodes, aussi nécessairement, que le tout avoit parcouru ceux de son existence précédente.

Les êtres de l'espece humaine sont, ainsi que tous les autres, susceptibles de deux sortes de mouvemens; les uns sont des mouvemens de masse

par lesquels le corps entier ou quelques-unes de ses parties sont visiblement transférées d'un lieu dans un autre; les autres sont des mouvemens internes & cachés, dont quelques-uns sont sensibles pour nous, tandis que d'autres se font à notre insçu, & ne se font deviner que par les effets qu'ils produisent au-dehors. Dans une machine très composée, formée par la combinaison d'un grand nombre de matieres, variée pour les propriétés, pour les proportions, pour les façons d'agir, les mouvemens deviennent nécessairement très compliqués; leur lenteur aussi bien que leur rapidité les dérobent souvent aux observations de celui même dans lequel ils se passent.

Ne soyons donc pas surpris si l'homme rencontra tant d'obstacles, lorsqu'il voulut se rendre compte de son être & de sa façon d'agir; & s'il imagina de si étranges hypotheses pour expliquer les jeux cachés de sa machine, qu'il vit se mouvoir d'une façon qui lui parut si différente de celle des autres êtres de la nature. Il vit bien que son corps & ses différentes parties agissoient; mais souvent il ne put voir ce qui les portoit à l'action: il crut donc renfermer audedans de lui-même un principe moteur, distingué de sa machine, qui donnoit secrétement l'impulsion aux ressorts de cette machine, se mouvoit par sa propre énergie, & agissoit suivant des loix totalement différentes de celles qui reglent les mouvemens de tous les autres êtres. Il avoit la conscience de certains mouvemens internes qui se faisoient sentir à lui; mais comment concevoir que ces mouvemens invisibles pussent souvent produire des effets si frappants? Comment comprendre qu'une idée fugitive, qu'un

acte imperceptible de la pensée pussent souvent porter le trouble & le désordre dans tout son être? En un mot il crut appercevoir en lui-même une substance distinguée de lui, douée d'une force secrete dans laquelle il supposa des caracteres entiérement différens de ceux des causes visibles qui agissoient sur ses organes, ou de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point attention que la cause primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que son bras se meut, est peut-être aussi difficile à concevoir ou à expliquer, que celle du mouvement interne dont la pensée & la volonté sont les effets. Ainsi faute de méditer la nature, de l'envisager sous ses vrais points de vue, de remarquer la conformité & la simultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur & de ceux de son corps ou de ses organes matériels, il jugea qu'il étoit non seulement un être à part, mais encore d'une nature différente de tous les êtres de la nature, d'une essence plus simple, & qui n'avoit rien de commun avec tout ce qu'il voyoit. (19)

C'est de là que sont venues successivement les notions de *spiritualité*, d'*immatérialité*, *d'immortalité*, & tous les mots vagues que l'on inventa peu-à-peu à force de subtiliser, pour marquer les attributs de la substance inconnue que l'homme croyoit renfermer en lui-même, & qu'il jugeoit

(19) „ Il faudroit, dit un auteur anonyme, définir la vie avant „ de raisonner de l'ame; mais c'est ce que j'estime impossible, parce „ que, dans la nature, il y a des choses uniques & si simples que l'i- „ magination ne peut ni les diviser, ni les réduire à des choses plus „ simples qu'elles-mêmes; telles sont la vie, la blancheur, la lu- „ miere que l'on n'a pu définir que par leurs effets." Voyez *dissertations mêlées pag.* 252. La vie est l'assemblage des mouvemens propres à l'être organisé, & le mouvement ne peut être qu'une propriété de la matiere.

être le principe caché de ſes actions viſibles. Pour couronner les conjectures haſardées que l'on avoit faites ſur cette force motrice, on ſuppoſa que, différente de tous les autres êtres & du corps qui lui ſervoit d'enveloppe, elle ne devoit point comme eux ſubir de diſſolution; que ſa parfaite ſimplicité l'empêchoit de pouvoir ſe décompoſer ou changer de formes, en un mot, qu'elle étoit, par ſon eſſence, exempte des révolutions auxquelles on voyoit le corps ſujet, ainſi que tous les êtres compoſés dont la nature eſt remplie.

Ainsi l'homme devint double; il ſe regarda comme un tout compoſé par l'aſſemblage inconcevable de deux natures différentes, & qui n'avoient point d'analogie entre elles. Il diſtingua deux ſubſtances en lui-même; l'une viſiblement ſoumiſe aux influences des êtres groſſiers, & compoſée de matieres groſſieres & inertes, fut nommée *corps*; l'autre, que l'on ſuppoſa ſimple, d'une eſſence plus pure, fut regardée comme agiſſante par elle-même & donnant le mouvement au corps avec lequel elle ſe trouvoit miraculeuſement unie; celle-ci fut nommée *ame*, ou *eſprit*; & les fonctions de l'une furent nommées *phyſiques*, *corporelles*, *matérielles*; les fonctions de l'autre furent appellées *ſpirituelles* & *intellectuelles*; l'homme conſidéré relativement aux premieres, fut appellé *l'homme phyſique*; & quand on le conſidéra relativement aux dernieres, il fut déſigné ſous le nom *d'homme moral*.

Ces diſtinctions adoptées aujourd'hui par la plupart des philoſophes, ne ſont fondées que ſur des ſuppoſitions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choſes

en inventant des mots, auxquels il ne purent jamais attacher un vrai ſens. On s'imagina que l'on connoiſſoit la matiere, toutes ſes propriétés, toutes ſes facultés, ſes reſſources & ſes différentes combinaiſons, parce qu'on en avoit entrevu quelques qualités ſuperficielles; l'on ne fit réellement qu'obſcurcir les foibles idées que l'on avoit pu s'en former, en lui aſſociant une ſubſtance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'eſt ainſi que des ſpéculateurs, en créant des mots & en multipliant les êtres, n'ont fait que ſe plonger dans des embarras plus grands, que ceux qu'ils vouloient éviter, & mettre des obſtacles aux progrès des connoiſſances: dès que les faits leur ont manqué, ils ont eu recours à des conjectures, qui bientôt pour eux ſe ſont changées en réalités, & leur imagination, que l'expérience ne guidoit plus, s'eſt enfoncée ſans retour dans le labyrinhte d'un monde idéal & intellectuel, qu'elle ſeule avoit enfanté: il fut preſqu'impoſſible de l'en tirer pour la remettre dans le bon chemin, dont il n'y a que l'expérience qui puiſſe donner le fil. Elle nous montrera que dans nous-mêmes, ainſi que dans tous les objets qui agiſſent ſur nous, il n'y a jamais que de la matiere douée de propriétés différentes, diverſement combinée, diverſement modifiée, & qui agit en raiſon de ſes propriétés. En un mot, l'homme eſt un tout organiſé, compoſé de différentes matieres; de même que toutes les autres productions de la nature, il ſuit des loix générales & connues, ainſi que des loix ou des façons d'agir qui lui ſont particulieres & inconnues.

Ainsi, lorſqu'on demandera ce que c'eſt que l'homme? Nous dirons que c'eſt un être maté-

riel, organisé ou conformé de maniere à sentir, à penser, à être modifié de certaines façons propres à lui seul, à son organisation, aux combinaisons particulieres des matieres qui se trouvent rassemblées en lui. Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'espece humaine? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme est une production de la nature, qui leur ressemble à quelques égards, & se trouve soumise aux mêmes loix, & qui en differe à d'autres égards, & suit des loix particulieres, déterminées par la diversité de sa conformation. Si l'on demande d'où l'homme est venu? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de résoudre cette question, & qu'elle ne peut nous intéresser véritablement; il nous suffit de sçavoir que l'homme existe & qu'il est constitué de maniere à produire les effets dont nous le voyons susceptible.

Mais, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours existé? L'espece humaine a-t-elle été produite de toute éternité? ou bien n'est-elle qu'une production instantanée de la nature? Y a-t-il eu de tout tems des hommes semblables à nous, & y en aura-t-il toujours? Y a-t-il eu de tout tems des mâles & des femelles? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres son descendus? L'animal a-t-il été antérieur à l'œuf, ou l'œuf a-t-il précédé l'animal? Les especes sans commencement, seront-elles aussi sans fin? Ces especes sont-elles indéstructibles, ou passent-elles comme les individus? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il est, ou bien avant de parvenir à l'état où nous le voyons, a-t-il été obligé de passer par une infinité de développemens successifs? L'homme peut-il enfin se flat-

ter

ter d'être parvenu à un état fixe, ou bien l'espece humaine doit-elle encore changer? Si l'homme est le produit de la nature, on nous demandera si nous croyons que cette nature puisse produire des êtres nouveaux & faire disparoître les especes anciennes? Enfin dans cette supposition l'on voudra sçavoir pourquoi la nature ne produit pas sous nos yeux des êtres nouveaux ou des especes nouvelles?

Il paroît que l'on peut prendre sur toutes ces questions, indifférentes au fond de la chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience, c'est à l'hypothese à fixer une curiosité, qui s'élance toujours au-déla des bornes prescrites à notre esprit. Celà posé, le contemplateur de la nature dira, qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espece humaine, telle qu'elle est aujourd'hui, a été produite, soit dans le tems, soit de toute éternité; il n'en voit pas davantage à supposer que cette espece soit arrivée par différens passages ou développemens successifs, à l'état où nous la voyons. La matiere est éternelle & nécessaire, mais ses combinaisons & ses formes sont passageres & contingentes, & l'homme est-il autre chose que de la matiere combinée, dont la forme varie à chaque instant?

Cependant quelques réflexions semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothese que l'homme est une production faite dans le tems, particuliere au Globe que nous habitons, qui par conséquent ne peut dater que de la formation de ce globe lui même, & qui est un résultat des loix particulieres qui le dirigent. L'existence est essentielle à l'univers, où à l'assemblage total de

matieres essentiellement diverses que nous voyons, mais les combinaisons & les formes ne leur sont point essentielles. Celà posé, quoique les matieres qui composent notre terre aient toujours existé, cette terre n'a point toujours eu sa forme & ses propriétés actuelles: peut-être cette terre est-elle une masse détachée dans le tems de quelque autre corps céleste: peut-être est-elle le résultat de ces taches ou de ces croûtes que les astronomes apperçoivent sur le disque du soleil, qui de-là ont pu se répandre dans notre systême planétaire: peut-être ce globe est-il une comete éteinte & déplacée, qui occupoit autrefois une autre place dans les régions de l'espace, & qui conséquemment étoit alors en état de produire des êtres très différens de ceux que nous y trouvons maintenant, vû que pour lors sa position & sa nature devoit rendre toutes ses productions différentes de celles qu'il nous offre aujourd'hui.

Quelque soit la supposition que l'on adopte, les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions particuliérement inhérentes & propres à notre globe, dans la position ou dans les circonstances où il se trouve actuellement; ces productions changeroient si ce globe par quelque révolution venoit à changer de place. Ce qui paroît fortifier cette hypothese, c'est que sur notre globe lui-même toutes les productions varient en raison de ses différens climats. Les hommes, les animaux, les végétaux & les minéraux ne sont point les mêmes par-tout, ils varient quelquefois d'une façon très sensible à une distance peu considérable. L'Eléphant est indigene à la zône torride; le Renne est propre aux climats glacés du Nord; l'Indostan est la pa-

trie du Diamant, qui ne se rencontre point dans nos contrées; l'ananas croit en Amérique à l'air libre, il ne vient dans nos pays que lorsque l'art lui fournit un soleil analogue à celui qu'il exige; enfin les hommes varient dans les différens climats pour la couleur, pour la taille, pour la conformation, pour la force, pour l'industrie, pour le courage, pour les facultés de l'esprit: mais qu'est ce qui constitue le climat? C'est la différente position des parties du même globe relativement au soleil; position qui suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions.

L'on peut donc conjecturer avec assez de fondement que, si par quelqu'accident notre globe venoit à se déplacer, toutes ses productions seroient forcées de changer, vû que les causes n'étant plus les mêmes ou n'agissant plus de la même façon, les effets devroient nécessairement changer. Toutes les productions pour pouvoir se conserver ou se maintenir dans l'existence, ont besoin de se coordonner avec le tout dont elles sont émanées, sans celà elles ne peuvent subsister. C'est cette faculté de se coordonner, c'est cette coordination relative que nous appellons *l'ordre de l'univers*, c'est son défaut que nous nommons *désordre*. Les productions que nous traitons de *monstrueuses* sont celles qui ne peuvent se coordonner avec les loix générales ou particulieres des êtres qui les entourent, ou des touts où elles se trouvent; elles ont pu dans leur formation s'accommoder de ces loix, mais ces loix se sont opposées à leur perfection, ce qui fait qu'elles ne peuvent subsister. C'est ainsi qu'une certaine analogie de conformation entre des animaux d'especes différentes, produit bien des mulets, mais ces mulets ne peuvent

ſe propager. L'homme ne peut vivre qu'à l'air & le poiſſon dans l'eau : mettez l'homme dans l'eau & le poiſſon à l'air, bientôt, faute de pouvoir ſe coordonner avec les fluides qui les entourent, ces animaux ſeront détruits. Tranſportez en imagination un homme de notre planete dans *Saturne*, bientôt ſa poitrine ſera déchirée par un air trop raréfié, ſes membres ſeront glacés par le froid, il périra faute de trouver les élémens analogues à ſon exiſtence actuelle : tranſportez un autre homme dans *Mercure*, & l'excès de la chaleur l'aura bientôt détruit.

Ainsi tout ſemble nous autoriſer à conjecturer que l'eſpece humaine eſt une production propre à notre globe, dans la poſition où il ſe trouve, & que cette poſition venant à changer, l'eſpece humaine changeroit, ou ſeroit forcée de diſparoître, vû qu'il n'y a que ce qui peut ſe coordonner avec le tout, ou s'enchaîner avec lui, qui puiſſe ſubſiſter. C'eſt cette aptitude dans l'homme à ſe coordonner avec le tout qui, non ſeulement lui donne l'idée de l'ordre, mais encore qui lui fait dire que *tout eſt bien*, tandis que tout n'eſt que ce qu'il peut être ; tandis que ce tout eſt néceſſairement ce qu'il eſt ; tandis qu'il n'eſt *poſitivement* ni bien ni mal. Il ne faut que déplacer un homme pour lui faire accuſer l'univers de déſordre.

Ces réflexions ſemblent contrarier les idées de ceux qui ont voulu conjecturer que les autres Planetes étoient habitées comme la nôtre par des êtres ſemblables à nous. Mais ſi le *Lapon* differe d'une façon ſi marquée du *Hottentot*, quelle différence ne devons-nous pas ſuppoſer entre un ha-

bitant de notre Planete & un habitant de *Saturne* ou de *Vénus?*

QUOIQU'IL en soit, si l'on nous oblige de remonter par l'imagination à l'origine des choses & au berceau du genre humain, nous dirons qu'il est probable que l'homme fut une suite nécessaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des résultats des qualités, des propriétés, de l'énergie dont il fut susceptible dans sa position présente; qu'il naquit mâle & femelle; que son existence est coordonnée avec celle de ce globe; que tant que cette coordination subsistera, l'espece humaine se conservera, se propagera d'après l'impulsion & les loix primitives qui l'ont jadis fait éclore: que si cette coordination venoit à cesser, ou si la terre déplacée cessoit de recevoir les mêmes impulsions ou influences de la part des causes qui agissent actuellement sur elle & qui lui donnent son énergie, l'espece humaine changeroit pour faire place à des êtres nouveaux, propres à se coordonner avec l'état qui succéderoit à celui que nous voyons subsister maintenant.

EN supposant donc des changemens dans la position de notre globe, l'homme primitif différoit, peut-être, plus de l'homme actuel, que le quadrupede ne differe de l'insecte. Ainsi l'homme, de même que tout ce qui existe sur notre globe & dans tous les autres, peut être regardé comme dans une vicissitude continuelle. Ainsi le dernier terme de l'existence de l'homme, nous est aussi inconnu & aussi indifférent que le premier. Ainsi il n'y a nulle contradiction à croire que les especes varient sans cesse, & il nous est aussi impossible de

ſçavoir ce qu'elles deviendront, que de ſçavoir ce qu'elles ont été.

A L'ÉGARD de ceux qui demandent pourquoi la nature ne produit pas des êtres nouveaux, nous leur demanderons à notre tour ſur quel fondement ils ſuppoſent ce fait? Qu'eſt-ce qui les autoriſe à croire cette ſtérilité de la nature? Sçavent-ils ſi dans les combinaiſons qui ſe font à chaque inſtant, la nature n'eſt point occupée à produire des êtres nouveaux à l'inſçu de ſes obſervateurs? Qui leur a dit ſi cette nature ne raſſemble point actuellement dans ſon laboratoire immenſe les élémens propres à faire éclore des générations toutes nouvelles, qui n'auront rien de commun avec celles des eſpeces exiſtantes à préſent? Quelle abſurdité ou quelle inconſéquence y a-t-il donc à imaginer que l'homme, le cheval, le poiſſon, l'oiſeau ne ſeront plus? Ces animaux ſont-ils donc d'une néceſſité indiſpenſable à la nature, & ne pourroit-elle ſans eux continuer ſa marche éternelle? Tout ne change-t-il pas au-tour de nous? Ne changeons-nous pas nous-mêmes? N'eſt-il pas évident que l'univers entier n'a pas été, dans ſon éternelle durée antérieure, rigoureuſement le même qu'il eſt, & qu'il n'eſt pas poſſible que, dans ſon éternelle durée poſtérieure, il ſoit à la rigueur un inſtant le même qu'il eſt? Comment donc prétendre deviner ce que la ſucceſſion infinie de déſtructions & de réproductions, de combinaiſons & de diſſolutions, de métamorphoſes, de changemens, de tranſpoſitions pourra par la ſuite amener? Des ſoleils s'éteignent & s'encroûtent, des planetes périſſent & ſe diſperſent dans les plaines des airs; d'autres ſoleils s'allument, de nouvelles planetes ſe forment pour faire leurs révolutions

ou pour décrire de nouvelles routes, & l'homme, portion infiniment petite d'un globe, qui n'est lui même qu'un point imperceptible dans l'immensité, croit que c'est pour lui que l'univers est fait, s'imagine qu'il doit être le confident de la nature, se flatte d'être éternel, se dit le Roi de l'univers!

O Homme! ne concevras-tu jamais que tu n'es qu'un Ephemere? Tout change dans l'univers; la nature ne renferme aucunes formes constantes; & tu prétendrois que ton espece ne peut point disparoître, & doit être exceptée de la loi générale qui veut que tout s'altere! Hélas! dans ton être actuel n'es-tu pas soumis à des altérations continuelles? Toi qui dans ta folie prend arrogamment le titre de *Roi de la nature!* Toi qui mesures & la terre & les cieux! Toi, pour qui ta vanité s'imagine que le tout a été fait, parce que tu es intelligent; il ne faut qu'un léger accident, qu'un atôme déplacé, pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette intelligence dont tu parois si fier!

Si l'on se refusoit à toutes les conjectures précédentes, & si l'on prétendoit que la nature agit par une certaine somme de loix immuables & générales; si l'on croyoit que l'homme, le quadrupede, le poisson, l'insecte, la plante &c. sont de toute éternité & demeurent éternellement ce qu'ils sont; si l'on vouloit que de toute éternité les astres eussent brillé au firmament; si l'on disoit qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme est tel qu'il est, que demander pourquoi la nature est telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde existe, nous ne nous y opposerons pas. Quel-

que ſoit le ſyſtême qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embaraſſe, & conſidérées de près, on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons poſées d'après l'expérience. Il n'eſt pas donné à l'homme de tout ſçavoir; il ne lui eſt pas donné de connoître ſon origine; il ne lui eſt pas donné de pénétrer dans l'eſſence des choſes ni de remonter aux premiers principes; mais il lui eſt donné d'avoir de la raiſon, de la bonne foi, de convenir ingénuement qu'il ignore ce qu'il ne peut ſçavoir, & de ne point ſubſtituer des mots inintelligibles & des ſuppoſitions abſurdes à ſes incertitudes. Ainſi nous dirons à ceux qui, pour trancher les difficultés, prétendent que l'eſpece humaine deſcend d'un premier homme & d'une premiere femme, créés par la divinité, que nous avons quelques idées de la nature & que nous n'en avons aucune de la divinité ni de la création, & que ſe ſervir de ces mots, c'eſt ne dire qu'en d'autres termes que l'on ignore l'énergie de la nature & qu'on ne ſçait point comment elle a pu produire les hommes que nous voyons. (20)

CONCLUONS donc que l'homme n'a point de raiſons pour ſe croire un être privilégié dans la nature; il eſt ſujet aux mêmes viciſſitudes que toutes ſes autres productions. Ses prétendues prérogatives ne ſont fondées que ſur une erreur. Qu'il s'éleve par la penſée au deſſus du globe qu'il habite, & il enviſagera ſon eſpece du même œil que tous les autres êtres: il verra que, de même que chaque arbre produit des fruits en raiſon de

(20) *Ut Tragici poetæ confugiunt ad Deum aliquem, cum aliter explicare argumenti exitum non poſſunt.* CICERO DE DIVINATIONE LIB. II. Il dit encore: *magna ſtultitia eſt earum rerum Deos facere effectores, cauſas rerum non quærere.* IBIDEM.

ſon eſpece, chaque homme agit en raiſon de ſon énergie particuliere & produit des fruits, des actions, des ouvrages également néceſſaires. Il ſentira que l'illuſion qui le prévient en faveur de lui-même, vient de ce qu'il eſt ſpectateur à la fois & partie de l'univers. Il reconnoîtra que l'idée d'excellence qu'il attache à ſon être, n'a d'autre fondement que ſon intérêt propre & la prédilection qu'il a pour lui-même.

CHAPITRE VII.

De l'ame & du ſyſtême de la ſpiritualité.

APRÈS avoir gratuitement ſuppoſé deux ſubſtances diſtinguées dans l'homme, on prétendit, comme on a vu, que celle qui agiſſoit inviſiblement au-dedans de lui-même étoit eſſentiellement différente de celle qui agiſſoit au-dehors, on déſigna la premiere, comme nous avons dit, ſous le nom *d'eſprit* ou *d'ame*. Mais ſi nous demandons ce que c'eſt qu'un *eſprit?* Les modernes nous répondent que le fruit de toutes leurs recherches métaphyſiques, s'eſt borné à leur apprendre que ce qui fait agir l'homme, eſt une ſubſtance d'une nature inconnue, tellement ſimple, indiviſible, privée d'étendue, inviſible, impoſſible à ſaiſir par les ſens, que ſes parties ne peuvent être ſéparées même par abſtraction ou par la penſée. Mais comment concevoir une pareille ſubſtance qui n'eſt qu'une négation de tout ce que nous connoiſſons? Comment ſe faire une idée d'une ſubſtance privée d'étendue & néanmoins agiſſante ſur

nos ſens, c'eſt-à-dire, ſur des organes matériels qui ont de l'étendue? Comment un être ſans étendue peut-il être mobile & mettre de la matiere en mouvement? Comment une ſubſtance dépourvue de parties peut-elle répondre ſucceſſivement à différentes parties de l'eſpace?

En effet, comme tout le monde en convient, le mouvement eſt le changement ſucceſſif des rapports d'un corps avec différens points d'un lieu ou de l'eſpace, ou avec d'autres corps; ſi ce qu'on appelle *eſprit* eſt ſuſceptible de recevoir ou de communiquer du mouvement, s'il agit, s'il met en jeu les organes du corps, pour produire ces effets, il faut que cet être change ſucceſſivement ſes rapports, ſa tendance, ſa correſpondance, la poſition de ſes parties relativement aux différens points de l'eſpace, ou relativement aux différens organes de ce corps qu'il met en action: mais pour changer ſes rapports avec l'eſpace & les organes qu'il meut, il faut que cet *eſprit* ait de l'étendue, de la ſolidité, & par conſéquent des parties diſtinctes: dès qu'une ſubſtance a ces qualités, elle eſt ce que nous appellons de la *matiere*, & ne peut être regardée comme un être ſimple au ſens des modernes. (21)

Ainsi, l'on voit que ceux qui ont ſuppoſé dans

(21) Ceux qui prétendent que l'ame eſt un être ſimple, ne manqueront pas de nous dire que les matérialiſtes & les phyſiciens eux-mêmes admettent des élémens, des atômes, des êtres ſimples & indiviſibles dont tous les corps ſont compoſés; mais ces êtres ſimples ou atômes des phyſiciens ne ſont pas la même choſe que les *ames* des méthaphyſiciens modernes. Lorſque nous diſons que les atômes ſont des êtres ſimples, nous indiquons par-là qu'ils ſont purs, homogenes, ſans mélanges, mais néanmoins qu'ils ont de l'étendue & par conſéquent des parties, ſéparables par la penſée, quoiqu'aucun agent naturel ne puiſſe les ſéparer: des êtres ſimples de cette eſpece, ſont ſuſceptibles de mouvement, tandis qu'il eſt impoſſible de concevoir comment les êtres ſimples inventés par les théologiens, pourroient ſe mouvoir eux-mêmes ou mouvoir d'autres corps.

l'homme une ſubſtance immatérielle diſtinguée de ſon corps, ne ſe ſont point entendus eux-mêmes, & n'ont fait qu'imaginer une qualité négative, dont ils n'ont point eu de véritable idée; la matiere ſeule peut agir ſur nos ſens, ſans leſquels il nous eſt impoſſible que rien ſe faſſe connoître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue, ne pouvoit ſe mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puiſqu'un tel être n'ayant point de parties, eſt dans l'impoſſibilité de changer ſes rapports de diſtance rélativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui eſt matériel. Ce qu'on appelle notre *ame*, ſe meut avec nous; or le mouvement eſt une propriété de la matiere. Cette *ame* fait mouvoir notre bras, & notre bras, mu par elle, fait une impreſſion, un choc qui ſuit la loi générale du mouvement. Enſorte que ſi, la force reſtant la même, la maſſe étoit double, le choc ſeroit double. Cette ame ſe montre encore matérielle dans les obſtacles invincibles qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras quand rien ne s'y oppoſe, elle ne fera plus mouvoir ce bras, ſi on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une maſſe de matiere qui anéantit l'impulſion donnée par une cauſe ſpirituelle qui, n'ayant nulle analogie avec la matiere, devroit ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier, qu'à remuer un atôme, & un atôme que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être eſt une chimere, un être de raiſon. C'eſt néanmoins d'un pareil être ſimple ou d'un eſprit ſemblable, que l'on a fait le moteur de la nature entiere! (22)

(22) On a imaginé *l'eſprit univerſel* d'après l'ame humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie; puis on s'eſt ſervi de la

Dès que j'apperçois ou que j'éprouve du mouvement, je suis forcé de reconnoître de l'étendue, de la solidité, de la densité, de l'impénétrabilité dans la substance que je vois se mouvoir, ou de laquelle je reçois du mouvement; ainsi, dès qu'on attribue de l'action à une cause quelconque, je suis obligé de la regarder comme matérielle. Je puis ignorer sa nature particuliere & sa façon d'agir, mais je ne puis me tromper aux propriétés générales & communes à toute matiere; d'ailleurs cette ignorance ne fera que redoubler, lorsque je la supposerai d'une nature, dont je ne puis me former aucune idée, & qui de plus, la priveroit totalement de la faculté de se mouvoir & d'agir. Ainsi une substance spirituelle qui se meut & qui agit, implique contradiction, d'où je conclus qu'elle est totalement impossible.

Les partisans de la spiritualité croient résoudre les difficultés dont on les accable, en disant que *l'ame est toute entiere sous chaque point de son étendue.* Mais il est aisé de sentir que ce n'est résoudre la difficulté, que par une réponse absurde. Car il faut, après tout, que ce point, quelqu'insensible & quelque petit qu'on le suppose, demeure pourtant quelque chose. (23) Mais quand il y auroit

premiere pour expliquer la liaison de l'ame humaine avec le corps. On ne s'est point apperçu que ce n'étoit là qu'un cercle vicieux; & l'on n'a pas vu non plus, que l'*esprit* ou *l'intelligence*, soit qu'on les suppose finis ou infinis, n'en seront pas plus propres à mouvoir la matiere.

(23) On voit que, suivant cette réponse, une infinité d'inétendues ou la même inétendue répétée une infinité de fois, constitueroit de l'étendue, ce qui est absurde; d'ailleurs on prouveroit aisément, d'après ce principe, que l'ame humaine est aussi infinie que Dieu, vû que Dieu est un être inétendu qui est une infinité de fois tout entier sous chaque partie de l'univers ou de son étendue, de même que l'ame humaine; d'où l'on seroit forcé de conclure que Dieu & l'ame de l'homme sont également infinis; à moins que l'on ne supposât des inétendues de différentes étendues, ou un Dieu inétendu

dans cette réponſe autant de ſolidité, qu'il y en a peu, de quelque façon que mon *Eſprit* ou mon *ame* ſe trouve dans ſon étendue, lorſque mon corps ſe meut en avant, mon ame ne reſte point en arriere; elle a donc alors une qualité tout-à-fait commune avec mon corps & propre à la matiere, puiſqu'elle eſt transférée conjointement avec lui. Ainſi quand même l'ame ſeroit immatérielle, que pourroit-on en conclure? Soumiſe entiérement aux mouvemens du corps, elle reſteroit morte, inerte ſans lui. Cette ame ne ſeroit qu'une double machine néceſſairement entraînée par l'enchaînement du tout: elle reſſembleroit à un oiſeau qu'un enfant conduit à ſon gré par le fil que le tient attaché.

C'EST faute de conſulter l'expérience & d'écouter la raiſon, que les hommes ont obſcurci leurs idées ſur le principe caché de leurs mouvemens. Si, dégagés de préjugés, nous voulons enviſager notre ame, ou le mobile qui agit en nous-mêmes, nous demeurerons convaincus qu'elle fait partie de notre corps, qu'elle ne peut être diſtinguée de lui que par l'abſtraction, qu'elle n'eſt que le corps lui-même conſidéré relativement à quelques-unes des fonctions ou facultés, dont ſa nature & ſon organiſation particuliere le rendent ſuſceptible. Nous verrons que cette ame eſt forcée de ſubir les mêmes changemens que le corps, qu'elle naît & ſe développe avec lui, qu'elle paſſe comme lui par un état d'enfance, de foibleſſe, d'inexpérience, qu'elle s'accroît & ſe fortifie dans la même

plus étendu que l'ame humaine. Ce ſont pourtant de pareilles inepties que l'on voudroit faire admettre à des êtres penſants! Dans l'idée de rendre l'ame humaine immortelle, les Théologiens en ont fait un être ſpirituel & inintelligible. Eh! que n'en faiſoient-ils le dernier terme poſſible de la diviſion de la matiere; au moins eut-elle été pour lors intelligible; elle eût encore été immortelle, puiſque elle eût été un *atome*, un élément indiſſoluble.

progreſſion que lui, que c'eſt alors qu'elle devient capable de remplir certaines fonctions, qu'elle jouit de la raiſon, qu'elle montre plus ou moins d'eſprit, de jugement, d'activité. Elle eſt ſujette comme le corps aux viciſſitudes que lui font ſubir les cauſes extérieures qui influent ſur lui; elle jouit & elle ſouffre conjointement avec lui; elle partage ſes plaiſirs & ſes peines; elle eſt ſaine, lorſque le corps eſt ſain; elle eſt malade, lorſque le corps eſt accablé par la maladie; elle eſt, ainſi que lui, continuellement modifiée par les différens dégrés de peſanteur de l'air, par les variétés des ſaiſons, par les alimens qui entrent dans l'eſtomac; enfin nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître que, dans quelques périodes, elle montre les ſignes viſibles de l'engourdiſſement, de la décrépitude & de la mort.

Malgré cette analogie ou plutôt cette identité continuelle des états de l'ame & du corps, on a voulu les diſtinguer pour l'eſſence, & l'on a fait de cette ame un être inconcevable dont, pour s'en former quelque idée, l'on fut pourtant obligé de recourir à des êtres matériels & à leur façon d'agir. En effet le mot *eſprit* ne nous préſente d'autre idée que celle du ſoufle, de la reſpiration, du vent; ainſi quand on nous dit que *l'ame eſt un eſprit*, celà ſignifie que ſa façon d'agir eſt ſemblable à celle du ſoufle qui, inviſible lui-même, opere des effets viſibles, ou qui agit ſans être vu. Mais le ſoufle eſt une cauſe matérielle, c'eſt de l'air modifié; ce n'eſt point une ſubſtance ſimple, telle que celle que les modernes déſignent ſous le nom d'*Eſprit*. (24)

(24) Le mot hébreu *Rouah* ſignifie *ſpiritus*, *ſpiraculum vitæ*, ſoufle, reſpiration. Le mot grec ΠΝΕΥΜΑ ſignifie la même choſe & vient de ΠΝΕΥΩ. *ſpiro*. Lactance prétend que le mot latin *anima* vient

QUOIQUE le mot *esprit* soit fort ancien parmi les hommes, le sens qu'on y attache est nouveau, & l'idée de la spiritualité qu'on admet aujourd'hui est une production récente de l'imagination. Il ne paroit point en effet que Pythagore ni Platon, quelqu'ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau & leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *esprit* une substance immatérielle ou privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont composé l'ame humaine, & le moteur caché de l'univers. Les anciens par le mot *esprit* ont voulu désigner une matiere très subtile & plus pure que celle qui agit grossiérement sur nos sens. En conséquence les uns ont regardé l'ame comme une substance aërienne, les autres en ont fait une matiere ignée: d'autres l'ont comparée à la lumiere. Démocrite la faisoit consister dans le mouvement & par-conséquent il en faisoit un mode. Aristoxene, musicien lui-même, en fit une harmonie. Aristote a regardé l'ame comme une force motrice de laquelle dépendoient les mouvemens des corps vivans.

IL est évident que les premiers docteurs du (25) christianisme n'ont eu pareillement de l'ame que des idées matérielles; Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origene, Justin, Irenée

du mot grec Ανεμος qui signifie *vent.* Quelques philosophes, craignant, sans doute, de voir trop clair dans la nature humaine, l'ont fait triple, & ont prétendu que l'homme étoit composé de corps, d'ame & d'entendement; Σωμα, ψυχη, Νους. V. MARC. ANTONIN, LIB. III. § 16.

(25) Selon Origene ΑΣΩΜΑΤΟΣ *incorporeus*, épithete qu'on donne à Dieu, signifie une substance plus subtile que celle des corps grossiers. Tertullien dit positivement *quis autem negabit Deum esse corpus, & si Deus spiritus?* Le même Tertullien dit: *Nos autem animam corporalem & hic profitemur, & in suo volumine probamus, habentem proprium genus substantiæ, soliditatis, per quam quid & sentire & pati possit. V. de resurrectione Carnis.*

&c. en ont parlé comme d'une ſubſtance corporelle. C'eſt à leurs ſucceſſeurs qu'il étoit réſervé de faire, longtems après, de l'ame humaine & de la divinité, ou de l'ame du monde, de *purs esprits*, c'eſt-à-dire, des ſubſtances immatérielles dont il eſt impoſſible de ſe former une idée véritable: peu-à-peu le dogme incompréhenſible de la ſpiritualité, plus conforme, ſans doute, aux vues d'une Théologie qui ſe fait un principe d'anéantir la raiſon, l'emporta ſur toutes les autres; (26) on crut ce dogme divin & ſurnaturel, parce qu'il étoit inconcevable pour l'homme; l'on regarda comme des téméraires & des inſenſés, tous ceux qui oſerent croire que l'ame ou la divinité pouvoient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience & abjuré la raiſon, ils ne font plus que ſubtiliſer de jour en jour les délires de leur imagination; ils ſe plaiſent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur; ils ſe félicitent de leurs découvertes & de leurs lumieres prétendues, à meſure que leur entendement eſt plus environné de nuages. C'eſt ainſi qu'à force de raiſonner d'après de faux principes, l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, ſont devenus de pures chimeres, de purs eſprits, de purs êtres de raiſon. (27) LE

(26) Le ſyſtême de la ſpiritualité, tel qu'on l'admet aujourd'hui, doit à Deſcartes toutes ſes prétendues preuves: quoiqu'avant lui on eût regardé l'ame comme ſpirituelle, il eſt le premier qui ait établi *que ce qui penſe doit être diſtingué de la matiere*, d'où il conclut que notre ame, ou ce qui penſe en nous, eſt un eſprit, c'eſt-à-dire, une ſubſtance ſimple & indiviſible. N'eût-il pas été plus naturel de conclure que, puiſque l'homme, qui eſt matiere & qui n'a d'idées que de la matiere, jouit de la faculté de penſer, la matiere peut penſer, ou eſt ſuſceptible de la modification particuliere que nous nommons penſée. *Voyez le Diction. de Bayle aux articles Pomponace & Simonide.*

(27) S'il y a peu de raiſon & de philoſophie dans le ſyſtême de la *ſpiritualité*, on ne peut diſconvenir que ce ſyſtême ne ſoit l'effet d'une

Le dogme de la ſpiritualité ne nous offre en effet qu'une idée vague ou plutôt qu'une abſence d'idées. Qu'eſt-ce que préſente à l'eſprit une ſubſtance qui n'eſt rien de ce que nos ſens nous mettent à portée de connoître? Eſt-il donc vrai que l'on puiſſe ſe figurer un être qui, n'étant point matiere, agit pourtant ſur la matiere, ſans avoir ni points de contact ni analogie avec elle, & reçoit elle-même les impulſions de la matiere par les organes matériels qui l'avertiſſent de la préſence des êtres? Eſt-il poſſible de concevoir l'union de l'ame & du corps, & comment ce corps matériel peut-il lier, renfermer, contraindre, déterminer un être fugitif qui échappe à tous les ſens? Eſt-ce de bonne foi réſoudre ces difficultés, que de dire que ce ſont là des myſteres, que ce ſont des effets de la toute-puiſſance d'un être encore plus inconcevable que l'ame humaine & que ſa façon d'agir? Réſoudre ces problêmes par des miracles & faire intervenir la divinité, n'eſt-ce pas avouer ſon ignorance ou le deſſein de nous tromper?

Ne ſoyons donc point ſurpris des hypotheſes ſubtiles, auſſi ingénieuſes que peu ſatisfaiſantes, auxquelles les préjugés théologiques ont forcé les plus profonds des ſpéculateurs modernes de recourir, toutes les fois qu'ils ont tâché de concilier la ſpiritualité de l'ame avec l'action phyſique des êtres matériels ſur cette ſubſtance incorpo-

d'une politique très profonde & très intéreſſée dans les théologiens. Il fallut imaginer un moyen pour ſouſtraire une portion de l'homme à la diſſolution, afin de la rendre ſuſceptible de récompenſes & de châtimens. D'où l'on voit que ce dogme étoit très utile aux Prêtres pour intimider, gouverner & dépouiller les ignorans, & même pour embrouiller les idées des perſonnes plus éclairées, qui ſont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit ſur l'ame & ſur la divinité. Cependant les prêtres aſſûrent que cette ame immatérielle ſera brulée ou ſouffrira l'action du feu matériel dans l'enfer ou dans le purgatoire, & on les en croit ſur leur parole!

relle, ſa réaction ſur ces êtres, ſon union avec le Corps. L'eſprit humain ne peut que s'égarer, lorsque, renonçant au témoignage de ſes ſens, il ſe laiſſera guider par l'entouſiaſme & l'autorité. (28)

Si nous voulons nous faire des idées claires de notre ame, ſoumettons la donc à l'expérience, renonçons à nos préjugés, écartons les conjectures théologiques, déchirons des voiles ſacrés qui n'ont pour objet que d'aveugler nos yeux & de confondre notre raiſon. Que le phyſicien, que l'anatomiſte, que le médecin réuniſſent leurs expériences & leurs obſervations, pour nous montrer ce que nous devons penſer d'une ſubſtance qu'on s'eſt plu à rendre méconnoiſſable; que leurs découvertes apprennent au moraliſte les vrais mobiles qui peuvent influer ſur les actions des hommes; aux légiſlateurs les motifs qu'ils doivent mettre en uſage pour les exciter à travailler au bien être général de la ſociété; aux ſouverains les moyens de rendre véritablement & ſolidement heureuſes les nations ſoumiſes à leur pouvoir. Des ames phyſiques & des beſoins phyſiques demandent un bonheur phyſique & des objets réels & préférables aux chimeres dont, depuis tant de ſiecles, on repaît nos eſprits. Travaillons au *phyſique* de l'homme, rendons le agréable pour lui, & bientôt nous verrons ſon *moral* devenir & meilleur & plus fortuné, ſon ame rendue paiſible & ſereine, ſa volonté déterminée à la vertu par les motifs naturels & palpables qu'on lui préſentera.

(28) Si l'on veut ſe faire une idée des entraves que la Théologie a données aux génies des philoſophes chrétiens, l'on n'a qu'à lire les romans métaphyſiques de Leibnitz, de Deſcartes, de Malebranche, de Cudworth &c. & examiner de ſang froid les ingénieuſes chimeres connues ſous les noms de ſyſtêmes de *l'harmonie préétablie*, des *cauſes occaſionnelles*, de la *prémotion phyſique* &c.

Les ſoins que le légiſlateur donnera au phyſique formeront des citoyens ſains, robuſtes & bien conſtitués qui, ſe trouvant heureux, ſe prêteront aux impulſions utiles que l'on voudra donner à leurs ames. Ces ames ſeront toujours vicieuſes, quand les corps ſeront ſouffrans & les nations malheureuſes. *Mens ſana in corpore ſano.* Voilà ce qui peut conſtituer un bon citoyen.

Plus nous réfléchirons & plus nous demeurerons convaincus que l'ame, bien loin de devoir être diſtinguée du corps, n'eſt que ce corps lui-même enviſagé relativement à quelques-unes de ſes fonctions, ou à quelques façons d'être & d'agir dont il eſt ſuſceptible, tant qu'il jouit de la vie. Ainſi l'ame eſt l'homme conſidéré relativement à la faculté qu'il a de ſentir, de penſer & d'agir d'une façon réſultante de ſa nature propre, c'eſt-à-dire, de ſes propriétés, de ſon organiſation particuliere & des modifications durables ou tranſitoires que ſa machine éprouve de la part des êtres qui agiſſent ſur elle. (29)

Ceux qui ont diſtingué l'ame du corps, ne

(29) Lorſqu'on demande aux théologiens, obſtinés à admettre deux ſubſtances eſſentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les êtres ſans néceſſité, c'eſt, diſent-ils, parce que la penſée ne peut être une propriété de la matiere. On leur demande alors, ſi Dieu ne peut pas donner à la matiere la faculté de penſer, ils répondent que non, vû que Dieu ne peut pas faire des choſes impoſſibles. Mais dans ce cas les théologiens, d'après ces aſſertions, ſe reconnoiſſent pour de vrais Athées; en effet d'après leurs principes, il eſt auſſi impoſſible que *l'eſprit* ou la *penſée* produiſent la matiere, qu'il eſt impoſſible que la matiere produiſe l'eſprit ou la penſée; & l'on en conclura contre eux, que le monde n'a point été fait par un eſprit, pas plus qu'un eſprit par le monde; que le monde eſt éternel, & que s'il exiſte un eſprit éternel, il y a deux êtres éternels, ſelon eux, ce qui ſeroit abſurde; or s'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance éternelle, c'eſt le monde, vû que le monde exiſte, comme on n'en peut douter.

ſemblent avoir fait que diſtinguer ſon cerveau de lui-même. En effet le cerveau eſt le centre commun où viennent aboutir & ſe confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain: c'eſt à l'aide de cet organe intérieur, que ſe font toutes les opérations que l'on attribue à l'ame; ce ſont des impreſſions, des changemens, des mouvemens communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau; en conſéquence il réagit, & met en jeu les organes du corps, ou bien il agit ſur lui-même, & devient capable de produire au-dedans de ſa propre enceinte, une grande variété de mouvemens, que l'on a déſignés ſous le nom de *facultés intellectuelles*.

D'où l'on voit que c'eſt de ce cerveau que quelques penſeurs ont voulu faire une ſubſtance ſpirituelle. Il eſt évident que c'eſt l'ignorance qui a fait naître & accrédité ce ſyſtême ſi peu naturel. C'eſt pour n'avoir point étudié l'homme, que l'on a ſuppoſé dans lui un agent d'une nature différente de ſon corps: en examinant ce corps, on trouvera que, pour expliquer tous les phénomenes qu'il préſente, il eſt très inutile de recourir à des hypotheſes qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. Ce qui met de l'obſcurité dans cette queſtion, c'eſt que l'homme ne peut ſe voir lui-même; en effet il faudroit pour celà qu'il fût à la fois en lui & hors de lui. Il peut être comparé à une harpe ſenſible qui rend des ſons d'elle-même, & qui ſe demande qu'eſt-ce qui les lui fait rendre; elle ne voit pas qu'en ſa qualité d'être ſenſible, elle ſe pince elle-même, & qu'elle eſt pincée & rendue ſonore par tout ce qui la touche.

PLUS nous ferons d'expériences, & plus nous

aurons occaſion de nous convaincre que le mot *eſprit* ne préſente aucun ſens, même à ceux qui l'ont inventé, & ne peut être d'aucun uſage ni dans la phyſique ni dans la morale; ce que les métaphyſiciens modernes croient entendre par ce mot, n'eſt dans le vrai qu'une force *occulte*, imaginée pour expliquer des qualités & des actions occultes, & qui au fond n'explique rien. Les nations ſauvages admettent des eſprits pour ſe rendre compte des effets qu'ils ne ſavent à qui attribuer, ou qui leur ſemblent merveilleux. En attribuant à des *eſprits* les phénomenes de la nature & ceux du corps humain, faiſons-nous autre choſe que raiſonner en ſauvages? Les hommes ont rempli la nature d'*eſprits*, parce qu'ils ont preſque toujours ignoré les vraies cauſes. Faute de connoître les forces de la nature, on l'a cru animée par un *grand eſprit:* faute de connoître l'énergie de la machine humaine, on l'a ſuppoſée pareillement animée par un *eſprit.* D'où l'on voit que par le mot *eſprit*, l'on ne veut indiquer que la cauſe ignorée d'un phénomene qu'on ne ſçait point expliquer d'une façon naturelle. C'eſt d'après ces principes que les Américains ont cru que c'étoient leurs *eſprits* ou *divinités* qui produiſoient les effets terribles de la poudre à Canon. D'après les mêmes principes, l'on croit encore aujourd'hui aux *Anges*, aux *Démons*, & nos Ancêtres ont cru jadis aux Dieux, aux Mânes, aux Génies, &, en marchant ſur leurs traces, nous devons attribuer à des *eſprits* la gravitation, l'électricité, les effets du Magnétiſme. (30) &c.

(30) Il eſt évident que la notion des *Eſprits*, imaginée par des ſauvages & adoptée par des ignorans, eſt de nature à retarder nos connoiſſances, vû qu'elle nous empêche de chercher les vraies cauſes des effets que nous voyons, & qu'elle entretient l'eſprit humain dans ſa pareſſe. Cette pareſſe & l'ignorance peuvent être très utiles

CHAPITRE VIII.

Des facultés intellectuelles, toutes ſont dérivées de la faculte de ſentir.

POUR nous convaincre que les facultés que l'on nomme *intellectuelles* ne ſont que des modes ou des façons d'être & d'agir, réſultantes de l'organiſation de notre corps, nous n'avons qu'à les analyſer, & nous verrons que toutes les opérations que l'on attribue à notre ame, ne ſont que des modifications dont une ſubſtance inétendue ou immatérielle ne peut point être ſuſceptible.

LA premiere faculté que nous voyons dans l'homme vivant, & celle d'où découlent toutes les autres, c'eſt le *ſentiment.* Quelqu'inexplicable que cette faculté paroiſſe au premier coup d'œil, ſi nous l'examinons de près, nous trouverons qu'elle eſt une ſuite de l'eſſence & des propriétés des êtres organiſés, de même que la gravité, le magnétiſme, l'élaſticité, l'électricité &c. réſultent de l'eſſence ou de la nature de quelques autres, & nous verrons que ces derniers phénomenes ne ſont pas moins inexplicables que ceux du ſentiment. Cependant, ſi nous voulons nous en faire une idée préciſe, nous trouverons que *ſentir* eſt cette façon particuliere d'être remué propre, à certains organes des corps animés, occaſionnée par

aux Théologiens, mais elles ſont très déſavantageuſes à la ſociété. Les Prêtres ont de tout tems perſécuté ceux qui ont les premiers donné des explications naturelles des Phénomenes de la nature, témoins Anaxagore, Ariſtote, Galilée, Deſcartes, &c. La vraie phyſique ne peut qu'amener la ruine de la Théologie.

la présence d'un objet matériel qui agit sur ces organes, dont les mouvemens ou les ébranlemens se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un grand nerf, ou qui ressemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme, les nerfs viennent se réunir & se perdre dans le cerveau; ce viscere est le vrai siege du sentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons suspendue au centre de sa toile, est promptement averti de tous les changemens marqués qui surviennent aux corps, jusqu'aux extrémités duquel il envoie ses filets ou rameaux. L'expérience nous démontre que l'homme cesse de sentir dans les parties de son corps, dont la communication avec le cerveau se trouve interceptée; il sent imparfaitement, ou ne sent point du tout, dès que cet organe lui-même est dérangé ou trop vivement affecté. (31)

(31) Les *mémoires de l'académie royale des sciences de Paris* nous fournissent des preuves de ce qu'on avance ici; il nous parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne, à la place duquel son cerveau s'étoit recouvert de la peau; à mesure que l'on pressoit avec la main sur son cerveau, l'homme tomboit dans une espece de léthargie qui le privoit de tout sentiment. Cette expérience est dûe à Mr. de la Peyronie. Borelli, dans son traité *de motû animalium*, appelle le cerveau *Regia animæ*. Il y a tout lieu de croire que c'est surtout dans le cerveau que consiste la différence qui se trouve, non seulement entre l'homme & les bêtes, mais encore entre un homme d'esprit & un sot, entre un homme qui pense & un ignorant, entre un homme sensé & un fou. Bartolin dit que le cerveau de l'homme est double de celui d'un bœuf; observation qu'Aristote avoit déjà faite avant lui. Willis, ayant disséqué le cadavre d'un imbécille, lui trouva le cerveau plus petit qu'à l'ordinaire; il dit que la plus grande différence qu'il ait remarqué entre les parties du corps de cet imbécille & celles d'un homme sage, c'est que le plexus du nerf intercostal (qu'il a dit être l'entremetteur entre le cœur & le cerveau, & particulier à l'homme) étoit fort petit, & accompagné d'un plus petit nombre de nerfs qu'à l'ordinaire. Suivant le même Willis, le singe est de tous les animaux celui dont le cerveau est le plus grand, rélativement à sa taille; aussi c'est, après l'homme, celui qui a le plus d'intelligence. *V. Willis Anatom. cerebri C.* 26

Quoiqu'il en ſoit, la ſenſibilité du cerveau & de toutes ſes parties eſt un fait. Si l'on nous demande d'où vient cette propriété ? nous dirons qu'elle eſt le réſultat d'un arrangement, d'une combinaiſon propre à l'animal, enſorte qu'une matiere brute & inſenſible, ceſſe d'être brute pour devenir ſenſible en *s'animaliſant*, c'eſt-à-dire, en ſe combinant & s'identifiant avec l'animal. C'eſt ainſi que le lait, le pain & le vin ſe changent en la ſubſtance de l'homme qui eſt un être ſenſible; ces matieres brutes deviennent ſenſibles en ſe combinant avec un tout ſenſible. Quelques philoſophes penſent que la ſenſibilité eſt une qualité univerſelle de la matiere; dans ce cas il ſeroit inutile de chercher d'où lui vient cette propriété que nous connoiſſons par ſes effets. Si l'on admet cette hypotheſe, de même qu'on diſtingue dans la nature deux ſortes de mouvemens, l'un connu ſous le nom de force *vive*, & l'autre ſous le nom de force *morte*, on diſtinguera deux ſortes de ſenſibilité; l'une active ou vive, & l'autre inerte ou morte; & alors animaliſer une ſubſtance, ce ne ſera que détruire les obſtacles qui l'empêchent d'être active & ſenſible. En un mot la ſenſibilité eſt, ou une qualité qui ſe communique comme le mouvement & qui s'acquiert par la combinaiſon, ou cette ſenſibilité eſt une qualité inhérente à toute matiere, & dans l'un & l'autre cas, un être inétendu, tel que l'on ſuppoſe l'ame humaine, ne peut en être le ſujet. (32)

& *idem Nervor. deſcriptio C.* 26. L'on a de-plus remarqué que les perſonnes accoutumées à faire uſage de leurs facultés intellectuelles, ont le cerveau plus étendu que les autres, de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

(32) „ Toutes les parties de la nature peuvent parvenir à l'animation ; l'oppoſition eſt ſeulement d'état & non de nature...... „ Si l'on demande ce qui eſt néceſſaire pour animer un corps ? Je

La conformation, l'arrangement, le tiſſu, la délicateſſe des organes tant extérieurs qu'intérieurs qui compoſent l'homme & les animaux, rendent leurs parties très mobiles, & font que leur machine eſt ſuſceptible d'être remuée avec une très grande promptitude. Dans un corps qui n'eſt qu'un amas de fibres & de nerfs, réunis dans un centre commun, toujours prêts à jouer, contigus les uns aux autres: dans un tout compoſé de fluides & de ſolides dont les parties ſont, pour ainſi dire, en équilibre, dont les molécules les plus petites ſe touchent, ſont actives & rapides dans leurs mouvemens, ſe communiquent réciproquement & de proche en proche les impreſſions, les oſcillations, les ſecouſſes qui lui ſont données; dans un tel compoſé, dis-je, il n'eſt point ſurprenant que le moindre mouvement ſe propage avec célérité, & que les ébranlemens excités dans les parties les plus éloignées, ſe faſſent très promptement ſentir dans le cerveau, que ſon tiſſu délicat rend ſuſceptible d'être très aiſément modifié lui même. L'air, le feu & l'eau, ces agens ſi mobiles, circulent continuellement dans les fibres & les nerfs qu'ils pénetrent & contribuent, ſans doute, à la promptitude incroyable avec laquelle le

„ répons qu'il ne faut rien d'étranger & qu'il ſuffit de la puiſſance „ de la nature jointe à l'organiſation. La vie eſt la perfection de „ la nature, elle n'a point de parties qui n'y tendent & qui n'y „ parviennent par la même voie....... L'acte de la vie eſt équi- „ voque. Vivre dans un inſecte, un chien, un homme, ne ſignifie „ rien de différent, mais cet acte eſt plus parfait (relativement à „ nous) à proportion de la ſtructure des organes, & cette ſtructu- „ re eſt caractériſée dans les ſemences qui contiennent les principes „ de la vie plus prochainement que toute autre partie de la matie- „ re. Il eſt donc vrai que le ſentiment, les paſſions, la percep- „ tion des objets, des idées, leur formation, leur comparaiſon, „ l'acquieſcement ou la volonté, ſont des facultés organiques, dé- „ pendantes d'une diſpoſition plus ou moins excellente des parties „ de l'animal." *Voyez diſſertations mêlées ſur divers ſujets importants*, Imprimées à Amſterdam en 1740. pag. 254.

cerveau eſt averti de ce qui ſe paſſe aux extrémités du corps.

Malgré la grande mobilité dont ſon organiſation rend l'homme ſuſceptible; quoique des cauſes tant intérieures qu'extérieures agiſſent continuellement ſur lui, il ne ſent pas toujours d'une maniere diſtincte ou marquée les impreſſions qui ſe font ſur ſes organes; il ne les ſent que lorſqu'elles ont produit un changement ou quelque ſecouſſe dans ſon cerveau. C'eſt ainſi que, quoique l'air nous environne de toutes parts, nous ne ſentons ſon action, que lorſqu'il eſt modifié de façon à frapper avec aſſez de force nos organes & notre peau, pour que notre cerveau ſoit averti de ſa préſence. C'eſt ainſi que dans un ſommeil profond & tranquille, qui n'eſt troublé par aucun rêve, l'homme ceſſe de ſentir: enfin c'eſt ainſi que, malgré les mouvemens continuels qui ſe font dans la machine humaine, l'homme paroit ne rien ſentir, lorſque tous ces mouvemens ſe font dans un ordre convenable; il ne s'apperçoit pas de l'état de ſanté, mais il s'apperçoit de l'état de douleur ou de maladie, parce que, dans l'un, ſon cerveau n'eſt point trop vivement remué, au lieu que, dans l'autre, ſes nerfs éprouvent des contractions, des ſecouſſes, des mouvemens violens & déſordonnés qui l'avertiſſent que quelque cauſe agit fortement ſur eux, & d'une façon peu analogue à leur nature habituelle; voilà ce qui conſtitue la façon d'être que nous nommons *douleur*.

D'un autre côté, il arrive quelquefois que des objets extérieurs produiſent des changemens très conſidérables ſur notre corps, ſans que nous nous en appercevions au moment où ils ſe font. Souvent dans la chaleur d'un combat, un ſoldat ne s'apperçoit point d'une bleſſure dangereuſe, par-

ce qu'alors les mouvemens impétueux, multipliés & rapides dont ſon cerveau eſt aſſailli, l'empêchent de diſtinguer les changemens particuliers qui ſe font dans une partie de ſon corps. Enfin, lorſqu'un grand nombre de cauſes agiſſent à la fois & trop vivement ſur l'homme, il ſuccombe, il tombe en défaillance, il perd la connoiſſance, il eſt privé du ſentiment.

En général, le ſentiment n'a lieu que lorſque le cerveau peut diſtinguer les impreſſions faites ſur les organes; c'eſt la ſecouſſe diſtincte, ou la modification marquée qu'il éprouve, qui conſtitue la *conſcience* (33). D'où l'on voit que le ſentiment eſt une façon d'être ou un changement marqué produit dans notre cerveau à l'occaſion des impulſions que nos organes reçoivent, ſoit de la part des cauſes extérieures, ſoit de la part des cauſes intérieures qui les modifient d'une façon durable ou momentanée. En effet, ſans qu'aucun objet extérieur vienne remuer les organes de l'homme, il ſe ſent lui-même, il a la conſcience des changemens qui s'operent en lui; ſon cerveau eſt alors modifié, ou bien il ſe renouvelle des modifications antérieures. N'en ſoyons point étonnés; dans une machine auſſi compliquée que le corps humain, dont les parties ſont cependant toutes contigues au cerveau, celui-ci doit être néceſſairement averti des chocs, des embarras, des changemens qui ſurviennent dans un tout, dont les parties, ſenſibles de leur nature, ſont dans une action & une réaction continuelle & viennent toutes ſe concentrer en lui.

(33) Selon le Dr. Clarcke „ la conſcience eſt l'acte réfléchi par „ le moyen duquel je ſçais que je penſe, & que mes penſées ou „ mes actions ſont à moi & non pas à un autre." *V. ſa lettre contre Dodwel.*

Lorsqu'un homme éprouve les douleurs de la goute, il a la conſcience, c'eſt-à-dire, il ſent intérieurement qu'il ſe fait en lui des changemens très marqués, ſans qu'aucune cauſe extérieure agiſſe immédiatement ſur lui; cependant, en remontant à la vraie ſource de ces changemens, nous trouverons que ce ſont des cauſes extérieures qui les produiſent, telles que l'organiſation & le tempérament reçus de nos parents, certains alimens, & mille cauſes inappréciables & légeres qui, en s'amaſſant peu-à-peu, produiſent l'humeur de la goute, dont l'effet eſt de ſe faire ſentir très vivement. La douleur de la goute fait naître dans le cerveau une idée ou une modification qu'il a le pouvoir de ſe repréſenter ou de réitérer en lui, même lorſqu'il n'a plus la goute: ſon cerveau, par un ſérie de mouvemens, ſe remet alors dans un état analogue à celui où il étoit, quand il éprouvoit réellement cette douleur: il n'en auroit aucune idée, ſi jamais il ne l'avoit ſentie.

L'on appelle *ſens* les organes viſibles de notre corps, par l'intermede deſquels le cerveau eſt modifié. On donne différens noms aux modifications qu'il reçoit. Les noms de *ſenſations*, de *perceptions*, *d'idées* ne déſignent que des changemens produits dans l'organe intérieur, à l'occaſion des impreſſions que font ſur les organes extérieurs les corps qui agiſſent ſur eux. Ces changemens conſidérés en eux-mêmes ſe nomment *ſenſations*; ils ſe nomment *perceptions*, dès que l'organe intérieur les apperçoit ou en eſt averti; ils ſe nomment *idées*, lorſque l'organe intérieur rapporte ces changemens à l'objet qui les a produits.

Toute *ſenſation* n'eſt donc qu'une ſecouſſe donnée à nos organes; toute *perception* eſt cette

ſecouſſe propagée juſqu'au cerveau; toute *idée* eſt l'image de l'objet à qui la ſenſation & la perception ſont dues. D'où l'on voit que ſi nos ſens ne ſont remués, nous ne pouvons avoir ni ſenſations, ni perceptions, ni idées; comme nous aurons occaſion de le prouver à ceux qui pourroient encore douter d'une vérité ſi frappante.

C'EST la grande mobilité dont l'organiſation de l'homme le rend capable, qui le diſtingue des autres êtres que nous nommons inſenſibles & inanimés; ce ſont les différens dégrés de mobilité, dont l'organiſation particuliere des individus de notre eſpece les rend ſuſceptibles, qui mettent entre eux des différences infinies & des variétés incroyables, tant pour les facultés corporelles; que pour celles qu'on nomme *mentales* ou *intellectuelles*. De cette mobilité plus ou moins grande, réſulte l'eſprit, la ſenſibilité, l'imagination, le goût, &c....... Mais ſuivons pour le préſent les opérations de nos ſens; & voyons la maniere dont les objets extérieurs agiſſent ſur eux & les modifient; nous examinerons enſuite la réaction de l'organe intérieur.

LES yeux ſont des organes très mobiles & très délicats, par le moyen deſquels nous éprouvons la ſenſation de la lumiere ou de la couleur, qui donne au cerveau une perception diſtincte, à la ſuite de laquelle le corps lumineux ou coloré fait naître en nous une idée. Dès que j'ouvre ma paupiere, ma rétine eſt affectée d'une façon particuliere, il s'excite dans la liqueur des fibres & des nerfs dont mes yeux ſont compoſés, des ébranlemens qui ſe communiquent au cerveau, & y peignent l'image du corps qui agit ſur nos yeux; par là nous avons l'idée de la couleur de ce corps,

de ſa grandeur, de ſa forme, de ſa diſtance, & c'eſt ainſi que s'explique le méchaniſme de *la vue.*

La mobilité & l'élaſticité, dont les fibres & les nerfs qui forment le tiſſu de la peau, le rendent ſuſceptible, fait que cette enveloppe du corps humain, appliquée à un autre corps, en eſt très promptement affectée; ainſi, elle avertit le cerveau de ſa préſence, de ſon étendue, de ſon aſpérité ou de ſon égalité, de ſa peſanteur, &c, qualités qui lui donnent des perceptions diſtinctes, & qui font naître en lui des idées diverſes; c'eſt là ce qui conſtitue *le toucher.*

La délicateſſe de la membrane qui tapiſſe l'intérieur des narines, la rend ſuſceptible d'être irritée, même par les corpuſcules inviſibles & impalpables qui émanent des corps odorants, & qui portent des ſenſations, des perceptions, des idées au cerveau; c'eſt là ce qui conſtitue le ſens de *l'odorat.*

La bouche, étant remplie de houpes nerveuſes ſenſibles, mobiles, irritables, qui contiennent des ſucs propres à diſſoudre les ſubſtances ſalines, eſt très promptement affectée par les alimens qui y paſſent, & tranſmet au cerveau les impreſſions qu'elle a reçues; c'eſt de ce méchaniſme que réſulte le *goût.*

Enfin l'oreille, que ſa conformation rend propre à recevoir les différentes impreſſions de l'air diverſement modifié, communique au cerveau des ébranlemens ou des ſenſations qui font naître la perception des ſons & l'idée des corps ſonores; voilà ce qui conſtitue *l'ouie.*

Telles ſont les ſeules voies par leſquelles nous

recevons des ſenſations, des perceptions, des idées. Ces modifications ſucceſſives de notre cerveau, ſont des effets produits par les objets qui remuent nos ſens, deviennent des cauſes elles-mêmes, & produiſent dans l'ame de nouvelles modifications, que l'on nomme *penſées*, *réflexions*, *mémoire*, *imagination*, *jugemens*, *volontés*, *actions*, & qui toutes ont la ſenſation pour baſe.

Pour me faire une notion préciſe de la *penſée*, il faut examiner pied à pied ce qui ſe paſſe en moi à la préſence d'un objet quelconque. Suppoſons pour un moment que cet objet ſoit une pêche; ce fruit fait d'abord ſur mes yeux deux impreſſions différentes; c'eſt-à-dire, y produit deux modifications qui ſe tranſmettent juſqu'au cerveau; à cette occaſion, celui-ci éprouve deux nouvelles façons d'être ou perceptions, que je déſigne ſous les noms de *couleur* & de *rondeur*; en conſéquence j'ai l'idée d'un corps rond & coloré. En portant la main à ce fruit, j'y applique l'organe du toucher; auſſitôt ma main éprouve trois nouvelles impreſſions que je déſigne ſous les noms de *moleſſe*, de *fraîcheur*, de *peſanteur*; d'où réſultent trois nouvelles perceptions dans le cerveau & trois nouvelles idées. Si j'approche ce fruit de l'organe de l'odorat, celui-ci éprouve une nouvelle modification, qui tranſmet au cerveau une nouvelle perception & une nouvelle idée que l'on appelle *odeur*. Enfin ſi je porte ce fruit à ma bouche, l'organe du goût eſt affecté d'une maniere nouvelle, ſuivie d'une perception qui fait naître en moi l'idée de la *ſaveur*. En réuniſſant toutes ces impreſſions ou modifications différentes de mes organes, tranſmiſes à mon cerveau, c'eſt-à-dire, en combinant toutes les ſenſations, les percep-

tions & les idées que j'ai reçues, j'ai l'idée d'un tout que je déſigne ſous le nom de *pêche*, dont ma penſée peut s'occuper ou dont j'ai une notion. (34)

Ce qui vient d'être dit, ſuffit pour nous montrer la génération des ſenſations, des perceptions & des idées & leur aſſociation ou liaiſon dans le cerveau; on voit que ces différentes modifications ne ſont que des ſuites des impulſions ſucceſſives que nos organes extérieurs tranſmettent à notre organe intérieur, qui jouit de ce que nous appellons la *faculté de penſer*, c'eſt-à-dire, d'appercevoir en lui-même ou de ſentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner & de les ſéparer, de les étendre & de les reſtreindre, de les comparer, de les renouveller, &c. D'où l'on voit que la penſée n'eſt que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il ſe donne à lui-même.

En effet, non ſeulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir de ſe modifier lui

(34) Ce qui vient d'être dit, prouve que la penſée a un commencement, une durée, une fin; ou bien une génération, une ſucceſſion, une diſſolution, comme tous les autres modes de la matiere; comme eux, la penſée eſt excitée, déterminée, accrue, diviſée, compoſée, ſimplifiée, &c. Cependant ſi l'Ame, ou le principe qui penſe, eſt indiviſible, comment cette ame peut-elle penſer ſucceſſivement, diviſer, abſtraire, combiner, étendre ſes idées, les retenir & les perdre, avoir de la mémoire & oublier? Comment ceſſe-t'elle de penſer? Si les formes paroiſſent diviſibles dans la matiere, ce n'eſt qu'en la conſidérant par abſtraction, à la façon des Géometres, mais cette diviſibilité des formes n'exiſte point dans la nature, où il n'y a ni atôme ni forme parfaitement réguliers. Il faut donc en conclure que les formes de la matiere ne ſont pas moins indiviſibles que la *penſée*.

lui même, & de confidérer les changemens ou les mouvemens qui fe paffent en lui, ou fes propres opérations, ce qui lui donne de nouvelles perceptions & de nouvelles idées. C'eft l'exercice de ce pouvoir de fe replier fur lui-même que l'on nomme *réflexion.*

D'où l'on voit que penfer & réfléchir, c'eft fentir ou appercevoir en nous-mêmes les impreffions, les fenfations, les idées que nous donnent les objets qui agiffent fur nos fens, & les divers changemens que notre cerveau ou organe intérieur produit fur lui-même.

La *mémoire* eft la faculté que l'organe intérieur a de renouveller en lui-même les modifications qu'il a reçues, ou de fe remettre dans un état femblable à celui où l'ont mis les perceptions, les fenfations, les idées que les objets extérieurs ont produites en lui, & dans l'ordre qu'il les a reçues, fans nouvelle action de la part de ces objets, ou même lorfque ces objets font abfens. Notre organe intérieur apperçoit que ces modifications font les mêmes que celles qu'il a ci-devant éprouvées à la préfence des objets auxquels il les rapporte ou les attribue. La mémoire eft fidelle lorfque ces modifications font les mêmes, elle eft infidelle lorfqu'elles different de celles que l'organe a antérieurement éprouvées.

L'*imagination* n'eft en nous que la faculté que le cerveau a de fe modifier ou de fe former des perceptions nouvelles, fur le modele de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs fur fes fens. Notre cerveau ne fait alors que combiner des idées qu'il a reçues & qu'il fe rappelle, pour en former un enfemble ou un amas de modifica-

tions qu'il n'a point vu, quoiqu'il connoiſſe les idées particulieres ou les parties dont il compoſe cet enſemble idéal qui n'exiſte qu'en lui-même. C'eſt ainſi qu'il ſe fait les idées des Centaures, des Hyppogryphes, des Dieux & des Démons, &c. Par la mémoire notre cerveau ſe renouvelle des ſenſations, des perceptions, des idées qu'il a reçues, & ſe repréſente des objets qui ont vraiment remué ſes organes; au lieu que par l'imagination il combine ces modifications pour en faire des objets ou des touts qui n'ont point remué ſes organes, quoiqu'il connoiſſe les élémens ou les idées dont il les compoſe. C'eſt ainſi que les hommes en combinant un grand nombre d'idées empruntées d'eux-mêmes, telles que celles de juſtice, de ſageſſe, de bonté, d'intelligence, &c. ſont, à l'aide de l'imagination, parvenus à en former un tout idéal qu'ils ont nommé la Divinité.

L'on a donné le nom de *jugement* à la faculté qu'a le cerveau de comparer entre elles les modifications ou les idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports ou les effets.

La *volonté* eſt une modification de notre cerveau, par laquelle il eſt diſpoſé à l'action, c'eſt-à-dire, à mouvoir les organes du corps, de maniere à ſe procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à ſon être, ou à écarter ce qui lui nuit. *Vouloir*, c'eſt être diſpoſé à l'action. Les objets extérieurs ou les idées intérieures qui font naître cette diſpoſition dans notre cerveau, s'appellent *motifs*, parce que ce ſont les reſſorts ou mobiles qui le déterminent à l'action, c'eſt-à-dire, à mettre en jeu les organes du corps. Ainſi les *actions*

volontaires ſont des mouvemens du corps, déterminés par les modifications du cerveau. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le diſpoſe à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu, & le porter à ma bouche.

TOUTES les modifications que reçoit l'organe intérieur ou le cerveau; toutes les ſenſations, perceptions & idées que les objets qui remuent les ſens lui donnent, ou qu'il renouvelle en lui-même, ſont agréables ou déſagréables, ſont favorables ou nuiſibles à notre façon d'être habituelle ou paſſagere, & diſpoſent l'organe intérieur à agir, ce qu'il fait en raiſon de ſa propre énergie, qui n'eſt point la même dans tous les êtres de l'eſpece humaine, & qui dépend de leurs tempéramens. De-là naiſſent les *Paſſions* plus ou moins fortes, qui ne ſont que des mouvemens de la volonté déterminée par les objets qui la remuent en raiſon composée de l'analogie ou de la diſcordance qui ſe trouvent entre eux & notre propre façon d'être, & de la force de notre tempérament. D'où l'on voit que les paſſions ſont des façons d'être ou des modifications de l'organe intérieur, attiré ou repouſſé par les objets, & qui, par-conſéquent, eſt ſoumis, à ſa maniere, aux loix phyſiques de l'attraction & de la répulſion.

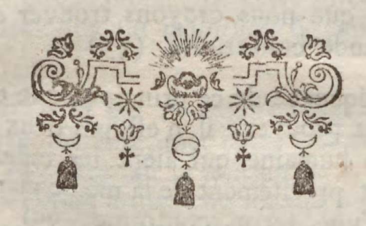
LA faculté d'appercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs, que par lui-même, dont notre organe intérieur jouit, ſe déſigne quelquefois ſous le nom *d'entendement*. L'on a donné le nom *d'intelligence* à l'aſſemblage des facultés diverſes, dont cet organe eſt ſuſceptible. On donne le nom de *raiſon* à une façon déterminée, dont il exerce ſes facultés. L'on nomme *eſprit*, *ſageſſe*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, &c. des diſpoſitions ou

des modifications constantes ou passageres de l'organe intérieur, qui fait agir les êtres de l'espece humaine.

En un mot, comme nous aurons bientôt occasion de le prouver, toutes les facultés intellectuelles, c'est-à dire, toutes les façons d'agir que l'on attribue à l'ame, se réduisent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui est visiblement en nous le siege du sentiment, & le principe de toutes nos actions. Ces modifications sont dues aux objets qui frappent nos sens, dont les impulsions se transmettent au cerveau, ou bien aux idées que ces objets y ont fait naître, & qu'il a le pouvoir de reproduire; celui-ci se meut donc à son tour, réagit sur lui-même & met en jeu les organes qui viennent se concentrer en lui, ou qui plutôt ne sont qu'une extension de sa propre substance. C'est ainsi que les mouvemens cachés de l'organe intérieur se rendent sensibles au dehors par des signes visibles. Le cerveau, affecté par une modification que nous nommons *la crainte*, excite un tremblement dans les membres, & répand la pâleur sur le visage. Ce cerveau affecté d'un sentiment de douleur, fait sortir des larmes de nos yeux, même sans qu'aucun objet le remue; une idée qu'il se retrace fortement, suffit pour qu'il éprouve des modifications très vives, qui influent visiblement sur toute la machine.

En tout cela nous ne voyons qu'une même substance qui agit diversement dans ses différentes parties. Si l'on se plaint que ce méchanisme ne suffit pas pour expliquer le principe des mouvemens ou des facultés de notre ame, nous dirons

qu'elle eſt dans le même cas que tous les corps de la nature, dans leſquels les mouvemens les plus ſimples, les phénomenes les plus ordinaires, les façons d'agir les plus communes ſont des myſteres inexplicables, dont jamais nous ne connoîtrons les premiers principes. En effet comment nous flatterons-nous de connoître le vrai principe de la gravité, en vertu de laquelle une pierre tombe? Connoiſſons-nous le méchaniſme qui produit l'attraction dans quelques ſubſtances & la répulſion dans d'autres? Sommes-nous en état d'expliquer la communication du mouvement d'un corps à un autre? D'ailleurs les difficultés que nous avons ſur la maniere dont l'ame agit, feront-elles levées en la faiſant un *être ſpirituel* dont nous n'avons aucune idée, & qui par-conſéquent doit dérouter toutes les notions que nous pourrions nous en former? Qu'il nous ſuffiſe donc de ſçavoir que l'ame ſe meut, & qu'elle ſe modifie par les cauſes matérielles qui agiſſent ſur elle. D'où nous ſommes autoriſés à conclure que toutes ſes opérations & ſes facultés prouvent qu'elle eſt matérielle.



CHAPITRE IX.

De la diverſité des facultés intellectuelles; elles dépendent de cauſes phyſiques, ainſi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique.

LA nature eſt forcée de diverſifier tous ſes ouvrages; des matieres élémentaires différentes pour l'eſſence, doivent former des êtres différens par leurs combinaiſons & leurs propriétés, par leurs façons d'être & d'agir. Il n'eſt point, & il ne peut y avoir dans la nature deux êtres & deux combinaiſons qui ſoient mathématiquement & rigoureuſement les mêmes, vû que le lieu, les circonſtances, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais exactement ſemblables, les êtres qui en réſultent ne peuvent point avoir entre eux une reſſemblance parfaite, & leurs façons d'agir doivent différer en quelque choſe, lors même que nous croyons trouver entre elles la plus grande conformité. (35)

EN conſéquence de ce principe, que tout conſpire à nous prouver, il n'eſt pas deux individus de l'eſpece humaine qui aient les mêmes traits, qui ſentent préciſément de la même maniere, qui penſent d'une façon conforme, qui voient les choſes des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées ni par-conſéquent le même ſyſtême de conduite.

(35) Voyez ce qui a été dit à la fin du Chapitre VI.

Les organes viſibles des hommes, ainſi que leurs organes cachés, ont bien une analogie ou des points généraux de reſſemblance & de conformité qui font qu'ils paroiſſent en gros affectés de la même maniere par de certaines cauſes, mais leurs différences ſont infinies dans les détails. Les ames humaines peuvent être comparées à des inſtrumens dont les cordes, déjà diverſes par elles-mêmes ou par les matieres dont elles ont été tiſſues, ſont encore montées ſur des tons différens: frappée par une même impulſion, chaque corde rend le ſon qui lui eſt propre, c'eſt-à-dire qui dépend de ſon tiſſu, de ſa tenſion, de ſa groſſeur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, &c. C'eſt là ce qui produit le ſpectacle ſi varié que nous offre le monde moral; c'eſt de-là que réſulte cette diverſité ſi frappante que nous trouvons entre les eſprits, les facultés, les paſſions, les énergies, les goûts, les imaginations, les idées, les opinions des hommes; cette diverſité eſt auſſi grande que celle de leurs forces phyſiques, & dépend comme elles de leurs tempéramens, auſſi variés que leurs phyſionomies: de cette diverſité réſulte l'action & la réaction continuelle qui fait la vie du monde moral; de cette diſcordance, réſulte l'harmonie qui maintient & conſerve la race humaine.

La diverſité qui ſe trouve entre les individus de l'eſpece humaine, met entre eux de l'inégalité, & cette inégalité fait le ſoutien de la ſociété. Si tous les hommes étoient les mêmes pour les forces du corps & pour les talens de l'eſprit, ils n'auroient aucun beſoin les uns des autres: c'eſt la diverſité de leurs facultés & l'inégalité qu'elles mettent entre eux, qui rendent les mortels néceſſaires

les uns aux autres, ſans celà ils vivroient iſolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont ſouvent nous nous plaignons à tort, & l'impoſſibilité où chacun de nous ſe trouve de travailler efficacement tout ſeul à ſe conſerver & à ſe procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuſe néceſſité de nous aſſocier, de dépendre de nos ſemblables, de mériter leurs ſecours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter, par des efforts communs, ce qui pourroit troubler l'ordre dans notre machine. En conſéquence de la diverſité des hommes & de leur inégalité, le foible eſt forcé de ſe mettre ſous la ſauve-garde du plus fort; c'eſt elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumieres, aux talens, à l'induſtrie du plus foible, lorſqu'il les juge utiles pour lui-même; cette inégalité naturelle fait que les nations diſtinguent les citoyens qui leur rendent des ſervices, &, en raiſon de leurs beſoins, honorent & récompenſent les perſonnes dont les lumieres, les bienfaits, les ſecours & les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaiſirs, des ſenſations agréables en tout genre; c'eſt par elle que le génie prend de l'aſcendant ſur les hommes, & force des peuples entiers à reconnoître ſon pouvoir. Ainſi la diverſité & l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales, ou intellectuelles, rendent l'homme néceſſaires à l'homme, le rendent ſociable, & lui prouvent évidemment la néceſſité de la morale.

D'Après la diverſité de leurs facultés, les êtres de notre eſpece ſe partagent en différentes claſſes ſuivant les effets qu'ils produiſent, & ſuivant les différentes qualités que l'on remarque en eux, qui découlent des propriétés individuelles de leurs

ames ou des modifications particulieres de leur cerveau. C'eſt ainſi que l'eſprit, la ſenſibilité, l'imagination, les talens, &c. mettent des différences infinies entre les hommes. C'eſt ainſi que les uns ſont appellées *bons* & les autres *méchans*, *vertueux* & *vicieux*, *ſçavans* & *ignorans*, *raiſonnables* ou *déraiſonnables*, &c.

Si nous examinons toutes les différentes facultés attribuées à l'ame, nous verrons que comme celles du corps, elles ſont dues à des cauſes phyſiques, auxquelles il ſera facile de remonter. Nous trouverons que les forces de l'ame ſont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de ſon organiſation, de ſes propriétés particulieres, & des modifications conſtantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempérament.

Le *tempérament* dans chaque homme eſt l'état habituel où ſe trouvent les fluides & les ſolides dont ſon corps eſt compoſé. Les tempéramens varient en raiſon des élémens ou matieres qui dominent dans chaque individu, & des différentes combinaiſons & modifications que ces matieres, diverſes par elles-mêmes, éprouvent dans ſa machine. C'eſt ainſi que chez les uns le ſang abonde, la bile dans les autres, le flegme dans quelques-uns, &c.

C'est de la nature, c'eſt de nos parens, c'eſt des cauſes qui ſans ceſſe & depuis le premier moment de notre exiſtence nous ont modifiés, que nous avons reçu notre tempérament. C'eſt dans le ſein de ſa Mere que chacun de nous a puiſé les matieres qui influerent toute la vie ſur ſes facultés intellectuelles, ſur ſon énergie, ſur ſes paſſions, ſur ſa conduite. La nourriture que nous pre-

nons, la qualité de l'air que nous respirons, le climat que nous habitons, l'éducation que nous recevons, les idées qu'on nous présente & les opinions qu'on nous donne, modifient ce tempérament: & comme ces circonstances ne peuvent jamais être rigoureusement les mêmes en tout point pour deux hommes, il n'est pas surprenant qu'il y ait entre eux une si grande diversité, ou qu'il y ait autant de températmens différens, qu'il y a d'individus de l'espece humaine.

Ainsi, quoique les hommes aient entre eux une ressemblance générale, ils different essentiellement, tant par le tissu & l'arrangement des fibres & des nerfs, que par la nature, la qualité, la quantité des matieres qui mettent ces fibres en jeu, & leur impriment des mouvemens. Un homme, déjà différent d'un autre homme par la texture & la disposition de ses fibres, le devient encore plus lorsqu'il prend des alimens nourrissans, lorsqu'il boit du vin, lorsqu'il fait de l'exercice, tandis que l'autre qui ne boira que de l'eau, ne prendra que des nourritures peu succulentes, languira dans l'inertie & l'oisiveté.

Toutes ces causes influent nécessairement sur l'esprit, sur les passions, sur les volontés, en un mot sur ce qu'on appelle les facultés intellectuelles. C'est ainsi que nous voyons qu'un homme sanguin est communément spirituel, emporté, voluptueux, entreprenant, tandis qu'un homme flegmatique est d'une conception lente & difficile à émouvoir, est d'une imagination peu vive, & pusillanime, & incapable de vouloir fortement.

Si l'on consultoit l'expérience au lieu du pré-

jugé, la médecine fourniroit à la morale la clef du cœur humain, & en guérissant le corps, elle seroit quelquefois assurée de guérir l'esprit. En faisant de notre ame une substance *spirituelle*, on se contente de lui administrer des remedes spirituels qui n'influent point sur le tempérament, ou qui ne font que lui nuire. Le dogme de la spiritualité de l'ame a fait de la morale une science conjecturale, qui ne nous fait nullement connoître les vrais mobiles que l'on doit employer pour agir sur les hommes. Aidés de l'expérience, si nous connoissions les élémens qui font la base du tempérament d'un homme, ou du plus grand nombre des individus dont un peuple est composé, nous sçaurions ce qui leur convient, les loix qui leur sont nécessaires, les institutions qui leur sont utiles. En un mot la morale & la politique pourroient retirer du *Matérialisme*, des avantages que le dogme de la spiritualité ne leur fournira jamais, & auxquels il les empêche même de songer. L'homme sera toujours un mystere pour ceux qui s'obstineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie, ou qui attribueront ses actions à un principe, dont jamais ils ne peuvent avoir d'idées. Lorsque nous voudrons connoître l'homme, tâchons donc de découvrir les matieres qui entrent dans sa combinaison & qui constituent son tempérament; ces découvertes serviront à nous faire deviner la nature & la qualité de ses passions & de ses penchans, & à pressentir sa conduite dans des occasions données: elles nous indiqueront les remedes que nous pourrons employer avec succès pour corriger les défauts d'une organisation vicieuse, ou d'un tempérament aussi nuisible à la société, qu'à celui qui le possede.

En effet il n'eſt point douteux que le tempérament de l'homme ne puiſſe être corrigé, altéré, modifié par des cauſes auſſi phyſiques, que celles qui le conſtituent; chacun de nous peut, en quelque ſorte, ſe faire un tempérament; un homme d'un tempérament ſanguin, en prenant des nourritures moins ſucculentes ou en moindre quantité, en s'abſtenant de liqueurs fortes &c. peut parvenir à corriger la nature, la qualité, la quantité du mouvement du fluide qui domine en lui. Un bilieux ou un mélancolique peut, à l'aide de quelques remedes, diminuer la maſſe de ce fluide, & corriger le vice de ſon humeur à l'aide de l'exercice, de la diſſipation, de la gaieté qui réſulte du mouvement. Un Européen tranſplanté dans l'Indoſtan, deviendra peu-à-peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament & le caractere.

Quoique l'on ait peu fait d'expériences pour connoître ce qui conſtitue les températmens des hommes, on en auroit déjà un nombre ſuffiſant ſi l'on daignoit en faire uſage. Il paroit en général que le principe igné, que les chimiſtes ont déſigné ſous le nom de *phlogiſtique* ou de *matiere inflammable*, eſt celui qui, dans l'homme, lui donne le plus de vie & d'énergie, qui procure le plus de reſſort, de mobilité, d'activité à ſes fibres, de tenſion à ſes nerfs, de rapidité à ſes fluides. De ces cauſes matérielles, nous voyons communément réſulter les diſpoſitions ou facultés que nous nommons ſenſibilité, eſprit, imagination, génie, vivacité, &c. qui donnent le ton aux paſſions, aux volontés, aux actions morales des hommes. Dans ce ſens c'eſt avec aſſez de juſteſſe que l'on ſe ſert

des expreſſions de *chaleur d'ame*, d'imagination *ardente*, de *feu du génie*, &c. (36)

C'EST ce feu, répandu en doſes différentes dans les êtres de notre eſpece, qui leur donne le mouvement, l'activité, la chaleur animale & qui, pour ainſi dire, les rend plus ou moins vivans. Ce feu ſi mobile & ſi ſubtil, ſe diſſipe avec facilité, & pour lors il demande à être rétabli à l'aide des alimens qui le contiennent, & qui par là ſe trouvent propres à remonter notre machine, à réchauffer le cerveau, à lui rendre l'activité néceſſaire pour remplir les fonctions que l'on nomme intellectuelles. C'eſt ce feu contenu dans le vin & dans les liqueurs fortes, qui donne aux hommes les plus engourdis une vivacité, dont ſans lui ils ſeroient incapables, & qui pouſſe les lâches même au combat. C'eſt ce feu qui, trop abondant en nous dans certaines maladies, nous jette dans le délire, & qui, trop foible dans d'autres, nous plonge dans l'affaiſſement. Enfin c'eſt ce feu qui diminue dans la vieilleſſe, & qui ſe diſſipe totalement à la mort. (37)

SI nous examinons d'après nos principes les facultés intellectuelles des hommes ou leurs qualités morales, nous demeurerons convaincus qu'elles

(36) Je ſerois aſſez tenté de croire que ce que les Médecins nomment le *fluide nerveux*, ou cette matiere ſi mobile qui avertit ſi promptement le cerveau de tout ce qui ſe paſſe en nous, n'eſt autre choſe que la matiere électrique & que c'eſt la différence de ſes doſes ou proportions qui eſt une des principales cauſes de la diverſité des hommes & de leurs facultés.

(37) Si nous voulons être de bonne foi, nous trouverons que c'eſt la chaleur qui eſt le principe de la vie. C'eſt à l'aide de la chaleur que les êtres paſſent de l'inaction au mouvement, du repos à la fermentation, de l'état inanimé à celui de la vie : nous en avons la preuve dans l'œuf que la chaleur fait éclore ; en un mot point de génération ſans chaleur.

ſont dues à des cauſes matérielles qui influent ſur leur organiſation particuliere, d'une façon plus ou moins durable & marquée. Mais d'où vient cette organiſation, ſinon des parens, deſquels nous recevons les élémens d'une machine néceſſairement analogue à la leur? D'où vient le plus ou le moins de matiere ignée ou de chaleur vivifiante qui décide de nos qualités mentales? C'eſt de la Mere qui nous a portés dans ſon ſein, qui nous a communiqué une portion du feu dont elle fut animée elle-même, & qui avec ſon ſang circuloit dans ſes veines. C'eſt des alimens qui nous ont nourris, c'eſt du climat où nous vivons, c'eſt de l'atmoſphere qui nous entoure; toutes ces cauſes influent ſur nos fluides & nos ſolides, & décident de nos diſpoſitions naturelles. En examinant ces diſpoſitions, d'où dépendent nos facultés, nous les trouverons toujours corporelles & matérielles.

La premiere de ces diſpoſitions eſt la *ſenſibilité* phyſique de laquelle nous verrons découler toutes nos autres qualités intellectuelles ou morales. Sentir, comme on l'a dit, c'eſt être remué & avoir la conſcience des changemens qui s'operent en nous. Avoir de la ſenſibilité, n'eſt donc autre choſe qu'être conformé de maniere à ſentir, très promptemeut & très vivement, les impreſſions des objets qui agiſſent ſur nous. Une ame ſenſible n'eſt donc que le cerveau d'un homme, diſpoſé de maniere à recevoir, avec facilité, les mouvemens qui lui ſont communiqués. C'eſt ainſi que nous appellons *ſenſible*, celui que la vue d'un malheureux ou le récit d'une cataſtrophe, ou l'idée d'un ſpectacle affligeant touchent aſſez vivement pour répandre des larmes, ſigne auquel nous reconnoiſſons les effets d'un grand trouble dans la machine

humaine. Nous disons d'un homme, en qui les sons de la musique excitent un grand plaisir ou produisent des effets très marqués, qu'il a *l'oreille sensible*. Enfin nous disons d'un homme dans lequel l'éloquence, les beautés des arts, tous les objets qui le frappent excitent des mouvemens très vifs, qu'il a *l'ame sensible*. (38)

L'Esprit est une suite de cette sensibilité physique. En effet nous appellons *esprit*, une facilité que quelques êtres de notre espece ont, de saisir avec promptitude l'ensemble & les différens rapports des objets. Nous appellons *Génie* la facilité de saisir cet ensemble & ces rapports dans les objets vastes, utiles, difficiles à connoître. L'esprit peut être comparé à une vue perçante qui apperçoit les choses promptement; le génie est une vue qui saisit d'un coup d'œil tous les points d'un horison étendu. L'esprit juste est celui qui apperçoit les objets & les rapports tels qu'ils sont: l'esprit faux est celui qui ne saisit que de faux rapports, ce qui vient de quelque vice dans l'organisation. L'esprit juste est une faculté qui ressemble à l'adresse dans la main.

L'Imagination étant la facilité de combiner avec promptitude des idées ou des images, elle consiste dans le pouvoir de reproduire aisément les modifications de notre cerveau, & de les lier ensemble ou de les attacher à des objets auxquels elles conviennent: c'est alors que l'imagination nous

(38) On voit que la compassion dépend de la sensibilité physique qui n'est jamais la même dans tous les hommes: on a donc eu tort de faire de la compassion la source de nos idées de morale & des sentimens que nous éprouvons pour nos semblables. Non seulement tous les hommes ne sont point sensibles, mais encore il y en a beaucoup en qui la sensibilité n'a point été développée. Tels sont les Princes, les Grands, les Riches, &c.

plait; c'eſt alors que nous approuvons ſes fictions & qu'elle embellit la nature & la vérité; nous la blâmons au contraire, lorſqu'elle nous peint des phantômes déſagréables, ou lorſqu'elle combine des idées qui ne ſont point faites pour s'aſſocier. C'eſt ainſi que la poëſie, faite pour rendre la nature plus touchante, nous plait quand elle orne les objets qu'elle nous offre, de toutes les beautés qui peuvent leur convenir; elle en fait alors des êtres idéaux, mais qui nous remuent agréablement, & nous pardonnons à l'illuſion qu'on nous fait, en faveur du plaiſir qu'on nous cauſe. Les hideuſes chimeres de la ſuperſtition nous déplaiſent, parce qu'elles ne ſont que les produits d'une imagination malade qui ne réveille en nous que des idées affligeantes.

L'IMAGINATION, quand elle s'égare, produit le fanatiſme, les terreurs religieuſes, le zele inconſidéré, des phrénéſies, des grands crimes. L'imagination réglée produit l'entouſiaſme pour les choſes utiles, la paſſion forte pour la vertu, l'amour de la patrie, la chaleur de l'amitié, en un mot, elle donne de l'énergie & de la vivacité à tous nos ſentimens; ceux qui ſont privés d'imagination, ſont communément des hommes en qui le flegme éteint le feu ſacré, qui eſt en nous le principe de la mobilité, de la chaleur du ſentiment, & qui vivifie toutes nos facultés intellectuelles. Il faut de l'entouſiaſme pour les grandes vertus, ainſi que pour les grands crimes. L'entouſiaſme met notre cerveau ou notre ame dans un état ſemblable à celui de l'ivreſſe; l'un & l'autre excitent en nous des mouvemens rapides que les hommes approuvent, quand il en réſulte du

bien;

bien; & qu'ils nomment *folie*, *délire*, *crime* ou *fureur*, quand il en résulte du désordre.

L'ESPRIT n'est juste, il n'est capable de juger sainement des choses; l'imagination n'est réglée, que lorsque l'organisation est disposée de maniere à remplir ses fonctions avec précision. A chaque instant de sa vie l'homme fait des expériences; chaque sensation qu'il éprouve est un fait qui consigne dans son cerveau une idée, que sa mémoire lui rappelle avec plus ou moins d'exactitude ou de fidélité; ces faits se lient, ces idées s'associent, & leur chaîne constitue *l'expérience* & la *science*. Sçavoir, c'est être assûré par des expériences réitérées & faites avec précision, des idées, des sensations, des effets qu'un objet peut produire sur nous-mêmes ou sur les autres. Toute science ne peut être fondée que sur la vérité, & la vérité elle-même ne se fonde que sur le rapport constant & fidele de nos sens. Ainsi la *vérité* est la conformité ou la convenance perpétuelle que nos sens bien constitués nous montrent, à l'aide de l'expérience, entre les objets que nous connoissons, & les qualités que nous leur attribuons. En un mot la vérité est l'association juste & précise de nos idées. Mais comment sans expérience s'assurer de la justesse de cette association; & si l'on ne réitere ces expériences, comment les constater? Enfin si nos sens sont viciés, comment s'en rapporter aux expériences ou faits qu'ils consignent dans notre cerveau? C'est par des expériences multipliées, diversifiées, répétées, qu'on pourra rectifier les défauts des premieres.

NOUS sommes dans l'erreur, toutes les fois que des organes, déjà peu sains par leur nature, ou

viciés par les modifications durables ou paſſageres qu'ils éprouvent, nous mettent hors d'état de bien juger des objets. *L'erreur* conſiſte dans une aſſociation fauſſe des idées, par laquelle nous attribuons aux objets, des qualités qu'ils n'ont pas. Nous ſommes dans l'erreur, lorſque nous ſuppoſons comme exiſtans des êtres qui n'exiſtent point, ou lorſque nous aſſocions l'idée de bonheur, à des objets capables de nous nuire, ſoit immédiatement, ſoit par des conſéquences éloignées que nous ſommes incapables de preſſentir.

Mais comment preſſentir des effets que nous n'avons point encore éprouvés? C'eſt encore à l'aide de l'expérience. Nous ſçavons par ſon ſecours que des cauſes analogues ou ſemblables produiſent des effets analogues & ſemblables; la mémoire, en nous rappellant les effets que nous avons éprouvés, nous met à portée de juger de ceux que nous pouvons attendre, ſoit des mêmes cauſes, ſoit des cauſes qui ont du rapport avec celles qui ont agi ſur nous. D'où l'on voit que la *prudence*, la *prévoyance* ſont des facultés qui ſont dues à l'expérience. J'ai ſenti que le feu excitoit dans mes organes une ſenſation douloureuſe, cette expérience ſuffit pour me faire preſſentir que le feu appliqué à quelques-uns de mes organes, y excitera par la ſuite la même ſenſation. J'ai éprouvé qu'une action de ma part excitoit la haine ou le mépris des autres, cette expérience me fait preſſentir que, toutes les fois que j'agirai de la ſorte, je ſerai haï ou mépriſé.

La faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeller, de preſſentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire

ou de nous procurer ceux qui ſont utiles à la conſervation de notre être & à ſa félicité, ſeul but de toutes nos actions, ſoit corporelles ſoit mentales, conſtitue ce qu'en un mot on déſigne ſous le nom de *raiſon.* Le ſentiment, notre nature, notre tempérament peuvent nous égarer & nous tromper, mais l'expérience & la réflexion nous remettent dans le bon chemin, & nous apprennent ce qui peut véritablement nous conduire au bonheur. D'où l'on voit que la raiſon eſt notre nature modifiée par l'expérience, le jugement & la réflexion: elle ſuppoſe un tempérament modéré, un eſprit juſte, une imagination réglée, la connoiſſance de la vérité fondée ſur des expériences ſûres, enfin de la prudence & de la prévoyance; ce qui nous prouve que, quoiqu'on nous répete tous les jours que l'homme eſt *un être raiſonnable*, il n'y a qu'un très petit nombre d'individus de l'eſpece humaine, qui jouiſſent réellement de la raiſon, ou qui aient les diſpoſitions & l'expérience qui la conſtituent.

N'EN ſoyons point ſurpris; il eſt peu d'hommes en état de faire des expériences vraies; tous apportent en naiſſant des organes ſuſceptibles d'être remués ou d'amaſſer des expériences, mais ſoit par le vice de leur organiſation, ſoit par les cauſes qui la modifient, leurs expériences ſont fauſſes, leurs idées ſont confuſes & mal aſſociées, leurs jugemens ſont erronés, leur cerveau ſe remplit de ſyſtêmes vicieux qui influent néceſſairement ſur toute leur conduite, & troublent continuellement la raiſon.

Nos ſens, comme on a vu, ſont les ſeuls moyens que nous ayons de connoître ſi nos opinions

ſont vraies, ſi notre conduite eſt utile pour nous-mêmes, ſi les effets qui en réſulteront nous ſeront avantageux. Mais pour que nos ſens nous faſſent de fideles rapports, ou portent des idées vraies au cerveau, il faut qu'ils ſoient ſains, c'eſt-à-dire dans l'état requis pour maintenir notre être dans l'ordre propre à lui procurer ſa conſervation & ſa félicité permanente. Il faut que notre cerveau ſoit ſain lui-même ou dans l'état néceſſaire, pour remplir ſes fonctions & pour exercer ſes facultés; il faut que la mémoire lui retrace fidélement ſes ſenſations ou ſes idées antérieures, afin de juger ou de preſſentir les effets qu'il doit eſpérer ou craindre, des actions auxquelles ſa volonté ſe portera. Nos organes extérieurs ou intérieurs ſont-ils viciés, ſoit par leur conformation naturelle, ſoit par les cauſes qui les modifient, nous ne ſentons qu'imparfaitement & d'une façon peu diſtincte; nos idées ſont fauſſes ou ſuſpectes; nous jugeons mal; nous ſommes dans une illuſion ou dans une ivreſſe qui nous empêche de ſaiſir les vraies rapports des choſes. En un mot, la mémoire eſt fautive, la réflexion eſt nulle, l'imagination s'égare, l'eſprit nous trompe, & la ſenſibilité de nos organes, aſſaillis à la fois par une foule d'ébranlemens, s'oppoſe à la prudence, à la prévoyance & à l'exercice de la raiſon. D'un autre côté ſi la conformation de nos organes ne leur permet que de ſe mouvoir foiblement & avec lenteur, comme il arrive dans ceux qui ſont d'un tempérament flegmatique, les expériences ſont tardives & ſouvent infructueuſes. La tortue & le papillon ſont également incapables d'éviter leur deſtruction. L'homme ſtupide & l'homme ivre ſont dans une égale impoſſibilité de parvenir à leur but.

Mais quel eſt le but de l'homme dans la ſphere qu'il occupe? C'eſt de ſe conſerver & de rendre ſon exiſtence heureuſe. Il eſt donc important qu'il en connoiſſe les vrais moyens par des expériences, dont ſa prudence & ſa raiſon lui enſeignent à faire uſage, pour parvenir ſûrement & conſtamment au but qu'il ſe propoſe. Ces moyens ſont ſes propres facultés, ſon eſprit, ſes talens, ſon induſtrie, ſes actions déterminées par les paſſions dont ſa nature le rend ſuſceptible, & qui donnent plus ou moins d'activité à ſa volonté. L'expérience & la raiſon lui montrent encore que les hommes avec leſquels il eſt aſſocié lui ſont néceſſaires; qu'ils peuvent contribuer à ſon bonheur, à ſes plaiſirs, & l'aider des facultés qui leur ſont propres; l'expérience lui apprend de quelle façon il peut les faire concourir à ſes deſſeins, les déterminer à vouloir & à agir en ſa faveur; il voit les actions qu'ils approuvent & celles qui leur déplaiſent, la conduite qui les attire & celle qui les repouſſe, les jugemens qu'ils en portent, les effets avantageux ou nuiſibles qui réſultent des différentes façons d'être & d'agir. Toutes ces expériences lui donnent l'idée de la vertu & du vice, du juſte & de l'injuſte, de la bonté & de la méchanceté, de la décence & de l'indécence, de la probité & de la fourberie, &c; en un mot, il apprend à juger les hommes & leurs actions, à diſtinguer les ſentimens néceſſaires qui s'excitent en eux d'après la diverſité des effets qu'on leur fait éprouver.

C'est ſur la diverſité néceſſaire de ces effets, qu'eſt fondée la diſtinction du bien & du mal, du vice & de la vertu; diſtinction qui, comme quelques penſeurs l'ont cru, n'eſt point fondée ſur des conventions entre les hommes, & encore bien

moins ſur les volontés chimériques d'un être ſurnaturel, mais ſur les rapports éternels & invariables qui ſubſiſtent entre les êtres de l'eſpece humaine vivans en ſociété, & qui ſubſiſteront autant que l'homme & la ſociété. Ainſi la *vertu* eſt tout ce qui eſt vraiment & conſtamment utile aux êtres de l'eſpece humaine vivans en ſociété; le *vice* eſt tout ce qui leur eſt nuiſible. Les plus grandes vertus ſont celles qui leur procurent les avantages les plus grands & les plus durables; les plus grands vices ſont ceux qui troublent plus leur tendance au bonheur & l'ordre néceſſaire à la ſociété. L'homme *vertueux* eſt celui dont les actions tendent conſtamment au bien être de ſes ſemblables; l'homme *vicieux* eſt celui dont la conduite tend au malheur de ceux avec qui il vit, d'où ſon propre malheur doit communément réſulter. Tout ce qui nous procure à nous-mêmes un bonheur véritable & permanent, eſt raiſonnable; tout ce qui trouble notre propre félicité ou celle des êtres néceſſaires à notre bonheur, eſt inſenſé ou déraiſonnable. Un homme qui nuit aux autres, eſt un méchant; un homme qui ſe nuit à lui même, eſt un imprudent qui ne connoît ni la raiſon, ni ſes propres intérêts, ni la vérité.

Nos *devoirs* ſont les moyens dont l'expérience & la raiſon nous montrent la néceſſité pour parvenir à la fin que nous nous propoſons; ces devoirs ſont une ſuite néceſſaire des rapports ſubſiſtans entre des hommes, qui deſirent également le bonheur & la conſervation de leur être. Lorſqu'on dit que ces devoirs *nous obligent*, celà ſignifie que ſans prendre ces moyens, nous ne pouvons parvenir à la fin que notre nature ſe propoſe. Ainſi *l'obligation morale* eſt la néceſſité d'employer les

moyens propres à rendre heureux les êtres avec qui nous vivons, afin de les déterminer à nous rendre heureux nous-mêmes; nos obligations envers nous-mêmes ſont la néceſſité de prendre les moyens ſans leſquels nous ne pourrions nous conſerver, ni rendre notre exiſtence ſolidement heureuſe. La morale eſt, comme l'univers, fondée ſur la néceſſité, ou ſur les rapports éternels des choſes.

Le bonheur, eſt une façon d'être dont nous ſouhaitons la durée, ou dans laquelle nous voulons perſévérer. Il ſe meſure par ſa durée & ſa vivacité. Le bonheur le plus grand eſt celui qui eſt le plus durable; le bonheur paſſager ou de peu de durée s'appelle *plaiſir*; plus il eſt vif & plus il eſt fugitif, parce que nos ſens ne ſont ſuſceptibles que d'une certaine quantité de mouvement; tout plaiſir qui l'excede ſe change dès lors en *douleur* ou en une façon pénible d'exiſter, dont nous deſirons la ceſſation: voilà pourquoi le plaiſir & la douleur ſe touchent ſouvent de ſi près. Le plaiſir immodéré eſt ſuivi de regrêts, d'ennuis & de dégoûts; le bonheur paſſager ſe convertit en un malheur durable. D'après ce principe l'on voit que l'homme, qui dans chaque inſtant de ſa durée cherche néceſſairement le bonheur, doit, quand il eſt raiſonnable, ménager ſes plaiſirs, ſe refuſer tous ceux qui pourroient ſe changer en peine, & tâcher de ſe procurer le bien être le plus permanent.

Le bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'eſpece humaine; les mêmes plaiſirs ne peuvent affecter également des hommes diverſement conformés & modifiés. Voilà, ſans doute,

pourquoi la plupart des moraliſtes ont été ſi peu d'accord ſur les objets dans leſquels ils ont fait conſiſter le bonheur, ainſi que ſur les moyens de les obtenir. Cependant le bonheur paroit être, en général, un état durable ou momentané auquel nous acquieſçons, parce que nous le trouvons conforme à notre être; cet état réſulte de l'accord qui ſe trouve entre l'homme & les circonſtances dans leſquelles la nature l'a placé; ou, ſi l'on veut, le bonheur eſt la coordination de l'homme avec les cauſes qui agiſſent ſur lui.

Les idées que les hommes ſe font du bonheur, dépendent non ſeulement de leur tempérament ou de leur conformation particuliere, mais encore des habitudes qu'ils ont contractées. *L'habitude* eſt dans l'homme une façon d'être, de penſer & d'agir que nos organes tant extérieurs qu'intérieurs contractent par la fréquence des mêmes mouvemens, d'où réſulte le pouvoir de faire ces mouvemens avec promptitude & facilité.

Si nous conſidérons attentivement les choſes, nous trouverons que preſque toute notre conduite, le ſyſtême de nos actions, nos occupations, nos liaiſons, nos études & nos amuſemens, nos manieres & nos uſages, nos vêtemens, nos alimens, ſont des effets de l'habitude. Nous lui devons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la penſée, du jugement, de l'eſprit, de la raiſon, du goût, &c. C'eſt à l'habitude que nous devons la plupart de nos penchants, de nos deſirs, de nos opinions, de nos préjugés, les fauſſes idées que nous nous faiſons du bien être; en un mot, les erreurs dans leſquelles tout s'efforce de nous faire tomber & de nous retenir.

C'eſt l'habitude qui nous attache ſoit au vice ſoit à la vertu. (39)

Nous ſommes tellement modifiés par l'habitude, que ſouvent on la confond avec notre nature; de-là, comme nous verrons bientôt, ces opinions ou ces idées que l'on a nommées *innées*, parce qu'on n'a pas voulu remonter à la ſource qui les avoit comme identifiées avec notre cerveau. Quoiqu'il en ſoit, nous tenons très fortement à toutes les choſes auxquelles nous ſommes habitués; notre eſprit éprouve une ſorte de violence ou de révulſion incommode, toutes les fois qu'on veut lui faire changer le cours de ſes idées; une pente fatale l'y ramene ſouvent en dépit de la raiſon.

C'EST par un pur méchaniſme que nous pouvons expliquer les phénomenes tant phyſiques que moraux de l'habitude: notre ame, malgré ſa prétendue ſpiritualité, ſe modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées conſignées dans le cerveau, par le moyen de certains mouvemens que, dans l'enfance, notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue une fois habituée ou exercée à ſe mouvoir d'une certaine maniere, a beaucoup de peine à ſe mouvoir d'une autre, le goſier prend difficilement les inflexions qu'exigeroit un langage différent de celui auquel nous ſommes accoutumés.

(39) L'expérience nous prouve qu'un premier crime coute toujours plus qu'un ſecond, celui-ci qu'un troiſieme, & ainſi de ſuite. Une premiere action eſt le commencement d'une habitude; à force de combattre les obſtacles qui nous détournent de commettre des actions criminelles, nous parvenons à les vaincre avec plus de facilité. C'eſt ainſi que l'on devient ſouvent méchant par habitude.

Il en eſt de même de nos idées; notre cerveau, notre organe intérieur, notre ame, accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine maniere, à attacher de certaines idées aux objets, à ſe faire un ſyſtême lié d'opinions vraies ou fauſſes, éprouve un ſentiment douloureux, lorſqu'on entreprend de donner une nouvelle impulſion ou direction à ſes mouvemens habituels. Il eſt presque auſſi difficile de nous faire changer d'opinions, que de langage. (40)

Voila, ſans doute, la cauſe de l'attachement preſqu'invincible que tant de gens nous montrent pour des uſages, des préjugés, des inſtitutions dont vainement la raiſon, l'expérience, le bon ſens leur prouvent l'inutilité, ou même les dangers. L'habitude réſiſte aux démonſtrations les plus claires; elles ne peuvent rien contre les paſſions & les vices enracinés, contre les ſyſtêmes les plus ridicules, contre les coutumes les plus bizarres, ſur-tout, quand on y attache l'idée de l'utilité, de l'interêt commun, du bien de la ſociété. Telle eſt la ſource de l'opiniatreté que les hommes montrent communément pour leurs religions, pour leurs uſages anciens & leurs coutumes déraiſonnables, pour leurs loix ſi peu juſtes; pour leurs abus, dont ils ſouffrent très ſouvent; pour leurs préjugés, dont quelquefois on reconnoît l'abſurdité, ſans vouloir s'en défaire. Voilà pourquoi les nations regardent comme dangereuſes, les nouveautés les plus utiles, & ſe croiroient perdues, ſi l'on remédioit à des maux qu'elles s'habi-

(40) Hobbès dit „ qu'il eſt de la nature de tout être corporel „ qui a ſouvent été mû de la même maniere, de recevoir continuel„ lement une plus grande aptitude, ou plus de facilité à produire „ les mêmes mouvemens". C'eſt là ce qui conſtitue l'habitude tant dans le moral que dans le phyſique. V. HOBBÈS ESSAI SUR LA NATURE HUMAINE.

tuent à regarder comme néceſſaires à leur repos, & comme dangereux à guérir. (41)

L'EDUCATION n'eſt que l'art de faire contracter aux hommes de bonne heure, c'eſt-à-dire, quand leurs organes ſont très flexibles, les habitudes, les opinions & les façons d'être, adoptées par la ſociété où ils vivront. Les premiers momens de notre enfance ſont employés à faire des expériences; ceux qui ſont chargés du ſoin de nous élever, nous apprennent à les appliquer, ou développent la raiſon en nous; les premieres impulſions qu'ils nous donnent, décident communément de notre ſort, de nos paſſions, des idées que nous nous faiſons du bonheur, des moyens que nous employons pour nous le procurer, de nos vices & de nos vertus. Sous les yeux de ſes Maîtres, l'enfant acquiert des idées, il apprend à les aſſocier, à penſer d'une certaine maniere, à juger bien ou mal. On lui montre différens objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr, à deſirer ou à fuir, à eſtimer ou à mépriſer. C'eſt ainſi que les opinions ſe tranſmettent des peres, des meres, des nourrices, des maîtres aux enfans: c'eſt ainſi que l'eſprit ſe remplit peu à peu de vérités ou d'erreurs, d'après leſquelles chacun regle ſa conduite, qui le rend heureux ou malheureux, vertueux ou vicieux, eſtimable ou haïſſable pour les autres, content ou mécontent de ſa deſtinée, ſuivant les objets vers leſquels on a dirigé ſes paſſions & l'énergie de ſon eſprit, c'eſt-à-dire, dans leſquels on lui a montré ſon intérêt ou ſa félicité: en conſéquence il aime & cherche ce qu'on lui a dit d'ai-

(41) *Aſſiduitate quotidiana & conſuetudine oculorum aſſueſcunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.* CICERO DE NATUR. DEORUM LIB. II. CAP. 2.

mer & de chercher; il a des goûts, des penchans, des fantaisies que, dans tout le cours de sa vie, il s'empresse de satisfaire, en raison de l'activité dont la nature l'a pourvu & que l'on a exercée en lui.

La *politique* devroit être l'art de régler les passions des hommes & de les diriger vers le bien de la société; mais elle n'est trop souvent que l'art d'armer les passions des membres de la société pour leur destruction mutuelle, & pour celle de l'association qui devroit faire leur bonheur. Elle n'est communément si vicieuse, que parce qu'elle n'est point fondée sur la nature, sur l'expérience, sur l'utilité générale, mais sur les passions, les caprices, & l'utilité particuliere de ceux qui gouvernent la société.

La Politique, pour être utile, doit fonder ses principes sur la nature, c'est-à-dire, se conformer à l'essence & au but de la Société: celle-ci n'étant qu'un tout formé par la réunion d'un grand nombre de familles & d'individus, rassemblés pour se procurer plus facilement leurs besoins réciproques, les avantages qu'ils désirent, des secours mutuels, & surtout la faculté de jouir en sûreté des biens, que la nature & l'industrie peuvent fournir, il s'ensuit que la Politique destinée à maintenir la société, doit entrer dans ces vues, en faciliter les moyens, écarter tous les obstacles qui pourroient les traverser.

Les hommes en se rapprochant les uns des autres pour vivre en société, ont fait, soit formellement, soit tacitement, un *PACTE*, par lequel ils se sont engagés à se rendre des services & à ne point se nuire. Mais comme la nature de chaque homme le porte à chercher à tout moment son bien,

être dans la ſatisfaction de ſes paſſions ou de ſes caprices paſſagers, ſans aucun égard pour ſes ſemblables, il fallut une force qui le ramenât à ſon devoir, l'obligeât de s'y conformer, & lui rappellât ſes engagemens, que ſouvent la paſſion pouvoit lui faire oublier. Cette force c'eſt *la Loi;* elle eſt la ſomme des volontés de la ſociété, réunies pour fixer la conduite de ſes membres, ou pour diriger leurs actions de maniere à concourir au but de l'aſſociation.

Mais comme la ſociété, ſurtout quand elle eſt nombreuſe, ne pourroit que très difficilement s'aſſembler, & ſans tumulte faire connoître ſes intentions, elle eſt obligée de choiſir des citoyens à qui elle accorde ſa confiance; elle en fait les interprêtes de ſes volontés, elle les rend dépoſitaires du pouvoir néceſſaire pour les faire exécuter. Telle eſt l'origine de tout *Gouvernement*, qui, pour être légitime, ne peut être fondé que ſur le conſentement libre de la ſociété, ſans lequel il n'eſt qu'une violence, une uſurpation, un brigandage. Ceux qui ſont chargés du ſoin de gouverner, s'appellent *Souverains*, *Chefs*, *Légiſlateurs*, & ſuivant la forme que la ſociété a voulu donner à ſon gouvernement, ces ſouverains s'appellent *Monarques*, *Magiſtrats*, *Repréſentans*, &c. Le Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la ſociété, & n'étant établi que pour ſon bien, il eſt évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand ſon intérêt l'exige, changer la forme de ſon gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ſes chefs, ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité ſuprême, par la Loi immuable de nature qui veut que la partie ſoit ſubordonnée au tout.

Ainsi les Souverains sont les ministres de la société, ses interprêtes, les dépositaires d'une portion plus ou moins grande de son pouvoir, & non ses maîtres absolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, soit exprimé, soit tacite, ces souverains s'engagent à veiller au maintien & à s'occuper du bien-être de la société; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent à obéir. Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses chefs le droit de lui nuire: une telle concession seroit annullée par la nature, qui veut que chaque société, ainsi que chaque individu de l'espece humaine, tende à se conserver, & ne puisse consentir à son malheur permanent.

Les Loix, pour être justes, doivent avoir pour but invariable l'intérêt général de la société, c'est-à-dire assurer au plus grand nombre des citoyens les avantages pour lesquels il se sont associés. Ces avantages sont la liberté, la propriété, la sûreté. La *liberté* est la faculté de faire pour son propre bonheur, tout ce qui ne nuit pas au bonheur de ses associés; en s'associant, chaque individu a renoncé à l'exercice de la portion de sa liberté naturelle qui pourroit préjudicier à celle des autres. L'exercice de la liberté nuisible à la société, se nomme *licence.* La *Propriété* est la faculte de jouir des avantages que le travail & l'industrie ont procurés à chaque membre de la société. La *sûreté* est la certitude que chaque membre doit avoir, de jouir de sa personne & de ses biens sous la protection des Loix, tant qu'il observera fidélement ses engagemens avec la société.

La justice assure à tous les membres de la so-

ciété, la poſſeſſion des avantages ou droits qui viennent d'être rapportés. D'où l'on voit que, ſans juſtice, la ſociété eſt hors d'état de procurer aucun bonheur. La juſtice ſe nomme auſſi *Equité*, parce qu'à l'aide des Loix, faites pour commander à tous, elle égaliſe tous les membres de la ſociété, c'eſt-à-dire les empêche de ſe prévaloir les uns contre les autres de l'inégalité que la nature ou l'induſtrie peuvent avoir mis entre leurs forces.

LES *droits* ſont tout ce que les Loix équitables de la ſociété permettent à ſes membres de faire pour leur propre félicité. Ces droits ſont évidemment limités par le but invariable de l'aſſociation; la Société de ſon côté a des droits ſur tous ſes membres en vertu des avantages qu'elle leur procure, & tous ſes membres ſont en droit d'exiger d'elle ou de ſes miniſtres, ces avantages en faveur deſquels ils vivent en ſociété, & renoncent à une portion de leur liberté naturelle. Une ſociété dont les chefs & les Loix ne procurent aucuns biens à ſes membres, perd évidemment ſes droits ſur eux; les chefs qui nuiſent à la ſociété, perdent le droit de lui commander. Il n'eſt point de patrie ſans bien être; une ſociété ſans équité ne renferme que des ennemis, une ſociété opprimée ne contient que des oppreſſeurs & des eſclaves; des eſclaves ne peuvent être citoyens; c'eſt la liberté, la propriété, la ſureté qui rendent la patrie chere, & c'eſt l'amour de la patrie qui fait le citoyen. (42)

FAUTE de connoître ces vérités, ou de les appliquer, les nations ſont devenues malheureuſes, & n'ont renfermé qu'un vil amas d'eſclaves, ſé-

(42) *Servorum nulla eſt unquam civitas*, a dit un ancien poëte.

parés les uns des autres & détachés de la ſociété qui ne leur procuroit aucuns biens. Par une ſuite de l'imprudence de ces nations, ou de la ruſe & de la violence de ceux à qui elles avoient confié le pouvoir de faire des Loix & de les mettre en exécution, les ſouverains ſe ſont rendus les maitres abſolus des ſociétés. Ceux-ci, méconnoiſſant la vraie ſource de leur pouvoir, prétendirent le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ne devoir rien à la ſociété, en un mot être des Dieux ſur la terre & la gouverner arbitrairement comme les Dieux de l'Empyrée. Dès lors la Politique ſe corrompit & ne fut qu'un brigandage. Les nations furent avilies & n'oſerent réſiſter aux volontés de leurs chefs; les Loix ne furent que l'expreſſion de leurs caprices; l'intérêt public fut ſacrifié à leurs intérêts particuliers; la force de la ſociété fut tournée contre elle-même; ſes membres la quitterent pour s'attacher à ſes oppreſſeurs, qui, pour les ſéduire, leur permirent de lui nuire & de profiter de ſes malheurs. Ainſi la liberté, la juſtice, la ſûreté, la vertu furent bannies des nations; la Politique ne fut que l'art de ſe ſervir de leurs forces & de leurs tréſors pour les ſubjuguer elles-mêmes, & de diviſer les ſujets d'intérêts pour en venir à bout; enfin un habitude ſtupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes.

Tout homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant; celui qui croit n'avoir beſoin de perſonne, ſe perſuade qu'il peut ſans ménagement ſuivre tous les penchants de ſon cœur. La crainte eſt donc le ſeul obſtacle que la ſociété puiſſe oppoſer aux paſſions de ſes chefs, qui, ſans cela, ſe corrompront eux-mêmes; & ne tarderont

pas

pas à se servir des moyens que la société leur met en main, pour se faire des complices de leurs iniquités. Pour prévenir ces abus, il faut donc que la société limite le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, & s'en réserve une portion suffisante pour les empêcher de lui nuire; il faut que, prudemment, elle partage des forces, qui, réunies, l'accableroient infailliblement. D'ailleurs la réflexion la plus simple lui fera sentir que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme, que l'étendue & la multiplicité de ses devoirs rendront toujours négligent, que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant. Enfin l'expérience de tous les âges convaincra les nations que l'homme est toujours tenté d'abuser du pouvoir; que le souverain doit être soumis à la Loi, & non la Loi au souverain.

Le gouvernement influe nécessairement & également sur le Physique & le moral des nations. De même que ses soins produisent le travail, l'acvité, l'abondance, la salubrité; sa négligence & ses injustices produisent la paresse, le découragement, la disette, la contagion, les vices & les crimes. Il dépend de lui de faire éclore ou d'étouffer les talens, l'industrie, la vertu. En effet le gouvernement, dispensateur des grandeurs, des richesses, des récompenses & des châtimèns, en un mot, maître des objets dans lesquels les hommes ont appris dès l'enfance à placer leur félicité, acquiert une influence nécessaire sur leur conduite, il allume leurs passions, il les tourne du côté qu'il lui plaît, il les modifie & détermine leurs *mœurs*, qui ne sont dans les peuples entiers, comme dana les individus, que la conduite ou le systême général de volontés & d'actions qui résulte nécessaire-

ment de leur éducation, de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs opinions religieuſes, de leurs inſtitutions ſenſées ou déraiſonnables. En un mot, les mœurs ſont les habitudes des peuples: ces mœurs ſont bonnes, dès qu'il en réſulte un bonheur ſolide & véritable pour la ſociété; & malgré la ſanction des Loix, de l'uſage, de la Religion, de l'opinion publique & de l'exemple, ces mœurs peuvent être déteſtables aux yeux de la raiſon, quand elles n'ont pour elles que le ſuffrage de l'habitude & du préjugé, qui conſultent rarement l'expérience & le bon ſens. Il n'y a pas d'action abominable qui n'ait, ou qui n'ait eu des applaudiſſemens dans quelque nation. Le parricide, le ſacrifice des enfans, le vol, l'uſurpation, la cruauté, l'intolérance, la proſtitution ont été des actions licites, & même louables & méritoires chez quelques peuples de la terre. La religion ſurtout a conſacré les uſages les plus révoltans & les plus déraiſonnables.

Les paſſions étant les mouvemens d'attraction & de répulſion dont la nature rend l'homme ſuceptible pour les objets qui lui paroiſſent utiles ou nuiſibles, elles peuvent être retenues par les loix & dirigées par le Gouvernement, qui tient l'aimant propre à les faire agir. Toutes les paſſions ſe bornent toujours à aimer ou à haïr, à chercher ou à fuir, à déſirer ou à craindre. Ces paſſions néceſſaires à la conſervation de l'homme, ſont une ſuite de ſon organiſation, & ſe montrent avec plus ou moins d'énergie ſuivant ſon tempérament; l'éducation ou l'habitude les développent & les modifient, & le gouvernement les tourne vers les objets qu'il ſe croit intéreſſé à faire deſirer aux ſujets qui lui ſont ſoumis. Les différens noms que l'on donne aux paſſions, ſont rélatifs aux différens

objets qui les excitent, tels que les plaisirs, la grandeur, les richesses, qui produisent la volupté, l'ambition, la vanité, l'avarice. Si nous examinons attentivement la source des passions dominantes dans les nations, nous la trouverons communément dans leurs gouvernemens. Ce sont les impulsions de leurs chefs qui les rendent tantôt guerrieres & tantôt superstitieuses; tantôt avides de gloire, tantôt avides d'argent; tantôt sensées, tantôt déraisonnables; si les souverains, pour éclairer & rendre heureux leurs états, employoient la dixieme partie des dépenses qu'ils font, & des soins qu'ils se donnent pour les abrutir, les tromper & les affliger, leurs sujets seroient bientôt aussi sages & aussi fortunés, qu'ils sont aveugles & misérables.

AINSI que l'on renonce au vain projet de détruire les passions dans les cœurs des hommes; qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes & pour leurs associés. Que l'éducation, le gouvernement & les loix les habituent à les contenir dans les justes bornes, fixées par l'expérience & la raison. Que l'ambitieux ait des honneurs, des tîtres, des distinctions & du pouvoir, quand il servira utilement sa patrie: que l'on donne des richesses à celui qui les desire, quand il se rendra nécessaire à ses concitoyens; que l'on encourage par des louanges celui qui aimera la gloire; en un mot que les passions humaines aient un libre cours, quand il en résultera des avantages réels & durables pour la société. Que l'éducation & la politique n'allument & ne favorisent que celles qui sont avantageuses au genre humain, & necessaires à son maintien. Les passions des hommes ne sont si dangereuses, que parce que tout conspire à les mal diriger.

La nature ne fait les hommes ni bons ni méchans ; (43) elle en fait des machines plus ou moins actives, mobiles, énergiques ; elle leur donne des corps, des organes, des tempéramens, dont leurs passions & leurs desirs plus ou moins impétueux sont des suites nécessaires ; ces passions ont toujours le bonheur pour objet; parconséquent elles sont légitimes & naturelles, & ne peuvent être appellées bonnes ou mauvaises, que d'après leur influence sur les êtres de l'espece humaine. La nature nous donne des jambes propres à nous soutenir, & nécessaires pour nous transporter d'un lieu dans un autre; les soins de ceux qui nous élevent les fortifient, nous habituent à nous en servir, ou à en faire un usage bon ou mauvais. Le bras que j'ai reçu de la nature n'est ni bon ni mauvais; il est nécessaire à un grand nombre d'actions de la vie, mais l'usage de ce bras devient une chose criminelle, si j'ai contracté l'habitude de m'en servir pour voler ou pour assassiner, en vue de me procurer de l'argent que l'on m'a, dès l'enfance, appris à desirer, que la société où je vis me rend nécessaire, mais que mon industrie pourroit me faire obtenir sans nuire à mon semblable.

Le cœur de l'homme est un terrein qui, suivant sa nature, est également propre à produire des ronces ou des grains utiles, des poisons ou des fruits agréables, en raison des semences qu'on y aura jettées, & de la culture qu'on lui aura donnée. Dans notre enfance, on nous montre les objets que nous devons estimer ou mépriser, chercher ou éviter, aimer ou haïr. Ce sont nos Pa-

(43) Seneque a dit avec raison, *erras si existimes vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.* V. Senec. Epist. 91, 95, 224.

rens & nos instituteurs qui nous rendent bons ou méchans, sages on déraisonnables, studieux ou dissipés, solides ou légers & vains. Leurs exemples & leurs discours nous modifient pour toute la vie, en nous apprenant quelles sont les choses que nous devons désirer ou craindre; nous les désirons & nous tâchons de les obtenir suivant l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos passions. C'est donc l'éducation qui, en nous inspirant des opinions ou des idées vraies ou fausses, nous donne les impulsions primitives, d'après lesquelles nous agissons d'une façon avantageuse ou nuisible à nous-mêmes & aux autres. Nous n'apportons en naissant, que le besoin de nous conserver & de rendre notre existence heureuse; l'instruction, l'exemple, la conversation, l'usage du monde nous en présentent les moyens réels ou imaginaires; l'habitude nous procure la facilité de les employer, & nous attache fortement à ceux, que nous jugeons les plus propres à nous mettre en possession des objets que nous avons appris à desirer. Lorsque notre éducation, les exemples qu'on nous donne, les moyens que l'on nous fournit, sont approuvés par la raison, tout concourt à nous rendre vertueux, l'habitude fortifie en nous ces dispositions, & nous devenons des membres utiles de la société, à laquelle tout devroit nous prouver que notre bien être durable est nécessairement lié. Si au contraire notre éducation, nos institutions, les exemples qu'on nous donne, les opinions qu'on nous suggere dès l'enfance, nous montrent la vertu comme inutile ou contraire, & le vice comme utile & favorable à notre propre bonheur, alors nous deviendrons vicieux & nous nous croirons intéressés à nuire à nos associés; nous suivrons le torrent

général ; nous renoncerons à cette vertu, qui ne ſera plus pour nous qu'une vaine idole, que nous ne ſerons point tentés de ſuivre ou d'adorer, quand elle exigera qu'on lui immole les objets que l'on nous a conſtamment fait regarder comme les plus chers & les plus deſirables.

Pour que l'homme fût vertueux, il faudroit qu'il eût intérêt à l'être, ou qu'il trouvât des avantages à pratiquer la vertu. Il faudroit pour celà que l'éducation lui donnat des idées raiſonnables, que l'opinion publique & l'exemple lui montraſſent la vertu comme l'objet le plus digne d'eſtime, que le gouvernement la récompenſât fidélement, que la gloire l'accompagnât toujours, que le vice ou le crime fuſſent conſtamment mépriſés & punis. La vertu eſt-elle donc dans ce cas parmi nous? L'éducation nous donne-t-elle des idées bien vraies ſur le bonheur, des notions juſtes ſur la vertu, des diſpoſitions vraiment favorables pour les êtres avec qui nous vivons? Les exemples que nous avons ſous les yeux, ſont-ils bien propres à nous faire reſpecter la décence, la probité, la bonne foi, l'équité, l'innocence des mœurs, la fidélité conjugale, l'exactitude à remplir nos devoirs? La religion, qui ſeule prétend régler nos mœurs, nous rend-elle ſociables, pacifiques, humains? Les arbitres des ſociétés ſont-ils bien fideles à récompenſer ceux qui ſervent le mieux leur Patrie, & à punir ceux qui la pillent, la diviſent, la ruinent? La Juſtice tient-elle ſa balance d'une main bien ſûre entre tous les citoyens? Les Loix ne favoriſent-elles pas le puiſſant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le miſérable? Enfin ne voyons-nous pas le crime, ſouvent juſtifié ou couronné par le ſuccès,

triompher insolemment du mérite qu'il dédaigne & de la vertu qu'il outrage? Eh bien; dans des sociétés ainsi constituées, la vertu ne peut être écoutée que d'un petit nombre de citoyens paisibles, qui connoissent son prix & en jouissent en secret; elle n'est qu'un objet déplaisant pour les autres, qui ne voient en elle que l'ennemie de leur bonheur, ou la censure de leur propre conduite.

Si l'homme d'après sa nature, est forcé de desirer son bien être, il est forcé d'en aimer les moyens; il seroit inutile & peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice; dès que l'inutilité ou le crime sont honorés & récompensés, quel intérêt trouveroit-il à s'occuper du bonheur de ses semblables, ou à contenir la fougue de ses passions? Enfin dès que son esprit s'est rempli d'idées fausses & d'opinions dangereuses, il faut que sa conduite devienne une longue suite d'égaremens & d'actions dépravées.

On nous dit que des sauvages, pour applatir la tête de leurs enfans, la serrent entre deux planches, & l'empêchent par là de prendre la forme que la nature lui destinoit. Il en est à peu près de même de toutes nos institutions; elles conspirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, amortir les impulsions qu'elle nous donne, à leur en substituer d'autres qui sont les sources de nos malheurs. Dans presque tous les pays de la terre, les peuples sont privés de la vérité, sont repus de mensonges ou de merveilleuses chimeres; on les traite comme ces enfans dont les membres, par les soins imprudens de leurs

nourrices, font ferrés de bandelettes, qui leur ôtent le libre ufage de ces membres, s'oppofent à leur croiffance, à leur activité, à leur fanté.

Les opinions religieufes des hommes n'ont pour objet que de leur montrer la fuprême félicité dans des illufions, pour lefquelles on allume leurs paffions; & comme les phantômes qu'on leur préfente, ne peuvent point être vûs des mêmes yeux par tous ceux qui les contemplent, ils font perpétuellement en difpute à leurs fujets, ils fe haïffent, ils fe perfécutent, & croient fouvent bien faire, en commettant des crimes pour foutenir leurs opinions. C'eft ainfi que la religion enivre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatifme & de fureurs, s'ils ont une imagination échauffée; fi au contraire ils font flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la fociété; s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques, fouvent auffi cruels pour eux-mêmes, qu'incommodes pour les autres.

L'Opinion publique nous donne à chaque inftant de fauffes idées de gloire & d'honneur; elle attache notre eftime non feulement à des avantages frivoles, mais encore à des actions nuifibles que l'exemple autorife, que le préjugé confacre, que l'habitude nous empêche de voir avec l'horreur & le mépris qu'elles méritent. En effet l'habitude apprivoife notre efprit avec les idées les plus abfurdes, les ufages les plus déraifonnables, les actions les plus blâmables, les préjugés les plus contraires à nous-mêmes & à la fociété où nous vivons. Nous ne trouvons étranges, finguliers, méprifables, ridicules, que les opinions & les objets auxquels nous ne fommes pas accoutumés; il

est des pays où les actions les plus louables paroissent très blâmables & très ridicules, & où les actions les plus noires passent pour être honnêtes & sensées. (44)

L'autorité se croit communément intéressée à maintenir les opinions reçues; les préjugés & les erreurs qu'elle juge nécessaires pour assurer son pouvoir, sont soutenus par la force, qui jamais ne raisonne. Des princes remplis eux-mêmes de fausses idées de bonheur, de puissance, de grandeur, & de gloire, sont entourés par des courtisans flatteurs, intéressés à ne jamais détromper leurs maîtres; ces hommes avilis ne connoissent la vertu que pour l'outrager, & peu à peu ils corrompent le peuple, qui se voit obligé à se prêter aux vices de la grandeur, & qui se fait un mérite de l'imiter dans ses déréglemens. Les cours sont les vrais foyers de la corruption des peuples.

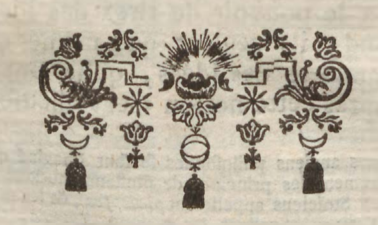
Voilà la véritable source du mal moral. C'est ainsi que tout conspire à rendre les hommes vicieux, à donner à leurs âmes des impulsions fatales, d'où résulte un désordre général dans la société, qui devient malheureuse par le malheur de presque tous les membres qui la composent. Les mobiles les plus forts s'accordent à nous inspirer des passions pour des objets futiles ou indifférens pour nous-mêmes, & qui deviennent dangereux à nos semblables par les moyens que nous sommes

(44) Dans quelques nations l'on assomme les vieillards, & les enfans étranglent leurs Peres. Les Phéniciens & les Carthaginois immoloient leurs enfans à leur Dieu. Les Européens approuvent les Duels, & regardent celui qui refuse d'en égorger un autre comme un homme déshonoré. Les Espagnols & les Portugais trouvent très honnête de brûler un hérétique. Les Chrétiens pensent qu'il est très légitime d'égorger pour des opinions. Dans quelques pays les femmes se prostituent sans déshonneur. &c. &c. &c.

forcés d'employer pour nous les procurer. Ceux qui ſont chargés de nous guider, ou impoſteurs ou dupes de leurs préjugés, nous défendent d'écouter la raiſon; ils nous montrent la vérité comme dangereuſe, & l'erreur comme néceſſaire à notre bien être dans ce monde & dans l'autre. Enfin l'habitude nous attache fortement à nos opinions inſenſées, à nos inclinations dangereuſes, à nos passions aveugles pour des objets inutiles ou dangereux. Voilà comment le plus grand nombre des hommes ſe trouve néceſſairement déterminé au mal. Voilà comment les paſſions inhérentes à notre nature & néceſſaires à notre conſervation, deviennent les inſtrumens de notre deſtruction & de celle de la ſociété qu'elles devroient conſerver. Voilà comment la ſociété devient un état de guerre, & ne fait que rapprocher des ennemis, des envieux, des rivaux toujours aux priſes. S'il ſe trouve parmi nous des êtres vertueux, l'on ne doit les chercher que dans le petit nombre de ceux qui, nés avec un tempérament flegmatique & des paſſions peu fortes, ne deſirent point, ou deſirent foiblement les objets dont leurs aſſociés ſont continuellement enivrés.

NOTRE nature diverſement cultivée, décide de nos facultés tant corporelles qu'intellectuelles, de nos qualités tant phſiyques que morales. Un homme ſanguin & robuſte doit avoir des paſſions fortes; un homme bilieux & mélancolique aura des paſſions bizarres & ſombres; un homme d'une imagination enjouée, aura des paſſions gaies; un homme en qui le flegme abonde, aura des paſſions douces & peu emportées. C'eſt de l'équilibre des humeurs que ſemble dépendre l'état de ceux que nous appellons *vertueux*; leur tempérament

paroit le produit d'une combinaiſon dans laquelle les élémens ou principes ſe balancent avec aſſez de préciſion, pour qu'aucune paſſion ne porte le trouble plus qu'une autre dans la machine. L'habitude, comme on a vu, eſt la nature de l'homme modifiée; celle-ci fournit la matiere; l'éducation, les mœurs nationales & domeſtiques, les exemples, &c. lui donnent la forme; & du tempérament que la nature lui préſente, ils en font des hommes raiſonnables ou inſenſés, des fanatiques ou des héros, des entouſiaſtes du bien public ou des ſtupides, des ſages épris des avantages de la vertu ou des libertins plongés dans le vice. Toutes les variétés de l'homme moral dépendent des idées diverſes qui s'arrangent & ſe combinent diverſement dans les cerveaux divers par l'intermede des ſens. Le tempérament eſt le produit de ſubſtances phyſiques; l'habitude eſt l'effet de modifications phyſiques; les opinions bonnes ou mauvaiſes, vraies ou fauſſes qui s'arrangent dans l'eſprit humain, ne ſont jamais que les effets des impulſions phyſiques qu'il a reçues par ſes ſens.



CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ſes idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.

TOUT ce qui précede ſuffit pour nous prouver que l'organe intérieur, que nous appellons *notre ame* eſt purement matériel. On a pu ſe convaincre de cette vérité par la maniere dont elle acquiert ſes idées d'après les impreſſions que les objets matériels font ſucceſſivement ſur nos organes, matériels eux-mêmes; nous avons vu que toutes les facultés que l'on nomme *intellectuelles*, ſont dues à la faculté de ſentir; enfin nous venons d'expliquer d'après les loix néceſſaires d'un méchaniſme très ſimple, les différentes qualités des êtres que l'on nomme *Moraux*; il nous reſte encore à répondre à ceux qui s'obſtinent à faire de l'ame une ſubſtance diſtinguée du corps, ou d'une eſſence totalement différente de la ſienne; ils ſe fondent ſur ce qu'ils prétendent que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de ſon propre fond; ils veulent que même en naiſſant l'homme apporte des idées, qu'ils ont appellées *Innées* d'après cette notion merveilleuſe. (45) Ils

(45) Quelques anciens philoſophes ſe ſont imaginé que l'ame contenoit originairement les principes de pluſieurs notions ou doctrines: c'eſt ce que les Stoïciens appelloient *prolepſes*, & les mathématiciens grecs Κοινας Εννοιας. Scaliger les nomme *Zopyra*, *ſemina æternitatis*. Les Juifs ont une doctrine ſemblable qu'ils ont empruntée des Chaldéens: leurs Rabbins enſeignent que chaque ame, avant d'être unie à la ſemence qui doit former un enfant dans la matrice d'une femme, eſt confié à un Ange, qui lui fait voir & le ciel, & la terre, & l'enfer; le tout à l'aide d'une lampe qui s'éteint dès que l'enfant vient au monde. V. GAULMIN. DE VITA ET MORTE MOS.

ont donc cru que l'ame par un privilege ſpécial jouiſſoit, dans une nature où tout eſt lié, de la faculté de ſe mouvoir d'elle-même, de ſe créer des idées, de penſer à quelque objet ſans y être déterminée par aucune cauſe extérieure, qui en remuant ſes organes lui fournit l'image de l'objet de ſes penſées. En conſéquence de ces prétentions, qu'il ſuffit d'expoſer pour les réfuter, quelques ſpéculateurs très habiles, mais prévenus de leurs préjugés religieux, ont été juſqu'à dire que ſans modele ou prototype qui agit ſur ſes ſens, l'ame étoit en état de ſe peindre l'univers entier & tous les êtres qu'il renferme. Deſcartes & ſes diſciples ont aſſûré que le corps n'entroit abſolument pour rien dans les ſenſations ou idées de notre ame, & qu'elle ſentiroit, verroit, entendroit, goûteroit & toucheroit, quand même il n'exiſteroit rien de matériel ou de corporel hors de nous.

QUE dirons-nous d'un Berkeley, qui s'efforce de nous prouver que tout dans ce monde n'eſt qu'une illuſion chimérique; que l'univers entier n'exiſte que dans nous-mêmes & dans notre imagination, & qui rend l'exiſtence de toutes choſes problématique à l'aide de ſophiſmes inſolubles pour tous ceux qui ſoutiennent la ſpiritualité de l'ame. (46)

POUR juſtifier des opinions ſi monſtrueuſes on nous dit que les idées ſont les ſeuls objets de la

(46) *Voyez les entretiens de Hylas & de Philonoüs.* Cependant on ne peut nier que l'idée extravagante de l'Evêque de Cloyne, ainſi que le ſyſtême du P. Maledranche, (qui voyoit tout en Dieu, ou qui ſoutenoit les *idées innées*) ne ſe lient très bien avec la notion extravagante de la ſpiritualité de l'ame. Les théologiens ayant imaginé une ſubſtance tout-à-fait hétérogene au corps de l'homme, à laquelle ils ont fait honneur de toutes ſes penſées, le corps eſt devenu ſuperflu

pensée. Mais en derniere analyse ces idées ne peuvent nous venir que des objets extérieurs qui, en agissant sur nos sens, ont modifié notre cerveau, ou des êtres matériels renfermés dans l'intérieur de notre machine, qui font éprouver à quelques parties de notre corps des sensations dont nous nous appercevons, & qui nous fournissent des idées que nous rapportons bien ou mal à la cause qui nous remue. Chaque idée est un effet; mais quelque difficile qu'il puisse être de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer qu'il ne soit point dû à une cause? Si nous ne pouvons avoir d'idées que de substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle? Prétendre que l'homme, sans le secours des objets extérieurs & des sens, peut avoir des idées de l'univers, c'est dire qu'un aveugle né peut avoir l'idée vraie d'un tableau représentant quelque fait, dont jamais il n'auroit entendu parler.

Il est facile de voir la source des erreurs dans lesquelles des hommes, profonds & très éclairés d'ailleurs, sont tombés quand ils ont voulu parler de notre ame & de ses opérations. Forcés par leurs préjugés ou par la crainte de combattre les opinions d'une Théologie impérieuse, ils sont

il a fallu tout voir en soi; il a fallu voir en Dieu; il a fallu que Dieu devînt l'intermede, le lien commun de l'ame & du corps; il a fallu que l'univers entier, sans excepter notre propre corps, ne fût qu'un rêve varié & nécessaire, le rêve d'un seul homme: il a fallu que chaque homme se prît pour le tout, pour le seul être existant & nécessaire, pour Dieu lui-même. Enfin il a fallu que le plus extravagant des systêmes (celui de Berkeley) fût le plus difficile à combattre. *Abyssus abyssum invocat.* Mais si l'homme voit tout en lui-même, ou s'il voit tout en Dieu, si Dieu est le lien commun de l'ame & du corps, d'où viennent tant d'idées fausses, tant d'erreurs dont l'esprit humain se remplit? D'où viennent ces opinions qui, suivant les théologiens, sont si déplaisantes à Dieu? Ne pourroit-on pas demander au P. Malebranche, si c'est en Dieu que Spinosa a pu voir son systême?

partis du principe que cette ame étoit un *pur esprit*, une ſubſtance immatérielle, d'une eſſence très differente des corps ou de tout ce que nous voyons: celà poſé, ils n'ont jamais pu concevoir comment des objets matériels, des organes groſſiers & corporels pouvoient agir ſur une ſubſtance qui ne leur étoit nullement analogue, & la modifier en lui portant des idées; dans l'impoſſibilité d'expliquer ce phénomene, & voyant pourtant que l'ame avoit des idées, ils en conclurent que cette ame devoit les tirer d'elle-même & non des êtres dont, ſuivant leur hypotheſe, ils ne pouvoient concevoir l'action ſur elle; ils s'imaginerent donc que toutes les modifications de cette ame étoient dues à ſa propre énergie, lui étoient imprimées dès le moment de ſa formation par l'auteur de la nature qui étoit immatériel comme elle, & ne dépendoit aucunement des êtres que nous connoiſſons ou qui agiſſent ſur nous par la voie groſſiere des ſens.

Il eſt pourtant quelques phénomenes qui, envifagés ſuperficiellement, ſembleroit appuyer l'opinion de ces philoſophes, & annoncer dans l'ame humaine la faculté de produire des idées en elle-même, ſans aucuns ſecours extérieurs; ce ſont les *ſonges*, dans leſquels notre organe intérieur, privé d'objets qui le remuent viſiblement, ne laiſſe pas d'avoir des idées, d'être mis en action, & d'être modifié d'une façon aſſez ſenſible pour influer même ſur le corps. Mais pour peu qu'on réfléchiſſe, on trouvera la ſolution de cette difficulté; nous verrons que durant le ſommeil même, notre cerveau eſt meublé d'une foule d'idées que la veille lui a fournies; ces idées lui ont été portées par les objets extérieurs & corporels, qui

l'ont modifié; nous trouverons que ces modifications ſe renouvellent en lui, non par quelque mouvement ſpontané ou volontaire de ſa part, mais par une ſuite des mouvemens involontaires qui ſe paſſent dans la machine, & qui déterminent ou excitent ceux qui ſe font dans le cerveau; ces modifications ſe renouvellent avec plus ou moins d'exactitude ou de conformité avec celles qu'il avoit antérieurement éprouvées. Quelquefois en rêvant nous avons de la mémoire, & nous nous retraçons pour lors fidélement des objets qui nous ont frappés; d'autres fois ces modifications ſe renouvellent ſans ordre, ſans liaiſon, ou differemment de celles que des objets réels ont excitées auparavant dans notre organe intérieur. Si dans un rêve je crois voir un ami, mon cerveau ſe renouvelle les modifications ou les idées que cet ami excitoit en lui, dans le même ordre qu'elles ſe ſont arrangées lorſque mes yeux le voyoient, ce qui n'eſt qu'un effet de la mémoire. Si dans un rêve je vois un monſtre qui n'a point de modele dans la nature, mon cerveau eſt modifié de la même façon qu'il l'étoit par des idées particulieres & détachées, dont il ne fait alors que compoſer un tout idéal, en rapprochant ou en aſſociant ridiculement des idées éparſes qui s'étoient conſignées en lui; & alors j'ai en rêvant de l'imagination.

Les rêves fâcheux, bizarres, découſus ſont communément les effets de quelque déſordre dans notre machine, tels qu'une digeſtion pénible, un ſang trop échauffé, une fermentation nuiſible, &c; & ces cauſes matérielles excitent dans notre corps des mouvemens déſordonnés qui empêchent que le cerveau ne ſoit modifié de la même maniere qu'il

qu'il l'avoit été durant la veille; en conſéquence de ces mouvemens peu réglés, le cerveau lui même eſt troublé, il ne ſe repréſente ſes idées que confuſément & ſans liaiſon. Lorſqu'en rêve je crois voir un ſphinx, ou j'en ai vu la répréſentation éveillé, ou bien l'irrégularité des mouvemens de mon cerveau eſt cauſe qu'il combine des idées ou des parties, dont il réſulte un tout ſans modele, ou dont les parties ne ſont pas faites pour être réunies. C'eſt ainſi que mon cerveau combine la tête d'une femme dont il a l'idée, avec le corps d'une lionne dont il a pareillement l'idée. En celà ma tête agit de la même maniere que lorſque par quelque vice dans l'organe, mon imagination déréglée me peint quelques objets tandis que je ſuis éveillé. Nous rêvons ſouvent ſans être endormis: nos ſonges ne produiſent jamais rien de ſi étrange qui n'ait quelque reſſemblance avec des objets qui ont agi ſur nos ſens, ou qui ont porté des idées à notre cerveau. Les théologiens éveillés ont compoſé à loiſir les phantômes dont ils ſe ſervent pour effrayer les hommes; ils n'ont fait que raſſembler les traits épars qu'ils ont trouvés dans les êtres les plus terribles de notre eſpece; en exagérant le pouvoir & les droits des tyrans que nous connoiſſons, ils en ont fait les Dieux devant qui nous tremblons.

On voit donc que les ſonges, loin de prouver que notre ame agiſſe par ſa propre énergie, ou tire des idées de ſon propre fond, prouvent au contraire que dans le ſommeil elle eſt totalement passive, & qu'elle ne ſe renouvelle ſes modifications que d'après le déſordre involontaire que des cauſes phyſiques produiſent dans notre corps, dont tout nous montre l'identité & la conſubſtantialité

avec l'ame. Ce qui paroit avoir donné le change à ceux qui ont ſoutenu que l'ame tiroit ſes idées d'elle-même, c'eſt qu'ils ont regardé ces idées comme des êtres réels, tandis que ce ne ſont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau; ce ſont ces objets qui ſont les vrais modeles ou les archétypes auxquels il falloit remonter; voilà la ſource de leurs erreurs.

Dans l'homme qui rêve, l'ame n'agit pas plus par elle-même que dans l'homme ivre, c'eſt-à-dire modifié par quelque liqueur ſpiritueuſe; ou que dans le malade en délire, c'eſt-à-dire modifié par des cauſes phyſiques qui troublent ſa machine dans ſes fonctions; ou enfin que dans celui dont la cervelle eſt dérangée; les rêves, ainſi que ces différens états, n'annoncent qu'un déſordre phyſique dans la machine humaine, d'après lequel le cerveau n'agit point d'une façon réguliere & préciſe: ce déſordre eſt dû à des cauſes phyſiques telles que des alimens, des humeurs, des combinaiſons, des fermentations peu analogues à l'état ſalubre de l'homme, dont le cerveau eſt néceſſairement troublé, dès que ſon corps eſt agité d'une façon extraordinaire.

Ainsi ne croyons point que notre ame agiſſe d'elle-même ou ſans cauſe dans aucun des inſtants de notre durée: elle eſt conjointement avec notre corps ſoumiſe aux impreſſions des êtres qui agiſſent en nous néceſſairement & d'après leurs propriétés. Le vin pris en trop grande quantité trouble néceſſairement nos idées, & met le déſordre dans nos fonctions corporelles & intellectuelles.

S'IL existoit dans la nature un être vraiment capable de se mouvoir par sa propre énergie, c'est-à-dire de produire des mouvemens indépendans de toutes les autres causes, un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter lui seul ou de suspendre le mouvement dans l'univers, qui n'est qu'une chaîne immense & non interrompue de causes liées les unes aux autres, agissantes & réagissantes par des loix nécessaires & immuables, loix qui ne peuvent être altérées ou suspendues sans que les essences & les propriétés de toutes les choses soient changées ou même anéanties. Dans le systême général du monde nous ne voyons qu'une longue suite de mouvemens reçus & communiqués de proche en proche par les êtres mis à portée d'agir les uns sur les autres; c'est ainsi que tout corps est mû par quelque corps qui le frappe; les mouvemens cachés de notre ame sont dûs à des causes cachées au-dedans de nous-mêmes; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parce que nous ne voyons point les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons; mais concevons-nous beaucoup mieux comment une étincelle en allumant de la poudre, est capable de produire les terribles effets que nous appercevons? La source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matiere brûte & inerte, tandis que ce corps est une machine sensible, qui a nécessairement la conscience momentanée dans l'instant qu'elle reçoit une impression, & qui a la conscience du *Moi* par la mémoire des impressions successivement éprouvées; mémoire qui ressuscitant une impression antérieurement reçue, ou arrêtant comme fixe, ou faisant durer une impression qu'on reçoit, tandis qu'on y en

aſſocie une autre, puis une troiſieme &c. donne tout le méchaniſme du *raiſonnement.*

Une idée, qui n'eſt qu'une modification imperceptible de notre cerveau, met en jeu l'organe de la parole, ou ſe montre par les mouvemens qu'elle excite dans la langue; celle-ci fait à ſon tour naître des idées, des penſées, des paſſions dans des êtres pourvus d'organes ſuſceptibles de recevoir des mouvemens analogues, en conſéquence deſquels, les volontés d'un grand nombre d'hommes font que leurs efforts combinés produiſent une révolution dans un état, ou même influent ſur notre globe entier. C'eſt ainſi qu'un Alexandre décide du ſort de l'Aſie; c'eſt ainſi que Mahomet change la face de la terre; c'eſt ainſi que des cauſes imperceptibles produiſent les effets les plus terribles & les plus étendus, par une ſuite néceſſaire des mouvemens imprimés aux cerveaux des hommes.

La difficulté de comprendre les effets de l'ame de l'homme, lui a fait attribuer les qualités incompréhenſibles que l'on a examinées. A l'aide de l'imagination & de la penſée, cette ame ſemble ſortir de nous-mêmes, ſe porter avec la plus grande facilité vers les objets les plus éloignés, parcourir & rapprocher en un clin d'œil tous les points de l'univers: on crut donc qu'un être ſuſceptible de mouvemens ſi rapides, devoit être d'une nature très différente de tous les autres: on ſe perſuada que cette ame faiſoit réellement tout le chemin immenſe, néceſſaire pour s'élancer juſqu'à ces objets divers; on ne vit pas que pour le faire en un inſtant, elle n'avoit qu'à ſe parcourir elle-même, & rapprocher des idées conſignées dans elle par le moyen de ſes ſens.

En effet ce n'est jamais que par nos sens que les êtres nous sont connus, ou produisent des idées en nous ; ce n'est qu'en conséquence de mouvemens imprimés à notre corps, que notre cerveau se modifie ou que notre ame pense, veut & agit. Si, comme Aristote l'a dit il y a plus de deux-mille ans, *rien n'entre dans notre esprit que par la voie des sens*, tout ce qui sort de notre esprit doit trouver (47) quelque objet sensible auquel il puisse rattacher ses idées, soit immédiatement, comme *homme*, *arbre*, *oiseau*, &c., soit en derniere analyse ou décomposition comme *plaisir*, *bonheur*, *vice* & *vertu*, &c. Or toutes les fois qu'un mot ou son idée ne fournit aucun objet sensible auquel on puisse le rapporter, ce mot ou cette idée sont venus de rien, sont vuides de sens ; il faudroit bannir l'idée de son esprit & le mot de la langue, puisqu'il ne signifieroit rien. Ce principe n'est que l'inverse de l'axiome d'Aristote ; la directe est évidente, il faut donc que l'inverse le soit pareillement.

Comment le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Aristote dans tout son jour ; & comment tous ceux qui, comme lui, ont reconnu l'absurdité du systême des *idées innées*, n'en ont-ils point tiré les conséquences immédiates & nécessaires ? Comment n'ont-ils pas eu le courage d'appliquer ce principe

(74) Ce principe si vrai, si lumineux, si important par les conséquences qui en découlent nécessairement, a été developpé & mis dans tout son jour par l'anonyme qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *incompréhensible*, & *Locke (philosophie de)* : on ne peut rien lire de plus sensé, de plus philosophique & de plus propre à étendre la sphere des idées & du vrai, que ce que ce savant anonyme dit à ce sujet dans les deux articles que je viens d'indiquer, & auxquels je renvoie le lecteur pour ne point trop multiplier les citations. *Note de l'Editeur.*

ſi clair, à toutes les chimeres dont l'eſprit humain s'eſt ſi longtems & ſi vainement occupé? N'ont-ils pas vu que leur principe ſappoit les fondemens de cette Théologie, qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inacceſſibles aux ſens, & dont par conſéquent il leur étoit impoſſible de ſe faire des idées? Mais le préjugé, quand il eſt ſacré ſur-tout, empêche de voir les applications les plus ſimples des principes les plus évidens; en matiere de religion, les plus grands hommes ne ſont ſouvent que des enfans, incapables de preſſentir & de tirer les conſéquences de leurs principes!

M. Locke, & tous ceux qui ont adopté ſon ſyſtême ſi démontré, ou l'axiome d'Ariſtote, auroient dû en conclure que tous les êtres merveilleux dont la Théologie s'occupe ſont de pures chimeres; que *l'eſprit* ou la ſubſtance inétendue & immatérielle, n'eſt qu'une abſence d'idées; enfin ils auroient dû ſentir que cette intelligence ineffable, que l'on place au gouvernail du monde, & dont nos ſens ne peuvent conſtater ni l'exiſtence ni les qualités, eſt un être de raiſon.

Les moraliſtes auroient dû, par la même raiſon, conclure que ce qu'ils nomment *ſentiment moral*, *inſtinct moral*, idées innées de la vertu antérieures à toute expérience, ou aux effets bons ou mauvais qui en réſultent pour nous, ſont des notions chimériques, qui, comme bien d'autres, n'ont que la Théologie pour garant & pour baſe. (48) Avant de juger il faut ſentir, il faut comparer avant de pouvoir diſtinguer le bien du mal.

(48) C'eſt ſur cette baſe théologique ou imaginaire qu'un grand nombre de Philoſophes a prétendu fonder la morale; qui, comme nous le prouverons dans le chapitre XV. ne peut-être fondée que

Pour nous détromper des idées *innées* ou des modifications imprimées à notre ame au moment de sa naissance, il ne s'agit que de remonter à leur source, & nous verrons pour lors que celles qui nous sont familieres & qui se sont comme identifiées avec nous, nous sont venues par quelques-uns de nos sens, se sont gravées quelquefois très difficilement dans notre cerveau, n'ont jamais été fixes, & ont perpétuellement varié en nous: nous verrons que ces prétendues idées, inhérentes à notre ame, sont des effets de l'éducation, de l'exemple & sur-tout de l'habitude, qui par des mouvemens réitérés, fait que notre cerveau se familiarise avec des systêmes & associe d'une certaine maniere ses idées claires ou confuses. En un mot nous prenons pour des idées innées, celles dont nous oublions l'origine; nous ne nous rappellons plus ni l'époque précise ni les circonstances successives où ces idées se sont consignées dans notre tête: parvenus à un certain âge, nous croyons avoir toujours eu les mêmes notions; notre mémoire chargée pour lors d'une multitude d'expériences ou de faits, ne nous rappelle plus ou ne peut plus distinguer les circonstances particulieres qui ont contribué à donner à notre cerveau sa façon d'être & de penser, ses opinions actuelles. Personne de nous ne se souvient de la premiere fois que le mot *Dieu* par exemple a frappé son oreille, des premieres idées qu'il s'en est for-

sur l'intérêt, les besoins, le bien-être de l'homme, connus par l'expérience, dont la nature nous a rendus susceptibles. La morale est une science de faits; c'est la rendre incertaine que de la fonder sur des hypotheses dont nos sens ne peuvent pas constater la réalité, & sur lesquelles les hommes se disputeront sans fin, parce qu'ils ne s'entendront jamais. Dire que les idées de morale sont *innées* ou l'effet d'un *instinct*, c'est prétendre qu'un homme sçait lire avant de connoître les lettres de l'Alphabet.

mées, des premieres penſées que ce ſon a produites en lui: cependant il eſt certain que dès lors nous avons cherché dans la nature quelqu'être à qui rapporter les idées que nous nous en ſommes formées ou que l'on nous en a ſuggérées: accoutumés depuis à entendre toujours parler de Dieu, les perſonnes, les plus éclairées d'ailleurs, regardent quelquefois ſon idée comme infuſe par la nature, tandis qu'elle eſt viſiblement dûe aux peintures que nos parens ou nos inſtituteurs nous en ont faites, & que nous avons enſuite modifiées d'après notre organiſation & nos circonſtances particulieres; c'eſt ainſi que chacun ſe fait un Dieu dont lui-même eſt le modele ou qu'il modifie à ſa maniere. (49)

Nos idées en morale, quoique plus réelles que celles de la Théologie, ne ſont pas plus que les ſiennes, des idées *innées*; les ſentimens moraux, ou les jugemens que nous portons ſur les volontés & les actions des hommes, ſont fondés ſur l'expérience, qui ſeule peut nous faire connoître celles qui ſont utiles ou nuiſibles, vertueuſes ou vicieuſes, honnêtes ou déshonnêtes, dignes d'eſtime ou de blâme. Nos ſentimens moraux ſont les fruits d'une foule d'expériences, ſouvent très longues & très compliquées. Nous les recueillons avec le tems; elles ſont plus ou moins exactes en raiſon de notre organiſation particuliere & des cauſes qui la modifient, enfin nous appliquons ces expériences avec plus ou moins de facilité, ce qui eſt dû à l'habitude de juger. La célérité avec laquelle nous appliquons nos expériences, ou nous jugeons des actions morales des hommes, eſt ce que l'on a nommé *l'inſtinct moral.*

(49) Voyez la II. partie chapitre 4.

Ce que l'on nomme l'*inſtinct* en phyſique, n'eſt que l'effet de quelque beſoin du corps, de quelque attraction ou répulſion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naître, tete pour une premiere fois; on lui met dans la bouche le bout de la mammelle; par l'analogie naturelle qui ſe trouve entre les houpes nerveuſes dont ſa bouche eſt tapiſſée & le lait qui découle du ſein de la nourrice par le bout de cette mammelle, l'enfant preſſe cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre: de tout celà il réſulte une expérience pour l'enfant; bientôt les idées du teton, du lait & du plaiſir s'aſſocient dans ſon cerveau, & toutes les fois qu'il apperçoit le teton, il le ſaiſit par inſtinct & en fait avec promptitude l'uſage auquel il eſt deſtiné.

Ce qui vient d'être dit, peut encore nous faire juger de ces ſentimens prompts & ſubits que l'on a déſignés ſous le nom de *la force du ſang*. Les ſentimens d'amour que les Peres & les Meres ont pour leurs enfans, & que les enfans bien nés ont pour leurs parens, ne ſont point des ſentimens innés, ils ſont des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude dans les cœurs ſenſibles. Ces ſentimens ne ſubſiſtent point dans un grand nombre d'êtres de l'eſpece humaine. Nous ne voyons que trop ſouvent des parens tyranniques occupés à ſe faire des ennemis de leurs enfans, qu'ils ne ſemblent avoir faits que pour être la victime de leurs caprices inſenſés.

Depuis l'inſtant où nous commençons juſqu'à celui où nous ceſſons d'exiſter, nous ſentons, nous ſommes agréablement ou déſagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faiſons des expériences qui produiſent des idées riantes ou

déplaiſantes dans notre cerveau: aucun de nous n'a ces expériences préſentes à la mémoire ou ne s'en repréſente tout le fil; ce ſont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre inſçu dans toutes nos actions; c'eſt pour déſigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont ſouvent nous avons perdu la liaiſon & dont nous ne pouvons quelquefois pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *inſtinct;* il paroit l'effet d'un pouvoir magique & ſurnaturel à la plupart des hommes, c'eſt un mot vuide de ſens pour bien d'autres, mais pour le philoſophe c'eſt l'effet d'un ſentiment très vif, & il conſiſte dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences & d'idées très compliquées. C'eſt le beſoin qui fait l'inſtinct inexplicable que nous voyons dans les animaux, que l'on a ſans raiſon privés d'une ame, tandis qu'ils ſont ſuſceptibles d'une infinité d'actions qui prouvent qu'ils penſent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils ſont ſuſceptibles d'expérience, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour ſatisfaire les beſoins que leur organiſation particuliere leur donne, enfin qu'ils ont des paſſions & qu'ils ſont capables d'être modifiées. (50)

On ſçait les embarras que les animaux ont donnés aux partiſans de la *ſpiritualité:* en effet, en leur accordant une ame ſpirituelle, ils ont craint de les élever à la condition humaine; d'un autre côté, en la leur refuſant, ils autoriſoient leurs ad-

(50) C'eſt le comble de la folie de refuſer les facultés intellectuelles aux animaux, ils ſentent, ils ont des idées, ils jugent & comparent, ils choiſiſſent & déliberent, ils ont de la mémoire, ils montrent de l'amour & de la haine, & ſouvent leurs ſens ſont bien plus fins que les nôtres. Les poiſſons ſe rendent périodiquement à l'endroit où l'on eſt dans l'uſage de leur jetter du pain.

versaires à la refuser pareillement à l'homme qui se trouvoit ainsi ravalé à la condition de l'animal. Les théologiens n'ont jamais sçu se tirer de cette difficulté: Descartes a cru la trancher en disant que les bêtes n'ont point d'ames & sont de pures machines. Il est aisé de sentir l'absurdité de ce principe. Quiconque envisagera la nature sans préjugé, reconnoîtra facilement qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme & la bête, que celle qui est due à la diversité de leur organisation.

Dans quelques êtres de notre espece, qui paroissent doués d'une sensibilité d'organes plus grande que les autres, nous voyons un *instinct* à l'aide duquel ils jugent très promptement des dispositions les plus cachées des personnes, à la seule inspection de leurs traits. Ceux que l'on nomme *Physionomistes* ne sont que des hommes d'un tact plus fin que les autres, qui ont fait des expériences dont ceux-ci, soit par la grossiérete de leurs organes, soit par leur peu d'attention, soit par quelque défaut dans leur sens, sont entiérement incapables; ces derniers ne croient point à la science des physionomies qui leur paroit totalement idéale. Cependant il est certain, que les mouvemens de cette ame, que l'on a fait spirituelle, font des impressions très marquées sur le corps; ces impressions s'étant continuellement réitérées, leurs empreintes doivent rester; ainsi les passions habituelles des hommes se peignent sur leurs visages, & mettent un homme attentif & doué d'un tact fin, à portée de juger très promptement de leur façon d'être, & même de pressentir leurs actions, leurs inclinations, leurs penchans, leur passion dominante, &c. Quoique la science des physionomies paroisse une chimere à bien des gens, il

en eſt peu qui n'aient des idées nettes d'un regard attendri, d'un œil dur, d'un air auſtere, d'un air faux & diſſimulé, d'un viſage ouvert, &c; des yeux fins & exercés acquierent, ſans doute, la faculté de reconnoître les mouvemens cachés de l'ame, aux traces viſibles qu'ils laiſſent ſur un viſage qu'ils ont continuellement modifié. Nos yeux ſubiſſent ſur-tout des changemens très prompts d'après les mouvemens qui s'excitent en nous; ces organes ſi délicats s'alterent viſiblement par les moindres ſecouſſes qu'éprouve notre cerveau. Des yeux ſéreins, nous annoncent une ame tranquille; des yeux hagards nous indiquent une ame inquiete; des yeux enflammés nous annoncent un tempérament colérique & ſanguin; des yeux mobiles nous font ſoupçonner une ame allarmée ou diſſimulée. Ce ſont ces différentes nuances que ſaiſit un homme ſenſible & exercé; & ſur le champ il combine une foule d'expériences acquiſes, pour porter ſon jugement ſur les perſonnes qu'il voit. Son jugement n'a rien de ſurnaturel & de merveilleux, un tel homme ne ſe diſtingue que par la fineſſe de ſes organes, & par la rapidité avec laquelle ſon cerveau remplit ſes fonctions.

Il en eſt de même de quelques êtres de notre eſpece dans leſquels nous trouvons quelquefois une ſagacité extraordinaire, qui paroit divine & miraculeuſe au vulgaire (51). En effet nous voyons des hommes ſuſceptibles d'apprécier, en un clin d'œil, une foule de circonſtances, & de presſentir quelquefois des événemens très éloignés; cette eſpece de talens *prophétiques* n'a rien de ſur-

(51) Il paroit que les plus habiles praticiens dans la médecine ont été des hommes doués d'un tact très fin, ſemblable à celui des phyſionomiſtes, à l'aide duquel ils jugeoient très promptement des maladies & tiroient facilement leurs prognoſtiques.

naturel ; il indique ſeulement de l'expérience & une organiſation très délicate qui les mettent à portée de juger avec facilité des cauſes, & de prévoir leurs effets de très loin. Cette faculté ſe trouve pareillement dans les animaux, qui, beaucoup mieux que les hommes preſſentent les variations de l'air & les changemens du tems. Les oiſeaux ont été long-tems les prophetes & les guides de plusieurs nations qui ſe prétendoient fort éclairées.

C'EST donc à leur organiſation particuliere exercée, que nous devons attribuer les facultés merveilleuſes qui diſtinguent quelques êtres. *Avoir de l'inſtinct*, ne ſignifie que juger promptement & ſans avoir beſoin de faire de longs raiſonnemens. Nos idées ſur le vice & la vertu ne ſont point des idées *innées*; elles ſont acquiſes comme toutes les autres, & les jugemens que nous en portons ſont fondés ſur des expériences vraies ou fauſſes qui dépendent de notre conformation, & des habitudes qui nous ont modifiés. L'enfant n'a point d'idées de la Divinité ni de la vertu ; c'eſt de celui qui l'inſtruit, qu'il reçoit ces idées ; il en fait un uſage plus ou moins prompt, ſuivant que ſon organiſation naturelle ou ſes diſpoſitions ont été plus ou moins exercées. La nature nous donne des jambes, la nourrice nous apprend à nous en ſervir, leur agilité dépend de leur conformation naturelle & de la maniere dont nous les avons exercées.

CE que l'on appelle le *goût* dans les beaux arts n'eſt dû pareillement qu'à la fineſſe de nos organes exercés par l'habitude de voir, de comparer & de juger certains objets, d'où réſulte dans quelques hommes la faculté d'en juger très promptement ou d'en ſaiſir en un clin d'œil les rapports &

l'ensemble. C'est à force de voir, de sentir, de mettre les objets en expérience, que nous apprenons à les connoitre ; c'est à force de réitérer ces expériences que nous acquérons le pouvoir & l'habitude de les juger avec célérité. Mais ces expériences ne nous sont point *innées ;* nous n'en avons point fait avant de naître, nous ne pouvons ni penser, ni juger, ni avoir d'idées, avant que d'avoir senti; nous ne pouvons ni aimer ni haïr, ni approuver ni blâmer, avant que d'avoir été agréablement ou désagréablement remués. C'est néanmoins ce que doivent supposer ceux qui veulent nous faire admettre des notions *innées*, des opinions infuses par la nature, soit dans la morale, soit dans la Théologie, soit dans quelque science que ce puisse être. Pour que notre esprit pense & s'occupe d'un objet, il faut qu'il connoisse ses qualités; pour qu'il ait connoissance de ces qualités, il faut que quelques-uns de nos sens en aient été frappés; les objets dont nous ne connoissons aucunes qualités sont nuls ou n'existent point pour nous.

ON nous dira peut-être que le consentement universel des hommes sur certaines propositions, comme celle que *le tout est plus grand que sa partie*, & comme toutes les démonstrations géométriques, semble supposer en eux certaines notions premieres, innées, non acquises. On peut répondre que ces notions sont toujours acquises, & sont des fruits d'une expérience plus ou moins prompte : il faut avoir comparé le tout à sa partie, avant d'être convaincu que le tout est plus grand que sa partie. L'homme n'apporte point en naissant l'idée que deux & deux font quatre, mais il en est très promptement convaincu. Il faut avoir

comparé, avant de porter aucun jugement quelconque.

Il est évident que ceux qui ont supposé des idées innées ou des notions inhérentes à notre être, ont confondu l'organisation de l'homme ou ses dispositions naturelles avec l'habitude qui le modifie, & le plus ou le moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences & pour les appliquer dans ses jugemens. Un homme qui a du goût en peinture, a sans doute apporté en naissant des yeux plus fins & plus pénétrans qu'un autre; mais ces yeux ne le feront point juger avec promptitude, s'il n'a point eu occasion de les exercer; bien plus, à quelques égards, les dispositions que nous nommons *naturelles*, ne peuvent être elles mêmes regardées comme *innées*. L'homme n'est point à vingt ans le même qu'il étoit en venant au monde; les causes physiques qui agissent continuellement sur lui, influent nécessairement sur son organisation, & font que ses dispositions naturelles ne sont point elles-mêmes dans un tems, ce qu'elles étoient dans un autre (52). Nous voyons tous les jours des enfans montrer jusqu'à un certain âge beaucoup d'esprit, de facilité, d'aptitude aux sciences, & finir par tomber dans la stupidité. Nous en voyons d'autres qui, après avoir montré dans l'enfance des dispositions peu favorables, se développent par la suite & nous étonnent par des qualités dont nous les avions jugé peu susceptibles; il vient un moment où leur esprit fait usage d'une

(52) „ Nous pensons, dit la Motte le Vayer, bien autrement dans „ un tems qu'en un autre; jeunes que vieux; affamés que rassasiés; „ de nuit que de jour; fâchés que joyeux, variant ainsi à toute „ heure par mille autres circonstances qui nous tiennent en une „ perpétuelle inconstance & instabilité." *Voyez le banquet sceptique pag* 17.

foule d'expériences qu'il avoit amaſſées ſans s'en appercevoir, & pour ainſi dire à ſon inſçu.

Ainsi, on ne peut trop le répéter, toutes les idées, les notions, les façons d'être & de penſer des hommes ſont acquiſes. Notre eſprit ne peut agir & s'exercer que ſur ce qu'il connoît, & il ne peut connoître bien ou mal, que les choſes qu'il a ſenties. Les idées qui ne ſuppoſent hors de nous aucun objet matériel qui en ſoit le modele, ou auquel on puiſſe les rapporter, & qu'on a nommées *idées abſtraites*, ne ſont que des façons dont notre organe intérieur enviſage ſes propres modifications, dont il choiſit quelques-unes ſans avoir égard aux autres. Les mots que nous employons pour déſigner ces idées, tels que ceux de *bonté*, de *beauté*, *d'ordre*, *d'intelligence*, de *vertu*, &c. ne nous offrent aucun ſens, ſi nous ne les rapportons ou ſi nous ne les appliquons à des objets, que nos ſens nous ont montré ſuſceptibles de ces qualités, ou à des façons d'être & d'agir qui nous ſont connues. Qu'eſt-ce que me repréſente le mot vague de *beauté*, ſi je ne l'attache à quelque objet qui a frappé mes ſens d'une façon particuliere, & auquel en conſéquence j'ai attribué cette qualité? Qu'eſt-ce que me repréſente le mot *intelligence*, ſi je ne l'attache à une façon d'être & d'agir déterminée? Le mot *ordre* ſignifie-t-il quelque choſe, ſi je ne le rapporte à une ſuite d'actions ou de mouvemens qui m'affectent d'une certaine maniere? Le mot *vertu* n'eſt-il pas vuide de ſens, ſi je ne l'applique à des diſpoſitions dans les hommes qui produiſent des effets connus, différens de ceux qui partent d'autres diſpoſitions contraires? Qu'eſt-ce que les mots *douleur* & *plaiſir* offrent à mon eſprit au moment où mes organes

né

ne souffrent ni ne jouissent, sinon des façons d'être dont j'ai été affecté, dont mon cerveau conserve la réminiscence ou l'impression, & que l'expérience m'a montrées comme utiles ou nuisibles; mais quand j'entends prononcer les mots *spiritualité*, *immatérialité*, *incorporéité*, *divinité*, &c. ni mes sens, ni ma mémoire ne me sont d'aucun secours; ils ne me fournissent aucun moyen d'avoir l'idée de ces qualités ni des objets auxquels je dois les appliquer; dans ce qui n'est point matiere, je ne vois que le néant & le vuide, qui ne peut être susceptible d'aucunes qualités.

TOUTES les erreurs & les disputes des hommes viennent de ce qu'ils ont renoncé à l'expérience & au temoignage de leurs sens, pour se laisser guider par des notions, qu'ils ont cru *infuses* ou *innées*, quoiqu'elles ne fussent réellement que les effets d'une imagination troublée, des préjugés dont leur enfance s'est imbue, avec lesquels l'habitude les a familiarisés, & que l'autorité les a forcés de conserver. Les langues se sont remplies de mots abstraits auxquels l'on attache des idées vagues & confuses, & dont, quand on veut les examiner, l'on ne trouve aucun modele dans la nature, ni d'objets auxquels on puisse les attacher. Quand on se donne la peine d'analyser les choses, on est tout surpris de voir que les mots qui sont continuellement dans la bouche des hommes, ne présentent jamais une idée fixe & déterminée: nous les voyons sans cesse parler d'*esprits*, d'*ame* & de ses facultés, de *divinité* & de ses attributs, d'*espace*, de *durée*, d'*immensité*, d'*infinité*, de *perfection*, de *vertu*, de *raison*, de *sentiment*, d'*instinct* & de *goût*, &c. sans qu'ils puissent nous dire précisément ce qu'ils entendent par ces mots.

Cependant les mots ne ſemblent inventés que pour être les images des choſes, ou pour peindre à l'aide des ſens, des objets connus que l'eſprit puiſſe juger, apprécier, comparer & méditer.

PENSER à des objets qui n'ont agi ſur aucun de nos ſens, c'eſt penſer à des mots, c'eſt rêver à des ſons; c'eſt chercher dans ſon imagination des objets auxquels on puiſſe les attacher. Aſſigner des qualités à ces mêmes objets, c'eſt, ſans doute, redoubler d'extravagance. Le mot *Dieu* eſt deſtiné à me repréſenter un objet qui ne peut agir ſur aucun de mes organes, & dont par conſéquent il m'eſt impoſſible de conſtater ni l'exiſtence ni les qualités: cependant pour ſuppléer aux idées qui me manquent, mon imagination, à force de ſe creuſer, compoſera un tableau quelconque, avec les idées ou couleurs qu'elle eſt toujours forcée d'emprunter des objets que je connois par mes ſens. En conſéquence je me peindrai ce Dieu ſous les traits d'un vieillard vénérable, ou ſous ceux d'un monarque puiſſant, ou ſous ceux d'un homme irrité, &c. l'on voit que c'eſt évidemment l'homme & quelques unes de ſes qualités qui ont ſervi de modele à ce tableau. Mais ſi l'on me dit que ce Dieu eſt un pur eſprit, qu'il n'a point de corps, qu'il n'a point d'étendue, qu'il n'eſt point contenu dans l'eſpace, qu'il eſt hors de la nature qu'il meut, &c. me voilà replongé dans le néant, mon eſprit ne ſçait plus ſur quoi il médite, il n'a plus aucune idée. Voilà, comme nous le verrons par la ſuite la ſource des notions informes que les hommes ſe feront toujours ſur la divinité; ils l'anéantiſſent eux-mêmes à force de raſſembler en elle des qualités incompatibles & des attributs contradictoires. (53) En lui don-

(53) Voyez partie II. Chap. 4.

nant des qualités morales & connues, ils en font un homme; en lui assignant les attributs négatifs de la Théologie, ils en font une chimere; ils détruisent toutes les idées antécédentes, ils en font un pur néant. D'où l'on voit que les sciences sublimes que l'on nomme *Théologie*, *Psychologie*, *Métaphysique* deviennent de pures sciences de mots; la morale & la politique, que trop souvent elles infectent, deviennent pour nous des énigmes inexplicables, dont il n'y a que l'étude de la nature qui puisse nous tirer.

Les hommes ont besoin de la vérité; elle consiste à connoître les vrais rapports qu'ils ont avec les choses qui peuvent influer sur leur bien être: ces rapports ne sont connus qu'à l'aide de l'expérience; sans expérience il n'est point de raison; sans raison nous ne sommes que des aveugles qui se conduisent au hasard. Mais comment acquérir de l'expérience sur des objets idéaux que jamais nos sens ne peuvent ni connoître ni examiner? Comment nous assûrer de l'existence & des qualités d'êtres que nous ne pouvons sentir? Comment juger si ces objets nous sont favorables ou nuisibles? Comment sçavoir ce que nous devons aimer ou haïr, chercher ou fuir, éviter ou faire? C'est pourtant de ces connoissances que notre sort dépend dans ce monde, le seul dont nous ayons idée; c'est sur ces connoissances que toute morale est fondée. D'où l'on voit qu'en faisant intervenir dans la morale ou dans la science des rapports certains & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine, les notions vagues de la théologie; ou en fondant cette morale sur des êtres chimériques qui n'existent que dans notre imagination, on rend cette morale incertaine & arbi-

traire, on l'abandonne aux caprices de l'imagination, on ne lui donne aucune base solide.

Des êtres essentiellement différens pour l'organisation naturelle, pour les modifications qu'ils éprouvent, pour les habitudes qu'ils contractent, pour les opinions qu'ils acquierent, doivent penser différemment. Le tempérament, comme on a vu, décide des qualités mentales des hommes, & ce tempérament lui-même est diversement modifié chez eux: d'où il suit nécessairement que leur imagination ne peut être la même, ni leur créer les mêmes phantômes. Chaque homme est un tout lié, dont toutes les parties ont une correspondance nécessaire. Des yeux différens doivent voir différemment & donner des idées très variées sur les objets, même réels, qu'ils envisagent. Que sera-ce donc si les objets n'agissent sur aucun des sens! Tous les individus de l'espece ont en gros les mêmes idées des substances qui agissent vivement sur leurs organes, ils sont tous assez d'accord sur quelques qualités qu'ils apperçoivent à peu près de la même maniere; je dis, *à-peu-près*, parce que l'intelligence, la notion, la conviction d'aucune proposition, quelque simple, évidente & claire qu'on la suppose, ne sont ni ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux hommes. En effet un homme n'étant point un autre homme, le premier ne peut avoir rigoureusement & mathématiquement la même notion de l'unité, par exemple, que le second, vû qu'un effet identique ne peut être le résultat de deux causes différentes. Ainsi lorsque les hommes sont d'accord dans leurs idées, leurs façons de penser, leurs jugemens, leurs passions, leurs desirs & leurs

goûts, leur consentement ne vient point de ce qu'ils voient ou sentent les mêmes objets précisément de la même maniere, mais à-peu-près de la même maniere, & de ce que leur langue n'est ni ne peut être assez abondante en nuances pour désigner les différences imperceptibles qui se trouvent entre leurs façons de voir & de sentir. Chaque homme a, pour ainsi dire, une langue pour lui tout seul, & cette langue est incommunicable aux autres. Quel accord peut-il donc y avoir entre eux, lorsqu'ils s'entretiennent d'êtres qu'ils ne connoissent que par leur imagination? Cette imagination dans un individu peut-elle être jamais la même que dans un autre? Comment peuvent-ils s'entendre, lorsqu'à ces mêmes êtres ils assignent des qualités qui ne sont dues qu'à la maniere dont leur cerveau est affecté?

Exiger d'un homme qu'il pense comme nous, c'est exiger qu'il soit organisé comme nous; qu'il ait été modifié comme nous dans tous les instans de sa durée; qu'il ait reçu le même tempérament, la même nourriture, la même éducation; en un mot, c'est exiger qu'il soit nous-mêmes. Pourquoi ne point exiger qu'il ait les mêmes traits? Est-il plus le maître de ses opinions? Ses opinions ne sont-elles pas des suites nécessaires de sa nature & des circonstances particulieres qui ont, dès l'enfance, nécessairement influé sur sa façon de penser & d'agir? Si l'homme est un tout lié, dès qu'un seul de ses traits differe des nôtres, ne devrions-nous pas en conclure que son cerveau ne peut ni penser, ni associer des idées, ni imaginer ou rêver de la même façon que le nôtre?

La diversité des tempéramens des hommes est la source naturelle & nécessaire de la diversité de

leurs paſſions, de leurs goûts, de leurs idées de bonheur, de leurs opinions en tout genre. Ainſi cette même diverſité ſera la ſource fatale de leurs diſputes, de leurs haines & de leurs injuſtices, toutes les fois qu'ils raiſonneront ſur des objets inconnus, auxquels ils attacheront la plus grande importance. Jamais ils ne s'entendront en parlant ni d'une ame ſpirituelle, ni d'un Dieu immatériel diſtingué de la nature; ils ceſſeront dès lors de parler la même langue, & jamais ils n'attacheront les mêmes idées aux mêmes mots. Qu'elle ſera la meſure commune pour décider quel eſt celui qui penſe avec le plus de juſteſſe, dont l'imagination eſt la mieux réglée, dont les connoiſſances ſont les plus ſûres, lorſqu'il s'agit d'objets que l'expérience ne peut examiner, qui échappent à tous nos ſens, qui n'ont point de modeles & qui ſont au deſſus de la raiſon? Chaque homme, chaque légiſlateur, chaque ſpéculateur, chaque peuple ſe ſont toujours formé des idées diverſes de ces choſes, & chacun a cru que ſes rêveries propres devoient être préférées à celles des autres, qui lui ont paru auſſi abſurdes, auſſi ridicules, auſſi fauſſes que les ſiennes leur pouvoient paroître. Chacun tient à ſes opinions, parce que chacun tient à ſa propre façon d'être, & croit que ſon bonheur dépend de ſon attachement à ſes préjugés, qu'il n'adopte jamais, que parce qu'il les croit utiles à ſon bien être. Propoſez à un homme fait de changer ſa religion pour la vôtre; il croira que vous êtes un inſenſé; vous ne ferez qu'exciter ſon indignation & ſon mépris; il vous propoſera à ſon tour de prendre ſes propres opinions; après bien des raiſonnemens vous vous traiterez tous deux de gens abſurdes & opiniâtres, & le moins fol ſera celui qui cédera le premier. Mais

si les deux adversaires s'échauffent dans la dispute (ce qui arrive toujours quand on suppose la matiere importante, ou quand on veut défendre la cause de son amour propre) dès lors les passions s'aiguisent; la querelle s'anime, les disputants se haïssent & finissent par se nuire. C'est ainsi que pour des opinions futiles nous voyons le bramine mépriser & haïr le mahométan, qui l'opprime & le dédaigne; nous voyons le chrétien persécuter & brûler le juif, dont il tient sa religion; nous voyons les chrétiens ligués contre l'incrédule, & suspendre, pour le combattre, les disputes sanglantes & cruelles qui subsistent toujours entre eux.

Si l'imagination des hommes étoit la même, les chimeres qu'elle enfanteroit seroient les mêmes par-tout; il n'y auroit point de disputes entre eux, s'ils rêvoient tous de la même maniere; ils s'en épargneroient un grand nombre, si leur esprit ne s'occupoit que des êtres possibles à connoître, dont l'existence fût constatée, dont on fût à portée de découvrir les qualités véritables par des expériences sûres & réitérées. Les systêmes de la physique ne sont sujets à dispute, que lorsque les principes dont on part ne sont point assez constatés; peu à peu l'expérience en montrant la vérité met fin à ces querelles. Il n'y a point de disputes entre les géometres sur les principes de leur science; il ne s'en éleve que quand les suppositions sont fausses, ou les objets trop compliqués. Les Théologiens n'ont tant de peine à convenir entre eux, que parce que dans leurs disputes ils partent sans cesse, non de propositions connues & examinées, mais des préjugés dont ils se sont imbus dans l'éducation, dans l'Ecole, dans les livres, &c.: ils raisonnent continuellement, non sur des objets réels

ou dont l'existence soit démontrée, mais sur des êtres imaginaires, dont jamais ils n'ont examiné la réalité; ils se fondent, non sur des faits constants, sur des expériences avérées, mais sur des suppositions dépourvues de solidité. Trouvant ces idées établies de longue main, & que très peu de gens refusent de les admetre, ils les prennent pour des vérités incontestables, que l'on doit recevoir sur l'énoncé; & lorsqu'ils y attachent une grande importance, ils s'irritent contre la témérité de ceux qui ont l'audace d'en douter, ou même de les examiner.

Si l'on eût mis les préjugés à l'écart, on eût découvert que les objets qui ont fait naître les plus affreuses & les plus sanglantes disputes parmi les hommes, sont des chimeres; l'on eût trouvé qu'ils se battoient & s'égorgeoient pour des mots vuides de sens; ou du moins l'on eût appris à douter, & l'on eût renoncé à ce ton impérieux & dogmatique qui veut forcer les hommes à se réunir d'opinions. La réflexion la plus simple eût montré la necessité de la diversité des opinions & des imaginations des hommes, qui dépendent nécessairement de leur conformation naturelle diversement modifiée, & qui influent nécessairement sur leurs pensées, leurs volontés & leurs actions. Enfin si l'on consultoit la morale & la droite raison, tout devroit prouver à des êtres qui se disent raisonnables, qu'ils sont faits pour penser diversement, sans cesser pour celà de vivre paisiblement, de s'aimer, de se prêter des secours mutuels, quelques soient leurs opinions sur des êtres impossibles à connoître ou à voir des mêmes yeux. Tout devroit convaincre de la tyrannique déraison, de l'injuste violence, & de l'inutile cruauté de

ces hommes de ſang, qui perſécutent leurs ſemblables pous les forcer de plier ſous leurs opinions; tout devroit ramener les mortels à la douceur, à l'indulgence, à la tolérance; vertus, ſans doute, plus évidement néceſſaires à la ſociété, que les ſpéculations merveilleuſes qui la diviſent & la portent ſouvent à égorger les prétendus ennemis de ſes opinions révérées.

L'ON voit donc de quelle importance il eſt pour la morale, d'examiner les idées auquelles on eſt convenu d'attacher tant de valeur, & auxquelles, ſur les ordres fantaſques & cruels de leurs guides, les mortels ſacrifient continuellement & leur propre bonheur & la tranquillité des nations. Que l'homme rendu à l'expérience, à la nature, à la raiſon ne s'occupe donc plus que d'objets réels & utiles à ſa félicité. Qu'il étudie la nature, qu'il s'étudie lui-même; qu'il apprenne à connoître les liens qui l'uniſſent à ſes pareils, qu'il briſe ſes liens fictifs qui l'enchaînent à des phantômes. Si toutefois ſon imagination a beſoin de ſe repaître d'illuſions, s'il tient à ſes opinions, ſi ces préjugés lui ſont chers, qu'il permette du moins à d'autres d'errer à leur maniere ou de chercher la vérité, & qu'il ſe ſouvienne toujours que toutes les opinions, les idées, les ſyſtêmes, les volontés & les actions des hommes ſont des ſuites néceſſaires de leur tempérament, de leur nature & des cauſes qui les modifient conſtamment ou paſſagérement, vérité que nous allons prouver encore dans le chapitre ſuivant: l'homme n'eſt pas plus libre de penſer que d'agir.

CHAPITRE XI.

Du systême de la liberté de l'homme.

CEUX qui ont prétendu que l'ame étoit distinguee du corps, étoit immatérielle, tiroit ses idées de son propre fond, agissoit par elle-même & sans le secours des objets extérieurs, par une suite de leur systême, l'ont affranchie des loix physiques suivant lesquelles, tous les êtres que nous connoissons, sont obligés d'agir. Ils ont cru que cette ame étoit maîtresse de son sort, pouvoit régler ses propres opérations, déterminer ses volontés par sa propre énergie, en un mot, ils ont prétendu que l'homme étoit libre.

NOUS avons déjà suffisamment prouvé que cette ame n'étoit que le corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette ame, quand même on la supposeroit immatérielle, étoit perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps, soumise à tous ses mouvemens sans lesquels elle resteroit inerte & morte; parconséquent elle est soumise à l'influence des causes matérielles & physiques qui remuent ce corps, dont la façon d'être, soit habituelle soit passagere, dépend des élémens matériels qui forment son tissu, qui constituent son tempérament, qui entrent en lui par la voie des alimens, qui le pénétrent & l'entourent. Nous avons expliqué d'une maniere purement physique & naturelle le méchanis-

me qui conſtitue les facultés que l'on nomme *intellectuelles* & les qualités que l'on appelle *morales*. Nous avons prouvé en dernier lieu que toutes nos idées, nos ſyſtêmes, nos affections, les notions vraies ou fauſſes que nous nous formons, ſont dûes à nos ſens matériels & phyſiques. Ainſi l'homme eſt un être phyſique; de quelque façon qu'on le conſidere il eſt lié à la nature univerſelle, & ſoumis aux loix néceſſaires & immuables qu'elle impoſe à tous les êtres qu'elle renferme, d'après l'eſſence particuliere ou les propriétés qu'elle leur donne, ſans les conſulter. Notre vie eſt une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la ſurface de la terre ſans jamais pouvoir nous en écarter un inſtant. Nous naiſſons ſans notre aveu, notre organiſation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement, nos habitudes ſont au pouvoir de ceux qui nous les font contracter, nous ſommes ſans ceſſe modifiés par des cauſes, ſoit viſibles ſoit cachées, qui reglent néceſſairement notre façon d'être, de penſer & d'agir. Nous ſommes bien ou mal, heureux ou malheureux, ſages ou inſenſés, raiſonnables ou déraiſonnables, ſans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états. Cependant malgré les entraves continuelles qui nous lient, on prétend que nous ſommes libres, ou que nous déterminons nos actions & notre ſort, indépendamment des cauſes qui nous remuent.

QUELQUE peu fondée que ſoit cette opinion, dont tout devroit nous détromper, elle paſſe aujourd'hui dans l'eſprit d'un grand nombre de perſonnes, très éclairées d'ailleurs, pour une vérité inconteſtable; elle eſt la baſe de la religion, qui, ſuppoſant des rapports entre l'homme & l'être in-

connu qu'elle met au-dessus de la nature, n'a pu imaginer qu'il pût mériter ou démériter de cet être, s'il n'étoit libre dans ses actions. On a cru la société intéressée à ce systême, parce qu'on a supposé que si toutes les actions des hommes étoient regardées comme nécessaires, l'on ne seroit plus en droit de punir celles qui nuisent à leurs associés. Enfin la vanité humaine s'accommoda, sans doute, d'une hypothese qui sembloit distinguer l'homme de tous les autres êtres physiques, en assignant à notre espece l'appanage spécial d'une indépendance totale des autres causes, dont, pour peu que l'on réfléchisse, nous sentirons l'impossibilité.

Partie subordonnée d'un grand tout, l'homme est forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre, il faudroit qu'il fût tout seul plus fort que la nature entiere, ou il faudroit qu'il fût hors de cette nature, qui toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir & de concourir à son action générale, ou, comme on l'a dit ailleurs, de conserver sa vie agissante par les actions ou les mouvemens que tous les êtres produisent en raison de leurs énergies particulieres soumises à des loix fixes, éternelles, immuables. Pour que l'homme fût libre, il faudroit que tous les êtres perdissent leurs essences pour lui, il faudroit qu'il n'eût plus de sensibilité physique, qu'il ne connût plus ni le bien ni le mal, ni le plaisir ni la douleur. Mais dès lors il ne seroit plus en état ni de se conserver, ni de rendre son existence heureuse; tous les êtres devenus indifférens pour lui, il n'auroit plus de choix, il ne sçauroit plus ce qu'il doit aimer ou craindre, chercher ou éviter. En un mot l'homme seroit un être dénaturé ou

totalement incapable d'agir de la maniere que nous lui connoiſſons.

S'IL eſt de l'eſſence actuelle de l'homme de tendre au bien être ou de vouloir ſe conſerver; ſi tous les mouvemens de ſa machine ſont des ſuites néceſſaires de cette impulſion primitive; ſi la douleur l'avertit de ce qu'il doit éviter; ſi le plaiſir lui annonce ce qu'il doit appéter, il eſt de ſon eſſence d'aimer ce qui excite ou ce dont il attend des ſenſations agréables, & de haïr ce qui lui procure ou lui fait craindre des impreſſions contraires. Il faut néceſſairement qu'il ſoit attiré ou que ſa volonté ſoit déterminée par les objets qu'il juge utiles, & repouſſée par ceux qu'il croit nuiſibles à ſa façon permanente ou paſſagere d'exiſter. Ce n'eſt qu'à l'aide de l'expérience que l'homme acquiert la faculté de connoître ce qu'il doit aimer ou craindre; ſes organes ſont-ils ſains? ſes expériences ſeront vraies; il aura de la raiſon, de la prudence, de la prévoyance; il preſſentira des effets ſouvent très éloignés; il ſçaura que ce qu'il juge quelquefois être un bien, peut devenir un mal par ſes conſéquences néceſſaires ou probables, & que ce qu'il ſçait être un mal paſſager, peut lui procurer pour la ſuite un bien ſolide & durable. C'eſt ainſi que l'expérience nous fait connoître que l'amputation d'un membre doit cauſer une ſenſation douloureuſe; en conſéquence nous ſommes forcés de craindre cette opération ou d'éviter la douleur; mais ſi l'expérience nous a montré que la douleur paſſagere que cette amputation cauſe, peut nous ſauver la vie; notre conſervation nous étant chere, nous ſommes forcés de nous ſoumettre à cette douleur momentanée, dans la vue d'un bien qui la ſurpaſſe.

La volonté, comme on l'a dit ailleurs, eſt une modification dans le cerveau par laquelle il eſt diſpoſé à l'action, ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir. Cette volonté eſt néceſſairement déterminée par la qualité bonne ou mauvaiſe, agréable ou déſagréable de l'objet ou du motif qui agit ſur nos ſens, ou dont l'idée nous reſte & nous eſt fournie par la mémoire. En conſéquence nous agiſſons néceſſairement, notre action eſt une ſuite de l'impulſion que nous avons reçue de ce motif, de cet objet ou de cette idée qui ont modifié notre cerveau ou diſpoſé notre volonté; lorſque nous n'agiſſons point, c'eſt qu'il ſurvient quelque nouvelle cauſe, quelque nouveau motif, quelque nouvelle idée qui modifie notre cerveau d'une maniere différente, qui lui donne une nouvelle impulſion, une nouvelle volonté, d'après laquelle ou elle agit, ou ſon action eſt ſuſpendue. C'eſt ainſi que la vue d'un objet agréable ou ſon idée déterminent notre volonté à agir pour nous le procurer; mais un nouvel objet ou une nouvelle idée anéantiſſent l'effet des premiers, & empêchent que nous n'agiſſions pour nous le procurer. Voilà comme la réflexion, l'expérience, la raiſon arrêtent ou ſuſpendent néceſſairement les actes de notre volonté; ſans celà elle eût néceſſairement ſuivi les premieres impulſions qui la portoient vers un objet deſirable. En tout celà nous agiſſons toujours ſuivant des loix néceſſaires.

Lorsque tourmenté d'une ſoif ardente, je me figure en idée, ou j'apperçois réellement une fontaine dont les eaux pures pourroient me déſaltérer, ſuis-je maître de deſirer ou de ne point deſirer l'objet qui peut ſatisfaire un beſoin ſi vif dans

l'état ou je ſuis? on conviendra, ſans doute, qu'il m'eſt impoſſible de ne point vouloir le ſatisfaire; mais l'on me dira que ſi l'on m'annonce en ce moment que l'eau que je deſire eſt impoiſonnée, malgré ma ſoif, je ne laiſſerai pas de m'en abſtenir, & l'on en conclura fauſſement que je ſuis libre. En effet, de même que la ſoif me déterminoit néceſſairement à boire, avant que de ſçavoir que cette eau fût empoiſonnée, de même cette nouvelle découverte me détermine néceſſairement à ne pas boire; alors le deſir de me conſerver anéantit ou ſuſpend l'impulſion primitive que la ſoif donnoit à ma volonté; ce ſecond motif devient plus fort que le premier, la crainte de la mort l'emporte néceſſairement ſur la ſenſation pénible que la ſoif me faiſoit éprouver.. Mais, direz-vous, ſi la ſoif eſt bien ardente, ſans avoir égard au danger, un imprudent pourra riſquer de boire cette eau; dans ce cas la premiere impulſion reprendra le deſſus & le fera agir néceſſairement, vû qu'elle ſe trouvera plus forte que la ſeconde. Cependant dans l'un & l'autre cas, ſoit que l'on boive de cette eau, ſoit qu'on n'en boive pas, ces deux actions ſeront également néceſſaires, elles ſeront des effets du motif qui ſe trouvera le plus puiſſant & qui agira le plus fortement ſur la volonté.

Cet exemple peut ſervir à expliquer tous les phénomenes de la volonté. La volonté, ou plutôt le cerveau, ſe trouve alors dans le même cas qu'une boule, qui, quoiqu'elle ait reçu une impulſion qui la pouſſoit en droite ligne, eſt dérangée de ſa direction, dès qu'une force plus grande que la premiere l'oblige à en changer. Celui qui boit de l'eau qu'on lui dit empoiſonnée nous paroit un inſenſé, mais les actions des inſenſés ſont

aussi nécessaires que celle des gens les plus prudents. Les motifs qui déterminent le voluptueux & le débauché à risquer leur santé, sont aussi puissants, & leurs actions sont aussi nécessaires, que ceux qui déterminent l'homme sage à ménager la sienne. Mais, insisterez-vous, l'on peut parvenir à engager un débauche à changer de conduite; cela signifie, non qu'il est libre, mais que l'on peut trouver des motifs assez puissans pour anéantir l'effet de ceux qui agissoient auparavant sur lui, & pour lors ces nouveaux motifs détermineront sa volonté, aussi nécessairement que les premiers, à la conduite nouvelle qu'il tiendra.

Lorsque l'action de la volonté est suspendue, on dit que *nous délibérons*; ce qui arrive lorsque deux motifs agissent alternativement sur nous. *Délibérer*, c'est aimer & haïr alternativement; c'est être successivement attiré & repoussé; c'est être remué tantôt par un motif tantôt par un autre. Nous ne délibérons que lorsque nous ne connoissons point assez les qualités des objets qui nous remuent, ou lorsque l'expérience ne nous a point suffisamment appris les effets plus ou moins éloignés que nos actions produiront sur nous-mêmes. Je veux sortir pour prendre l'air; mais le tems est incertain; je délibere en conséquenee; je pese les différens motifs qui poussent alternativement ma volonté à sortir ou à ne pas sortir; je suis à la fin déterminé par le motif le plus probable, celui-ci me tire de mon indécision & il entraîne nécessairement ma volonté soit à sortir, soit à rester: ce motif est toujours l'avantage présent ou éloigné que je trouve dans l'action à laquelle je me resous.

Notre

Notre volonté est souvent suspendue entre deux objets dont la présence ou l'idée nous remuent alternativement; alors nous attendons pour agir que nous ayons contemplé les objets qui nous sollicitent à des actions différentes, ou les idées qu'ils ont laissées dans notre cerveau. Nous comparons alors ces objets ou ces idées, mais dans le tems même de la délibération, durant la comparaison & ces alternatives d'amour ou de haine qui se succedent quelquefois avec la plus grande rapidité, nous ne sommes point libres un instant; le bien ou le mal que nous croyons trouver successivement dans les objets, sont des motifs nécessaires de ces volontés momentanées, de ces mouvemens rapides d'amour ou de crainte que nous éprouvons tant que dure notre incertitude. D'où l'on voit que la délibération est nécessaire, que l'incertitude est nécessaire; &, quelque parti que nous prenions à la suite de la délibération, ce sera toujours nécessairement celui que nous aurons bien ou mal jugé devoir probablement être le plus avantageux pour nous.

Lorsque l'ame est frappée par deux motifs qui agissent alternativement sur elle ou qui la modifient successivement, elle délibere; le cerveau est dans une espece d'équilibre accompagné d'oscillations perpétuelles, tantôt vers un objet, & tantôt vers un autre, jusqu'à ce que objet qui l'entraîne le plus fortement, le tire de cette suspension qui constitue l'indécision de notre volonté. Mais lorsque le cerveau est poussé à la fois par des causes également fortes qui le meuvent suivant des directions opposées, d'après la loi générale de tous les corps, quand ils sont frappés également par ces forces contraires, il s'arrête, il est *in nisu*, il

ne peut ni vouloir ni agir, il attend qu'une des deux causes qui le meuvent, ait pris assez de force pour déterminer sa volonté, pour l'attirer d'une maniere qui l'emporte sur les efforts de l'autre cause.

Ce méchanisme si simple & si naturel suffit pour nous faire connoître pourquoi l'incertitude est pénible, & la suspension est toujours un état violent pour l'homme. Le cerveau, cet organe si délicat & si mobile, éprouve alors des modifications très rapides qui le fatiguent; ou, lorsqu'il est poussé en des sens contraires par des causes également fortes, il souffre une sorte de compression qui l'empêche d'agir avec l'activité qui lui convient pour la conservation de l'ensemble, & pour se procurer ce qui est avantageux. Ce méchanisme explique encore l'irrégularité, l'inconséquence, l'inconstance des hommes, & nous rend raison de leur conduite qui paroît souvent un mystere inexplicable, & qui l'est en effet dans les systêmes reçus. En consultant l'expérience, nous trouverons que nos ames sont soumises aux mêmes loix physiques que les corps matériels. Si la volonté de chaque individu n'étoit, dans un tems donné, mue que par une seule cause ou passion, rien ne seroit plus aisé que de pressentir ses actions; mais son cœur est souvent assailli par des motifs ou des forces contraires, qui agissent à la fois ou successivement sur lui. C'est alors que son cerveau est ou tiraillé dans des directions opposées qui le fatiguent, ou bien il est dans un état de compression qui le gêne & qui le prive de toute activité. Tantôt il est dans une inaction incommode & totale, tantôt il est le jouet des secousses alternatives qu'il est forcé d'éprouver. Tel est, sans doute, l'état où paroît se trouver celui qu'une passion vive sollicite au

crime, tandis que la crainte lui en montre les dangers. Tel eſt encore l'état de celui que le remors empêche de jouir des objets que le crime lui a fait obtenir par des travaux continuels de ſon ame déchirée ; &c.

Si les forces ou cauſes, ſoit extérieures, ſoit internes qui agiſſent ſur l'eſprit de l'homme tendent vers des points différens, ſon ame ou ſon cerveau, ainſi que tous les corps, prendra une direction moyenne entre l'une & l'autre force ; &, en raiſon de la violence avec laquelle l'ame eſt pouſſée, l'état de l'homme eſt quelquefois ſi douloureux, que ſon exiſtence lui devient importune ; il ne tend plus à conſerver ſon être ; il va chercher la mort comme un aſile contre lui-même, & comme le ſeul remede au déſeſpoir ; c'eſt ainſi que nous voyons des hommes malheureux & mécontens d'eux-mêmes ſe détruire volontairement, lorſque la vie leur devient inſupportable. L'homme ne peut chérir ſon exiſtence, que tant qu'elle a pour lui des charmes ; mais lorſqu'il eſt travaillé par des ſenſations pénibles ou des impulſions contraires, ſa tendance naturelle eſt dérangée ; il eſt forcé de ſuivre une route nouvelle qui le conduit à ſa fin, & qui la lui montre même comme un bien deſirable. Voilà comment nous pouvons nous expliquer la conduite de ces mélancoliques que leur tempérament vicié, que leur conſcience bourrelée, que le chagrin & l'ennui déterminent quelquefois à renoncer à la vie. (54)

(54) Voyez le chapitre XIV. Les peines de l'eſprit déterminent bien plus que les peines du corps à ſe donner la mort. Mille cauſes font diverſion aux douleurs du corps, au lieu que dans les peines de l'eſprit, le cerveau eſt comme abſorbé dans les idées qu'il porte au dedans de lui-même. Par la même raiſon les plaiſirs que l'on nomme *intellectuels* ſont les plus grands de tous.

Les forces diverſes & ſouvent compliquées qui agiſſent ſucceſſivement ou ſimultanément ſur le cerveau des hommes, & qui le modifient ſi diverſement dans les différens périodes de leur durée, ſont les vraies cauſes de l'obſcurité de la morale & des difficultés que nous trouvons, lorſque nous voulons démêler les reſſorts cachés de leur conduite énigmatique. Le cœur de l'homme n'eſt un labyrinthe pour nous, que parce que nous n'avons que rarement les données néceſſaires pour le juger; nous verrions alors que ſes inconſtances, ſes inconſéquences, la conduite biſarre ou inopinée que nous lui voyons tenir, ne ſont que des effets des motifs qui déterminent ſucceſſivement ſes volontés, dépendent des variations fréquentes que ſa machine éprouve, & ſont des ſuites néceſſaires des changemens qui s'operent en lui. D'après ces variations, les mêmes motifs n'ont point toujours la même influence ſur ſa volonté; les mêmes objets n'ont plus le droit de lui plaire; ſon tempérament a changé pour un inſtant ou pour toujours; il faut par conſéquent que ſes goûts, ſes deſirs, ſes paſſions changent, & qu'il n'y ait point d'uniformité dans ſa conduite, ni de certitude dans les effets que nous pouvons en attendre.

Le choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme; il ne délibere, que lorſqu'il ne ſçait encore lequel choiſir entre pluſieurs objets qui le remuent; il eſt alors dans un embarras qui ne finit, que lorſque ſa volonté eſt décidée par l'idée de l'avantage plus grand qu'il croit trouver dans l'objet qu'il choiſit, ou dans l'action qu'il entreprend. D'où l'on voit que ſon choix eſt néceſſaire, vû qu'il ne ſe détermineroit point pour un objet, ou pour une action, s'il ne croyoit y trouver quelque

avantage pour lui. Pour que l'homme pût agir librement, il faudroit qu'il pût vouloir ou choisir sans motifs, ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir sur sa volonté. L'action étant toujours un effet de la volonté une fois déterminée, & la volonté ne pouvant être déterminée, que par le motif qui n'est point en notre pouvoir, il s'ensuit que nous ne sommes jamais les maîtres des déterminations de notre volonté propre, & que par conséquent jamais nous n'agissons librement. On a cru que nous étions libres, parce que nous avions une volonté & le pouvoir de choisir; mais on n'a point fait attention que notre volonté est mue par des causes indépendantes de nous, inhérentes à notre organisation, ou qui tiennent à la nature des êtres qui nous remuent. (55) Suis-je le maître de ne point vouloir retirer ma main, lors que je crains de me brûler? Ou suis-je le maître d'ôter au feu la propriété qui me le fait craindre? Suis-je le maître de ne pas choisir par préférence un mêts que je sçais être agréable ou analogue à mon palais, & de ne le pas préférer à celui que je sçais être désagréable ou dangereux? C'est toujours d'après mes sensations & mes propres expériences ou mes suppositions, que je juge des choses bien ou mal, mais quelque soit mon jugement, il dépend nécessairement de ma façon de sentir habituelle ou momentanée, & des qualités que je

(55) L'homme passe une très grande partie de sa vie sans même vouloir. Sa volonté attend des motifs qui la déterminent. Si un homme se rendoit un compte exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis son lever jusqu'à son coucher, il trouveroit que toutes ses actions n'ont été rien moins que volontaires, & qu'elles ont été machinales, habituelles, déterminées par des causes qu'il n'a pu prévoir & auxquelles il a été forcé ou engagé d'acquiescer. Il découvriroit que le motif de son travail, de ses amusemens, de ses discours, de ses pensées, &c., ont été nécessaires, & l'ont évidemment ou séduit ou entraîné.

trouve, & qui existent malgré moi dans la cause qui me remue ou que mon esprit y suppose.

Toutes les causes qui agissent sur la volonté, doivent avoir agi sur nous d'une façon assez marquée pour nous donner quelque sensation, quelque perception, quelque idée, soit complette soit incomplette, soit vraie soit fausse. Dès que ma volonté se détermine, je dois avoir senti fortement ou foiblement, sans quoi je serois déterminé sans motif. Ainsi, à parler exactement, il n'y a point pour la volonté de causes vraiment *indifférentes:* quelque foibles que soient les impulsions que nous recevons, soit de la part des objets même, soit de la part de leurs images ou idées, dès que notre volonté agit, ces impulsions ont été des causes suffisantes pour la déterminer. En conséquence d'une impulsion légere & foible, nous voudrons foiblement; c'est cette foiblesse dans la volonté que l'on nomme *indifférence.* Notre cerveau s'apperçoit à peine du mouvement qu'il a reçu, il agit en conséquence avec peu de vigueur pour obtenir ou écarter l'objet ou l'idée qui l'ont modifié. Si l'impulsion eût été forte, la volonté seroit forte, & elle nous feroit agir fortement pour obtenir ou pour éloigner l'objet qui nous paroitroit ou très agréable ou très incommode.

On a cru que l'homme étoit libre, parce qu'on s'est imaginé que son ame pouvoit à volonté se rappeller des idées, qui suffisent quelquefois pour mettre un frein à ses désirs les plus emportés. (56) C'est ainsi que l'idée d'un mal éloigné nous empêche quelquefois de nous livrer à un bien ac-

(56) St. Augustin dit *non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem.*

tuel & préſent. C'eſt ainſi qu'un ſouvenir, une modification inſenſible & légere de notre cerveau anéantit à chaque inſtant l'action des objets réels qui agiſſent ſur notre volonté. Mais nous ne ſommes point les maîtres de nous rappeller à volonté nos idées; leur aſſociation eſt indépendante de nous; elles ſe ſont, à notre inſçu & malgré nous, arrangées dans notre cerveau; elles y ont fait une impreſſion plus ou moins profonde; notre mémoire dépend elle-même de notre organiſation, ſa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons; & lorsque notre volonté eſt fortement déterminée par quelque objet ou idée qui excitent en nous une paſſion très-vive, les objets ou les idées qui pourroient nous arrêter, diſparoiſſent de notre eſprit; nous fermons alors les yeux ſur les dangers préſens qui nous menacent, ou dont l'idée devroit nous retenir, nous marchons tête baiſſée vers l'objet qui nous entraîne; la réflexion ne peut rien ſur nous; nous ne voyons que l'objet de nos deſirs, & les idées ſalutaires qui pourroient nous arrêter, ne ſe préſentent point à nous, ou ne s'y préſentent que trop foiblement ou trop tard pour nous empêcher d'agir. Tel eſt le cas de tous ceux qui, aveuglés par quelque paſſion forte, ne ſont point en état de ſe rappeller des motifs dont l'idée ſeule devroit les retenir; le trouble où ils ſont, les empêche de juger ſainement, de preſſentir les conſéquences de leurs actions, d'appliquer leurs expériences, de faire uſage de leur raiſon; opérations qui ſuppoſent une juſteſſe dans la façon d'aſſocier ſes idées, dont notre cerveau n'eſt pas plus capable, à cauſe du délire momentané qu'il éprouve, que notre main n'eſt capable d'écrire, tandis que nous prenons un exercice violent.

Nos façons de penser sont nécessairement déterminées par nos façons d'être; elle dépendent donc de notre organisation naturelle, & des modifications que notre machine reçoit indépendament de notre volonté. D'où nous sommes forcés de conclure que nos pensées, nos réflexions, notre maniere de voir, de sentir, de juger, de combiner des idées, ne peuvent être ni volontaires ni libres. En un mot, notre ame n'est point maîtresse des mouvemens qui s'excitent en elle, ni de se représenter au besoin les images ou les idées qui pouroient contrebalancer les impulsions qu'elle reçoit d'ailleurs. Voilà pourquoi dans la passion, l'on cesse de raisonner; la raison est aussi impossible à écouter, que dans le transport ou dans l'yvresse. Les méchans ne sont jamais que des hommes ivres ou en délire; s'ils raisonnent, ce n'est que quand la tranquillité s'est rétablie dans leur machine, & pour lors les idées tardives qui se présentent à leur esprit, leur laissent voir les conséquences de leurs actions, idée qui porte en eux le trouble que l'on a désigné sous le nom de *honte*, de *regrets*, de *remors*.

Les erreurs des philosophes sur la liberté de l'homme, viennent de ce qu'ils ont regardé sa volonté comme le premier mobile de ses actions, & que, faute de remonter plus haut, ils n'ont point vu les causes multipliées & compliquées indépendantes de lui, qui mettent cette volonté elle-même en mouvement, ou qui disposent & modifient le cerveau, tandis qu'il est purement passif dans les impressions qu'il reçoit. Suis-je le maître de ne point desirer un objet qui me paroit désirable? Non, sans doute, direz-vous; mais vous êtes le maitre de résister à votre desir, si

vous faites réflexion aux conséquences. Mais suis-je le maître de faire réflexion à ces conséquences, lorsque mon ame est entraînée par une passion très vive qui dépend de mon organisation naturelle & des causes qui la modifient? Est-il en mon pouvoir d'ajouter à ces conséquences tout le poids nécessaire pour contrebalancer mon désir? Suis je maître d'empêcher que les qualités qui me rendent un objet désirable, ne résident en lui? Vous avez dû, me dit-on, apprendre à résister à vos passions & contracter l'habitude de mettre un frein à vos désirs. J'en conviendrai sans peine. Mais, repliquerai je, ma nature a-t-elle été susceptible d'etre ainsi modifiée; mon sang bouillant, mon imagination fougueuse, le feu qui circule dans mes veines, m'ont-ils permis de faire & d'appliquer des expériences bien vraies au moment où j'en avois besoin? Et quand mon tempérament m'en eût rendu capable, l'éducation, l'exemple, les idées que l'on m'a inspirées de bonne heure ont elles été bien propres à me faire contracter l'habitude de réprimer mes desirs? Toutes ces choses n'ont-elles pas plutôt contribué à me faire chérir & désirer les objets auxquels vous dites que je devois résister? Vous voulez, dira l'ambitieux, que je résiste à ma passion! Ne m'a-t-on pas sans cesse répété que le rang, les honneurs, le pouvoir sont des avantages desirables? N'ai-je pas vu mes concitoyens les envier, les grands de mon pays tout sacrifier pour les obtenir? Dans la société où je vis, ne suis-je pas forcé de sentir que, si je suis privé de ces avantages, je dois m'attendre à languir dans le mépris & à ramper sous l'oppression? Vous me défendez, dira l'avare, d'aimer l'argent & de chercher les moyens d'en acquérir! Eh! tout ne me dit-il pas dans ce monde

que l'argent eſt le plus grand des biens, qu'il ſuffit pour rendre heureux? Dans le pays que j'habite, ne vois-je pas tous mes concitoyens avides de richeſſes & peu ſcrupuleux ſur les moyens de ſe les procurer? Dès qu'ils ſe ſont enrichis par les voies que vous blâmez, ne ſont-ils pas chéris, conſidérés, reſpectés? De quel droit me défendez-vous donc d'amaſſer des tréſors par les mêmes voies que je vois approuvées du ſouverain, tandis que vous les nommez ſordides & criminelles? Vous voulez donc que je renonce au bonheur? Vous prétendez, dira le voluptueux, que je réſiſte à mes penchans! Mais ſuis-je le maître de mon tempérament, qui ſans ceſſe me ſollicite au plaiſir? Vous appellez mes plaiſirs, honteux? Mais dans la nation où je vis, je vois les hommes les plus déréglés jouir ſouvent des rangs les plus diſtingués; je ne vois rougir de l'adultere que l'époux qu'on outrage; je vois des hommes faire trophée de leurs débauches & de leur libertinage. Vous me conſeillez de mettre un frein à mes emportemens, dira l'homme colere, & de réſiſter au deſir de me venger! Mais je ne puis vaincre ma nature; & d'ailleurs dans la ſociété je ſerois infailliblement déshonoré ſi je ne lavois dans le ſang de mon ſemblable les injures que j'en reçois. Vous me recommandez la douceur & l'indulgence pour les opinions de mes pareils, me dira l'entouſiaſte zélé! Mais mon tempérament eſt violent; j'aime très fortement mon Dieu; on m'aſſûre que le zele lui plait, & que des perſécuteurs inhumains & ſanguinaires ont été ſes amis; je veux par les mêmes moyens me rendre agréable à ſes yeux.

En un mot les actions des hommes ne ſont ja-

mais libres; elles ſont toujours des ſuites néceſſaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, des notions vraies ou fauſſes qu'ils ſe font du bonheur, enfin de leurs opinions fortifiées par l'exemple, par l'éducation, par l'expérience journaliere. Nous ne voyons tant de crimes ſur la terre, que parce que tout conſpire à rendre les hommes criminels & vicieux; leurs religions, leurs gouvernemens, leur éducation, les exemples qu'ils ont ſous les yeux, les pouſſent irréſiſtiblement au mal: pour lors la morale leur prêche vainement la vertu, qui ne ſeroit qu'un ſacrifice douloureux du bonheur, dans des ſociétés où le vice & le crime ſont perpétuellement couronnés, eſtimés, récompenſés, & où les déſordres les plus affreux ne ſont punis que dans ceux qui ſont trop foibles pour avoir le droit de les commettre impunément. La ſociété châtie les petits des excès qu'elle reſpecte dans les grands, & ſouvent elle a l'injuſtice de décerner la mort contre ceux que les préjugés publics qu'elle maintient ont rendu criminels.

L'Homme n'eſt donc libre dans aucun inſtant de ſa vie; il eſt néceſſairement guidé à chaque pas par les avantages réels ou fictifs qu'il attache aux objets qui excitent ſes paſſions. Ces paſſions ſont néceſſaires dans un être qui tend ſans ceſſe vers le bonheur; leur énergie eſt néceſſaire puiſqu'elle dépend de leur tempérament; leur tempérament eſt néceſſaire, puiſqu'il dépend des élémens phyſiques qui entrent dans ſa compoſition: les modifications de ce tempérament ſont néceſſaires, puiſqu'elles ſont des ſuites infaillibles & inévitables de la façon dont les êtres phyſiques & moraux agiſſent ſans ceſſe ſur nous.

Malgré des preuves ſi claires de la non liberté de l'homme; on inſiſtera, peut-être, encore, & l'on nous dira que ſi l'on propoſe à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main, actions du nombre de celles que l'on nomme *indifférentes*, il paroit évidemment le maître de choiſir, ce qui prouve qu'il eſt libre. Je répons que dans cet exemple l'homme, pour quelqu'action qu'il ſe détermine, ne prouvera point ſa liberté; le deſir de montrer ſa liberté, excité par la diſpute, deviendra pour lors un motif néceſſaire, qui décidera ſa volonté pour l'un ou l'autre de ces mouvemens; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui perſuade qu'il eſt libre dans cet inſtant, c'eſt qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir, c'eſt le deſir de me convaincre. Si dans la chaleur de la diſpute il inſiſte & demande, *ne ſuis-je pas le maître de me jetter par la fenêtre?* Je lui dirai que non, & que, tant qu'il conſervera la raiſon, il n'y a pas d'apparence que le deſir de me prouver ſa liberté, devienne un motif aſſez fort pour lui faire ſacrifier ſa propre vie: ſi mon adverſaire malgré celà ſe jettoit par la fenêtre pour me prouver qu'il eſt libre, je n'en conclurois point qu'il agiſſoit librement en celà, mais que c'eſt la violence de ſon tempérament qui l'a porté à cette folie. La démence eſt un état qui dépend de l'ardeur du ſang, & non de la volonté. Un fanatique ou un héros bravent la mort, auſſi néceſſairement qu'un homme plus flegmatique ou qu'un lâche la fuit. (57)

(57) Il n'y a aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre, & un homme qui s'y jette lui-même, ſi non que l'impulſion qui agit ſur le premier vient du dehors, & que l'impulſion qui détermine la chûte du ſecond vient du dedans de ſa propre machine. *Mutius Scevola* qui tint ſa main dans un brâſier, étoit auſſi néceſſité par les motifs intérieurs qui le pouſſoient à cette étrange action, que ſi des hommes vigoureux euſſent retenu ſon bras. La fierté, le deſir

On nous dit que la liberté eſt l'abſence des obſtacles qui peuvent s'oppoſer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés: on prétendra que nous ſommes libres toutes les fois qu'en faiſant uſage de ces facultés, elles operent l'effet que nous nous étions propoſé. Mais pour répondre à cette objection il ſuffit de conſidérer qu'il ne dépend pas de nous de mettre ou d'ôter les obſtacles qui nous déterminent ou nous arrêtent; le motif qui nous fait agir n'eſt pas plus en notre pouvoir que l'obſtacle qui nous arrête, ſoit que ce motif & cet obſtacle ſoient en nous-mêmes ou hors de nous. Je ne ſuis pas le maître de la penſée qui vient à mon eſprit & qui détermine ma volonté; cette penſée s'eſt excitée en moi à l'occaſion de quelque cauſe indépendante de moi même.

Pour ſe détromper du ſyſtême de la liberté de l'homme, il s'agit ſimplement de remonter au motif qui détermine ſa volonté, & nous trouverons toujours que ce motif eſt hors de ſon pouvoir. Vous direz qu'en conſéquence d'une idée qui naît dans votre eſprit, vous agirez librement, ſi vous ne rencontrez point d'obſtacles. Mais qu'eſt-ce qui a fait naître cette idée dans votre cerveau? Etiez-vous le maître d'empêcher qu'elle ne ſe préſentât, ou ne ſe renouvellât dans votre cerveau? Cette idée ne dépend-elle pas des objets qui vous frappent, malgré vous, du dehors, ou des cauſes qui, à votre inſçu, agiſſent au-dedans de vous-même & modifient votre cerveau? Pouvez-vous empêcher

de braver ſon ennemi, de l'étonner, de l'intimider, le déſeſpoir &c. étoient les chaînes inviſibles qui le tenoient lié ſur le brâſier. L'amour de la gloire, l'entouſiaſme pour la patrie forcerent pareillement *Codrus* & *Decius* à ſe dévouer pour leurs concitoyens. L'indien *Calanus*, & le philoſophe *Peregrinus* furent également forcés de ſe brûler, par le deſir d'exciter l'étonnement de la Grece aſſemblée.

que vos yeux portés sans dessein sur un objet quelconque, ne vous donnent l'idée de cet objet & ne remuent votre cerveau? Vous n'êtes pas plus maître des obstacles; ils sont des effets nécessaires des causes existantes, soit au-dedans, soit hors de vous; ces causes agissent toujours en raison de leurs propriétés. Un homme insulte un lâche, celui-ci s'irrite nécessairement contre lui, mais sa volonté ne peut vaincre l'obstacle que sa lâcheté met à l'accomplissement de ses desirs, parce que sa conformation naturelle, qui ne dépend point de lui, l'empêche d'avoir du courage. Dans ce cas le lâche est insulté malgré lui, & forcé, malgré lui, de dévorer l'insulte qui lui est faite.

Les partisans du systême de la liberté paroissent avoir toujours confondu la contrainte avec la nécessité. Nous croyons agir librement, toutes les fois que nous ne voyons pas que rien mette obstacle à nos actions; nous ne sentons pas que le motif qui nous fait vouloir, est toujours nécessaire & indépendant de nous. Un prisonnier chargé de fers est contraint de rester en prison; mais il n'est pas libre de ne pas desirer de se sauver; ses chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir; il se sauvera, si l'on brise ses chaînes; mais il ne se sauvera point librement; la crainte ou l'idée du supplice sont pour lui des motifs nécessaires.

L'homme peut donc cesser d'être contraint sans être libre pour celà; de quelque façon qu'il agisse il agit nécessairement d'après les motifs qui le déterminent. Il peut être comparé à un corps pesant, qui se trouve arrêté dans sa chûte par un obstacle quelconque; écartez cet obstacle, & le

corps poursuivra son mouvement, ou continuera de tomber. Dira-t-on que ce corps est libre de tomber ou de ne pas tomber? Sa chûte n'est-elle pas un effet nécessaire de sa pesanteur spécifique? Socrate, homme vertueux & soumis aux loix, même injustes, de sa patrie, ne veut pas se sauver de sa prison dont la porte lui est ouverte, mais en celà il n'agit point librement; les chaînes invisibles de l'opinion, de la décence, du respect pour les loix, lors même qu'elles sont iniques, la crainte de ternir sa gloire, le retiennent dans sa prison, & sont des motifs assez forts sur cet entousiaste de la vertu pour lui faire attendre la mort avec tranquillité; il n'est point en son pouvoir de se sauver, parce qu'il ne peut se résoudre à se démentir un instant dans les principes auxquels son esprit s'est accoutumé.

Les hommes, nous dit-on, agissent souvent contre leur inclination, d'où l'on conclud qu'ils sont libres; cette conséquence est très fausse; lorsqu'ils semblent agir contre leur inclination, ils y sont déterminés par quelques motifs nécessaires, assez forts pour vaincre leurs inclinations. Un malade dans la vue de guerir, parvient à vaincre sa répugnance pour les remedes les plus dégoutants; la crainte de la douleur ou de la mort devient alors un motif nécessaire; par conséquent ce malade n'agit point librement.

Quand nous disons que l'homme n'est point libre nous ne prétendons point le comparer à un corps simplement mû par une cause impulsive; il renferme en lui-même des causes inhérentes à son être, il est mû par un organe intérieur qui a ses loix propres & qui est déterminé nécessairement

en conſéquence des idées, des perceptions, des ſenſations qu'il reçoit des objets extérieurs. Comme le méchaniſme de ces perceptions, de ces ſenſations, & la façon dont ces idées ſe gravent dans notre cerveau ne nous ſont point connus, faute de pouvoir démêler tous ces mouvemens, faute d'appercevoir la chaîne des opérations de notre ame, ou le principe moteur qui agit en nous, nous le ſuppoſons libre: ce qui, traduit à la lettre, ſignifie qu'il ſe meut de lui-même, ſe détermine ſans cauſe; ou plutôt ce qui veut dire que nous ignorons comment & pourquoi il agit comme il fait. Il eſt vrai qu'on nous dit que l'ame jouit d'une activité qui lui eſt propre; j'y conſens; mais il eſt certain que cette activité ne ſe deployera jamais, ſi quelque motif ou cauſe ne la met à portée de s'exercer; à moins qu'on ne prétendit que l'ame peut aimer ou haïr ſans avoir été remuée, ſans connoître les objets, ſans avoir quelque idée de leurs qualités. La poudre à Canon a, ſans doute, une activité particuliere, mais jamais elle ne ſe déployera ſi l'on n'en approche le feu qui la force de s'exercer.

C'EST la grande complication de nos mouvemens, c'eſt la variété de nos actions, c'eſt la multiplicité des cauſes qui nous remuent, ſoit à la fois ſoit ſucceſſivement & ſans interruption, qui nous perſuadent que nous ſommes libres. Si tous les mouvemens de l'homme étoient ſimples; ſi les cauſes qui nous remuent ne ſe confondoient point, étoient diſtinctes; ſi notre machine étoit moins compliquée, nous verrions que toutes nos actions ſont néceſſaires, parce que nous remonterions ſur le champ à la cauſe qui nous fait agir. Un homme qui ſeroit toujours forcé d'aller vers l'occident voudroit

voudroit toujours aller de ce côté, mais il sentiroit très bien qu'il n'y va pas librement. Si nous avions un sens de plus, comme nos actions ou nos mouvemens, augmentés d'un sixieme, seroient encore plus variés & plus compliqués, nous nous croirions plus libres encore, que nous ne faisons avec cinq sens.

C'est donc faute de remonter aux causes qui nous remuent; c'est faute de pouvoir analyser & décomposer les mouvemens compliqués qui se passent en nous-mêmes, que nous nous croyons libres; ce n'est que sur notre ignorance que se fonde ce sentiment si profond, & pourtant illusoire que nous avons de notre liberté, & que l'on nous allegue comme une preuve frappante de cette prétendue liberté. Pour peu que chaque homme veuille examiner ses propres actions, en chercher les vrais motifs, en découvrir l'enchaînement, il demeurera convaincu que ce sentiment qu'il a de sa propre liberté, est une chimere que l'expérience doit bientôt détruire.

Cependant il faut avouer que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous souvent à notre insçu, font qu'il nous est impossible, ou du moins très difficile, de remonter aux vrais principes de nos actions propres, & encore moins des actions des autres: elles dépendent souvent de causes si fugitives, si éloignées de leurs effets, qui paroissent avoir si peu d'analogie & de rapports avec eux, qu'il faut une sagacité singuliere pour pouvoir les découvrir. Voilà ce qui rend l'étude de l'homme moral si difficile; voilà pourquoi son cœur est un abyme dont nous ne pouvons souvent sonder les profondeurs. Nous sommes donc obli-

gés de nous contenter de connoître les loix générales & nécessaires qui reglent le cœur humain; dans les individus de notre espece, elles sont les mêmes, & ne varient jamais qu'en raison de l'organisation qui leur est particuliere & de modifications qu'elle éprouve, qui ne sont & ne peuvent être rigoureusement les mêmes. Il nous suffit de savoir que par son essence tout homme tend à se conserver & à rendre son existence heureuse; celà posé, quelque soient ses actions, nous ne nous tromperons jamais sur leurs motifs, lorsque nous remonterons à ce premier principe, à ce mobile général & nécessaire de toutes nos volontés. L'homme, faute d'expérience & de raison, se trompe, sans doute, souvent sur les moyens de parvenir à cette fin; ou bien les moyens qu'il emploie nous déplaisent, parce qu'ils nous nuisent à nous-mêmes; ou enfin ces moyens dont ils se sert, nous semblent insensés, parce qu'ils l'écartent quelquefois du but dont il voudroit s'approcher; mais quelque soient ces moyens, ils ont toujours nécessairement & invariablement pour objet un bonheur existant ou imaginaire, durable ou passager, analogue à sa façon d'être, de sentir & de penser. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que la plupar des moralistes ont fait plutôt le roman, que l'histoire du cœur humain; ils ont attribué ses actions à des causes fictives, & n'ont point connu les motifs nécessaires de sa conduite. Les politiques & les législateurs ont été dans la même ignorance, ou bien des imposteurs ont trouvé plus court d'employer des mobiles imaginaires, que des mobiles existants; ils ont mieux aimé faire trembler les hommes sous des phantômes incommodes, que de les guider à la vertu par le chemin du bonheur, si conforme au penchant nécessaire de leurs

ames. Tant il eſt vrai que l'erreur ne peut jamais être utile au genre humain.

Quoiqu'il en ſoit, dans la phyſique nous voyons ou nous croyons voir bien plus diſtinctement la liaiſon néceſſaire des effets avec leurs cauſes, que dans le cœur humain. Au moins y voyons-nous des cauſes ſenſibles produire conſtamment des effets ſenſibles, toujours les mêmes, lorſque les circonſtances ſont ſemblables. D'après celà nous ne balançons pas à regarder les effets phyſiques comme néceſſaires, tandis que nous refuſons de reconnoître la néceſſité dans les actes de la volonté humaine, que l'on a ſans fondement attribués à un mobile agiſſant par ſa propre énergie, capable de ſe modifier ſans le concours des cauſes extérieures, & diſtingué de tous les êtres phyſiques & matériels. L'agriculture eſt fondée ſur l'aſſûrance que l'expérience nous donne de pouvoir forcer la terre cultivée & enſemencée d'une certaine façon, quand elle a d'ailleurs les qualités requiſes, à nous fournir des grains ou des fruits néceſſaires à notre ſubſiſtance, ou propres à flatter nos ſens. Si l'on conſidéroit les choſes ſans préjugé, on verroit que dans le moral l'éducation n'eſt autre choſe que *l'agriculture de l'eſprit*, & que, ſemblable à la terre, en raiſon de ſes diſpoſitions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits que l'on y ſeme, des ſaiſons plus ou moins favorables qui les conduiſent à la maturité, nous ſommes aſſûrés que l'ame produira des vices ou des vertus, des *fruits moraux*, utiles ou nuiſibles à la ſociété. La morale eſt la ſcience des rapports qui ſont entre les eſprits, les volontés & les actions des hommes, de même que la géométrie eſt la ſcience des rapports qui ſont entre les corps. La

morale feroit une chimere & n'auroit point de principes fûrs, fi elle ne fe fondoit fur la connoiffance des motifs qui doivent néceffairement influer fur les volontés humaines, & déterminer leurs actions.

Si dans le monde moral, ainfi que dans le monde phyfique, une caufe, dont l'action n'eft point troublée, eft néceffairement fuivie de fon effet, une éducation raifonnable & fondée fur la vérité, des loix fages, des principes honnêtes infpirés dans la jeuneffe, des exemples vertueux, l'eftime & les récompenfes accordées au mérite & aux belles actions, la honte, le mépris, les châtimens rigoureufement attachés au vice & au crime, font des caufes qui agiroient néceffairement fur les volontés des hommes, & qui détermineroient le plus grand nombre d'entre eux à montrer des vertus. Mais fi la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchans & vicieux; s'ils étouffent & rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés; fi cette éducation elle-même ne fert qu'à les remplir de vices, de préjugés, d'opinions fauffes & dangereufes; fi elle n'allume en eux que des paffions incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, il faudra de toute néceffité que les volontés du plus grand nombre fe déterminent au mal (58). Voilà, fans doute,

(58) Bien des auteurs ont fenti l'importance d'une bonne éducation, mais ils n'ont point fenti qu'une bonne éducation étoit incompatible & totalement impoffible avec les fuperftitions des hommes, qui commencent par leur rendre l'efprit faux; avec les Gouvernemens arbitraires, qui les rendent vils & rampans & qui craignent qu'on ne les éclaire; avec les Loix, qui trop fouvent font contraires à l'Equité; avec les ufages reçus, qui font contraires au bon fens; avec l'opinion publique, défavorable à la vertu; avec l'incapacité des maîtres, qui ne font en état de communiquer à leurs éleves que les idées fauffes dont ils font eux-mêmes infectés.

d'où vient réellement la corruption univerſelle, dont les moraliſtes ſe plaignent avec raiſon, ſans en jamais montrer les cauſes auſſi vraies que néceſſaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, ils la diſent corrompue; (59) ils blâment l'homme de s'aimer lui-même & de chercher ſon bonheur; ils prétendent qu'il lui faut des *ſecours ſurnaturels* pour faire le bien; &, malgré cette liberté qu'ils lui attribuent, ils aſſûrent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même, pour détruire les mauvais penchans de ſon cœur: mais hélas! cet agent ſi puiſſant ne peut lui-même rien contre les penchans malheureux que, dans la fatale conſtitution des choſes, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, & contre les directions fâcheuſes que l'on fait prendre à leurs paſſions naturelles. On nous répete incéſſament de réſiſter à ces paſſions; on nous dit de les étouffer & de les anéantir dans notre cœur: ne voit-on pas qu'elles ſont néceſſaires, inhérentes à notre nature, utiles à notre conſervation, puisqu'elles n'ont pour objet que d'éviter ce qui nous nuit & de nous procurer ce qui peut nous être avantageux? Enfin ne voit-on pas que ces passions bien dirigées, c'eſt-à-dire portées vers des objets vraiment intéreſſans pour nous-mêmes & pour les autres, contribueroient néceſſairement au bien-être réel & durable de la ſociété. Les

(59) C'eſt une doctrine nuiſible que celle qui nous montre notre nature comme corrompue, & qui prétend qu'il faut une grace du ciel pour faire le bien. Elle tend néceſſairement à décourager les hommes, à les jetter dans l'inertie ou le déſeſpoir, en attendant cette grace. Les hommes auroient toujours la grace s'ils étoient bien élevés & bien gouvernés. C'eſt une étrange morale que celle de ces Théologiens qui attribuent tout le mal moral au péché originel, & tout le bien que nous faiſons à la grace! Il ne faut point être ſurpris de voir qu'une morale fondée ſur des hypotheſes ſi ridicules n'eſt d'aucune efficacité. *Voyez la II Partie de cet ouvrage chap. VIII.*

passions de l'homme sont comme le feu qui est également nécessaire aux besoins de la vie, & capable de produire les plus affreux-ravages. (90)

Tout devient une impulsion pour la volonté; un mot suffit souvent pour modifier un homme pour tout le cours de sa vie, & pour décider à jamais de ses penchans. Un enfant s'est il brûlé le doigt pour l'avoir approché d'une bougie de trop près, il est averti pour toujours qu'il doit s'abstenir d'une pareille tentative. Un homme une fois puni & méprisé pour avoir fait une action déshonnête, n'est point tenté de continuer. Sous quelque point de vue que nous envisagions l'homme, jamais nous ne le verrons agir que d'après les impulsions données à sa volonté, soit par des causes physiques, soit par d'autres volontés. L'organisation particuliere décide de la nature de ces impulsions; les ames agissent sur des ames analogues, des imaginations embrasées agissent sur des passions fortes & sur des imaginations faciles à enflammer; les progrès surprenans de l'entousiasme, la contagion du fanatisme, la propagation héréditaire de la superstition, la transmission des terreurs religieuses de race en race, l'ardeur avec laquelle on saisit le merveilleux, sont des effets aussi nécessaires que ceux qui résultent de l'action & de la réaction des corps.

Malgré les idées si gratuites que les hommes se sont faites de leur prétendue liberté, malgré les illusions de ce prétendu *sens intime*, qui, en dépit de l'expérience, leur persuade qu'ils sont maîtres de leurs volontés, toutes leurs institu-

(90) Des Théologiens eux-mêmes ont senti la nécessité des passions. Voyez un livre du pere Senault qui a pour titre *de l'Usage des passions*.

tions ſe fondent réellement ſur la néceſſité; en celà, comme en une infinité d'occaſion, la pratique s'écarte dé la ſpéculation. En effet ſi l'on ne ſuppoſoit pas dans certains motifs que l'on préſente aux hommes, le pouvoir néceſſaire pour déterminer leurs volontés, pour arrêter leurs paſſions, pour les diriger vers un but, pour les modifier, à quoi ſerviroit la parole? Quel fruit pourroit-on ſe promettre de l'éducation, de la légiſlation, de la morale, de la religion même? Que fait l'éducation, ſinon donner les premieres impulſions aux volontés des hommes, leur faire contracter des habitudes, les forcer d'y perſiſter, leur fournir des motifs vrais ou faux pour agir d'une certaine façon? Quand un Pere menace ſon fils de le punir ou lui promet une récompenſe, n'eſt-il pas convaincu que ces choſes agiront ſur ſa volonté? Que fait la légiſlation, ſinon de préſenter aux citoyens dont une nation eſt compoſée, des motifs qu'elle ſuppoſe néceſſaires pour les déterminer à faire quelques actions, & à s'abſtenir de quelques autres? Quel eſt l'objet de la morale ſi ce n'eſt de montrer aux hommes que leur intérêt exige qu'ils répriment leurs paſſions momentanées, en vue d'un bien-être plus durable & plus vrai, que celui que leur procureroit la ſatisfaction paſſagere de leurs deſirs? La religion en tout pays ne ſuppoſe-t-elle pas le genre humain & la nature entiere ſoumis aux volontés irréſiſtibles d'un être néceſſaire, qui regle leur ſort d'après les loix éternelles de ſa ſageſſe immuable? Ce Dieu que les hommes adorent n'eſt-il pas le maître abſolu de leurs déſtinées? N'eſt-ce pas lui qui choiſit & qui réprouve? Les menaces & les promeſſes que la religion ſubſtitue aux vrais mobiles qu'une politique raiſonnable devroit employer, ne ſont-elles

pas elles-mêmes fondées ſur l'idée des effets que ces chimeres doivent néceſſairement produire ſur des hommes ignorans, craintifs, avides du merveilleux. Enfin cette divinité bienfaiſante qui appelle ſes créatures à l'exiſtence, ne les force-t-elle pas, à leur inſçu & malgré elles, de jouer un jeu, d'où peut réſulter leur bonheur ou leur malheur éternel? (61)

L'ÉDUCATION n'eſt donc que la néceſſité montrée à des enfans. La légiſlation eſt la néceſſité montrée aux membres d'un corps politique. La morale eſt la néceſſité des rapports qui ſubſiſtent entre les hommes, montrée à des êtres raiſonnables. Enfin la religion eſt la loi d'un être néceſſaire, ou la néceſſité montrée à des hommes ignorans & puſillanimes. En un mot dans tout ce qu'ils font, les hommes ſuppoſent la *néceſſité* quand ils croient avoir pour eux des expériences ſûres, & la *probabilité* quand ils ne connoiſſent point la liaiſon néceſſaire des cauſes avec leurs effets; ils n'agiroient point comme ils font, s'ils n'étoient convaincus, ou s'ils ne préſumoient, que de certains effets ſuivront néceſſairement les actions qu'ils font.

(61) Toute religion eſt viſiblement & inconteſtablement fondée ſur le fataliſme; chez les Grecs elle ſuppoſoit que les hommes étoient punis de leurs fautes néceſſaires, comme on peut voir dans Oreſte, dans Oedipe &c. qui ne commettoient que des crimes prédits par les oracles. Les chrétiens ont fait de vains efforts pour juſtifier la divinité en rejettant les fautes des hommes ſur le *libre arbitre*, qui ne peut ſe concilier avec la *prédeſtination*, dogme par lequel les chrétiens rentrent dans le ſyſtême de la fatalité. Le ſyſtême de la *grace* ne peut point les tirer de cette difficulté, vû que Dieu ne donne ſa grace qu'à qui il veut. La religion en tout pays n'a d'autres fondemens que les decrets fatals d'un être irréſiſtible qui décide arbitrairement du deſtin de ſes créatures. Toutes les hypotheſes théologiques roulent ſur ce point, & les théologiens, qui regardent le ſyſtême du fataliſme comme faux ou dangereux, ne voient pas que la chûte des Anges, le péché originel, le ſyſtême de la prédeſtination & de la grace, le petit nombre des élus, &c. prouvent invinciblement que la religion eſt un vrai fataliſme.

Le moraliſte prêche la raiſon, parce qu'il la croit néceſſaire aux hommes; le philoſophe écrit, parce qu'il préſume que la vérité doit néceſſairement l'emporter tôt ou tard ſur le menſonge; le théologien & le Tyran haïſſent & perſécutent néceſſairement la raiſon & la vérité, parce qu'ils les jugent nuiſibles à leurs intérêts; le ſouverain qui par ſes loix effraie le crime, & qui plus ſouvent encore le rend utile & néceſſaire, préſume que les mobiles qu'il emploie ſuffiſent pour contenir ſes ſujets. Tous comptent également ſur la force ou ſur la néceſſité des motifs qu'ils mettent en uſage, & ſe flattent, à tort ou à raiſon, d'influer ſur la conduite des hommes. Leur éducation n'eſt communément ſi mauvaiſe ou ſi peu efficace, que parce qu'elle eſt réglée par le préjugé; ou quand elle eſt bonne, elle eſt bientôt contredite & anéantie par tout ce qui ſe paſſe dans la ſociété. La légiſlation & la politique ſont ſouvent iniques; elles allument dans les cœurs des hommes, des paſſions qu'elles ne peuvent plus réprimer. Le grand art du moraliſte ſeroit de montrer aux hommes & à ceux qui reglent leurs volontés, que leurs intérêts ſont les mêmes, que leur bonheur réciproque dépend de l'harmonie de leurs paſſions, & que la ſûreté, la puiſſance, la durée des Empires dépendent néceſſairement de l'eſprit que l'on répand dans les nations, des vertus que l'on ſeme & que l'on cultive dans les cœurs des citoyens. La religion ne ſeroit admiſſible, que ſi elle fortifioit vraiment ces motifs, & s'il étoit poſſible que le menſonge pût prêter des ſecours réels à la vérité. Mais dans l'état malheureux où des erreurs univerſelles ont plongé l'eſpece humaine, les hommes, pour la plupart, ſont forcés d'être méchans ou de nuire à leurs ſemblables; tous les motifs

qu'on leur fournit, les invitent à mal faire. La religion les rend inutiles, abjets & tremblans, ou bien elle en fait des fanatiques cruels, inhumains, intolérans. Le pouvoir ſuprême les écraſe & les force d'être rampans & vicieux. La loi ne punit le crime que quand il eſt trop foible, & ne peut réprimer les excès que le gouvernement fait naître. Enfin l'éducation, négligée & mépriſée, dépend ou de prêtres impoſteurs, ou de parens ſans lumieres & ſans mœurs, qui tranſmettent à leurs éleves les vices dont eux-mêmes ſont tourmentés, & les opinions fauſſes qu'ils ont intérêt de leur faire adopter.

Tout celà nous prouve donc la néceſſité de remonter aux ſources primitives des égaremens des hommes, ſi nous voulons y porter les remedes convenables. Il eſt inutile de ſonger à les corriger, tant qu'on n'aura point démêlé les vraies cauſes qui meuvent leurs volontés, & tant qu'aux mobiles inefficaces ou dangereux que l'on a toujours employés, on ne ſubſtituera pas des mobiles plus réels, plus utiles, & plus ſûrs. C'eſt à ceux qui ſont les maîtres des volontés humaines, c'eſt à ceux qui reglent le ſort des nations, à chercher ces mobiles que la raiſon leur fournira; un bon livre, en touchant le cœur d'un grand Prince, peut devenir une cauſe puiſſante, qui influera néceſſairement ſur la conduite de tout un peuple, & ſur la félicité d'une portion du genre humain.

De tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il réſulte que l'homme n'eſt libre dans aucun des inſtants de ſa durée. Il n'eſt pas maître de ſa conformation qu'il tient de la nature; il n'eſt pas maître de ſes idées ou des modifications de ſon cerveau qui ſont dues à des cauſes, qui, malgré

lui, & à son insçu, agissent continuellement sur lui; il n'est point maître de ne pas aimer ou desirer ce qu'il trouve aimable & desirable; il n'est pas maître de ne point délibérer quand il est incertain des effets que les objets produiront sur lui; il n'est pas maître de ne pas choisir ce qu'il croit le plus avantageux; il n'est pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où sa volonté est déterminée par son choix. Dans quel moment l'homme est-il donc le maître ou libre dans ses actions? (62)

Ce que l'homme va faire est toujours une suite de ce qu'il a été, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait jusqu'au moment de l'action. Notre être actuel & total, considéré dans toutes ses circonstances possibles, renferme la somme de tous les motifs de l'action que nous allons faire; principe à la vérité duquel aucun être pensant ne peut se

(62) Voici comment on peut réduire la question de la liberté de l'homme. La liberté ne peut se rapporter à aucunes des fonctions connues de notre ame; car l'ame au moment où elle agit, ne peut agir autrement; au moment où elle choisit, ne peut choisir autrement; au moment où elle délibere, ne peut délibérer autrement; au moment qu'elle veut, ne peut vouloir autrement, parce qu'une chose ne peut pas exister & ne point exister en même tems. Or c'est ma volonté telle quelle est qui me fait délibérer; c'est ma délibération telle qu'elle est qui me fait choisir; c'est mon choix tel qu'il est qui me fait agir; c'est ma détermination telle qu'elle est qui me fait exécuter ce que ma délibération m'a fait choisir, & je n'ai délibéré que parce que j'ai eu des motifs qui m'ont fait délibérer, & parce qu'il n'étoit pas possible que je ne voulusse pas délibérer. Ainsi la liberté ne se trouve ni dans la volonté, ni dans la délibération, ni dans le choix, ni dans l'action. Il faut que les théologiens ne rapportent la liberté à aucune de ces opérations de l'ame, car autrement il y auroit contradiction dans les idées. Si l'ame n'est point libre ni quand elle veut, ni quand elle délibere, ni quand elle choisit, ni quand elle agit, quand donc peut-elle exercer sa liberté? C'est aux théologiens à nous le dire.

Il est évident que c'est pour justifier la divinité du mal qui se commet dans ce monde que l'on a imaginé le systême de la liberté, cependant ce systême ne la justifie nullement. En effet si c'est de Dieu que l'homme a reçu sa liberté, c'est de Dieu qu'il a reçu la faculté de choisir le mal & de s'écarter du bien; ainsi c'est de Dieu qu'il a reçu la détermination au péché, ou bien la liberté devroit être essentielle à l'homme & indépendante de Dieu *Voyez le traité des systêmes pag.* 124.

refuser. Notre vie est une suite d'instants nécessaires, & notre conduite bonne ou mauvaise, vertueuse ou vicieuse, utile ou nuisible à nous-mêmes ou aux autres, est un enchaînement d'actions aussi nécessaires que tous les instants de notre durée. *Vivre* c'est exister d'une façon nécessaire pendant des points de la durée qui se succedent nécessairement; *vouloir*, c'est acquiescer on ne point acquiescer à demeurer ce que nous sommes; *être libre* c'est céder à des motifs nécessaires que nous portons en nous-mêmes.

Si nous connoissions le jeu de nos organes; si nous pouvions nous rappeller toutes les impulsions ou modifications qu'ils ont reçues, & les effets qu'elles ont produits, nous verrions que toutes nos actions sont soumises à la fatalité, qui regle notre systême particulier comme le systême entier de l'univers; nul effet en nous, comme dans la nature, ne se produit au *hasard*, qui, comme on l'a prouvé, est un mot vuide de sens. Tout ce qui se passe en nous ou ce qui se fait par nous, ainsi que tout ce qui arrive dans la nature, ou que nous lui attribuons, est dû à des causes nécessaires, qui agissent d'après des loix nécessaires, & qui produisent des effets nécessaires, d'où il en découle d'autres.

La *fatalité* est l'ordre éternel, immuable, nécessaire, établi dans la nature, ou la liaison indispensable des causes qui agissent avec les effets qu'elles operent. D'après cet ordre, les corps pésants tombent, les corps légers s'élevent, les matieres analogues s'attirent, les contraires se repoussent; les hommes se mettent en société, se modifient les uns les autres, deviennent bons ou méchans, se rendent mutuellement heureux ou malheureux, s'aiment ou se haïssent nécessairement

d'après la maniere dont ils agissent les uns sur les autres. D'où l'on voit que la nécessité qui regle les mouvemens du monde physique, regle aussi tous ceux du monde moral, où tout est parconséquent soumis à la fatalité. En parcourant, à notre insçu & souvent malgré nous, la route que la nature nous a tracée, nous ressemblons à des nageurs forcés de suivre le courant qui les emporte; nous croyons être libres, parce que tantôt nous consentons, tantôt nous ne consentons point à suivre le fil de l'eau qui toujours nous entraîne; nous nous croyons les maîtres de notre sort, parce que nous sommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer.

Volentem ducunt fata, nolentem trahunt

SENEC.

LES idées fausses que l'on s'est faites sur la liberté, sont en général fondées sur ce qu'il y a des événemens que nous jugeons nécessaires, parce que nous voyons qu'ils sont des effets constamment & invariablement liés à de certaines causes, sans que rien puisse les empêcher, ou parce que nous croyons entrevoir la chaîne des causes & des effets qui amenent ces événemens, tandis que nous regardons comme *contingents* les événemens dont nous ignorons les causes, l'enchaînement & la façon d'agir, mais dans une nature, où tout est lié, il n'existe point d'effet sans cause; & dans le monde physique, ainsi que dans le monde moral, tout ce qui arrive est une suite nécessaire de causes visibles ou cachées, qui sont forcées d'agir d'après leurs propres essences. Dans l'homme la liberté n'est que la nécessité renfermée au-dedans de lui-même.

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion qui prétend que le ſyſtême du fataliſme eſt dangereux.

Pour des êtres que leur eſſence obligé de tendre conſtamment à ſe conſerver & à ſe rendre heureux, l'expérience eſt indiſpenſable; ils ne peuvent ſans elle découvrir la vérité, qui n'eſt, comme on a dit, que la connoiſſance des rapports conſtants qui ſubſiſtent entre l'homme & les objets qui agiſſent ſur lui; d'après nos expériences nous appellons utiles ceux qui nous procurent un bien être permanent, & nous nommons agréables ceux qui nous procurent un plaiſir plus ou moins durable. La vérité elle-même ne fait l'objet de nos deſirs, que par ce que nous la croyons utile; nous la craignons, dès que nous préſumons qu'elle peut nous nuire. Mais la vérité peut-elle réellement nuire? Eſt-il bien poſſible qu'il pût réſulter du mal pour l'homme, d'une connoiſſance exacte des rapports ou des choſes que, pour ſon bonheur, il eſt intéreſſé de connoître? Non, ſans doute; c'eſt ſur ſon utilité que la vérité fonde ſa valeur & ſes droits; elle peut être quelquefois déſagréable à quelques individus, & contraire à leurs intérêts, mais elle ſera toujours utile à toute l'eſpece humaine, dont les intérêts ne ſont jamais les mêmes que ceux des hommes qui, dupes de leurs propres paſſions, ſe croient intéreſſés à plonger les autres dans l'erreur. L'utilité eſt donc la pier-

re de touche des ſyſtêmes, des opinions & des actions des hommes; elle eſt la meſure de l'eſtime & de l'amour que nous devons à la vérité même: les vérités les plus utiles ſont les plus eſtimables; nous appellons grandes, les vérités les plus intéreſſantes pour le genre humain; celles que nous appellons ſtériles, ou que nous dédaignons, ſont celles dont l'utilité ſe borne à l'amuſement de quelques hommes qui n'ont point des idées, des façons de ſentir, des beſoins analogues aux nôtres.

C'EST d'après cette meſure que l'on doit juger des principes qui viennent d'être établis dans cet ouvrage. Ceux qui connoîtront la vaſte chaîne des maux que les ſyſtêmes erronnés de la ſuperſtition ont produits ſur la terre, reconnoîtront l'importance de leur oppoſer des ſyſtêmes plus vrais, puiſés dans la nature, fondés ſur l'expérience. Ceux qui ſont, ou qui ſe croient intéreſſés aux menſonges établis, regarderont avec horreur les vérités qu'on leur préſente. Enfin ceux qui ne ſentiront point, ou qui ne ſentiront que foiblement les malheurs cauſés par les préjugés théologiques, regarderont tous nos principes comme inutiles, ou comme des vérités ſtériles, faites tout au plus pour amuſer l'oiſiveté de quelques ſpéculateurs.

NE ſoyons point étonnés des différents jugemens que nous voyons porter aux hommes: leurs intérêts n'étant jamais les mêmes, non plus que leurs notions d'utilité, ils condamnent ou dédaignent tout ce qui ne s'accorde point avec leurs propres idées. Celà poſé, examinons ſi aux yeux

de l'homme désintéressé, dégagé des préjugés, ou sensible au bonheur de son espece, le dogme du fatalisme est utile ou dangereux: voyons si c'est une spéculation stérile, & qui n'ait aucune influence sur la félicité du genre humain. Nous avons déjà vu qu'il devoit fournir à la morale & à la politique des mobiles vrais & réels pour faire agir les volontés des hommes; nous avons vu pareillement qu'il servoit à expliquer d'une façon simple le méchanisme des actions & les phénomenes du cœur humain. D'un autre côté, si nos idées ne sont que des spéculations stériles, elles ne peuvent intéresser le bonheur du genre humain; soit qu'il se croie libre, soit qu'il reconnoisse la nécessité des choses, il suivra toujours également les penchans imprimés à son ame. Une éducation sensée, des habitudes honnêtes, des systêmes sages, des loix équitables, des récompenses & des peines justement distribuées, rendront l'homme bon, & non des spéculations épineuses qui ne peuvent tout au plus influer que sur les personnes accoutumées à penser.

D'APRÈS ces réflexions il nous sera facile de lever les difficultés qu'on oppose sans cesse au systême du fatalisme, que tant de gens, aveuglés par leurs systêmes religieux, voudroient faire regarder comme dangereux, comme digne de châtiment, comme propre à troubler l'ordre public, à déchaîner les passions, à confondre les idées que l'on doit avoir du vice & de la vertu.

ON nous dit en effet que, si toutes les actions des hommes sont nécessaires, l'on n'est point en droit de punir ceux qui en commettent de mauvaises,

ſes, ni même de ſe fâcher contre eux; qu'on ne peut leur rien imputer; que les loix ſeroient injuſtes, ſi elles décernoient des peines contre eux; en un mot que l'homme, dans ce cas, ne peut ni mériter ni démériter. Je réponds qu'imputer une action à quelqu'un, c'eſt la lui attribuer, c'eſt l'en connoître pour l'auteur; ainſi, quand même on ſuppoſeroit que cette action fût l'effet d'un agent *néceſſité*, l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démérite que nous attribuons à une action, ſont des idées fondées ſur les effets favorables ou pernicieux qui en réſultent pour ceux qui les éprouvent; &, quand on ſuppoſeroit que l'agent étoit néceſſité, il n'en eſt pas moins certain que ſon action ſera bonne ou mauvaiſe, eſtimable ou mépriſable pour tous ceux qui en ſentiront les influences, enfin propre à exciter leur amour ou leur colere. L'amour ou la colere ſont en nous des façons d'être, propres à modifier les êtres de notre eſpece: lorſque je m'irrite contre quelqu'un, je prétends exciter en lui la crainte, & le détourner de ce qui me déplait, ou même l'en punir. D'ailleurs ma colere eſt néceſſaire, elle eſt une ſuite de ma nature & de mon tempérament. La ſenſation pénible que produit en moi la pierre qui tombe ſur mon bras, n'en eſt pas moins une ſenſation qui me déplait, quoiqu'elle parte d'une cauſe privée de volonté, & qui agit par la néceſſité de ſa nature. En regardant les hommes comme agiſſants néceſſairement, nous ne pouvons nous diſpenſer de diſtinguer en eux une façon d'être & d'agir qui nous convient, ou que nous ſommes forcés d'approuver, d'une façon d'être & d'agir qui nous afflige & nous irrite, que notre nature nous force de blâmer & d'empêcher. D'où l'on voit que le ſyſtême du fataliſme ne change

rien à l'état des chofes, & n'eſt point propre à confondre les idées de vice & de vertu. (63)

Les loix ne ſont faites que pour maintenir la ſociété & pour empêcher les hommes aſſociés de ſe nuire; elles peuvent donc punir ceux qui la troublent, ou qui commettent des actions nuiſibles à leurs ſemblables; ſoit que ces aſſociés ſoient des agents néceſſités, ſoit qu'ils agiſſent librement, il leur ſuffit de ſçavoir que ces agents peuvent être modifiés. Les loix pénales ſont des motifs que l'expérience nous montre comme capables de contenir ou d'anéantir les impulſions que les paſſions donnent aux volontés des hommes; de quelque cauſe néceſſaire que ces paſſions leur viennent, le légiſlateur ſe propoſe d'en arrêter l'effet; & quand il s'y prend d'une façon convenable, il eſt ſûr du ſuccès. En décernant des gibets, des ſupplices, des châtimens quelconques aux crimes, il ne fait autre choſe, que ce que fait celui qui, en bâtiſſant une maiſon, y place des goutieres pour empêcher les eaux de la pluie de dégrader les fondements de ſa demeure.

Quelque ſoit la cauſe qui fait agir les hommes, on eſt en droit d'arrêter les effets de leurs actions, de même que celui dont un fleuve pourroit entraîner le champ, eſt en droit de contenir ſes eaux par une digue, ou même s'il le peut, de détourner ſon cours. C'eſt en vertu de ce droit que la

(63) Notre nature ſe révolte toujours contre ce qui la contrarie; il y a des hommes ſi coleres qu'ils ſe mettent en fureur même contre des objets inſenſibles & inanimés. Mais la réflexion de l'impuiſſance où nous ſommes de les modifier, devroit nous ramener à la raiſon. Les parens ont ſouvent grand tort de punir leurs enfants avec colere, ce ſont des êtres qui ne ſont point encore modifiés, ou qu'ils ont très mal modifiés eux-mêmes. Rien de plus commun dans la vie que de voir les hommes punir des fautes dont ils ſont eux-mêmes les cauſes.

ſociété peut effrayer & punir, en vue de ſa conſervation, ceux qui ſeroient tentés de lui nuire, ou qui commettent des actions qu'elle reconnoit vraiment nuiſibles à ſon repos, à ſa ſureté, à ſon bonheur.

On nous dira, ſans doute, que la ſociété ne punit pas pour l'ordinaire les fautes auxquelles la volonté n'a point de part; c'eſt cette volonté ſeule que l'on punit; c'eſt elle qui décide du crime & de ſon atrocité, & ſi cette volonté n'eſt point libre, on ne doit point la punir. Je répons que la ſociété eſt un aſſemblage d'êtres ſenſibles, ſuſceptibles de raiſon, qui deſirent le bien être & qui craignent le mal. Ces diſpoſitions font que leurs volontés peuvent être modifiées ou déterminées à tenir la conduite qui les mene à leurs fins. L'éducation, la loi, l'opinion publique, l'exemple, l'habitude, la crainte ſont des cauſes qui doivent modifier les hommes, influer ſur leurs volontés, les faire concourir au bien général, régler leurs paſſions, & contenir celles qui peuvent nuire au but de l'aſſociation. Ces cauſes ſont de nature à faire impreſſion ſur tous les hommes que leur organiſation & leur eſſence mettent à portée de contracter les habitudes, les façons de penſer & d'agir, qu'on veut leur inſpirer. Tous les êtres de notre eſpece ſont ſuſceptibles de crainte; dès lors la crainte d'un châtiment, ou de la privation du bonheur qu'ils déſirent, eſt un motif qui doit néceſſairement influer plus ou moins ſur leurs volontés & leurs actions. Se trouve-t-il des hommes aſſez mal conſtitués pour réſiſter ou pour être inſenſibles aux motifs qui agiſſent ſur tous les autres? ils ne ſont point propres à vivre en ſociété, ils contrarieroient le but de l'aſſociation, ils en ſe-

roient les ennemis, ils mettroient obſtacle à ſa tendance, & leurs volontés rebelles & inſociables, n'ayant pu être modifiées convenablement aux intérêts de leurs concitoyens, ceux-ci ſe réuniſſent contre leurs ennemis; & la loi, qui eſt l'expreſſion de la volonté générale, inflige des peines à ces êtres, ſur qui les motifs qu'on leur avoit préſentés, n'ont point les effets que l'on pouvoit en attendre. En conſéquence ces hommes inſociables ſont punis, ſont rendus malheureux, ſuivant la nature de leurs crimes, ſont exclus de la ſociété, comme des êtres peu faits pour concourir à ſes vues.

Si la ſociété a le droit de ſe conſerver, elle a droit d'en prendre les moyens; ces moyens ſont les loix, qui préſentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuiſibles. Ces motifs ne peuvent-ils rien ſur eux? La ſociété, pour ſon propre bien, eſt forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque ſource que partent leurs actions; ſoit qu'elles ſoient libres, ſoit qu'elles ſoient néceſſaires, elle les punit quand, après leur avoir préſenté des motifs aſſez puiſſants pour agir ſur des êtres raiſonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulſions de leur nature dépravée. Elle les punit avec juſtice, quand les actions dont elle les détourne, ſont vraiment nuiſibles à la ſociété; elle a droit de les punir, quand elle ne leur commande ou défend que des choſes conformes ou contraires à la nature des êtres aſſociés pour leur bien réciproque. Mais d'un autre côté, la loi n'eſt pas en droit de punir ceux à qui elle n'a point préſenté les motifs néceſſaires pour influer ſur leurs volontés; elle n'a pas droit de punir

ceux que la négligence de la ſociété a privés des moyens de ſubſiſter, d'exercer leur induſtrie & leurs talens, de travailler pour elle. Elle eſt injuſte, quand elle punit ceux à qui elle n'a donné ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes néceſſaires au maintien de la ſociété. Elle eſt injuſte, quand elle les punit pour des fautes que les beſoins de leur nature & que la conſtitution de la ſociété leur ont rendu néceſſaires. Elle eſt injuſte & inſenſée, lorſqu'elle les châtie pour avoir ſuivi des penchans que la ſociété elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les inſtitutions conſpirent à leur donner. Enfin la loi eſt inique, quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la ſociété. Le dernier degré d'injuſtice & de folie eſt, quand elle eſt aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la ſervent utilement.

Ainsi les loix pénales, en montrant des objets effrayants à des hommes qu'elles doivent ſuppoſer ſuſceptibles de crainte, leur préſentent des motifs propres à influer ſur leurs volontés. L'idée de la douleur, de la privation de leur liberté, de la mort, ſont pour des êtres bien conſtitués & jouiſſant de leurs facultés, des obſtacles puiſſants qui s'oppoſent fortement aux impulſions de leurs deſirs déréglés; ceux qui n'en ſont point arrêtés, ſont des inſenſés, des frénétiques, des êtres mal organiſés, contre leſquels les autres ſont en droit de ſe garantir & de ſe mettre en ſûreté. La folie eſt, ſans doute, un état involontaire & néceſſaire, cependant perſonne ne trouve qu'il ſoit injuſte de priver de la liberté les foux, quoique leurs actions ne puiſſent être imputées qu'au dé-

rangement de leur cerveau. Les méchants ſont des hommes dont le cerveau eſt, ſoit continuement ſoit paſſagérement troublé, il faut donc les punir en raiſon du mal qu'ils font, & les mettre pour toujours dans l'impuiſſance de nuire, ſi l'on n'a point l'eſpoir de jamais les ramener à une conduite plus conforme au but de la ſociété.

Je n'examine point ici juſqu'où peuvent aller les châtimens que la ſociété inflige à ceux qui l'offenſent. La raiſon ſemble indiquer que la loi doit montrer aux crimes néceſſaires des hommes, toute l'indulgence compatible avec la conſervation de la ſociété. Le ſyſtême de la fatalité ne laiſſe point, comme on a vu, les crimes impunis, mais au moins il eſt propre à modérer la barbarie avec laquelle un grand nombre de nations puniſſent les victimes de leur colere. Cette cruauté devient encore plus abſurde, lorſque l'expérience en montre l'inutilité; l'habitude de voir des ſupplices atroces, familiariſe les criminels avec leur idée. S'il eſt bien vrai que la ſociété ait le droit d'ôter la vie à ſes membres; s'il eſt bien vrai que la mort du criminel, inutile déſormais pour lui, ſoit avantageuſe à la ſociété, ce qu'il faudroit examiner, l'humanité exigeroit du moins que cette mort ne fut point accompagnée des tourments inutiles, dont ſouvent les loix trop rigoureuſes ſe plaiſent à la ſurcharger. Cette cruauté ne ſert qu'à faire ſouffrir, ſans fruit pour elle-même, la victime que l'on immole à la vindicte publique; elle attendrit le ſpectateur & l'intéreſſe en faveur du malheureux qui gémit; elle n'en impoſe point au méchant, que la vue des cruautés qui lui ſont deſtinées rend ſouvent plus féroce, plus cruel, plus ennemi de ſes aſſociés. Si l'exemple de la

mort étoit moins fréquent, même sans être accompagné de douleurs, il en seroit plus imposant. (64)

Que dirons-nous de l'injuste cruauté de quelques nations, où les loix, qui devroient être faites pour l'avantage de tous, ne semblent avoir pour objet que la sûreté particuliere des plus forts, & où des châtimens peu proportionnés aux crimes, ôtent impitoyablement la vie à des hommes que la plus urgente nécessité a forcés d'être coupables? C'est ainsi que dans la plupart des nations policées la vie d'un citoyen est mise dans la même balance que de l'argent; le malheureux qui périt de faim & de misere est mis à mort pour avoir enlevé quelque portion chétive du superflu d'un autre, qu'il voit nager dans l'abondance! c'est là ce que dans des sociétés éclairées l'on appelle *justice*, ou proportionner le châtiment au crime.

Cette affreuse iniquité ne devient-elle pas plus criante encore, quand les loix & les usages décernent des peines cruelles contre les crimes que les mauvaises institutions font germer & multiplier? Les hommes, comme on ne peut assez le

(64) La plupart des criminels n'envisagent la mort que comme *un mauvais quart d'heure*. Un voleur, voyant un de ses camarades qui montroit peu de fermeté au milieu du supplice, lui dit *est-ce que je ne t'ai pas dit que dans notre métier nous avions une maladie de plus que le reste des hommes?* On vole tous les jours au pied même des échafauts où l'on punit les coupables. Dans les nations où l'on inflige si légérement la peine de mort, a-t-on bien fait attention que l'on privoit la société tous les ans d'un grand nombre d'hommes qui pourroient, par leurs travaux forcés, lui rendre des services utiles, & la dédommager ainsi du mal qu'ils lui ont fait? La facilité avec laquelle on ôte la vie aux hommes, prouve la tyrannie & l'incapacité de la plupart des législateurs, ils trouvent bien plus court de détruire des citoyens, que de chercher les moyens de les rendre meilleurs.

répéter, ne ſont ſi portés au mal que parce que tout ſemble les y pouſſer. Leur éducation eſt nulle dans la plupart des états; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une religion inintelligible, qui n'eſt qu'une foible barriere contre les penchants de ſon cœur. En-vain la Loi lui crie de s'abſtenir du bien d'autrui, ſes beſoins lui crient plus fort qu'il faut vivre aux dépens de la ſociété qui n'a rien fait pour lui, & qui le condamne à gémir dans l'indigence & la miſere; privé ſouvent du néceſſaire, il ſe vange par des vols, des larcins, des aſſaſſinats; au riſque de ſa vie, il cherche à ſatisfaire ſoit ſes beſoins réels, ſoit les beſoins imaginaires que tout conſpire à exciter dans ſon cœur. L'éducation qu'il n'a point reçue ne lui a point appris à contenir la fougue de ſon tempérament; ſans idées de décence, ſans principes d'honneur, il ſe permet de nuire à une patrie qui n'eſt qu'une marâtre pour lui; dans ſes emportemens il ne voit plus le gibet même qui l'attend; d'ailleurs ſes penchants ſont devenus trop forts, ſes habitudes invétérées ne peuvent plus ſe changer, la pareſſe l'engourdit, le déſeſpoir l'aveugle, il court à la mort, & la ſociété le punit avec rigueur des diſpoſitions fatales & néceſſaires qu'elle a fait naître en lui, ou du moins qu'elle n'a pas convenablement déracinées & combattues par les motifs les plus propres à donner à ſon cœur des inclinations honnêtes. Ainſi la ſociété punit ſouvent les penchants que la ſociété fait naître, ou que ſa négligence fait germer dans les eſprits; elle agit comme ces peres injuſtes qui châtient leurs enfans des défauts qu'ils leurs ont eux-mêmes fait contracter.

QUELQUE injuſte & déraiſonnable que cette conduite ſoit & paroiſſe, elle n'en eſt pas moins néceſſaire. La ſociété, telle qu'elle eſt, quelque ſoient ſa corruption & les vices de ſes inſtitutions, veut ſubſiſter & tend à ſe conſerver; en conſéquence elle eſt forcée de punir les excès que ſa mauvaiſe conſtitution la force de produire: malgré ſes propres préjugés & ſes vices, elle ſent que ſa ſûreté demande qu'elle détruiſe les complots de ceux qui lui déclarent la guerre; ſi ceux-ci entraînés par des penchants néceſſaires la troublent & lui nuiſent, forcée de ſon côté par le deſir de ſe conſerver elle-même, elle les écarte de ſon chemin & les punit avec plus ou moins de rigueur, ſuivant les objets auxquels elle attache la plus grande importance, ou qu'elle ſuppoſe les plus utiles à ſon propre bien être: elle ſe trompe, ſans doute, ſouvent, & ſur ces objets & ſur les moyens, mais elle ſe trompe alors néceſſairement, faute d'avoir les lumieres qui pourroient l'éclairer ſur ſes vrais intérêts, ou par le défaut de vigilance, de talens & de vertus dans ceux qui reglent ſes mouvemens. D'où l'on voit que les injuſtices d'une ſociété aveugle & mal conſtituée ſont auſſi néceſſaires que les crimes de ceux qui la troublent & la déchirent. (65) Un corps politique, quand il eſt en démence, ne peut pas plus agir conformément à la raiſon, qu'un de ſes membres dont le cerveau eſt troublé.

ON nous dit encore que ces maximes, en ſoumettant tout à la néceſſité, doivent confondre ou

(65) Une ſociété qui punit les excès qu'elle fait naître peut être comparée à ceux qui ſont attaqués de la maladie *pédiculaire*; ils ſont forcés de tuer les inſectes dont ils ſont tourmentés, quoique ce ſoit leur conſtitution viciée qui les produiſe à chaque inſtant.

même détruire les notions que nous avons du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal, du mérite & du démérite. Je le nie; quoique l'homme agiſſe néceſſairement dans tout ce qu'il fait, ſes actions ſont juſtes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ſes ſemblables & de la ſociété où il vit; & l'on ne peut s'empêcher de les diſtinguer de celles qui nuiſent réellement au bien-être de ſes aſſociés. La ſociété eſt juſte, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ſes membres leurs beſoins phyſiques, la ſûreté, la liberté, la poſſeſſion de leurs droits naturels; c'eſt en quoi conſiſte tout le bonheur dont l'état ſocial eſt ſuſceptible; elle eſt injuſte, mauvaiſe, indigne de notre amour, quand elle eſt partiale pour un petit nombre & cruelle pour le plus grand; c'eſt alors que néceſſairement elle multiplie ſes ennemis & les oblige à ſe venger par des actions criminelles qu'elle eſt forcée de punir. Ce n'eſt pas des caprices d'une ſociété politique que dépendent les notions vraies du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal moral, du mérite & du démérite réels; c'eſt de l'utilité, c'eſt de la néceſſité des choſes, qui forceront toujours les hommes à ſentir qu'il exiſte une façon d'agir qu'ils ſont obligés d'aimer & d'approuver dans leurs ſemblables ou dans la ſociété, tandis qu'il en eſt une autre qu'ils ſont obligés par leur nature de haïr & de blâmer. C'eſt ſur notre propre eſſence que ſont fondées nos idées du plaiſir & de la douleur, du juſte & de l'injuſte, du vice & de la vertu; la ſeule différence, c'eſt que le plaiſir & la douleur ſe font immédiatement & ſur le champ ſentir à notre cerveau, au lieu que les avantages de la juſtice & de la vertu ne ſe montrent ſouvent à nous que par une ſuite de réflexions & d'expé-

riences multipliées & compliquées, que le vice de leur conformation & de leurs circonſtances empêchent ſouvent beaucoup d'hommes de faire, ou du moins de faire exactement.

Par une ſuite néceſſaire de cette même vérité le ſyſtême du fataliſme ne tend point à nous enhardir au crime & à faire diſparoître les remors, comme ſouvent on l'en accuſe. Nos penchants ſont dûs à notre nature; l'uſage que nous faiſons de nos paſſions dépend de nos habitudes, de nos opinions, des idées que nous avons reçues dans notre éducation & dans les ſociétés où nous vivons. Ce ſont néceſſairement ces choſes qui décident de notre conduite. Ainſi quand notre tempérament nous rendra ſuſceptibles de paſſions fortes, nous ſerons emportés dans nos deſirs, quelque ſoient nos ſpéculations. Les remors ſont des ſentimens douloureux excités en nous par le chagrin que nous cauſent les effets préſents ou futurs de nos paſſions; ſi ces effets ſont toujours utiles pour nous, nous n'avons point de remors; mais dès que nous ſommes aſſûrés que nos actions nous rendront haïſſables ou mépriſables aux autres, ou dès que nous craignons d'en être punis d'une maniere ou d'une autre, nous ſommes inquiets & mécontens de nous-mêmes, nous nous reprochons notre conduite, nous en rougiſſons au fond du cœur, nous appréhendons les jugemens des êtres, à l'eſtime, à la bienveillance, à l'affection deſquels nous avons appris & nous ſentons que nous ſommes intéreſſés. Notre propre expérience nous prouve que le méchant eſt un homme odieux pour tous ceux ſur qui ſes actions influent; ſi ces actions ſont cachées, nous ſçavons qu'il eſt rare qu'elles puiſſent l'être toujours. La

moindre réflexion nous prouve qu'il n'y a point de méchant qui ne ſoit honteux de ſa conduite, qui ſoit vraiment content de lui-même, qui n'envie le ſort d'un homme de bien, qui ne ſoit forcé de reconnoître qu'il a payé bien chérement les avantages dont il ne peut jamais jouir ſans faire des retours très fâcheux ſur lui-même. Il éprouve de la honte, il ſe mépriſe, il ſe hait, ſa conſcience eſt toujours allarmée. Pour ſe convaincre de ce principe, il ne faut que conſidérer à quel point les tyrans ou les ſcélérats aſſez puiſſans pour ne pas redouter les châtimens des hommes, craignent pourtant la vérité, & pouſſent les précautions & la cruauté contre ceux qui pouroient les expoſer aux jugemens du public. Ils ont donc la conſcience de leurs iniquités? Ils ſçavent donc qu'ils ſont haïſſables & mépriſables? Ils ont donc des remors? Leur ſort n'eſt donc pas heureux? Les perſonnes bien élevées acquierent ces ſentimens dans l'éducation; ils ſont fortifiés ou affoiblis par l'opinion publique, par l'uſage, par les exemples que l'on a devant les yeux. Dans une ſociété dépravée les remors ou n'exiſtent point, ou bientot ils diſparoiſſent; car dans toutes leurs actions, c'eſt toujours les jugemens de leurs ſemblables que les hommes ſont forcés d'enviſager. Nous n'avons jamais ni honte ni remors des actions que nous voyons approuvées ou pratiquées par tout le monde. Sous un gouvernement corrompu, des ames vénales, avides & mercenaires ne rougiſſent point de la baſſeſſe, du vol & de la rapine autoriſés par l'exemple; dans une nation licencieuſe perſonne ne rougit d'un adultere; dans un pays ſuperſtitieux on ne rougit pas d'aſſaſſiner pour des opinions. L'on voit donc que nos remors, ainſi que les idées vraies ou fauſſes que

nous avons de la décence, de la vertu, de la justice, &c. sont de suites nécessaires de notre tempérament modifié par la société où nous vivons; les assassins & les voleurs, quand ils vivent entre eux, n'ont ni honte ni remors.

Ainsi, je le répete, toutes les actions des hommes sont nécessaires; celles qui sont toujours utiles, ou qui contribuent au bonheur réel & durable de notre espece s'appellent des vertus, & plaisent nécessairement à tous ceux qui les éprouvent, à moins que leurs passions ou leurs opinions fausses, ne les forcent à en juger d'une façon peu conforme à la nature des choses. Chacun agit & juge nécessairement d'après sa propre façon d'être, & d'après les idées vraies ou fausses qu'il s'est faites du bonheur. Il est des actions nécessaires que nous sommes forcés d'approuver; il en est d'autres que nous sommes, en dépit de nous-mêmes, forcés de blâmer, & dont l'idée nous oblige à rougir lorsque notre imagination fait que nous les voyons avec les yeux des autres. L'homme de bien & le méchant agissent par des motifs également nécessaires; ils different simplement pour l'organisation, & par les idées qu'ils se font du bonheur, nous aimons l'un nécessairement, & nous détestons l'autre par la même nécessité. La loi de notre nature voulant qu'un être sensible travaillât constamment à se conserver, n'a pu laisser aux hommes le pouvoir de choisir ou la liberté de préferer la douleur au plaisir, le vice à l'utilité, le crime à la vertu. C'est donc l'essence même de l'homme qui l'oblige à distinguer les actions avantageuses à lui-même de celles qui lui sont nuisibles.

Cette distinction subsiste même dans les sociétés les plus corrompues, où les idées de vertu, quoique le plus complétement effacées de la conduite, demeurent les mêmes dans les esprits. En effet supposons un homme décidé pour la scélératesse qui se fût dit à lui-même que c'est une duperie que d'être vertueux dans une société pervertie. Supposons lui encore assez d'adresse & de bonheur pour échapper pendant une longue suite d'années au blâme & aux châtimens; je dis que, malgré des circonstances si avantageuses, un tel homme n'a été ni heureux ni content de lui même. Il a été dans des transes, dans des combats, dans des agitations perpétuelles. Combien de précautions, d'embarras, de travaux, de soins & de soucis n'a-t-il pas fallu employer dans cette lutte continuelle contre ses associés dont il craignoit les regards! Demandons lui ce qu'il pense de lui-même. Approchons-nous du lit de ce scélérat moribond, & demandons lui s'il voudroit recommencer au même prix une vie aussi agitée? S'il est de bonne foi, il avouera qu'il n'a gouté ni repos ni bien-être, que chaque crime lui à couté des inquiétudes & des insomnies; que ce monde n'a été pour lui qu'une scene continue d'allarmes & de peines d'esprit; que vivre paisiblement de pain & d'eau lui paroît un sort plus doux, que d'acquérir des richesses, du crédit, des honneurs aux mêmes conditions. Si ce scélérat, malgré tous ses succès, trouve son sort déplorable, que penserons-nous de ceux qui n'ont eu ni les mêmes ressources, ni les mêmes avantages pour réussir dans leurs projets?

Ainsi le systême de la nécessité est non seulement véritable & fondé sur des expériences cer-

taines, mais encore il établit la morale ſur une baſe inébranlable. Loin de ſapper les fondemens de la vertu, il montre ſa néceſſité; il fait voir les ſentimens invariables qu'elle doit exciter en nous, ſentimens ſi néceſſaires & ſi forts, que tous les préjugés & les vices de nos inſtitutions n'ont jamais pu les anéantir dans les cœurs. Lorſque nous méconnoiſſons les avantages de la vertu, c'eſt à nos erreurs infuſes, à nos inſtuitions déraiſonables, que nous devons nous en prendre; tous nos égaremens ſont des ſuites fatales & néceſſaires des erreurs & des préjugés qui ſe ſont identifiés avec nous. N'imputons donc plus à notre nature de nous rendre méchants; ce ſont les opinions funeſtes que l'on nous force de ſucer avec le lait qui nous rendent ambitieux, avides, envieux, orgueilleux, débauchés, intolérants, obſtinés dans nos préjugés, incommodes pour nos ſemblables, & nuiſibles à nous-mêmes. C'eſt l'éducation qui porte en nous le germe des vices qui nous tourmenteront néceſſairement pendant tout le cours de notre vie.

On reproche au fataliſme de décourager les hommes, de réfroidir leurs ames, de les plonger dans l'apathie, de briſer les nœuds qui devroient les lier à la ſociété. *Si tout eſt néceſſaire*, nous dit-on, *il faut laiſſer aller les choſes & ne s'émouvoir de rien.* Mais dépend-il de moi d'être ſenſible ou non? Suis-je le maître de ſentir ou de ne point ſentir la douleur? Si la nature m'a donné une ame humaine & tendre, m'eſt-il poſſible de ne point m'intéreſſer vivement à des êtres que je ſçais néceſſaires à mon propre bonheur? Mes ſentimens ſont néceſſaires; ils dépendent de ma propre nature que l'éducation a cultivée. Mon imagination

prómpte à s'émouvoir, fait que mon cœur se resserre & frissonne à la vue des maux que souffrent mes semblables, du despotisme qui les écrase, de la superstition qui les égare, des passions qui les divisent, des folies qui les mettent perpétuellement en guerre. Quoique je sache que la mort est le terme fatal & nécessaire de tous les êtres, mon ame n'en est pas moins vivement touchée de la perte d'une épouse chérie, d'un enfant propre à consoler ma vieillesse, d'un ami devenu nécessaire à mon cœur. Quoique je n'ignore pas qu'il est de l'essence du feu de brûler, je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter un incendie. Quoique je sois intimement convaincu que les maux dont je suis témoin, sont des suites nécessaires des erreurs primitives dont mes concitoyens sont imbus; si la nature m'a donné le courage de le faire, j'oserai leur montrer la vérité; s'ils l'écoutent, elle deviendra peu-à-peu le remede assûré de leurs peines; elle produira les effets qu'il est de son essence d'opérer.

Si les spéculations des hommes influoient sur leur conduite, ou changeoient leurs tempéramens, l'on ne peut point douter que le systême de la nécessité ne dût avoir sur eux l'influence la plus avantageuse; non seulement elle seroit propre à calmer la plupart de leurs inquiétudes; mais elle contribueroit encore à leur inspirer une soumission utile, une résignation raisonnée aux décrets du sort, dont souvent leur trop grande sensibilité fait qu'ils sont accablés. Cette apathie heureuse seroit sans doute desirable pour ces êtres, qu'une ame trop tendre rend souvent les déplorables jouets de la destinée, ou que des organes trop frêles exposent sans cesse à être brisés par les coups de l'adversité.

Mais

MAIS de tous les avantages que le genre humain pourroit retirer du dogme de la fatalité, s'il l'appliquoit à sa conduite, il n'en est point de plus grand que cette indulgence, cette tolérance universelle qui devroit être une suite de l'opinion que *tout est nécessaire*. En conséquence de ce principe le fataliste, s'il avoit l'ame sensible, plaindroit ses semblables, gémiroit sur leurs égaremens, chercheroit à les détromper, sans jamais s'irriter contre eux ni insulter à leur misere. De quel droit en effet haïr ou mépriser les hommes? Leur ignorance, leurs préjugés, leurs foiblesses, leurs vices, leurs passions, ne sont-ils pas des suites inévitables de leurs mauvaises institutions? N'en sont-ils pas assez rigoureusement punis par une foule de maux qui les assiegent de toutes parts? Les despotes qui les accablent sous un sceptre de fer, ne sont-ils pas les victimes continuelles de leurs propres inquiétudes & de leurs défiances? Est-il un méchant qui jouisse d'un bonheur bien pur? Les nations ne souffrent-elles pas sans cesse de leurs préjugés & de leurs folies? L'ignorance des chefs & la haîne qu'ils ont pour la raison & la vérité, ne sont-elles pas punies par la foiblesse & la ruine des Etats qu'ils gouvernent? En un mot, le fataliste gémira de voir la nécessité exercer à tout moment ses jugemens séveres sur les mortels qui méconnoissent son pouvoir, ou qui sentent ses coups, sans vouloir reconnoître la main dont ils partent: il verra que l'ignorance est nécessaire; que la crédulité en est la suite nécessaire, que l'asservissement est une suite nécessaire de l'ignorance crédule; que la corruption des mœurs est une suite nécessaire de l'asservissement: enfin que les malheurs des sociétés & de leurs membres sont des suites nécessaires de cette corruption.

Le fataliste conséquent à ces idées, ne sera donc ni un misanthrope incommode, ni un citoyen dangéreux. Il pardonnera à ses freres les égaremens que leur nature viciée par mille causes leur ont rendu nécessaires; il les consolera, il leur inspirera du courage, il les détrompera de leurs vaines chimeres; mais jamais il ne leur montrera cette aigreur, plus propre à les révolter, qu'à les attirer à la raison. Il ne troublera point le repos de la société, il ne soulevera point les peuples contre la puissance souveraine; il sentira que la perversité & l'aveuglement de tant de conducteurs des peuples, sont des suites nécessaires des flatteries dont on repaît leur enfance, de la malice nécessaire de ceux qui les obsedent & les corrompent pour profiter de leurs foiblesses, enfin que ce sont des effets inévitables de l'ignorance profonde de leurs vrais intérêts où tout s'efforce de les retenir.

Le fataliste n'est point en droit d'être vain de ses propres talens ou de ses vertus; il sçait que ces qualités ne sont que des suites de son organisation naturelle, modifiée par des circonstances qui n'ont nullement dépendu de lui. Il n'aura ni haine ni mépris pour ceux que la nature & les circonstances n'auront point favorisés comme lui. C'est le fataliste qui doit être humble & modeste par principe; n'est-il pas forcé de reconnoître qu'il ne possede rien qu'il n'ait reçu.

En un mot tout ramene à l'indulgence celui que l'expérience a convaincu de la nécessité des choses. Il voit avec douleur qu'il est de l'essence d'une société mal constituée, mal gouvernée, asservie à des préjugés & à des usages déraisonnables, soumise à des loix insensées, dégradée par

le despotisme, corrompue par le luxe, enivrée de fausses opinions, de se remplir de citoyens vicieux & légers; d'esclaves rampants & glorieux de leurs chaînes; d'ambitieux sans idées de vrai gloire; d'avares & de prodigues; de fanatiques & de libertins. Convaincu de la liaison nécéssaire des choses, il ne sera point surpris de voir la négligence ou l'oppression porter le découragement dans les campagnes, des guerres sanglantes les dépeupler, des dépenses inutiles les appauvrir, & tous ces excès réunis faire que les nations ne renferment par-tout que des hommes sans bonheur, sans lumieres, sans mœurs & sans vertus. Il ne verra en tout celà que l'action & la réaction nécessaire du physique sur le moral, & du moral sur le physique. En un mot, tout homme qui reconnoît la fatalité, demeurera persuadé qu'une nation mal gouvernée est un sol fertile en plantes venimeuses; elles y croissent en telle abondance, qu'elles se pressent & s'étouffent les unes les autres. C'est dans un terrein cultivé par les mains d'un Lucurgue, que l'on voit naître des citoyens intrépides, fiers, désintéressés, étrangers aux plaisirs: dans un champ cultivé par un Tibere, l'on ne trouvera que des scélérats, des ames basses, des délateurs & des traîtres. C'est le sol, ce sont les circonstances dans lesquelles les hommes se trouvent placés, qui en font des objets utiles ou nuisibles: le sage évite les uns comme ces reptiles dangereux dont la nature est de mordre & de communiquer leur venin; il s'attache aux autres & les aime comme ces fruits délicieux dont son palais se trouve agréablement flatté: il voit les méchants sans colere, il chérit les cœurs bienfaisants; il sçait que l'arbre languissant sans culture dans un désert aride & sabloneux, qui l'a rendu difforme & tortueux, eût

peut-être étendu ſon feuillage au loin, eût fourni des fruits déle&ables, eût procuré un ombrage frais, ſi ſon germe eut été placé dans un terrein plus fertile, ou s'il eût éprouvé les ſoins attentifs d'un cultivateur habile.

Que l'on ne nous diſe point que c'eſt dégrader l'homme, que de réduire ſes fonctions à un pur méchaniſme; que c'eſt honteuſement l'avilir que de le comparer à un arbre, à une végétation abjecte..... Le philoſophe exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui conſtitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre eſt un objet qui, dans ſon eſpece, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection, quand il produit des fruits doux & un ombre favorable. Toute machine eſt prétieuſe, dès qu'elle eſt vraiment utile & remplit fidélement les fonctions auxquelles on la deſtine. Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien, quand il a des talens & des vertus, eſt, pour les êtres de ſon eſpece, un arbre qui leur fournit & des fruits & de l'ombrage. L'homme de bien eſt une machine dont les reſſorts ſont adaptés de maniere à remplir leurs fonctions d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rougirai pas d'être une machine de ce genre, & mon cœur treſſailleroit de joie, s'il pouvoit presſentir qu'un jour les fruits de mes réflexions ſeront utiles & conſolants pour mes ſemblables.

La nature elle-même n'eſt-elle pas une vaſte machine dont notre eſpece eſt un foible reſſort? Je ne vois rien de vil en elle ni dans ſes productions; tous les êtres qui ſortent de ſes mains ſont bons, nobles, ſublimes, dès qu'ils cooperent à produire l'ordre & l'harmonie dans la ſphere où ils

doivent agir. De quelque nature que ſoit l'ame, ſoit qu'on la faſſe mortelle, ſoit qu'on la ſuppoſe immortelle, ſoit qu'on la regarde comme un eſprit, ſoit qu'on la regarde comme une portion du corps, je trouverai cette ame noble, grande & ſublime dans Socrate, Ariſtide & Caton. Je l'appellerai une ame de boue dans Claude, dans Séjan, dans Néron. J'admirerai ſon énergie & ſon jeu dans Corneille, dans Newton, dans Monteſquieu: je gémirai de ſa baſſeſſe en voyant des hommes vils qui encenſent la tyrannie, ou qui rampent ſervilement aux pieds de la ſuperſtition.

Tout ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage, nous prouve clairement que tout eſt néceſſaire. Tout eſt toujours dans l'ordre relativement à la nature, où tous les êtres ne font que ſuivre les loix qui leur ſont impoſées. Il eſt entré dans ſon plan que de certaines terres produiroient des fruits délicieux, tandis que d'autres ne fourniroient que des ronces, des épines, des végétaux dangereux. Elle a voulu que quelques ſociétés produiſiſſent des ſages, des héros, des grands hommes; elle a réglé que d'autres ne feroient naître que des hommes abjects, ſans énergie & ſans vertus. Les orages, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les peſtes & la mort ſont auſſi néceſſaires à ſa marche, que la chaleur bienfaiſante du ſoleil, que la ſérénité de l'air, que les pluies douces du Printems, que les années fertiles, que la ſanté, que la paix, que la vie; les vices & les vertus, les ténebres & la lumiere, l'ignorance & la ſcience ſont également néceſſaires; les uns ne ſont des biens, les autres ne ſont des maux, que pour des êtres particuliers dont ils favoriſent ou dérangent la façon d'exiſter: le tout

ne peut être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux.

La nature distribue donc de la même main ce que nous appellons *l'ordre* & ce que nous appellons *désordre*; ce que nous appellons *plaisir* & ce que nous appellons *douleur*; en un mot elle répand, par la nécessité de son être, & le bien & le mal dans le monde que nous habitons. Ne la taxons point pour celà de bonté ou de malice; ne nous imaginons pas que nos cris & nos vœux puissent arrêter sa force toujours agissante d'après des loix immuables. Soumettons nous à notre sort, & lorsque nous souffrons, ne recourons point aux chimeres que notre imagination a créées; puisons dans la nature elle-même les remedes qu'elle nous offre pour les maux qu'elle nous fait. Si elle nous envoie des maladies, cherchons dans son sein les productions salutaires qu'elle fait naître pour nous. Si elle nous donne des erreurs, elle nous fournit, dans l'expérience & dans la vérité, les contrepoisons propres à détruire leurs funestes effets. Si elle souffre que la race humaine gémisse longtems sous le poids de ses vices & de ses folies; elle lui montre dans la vertu le remede assûré de ses infirmités. Si les maux que quelques sociétés éprouvent sont nécessaires, quand ils seront devenus trop incommodes, elles seront irrésistiblement forcées d'en chercher les remedes, que la nature leur fournira toujours. Si cette nature a rendu l'existence insupportable pour quelques êtres infortunés qu'elle semble avoir choisis pour en faire ses victimes, la mort est une porte qu'elle leur laisse toujours ouverte, & qui les délivre de leurs maux, lorsqu'ils les jugent impossibles à guérir.

N'accusons donc point la nature d'être inexorable pour nous; il n'existe point en elle de maux, dont elle ne fournisse le remede à ceux qui ont le courage de le chercher & de l'appliquer. Cette nature suit des loix générales & nécessaires dans toutes ses opérations; le mal physique & le mal moral ne sont point dûs à sa méchanceté, mais à la nécessité des choses. Le mal physique est le dérangement produit dans nos organes par les causes physiques que nous voyons agir; le mal moral est le dérangement produit en nous par des causes physiques dont le jeu est un secret pour nous. Ces causes finissent toujours pas produire des effets sensibles ou capables de frapper nos sens; les pensées & les volontés des hommes ne se montrent que par les effets marqués qu'elles produisent en eux-mêmes; ou sur les êtres que leur nature rend susceptibles de les sentir. Nous souffrons, parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'œconomie de notre machine; nous jouissons, parce que les propriétés de quelques êtres sont analogues à notre façon d'exister; nous naissons, parce qu'il est de la nature de quelques matieres de se combiner sous une forme déterminée; nous vivons, nous agissons, nous pensons, parce qu'il est de l'essence de certaines combinaisons d'agir & de se maintenir dans l'existence par des moyens donnés, pendant une durée fixée: enfin nous mourons, parce qu'une loi nécessaire prescrit à toutes les combinaisons qui se sont faites, de se détruire ou de se dissoudre. De tout celà il résulte que la nature est impartiale pour toutes ses productions; elle nous soumet comme tous les autres êtres à des loix éternelles, dont elle n'a pu nous

exempter; si elles les suspendoit un instant, c'est pour lors que le désordre se mettroit en elle & que son harmonie seroit troublée.

Ceux qui étudient la nature, en prenant l'expérience pour guide, peuvent seuls deviner ses secrets, & démêler peu à peu la trame, souvent imperceptible, des causes dont elle se sert pour opérer ses plus grands phénomenes; à l'aide de l'expérience nous lui découvrons souvent de nouvelles propriétés & de nouvelles façons d'agir, inconnues des siecles qui nous ont précédés. Ce qui étoit des merveilles, des miracles, des effets surnaturels pour nos aïeux, devient aujourd'hui pour nous des effets simples & naturels, dont nous connoissons le méchanisme & les causes. L'homme, en sondant la nature, est parvenu à découvrir les causes des tremblemens de la terre, du mouvement périodique des Mers, des embrâsemens souterreins, des météores, qui étoient pour nos Ancêtres, & qui sont encore pour le vulgaire ignorant, des signes indubitables de la colere du ciel. Notre postérité, en suivant & rectifiant les expériences faites & par nous & par nos Peres, ira plus loin encore, & découvrira des effets & des causes qui sont totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain parviendront, peut-être un jour, à pénétrer jusques dans le sanctuaire de la nature pour découvrir plusieurs des mysteres qu'elle a semblé jusqu'ici refuser à toutes nos recherches.

En envisageant l'homme sous son véritable aspect; en quittant l'autorité pour suivre l'expérience & la raison; en le soumettant tout entier aux loix de la physique, auxquelles l'imagina-

tion a voulu le soustraire, nous verrons que les phénomenes du monde moral suivent les mêmes regles que ceux du monde physique, & que la plupart des grands effets, que notre ignorance & nos préjugés nous font regarder comme inexplicables & comme merveilleux, deviendront simples & naturels pour nous. Nous trouverons que l'éruption d'un volcan & la naissance d'un Tamerlan, sont pour la Nature la même chose; en remontant aux causes premieres des événemens les plus frappans que nous voyons avec effroi s'opérer sur la terre, de ces révolutions terribles, de ces convulsions affreuses qui déchirent & ravagent les nations, nous trouverons que les volontés qui operent en ce monde les changemens les plus surprenans & les plus étendus, sont mues dans leur principe par des causes physiques, que leur petitesse nous fait juger méprisables & peu capables de produire des phénomenes que nous trouvons si grands.

Si nous jugeons des causes par leurs effets, il n'est point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout est lié, où tout agit & réagit, où tout se meut & s'altere, se compose & se décompose, se forme & se détruit, il n'est pas un atôme qui ne joue un rôle important & nécessaire; il n'est point de molécule imperceptible qui, placée dans des circonstances convenables, n'opere des effets prodigieux. Si nous étions à portée de suivre la chaîne éternelle qui lie toutes les causes aux effets que nous voyons, sans perdre aucun de ses chaînons de vue; si nous pouvions démêler le bout des fils insensibles qui remuent les pensées, les volontés, les passions de ces hommes que, d'après leurs actions, nous appel-

lons puiſſants, nous trouverions que ce ſont des vrais atômes qui ſont les leviers ſecrets dont la nature ſe ſert pour mouvoir le monde moral ; c'eſt la rencontre inopinée, & pourtant néceſſaire, de ces molécules indiſcernables à la vue, c'eſt leur aggrégation, leur combinaiſon, leur proportion, leur fermentation, qui modifiant l'homme peu-à-peu, ſouvent à ſon inſçu & malgré, lui le font penſer, vouloir, agir d'une façon déterminée & néceſſaire ; ſi ſes volontés & ſes actions influent ſur beaucoup d'autres hommes, voilà le monde moral dans la plus grande combuſtion. Trop d'âcreté dans la bile d'un fanatique, un ſang trop enflammé dans le cœur d'un conquérant, une digeſtion pénible dans l'eſtomac d'un Monarque, une fantaiſie qui paſſe dans l'eſprit d'une femme, ſont des cauſes ſuffiſantes pour faire entreprendre des guerres, pour envoyer des millions d'hommes à la boucherie, pour renverſer des murailles, pour réduire des villes en cendres, pour plonger des nations dans le deuil & la miſere, pour faire éclore la famine & la contagion, pour propager la déſolation & les calamités pendant une longue ſuite de ſiecles à la ſurface de notre globe.

La paſſion d'un ſeul individu de notre eſpece, quand il diſpoſe des paſſions d'un grand nombre d'autres, parvient à combiner & réunir leurs volontés & leurs efforts, & décide ainſi du ſort des habitants de la terre. C'eſt ainſi qu'un Arabe ambitieux, fourbe, voluptueux donne à ſes compatriotes une impulſion, dont l'effet eſt de ſubjuguer ou déſoler de vaſtes contrées dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe, & de changer le ſyſtême religieux, les opinions & les uſages d'u-

ne partie considérable des habitans de notre monde. Mais en remontant à la source primitive de ces étranges révolutions, quelles sont les causes cachées qui influoient sur cet homme, qui excitoient ses propres passions, qui constituoient son tempérament? Quelles sont les matieres de la combinaison desquelles résulte un voluptueux, un fourbe, un ambitieux, un entousiaste, un homme éloquent, en un mot un personnage capable d'en imposer à ses semblables & de les faire concourir à ses vues? Ce sont les particules insensibles de son sang, c'est le tissu imperceptible de ses fibres, ce sont des sels plus ou moins âcres qui picottent ses nerfs, c'est plus ou moins de matiere ignée qui circule dans ses veines. D'où viennent ces élémens eux-mêmes? C'est du sein de sa Mere, c'est des alimens qui l'ont nourri, du climat qui l'a vu naître, des idées qu'il a reçues, de l'air qu'il a respiré, sans compter mille causes inappréciables & passageres qui, dans des instants donnés, ont modifié & déterminé les passions de cet important personnage devenu capable de changer la face de notre globe.

A des causes si foibles dans leur principe, si l'on eût, dans l'origine, opposé les moindres obstacles, les événemens si merveilleux dont nous sommes surpris, ne seroient point arrivés. Un accès de fievre, causé par un peu de bile trop enflammée, eût pu faire avorter tous les projets du législateur des Musulmans. De la diete, un verre d'eau, une saignée eussent quelquefois suffi pour sauver des royaumes.

L'on voit donc que le sort du genre humain, ainsi que celui de chacun des individus qui le

composent, dépend à chaque instant de causes insensibles, que des circonstances souvent fugitives font naître, developpent & mettent en action. Nous attribuons au hasard leurs effets, & nous les regardons comme fortuits, tandis que ces causes operent nécessairement & suivant des regles sûres. Nous n'avons souvent ni la sagacité ni la bonne foi de remonter aux vrais principes; nous regardons des mobiles si foibles avec mépris, parce que nous les jugeons incapables de produire de si grandes choses. Ce sont pourtant ces mobiles, tels qu'ils sont, ce sont ces ressorts si chétifs qui, dans les mains de la nature & d'après ses loix nécessaires, suffisent pour remuer notre univers. La conquête d'un Gengis Kan n'a rien de plus étrange que l'explosion d'une mine, causée dans son principe par une foible étincelle, qui commence d'abord par allumer un grain unique de poudre, mais dont le feu se communique bientôt à plusieurs milliers d'autres grains contigus, dont les forces réunies & multipliées finissent par renverser des remparts, des villes & des montagnes.

Le sort de la race humaine, & celui de chaque homme, dépend donc à tout moment de causes insensibles, cachées dans le sein de la nature, jusqu'à ce que leur action se déploie. Le bonheur ou le malheur, la prospérité ou la misere de chacun de nous & des nations entieres, sont attachées à des forces dont il nous est impossible de prévoir, d'apprécier ou d'arrêter l'action. Peut-être qu'en cet instant s'amassent & se combinent les molécules imperceptibles dont l'assemblage formera un souverain, qui sera le fléau ou le sauveur d'un vaste empire. Nous ne pouvons nous-mêmes répondre un instant de notre destinée; nous ne con-

noiſſons point ce qui ſe paſſe en nous, les cauſes qui agiſſent dans notre intérieur, ni les circonſtances qui les mettront en action & qui développeront leur énergie; c'eſt cependant de ces cauſes impoſſibles à démêler, que dépend notre deſtinée pour la vie. Souvent une rencontre imprévue fait éclore dans notre ame une paſſion, dont les ſuites influeront néceſſairement ſur notre félicité. C'eſt ainſi que l'homme le plus vertueux peut, par la combinaiſon bizarre de circonſtances inopinées, devenir en un inſtant l'homme le plus criminel.

On trouvera, ſans doute, cette vérité effrayante & terrible. Mais au fond qu'a-t-elle de plus révoltant que celle qui nous apprend que cette vie, à laquelle nous ſommes ſi fortement attachés, peut ſe perdre à chaque inſtant par une infinité d'accidents auſſi irremédiables qu'imprévus? Le fataliſme réſout facilement l'homme de bien à mourir, il lui fait enviſager la mort comme un moyen ſûr de ſe ſouſtraire à la méchanceté; ce ſyſtême montrera cette mort à l'homme heureux lui-même, comme un moyen d'échapper au malheur qui finit ſouvent par empoiſonner la vie la plus fortunée.

Soumettons-nous donc à la néceſſité; malgré nous, elle nous entraînera toujours; réſignons-nous à la nature; acceptons les biens qu'elle nous préſente, oppoſons aux maux néceſſaires qu'elle nous fait éprouver les remedes néceſſaires qu'elle conſent à nous accorder. Ne troublons point notre eſprit par des inquiétudes inutiles; jouiſſons avec meſure, parce que la douleur eſt la compagne néceſſaire de tout excès; ſuivons le ſentier de la vertu, parce que tout nous prouve que,

même dans ce monde, forcé d'être pervers, cette vertu est nécessaire pour nous rendre estimables aux yeux des autres & contens de nous-mêmes.

Homme foible & vain! tu prétends d'être libre; hélas! ne vois-tu pas tous les fils qui t'enchaînent? Ne vois-tu pas que ce sont des atômes qui te forment, que ce sont des atômes qui te meuvent; que ce sont des circonstances indépendantes de toi qui modifient ton être & qui reglent ton sort? Dans une nature puissante qui t'environne, serois-tu donc le seul être qui put résister à son pouvoir? Crois-tu que tes foibles vœux la forceront de s'arrêter dans sa marche éternelle ou de changer son cours?

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'ame; du dogme de la vie future; des craintes de la mort.

Les réflexions présentées dans cet ouvrage concourent à nous montrer clairement ce que nous devons penser de l'ame humaine, ainsi que de ses opérations ou facultés: tout nous prouve de la façon la plus convaincante qu'elle agit & se meut suivant des loix semblables à celles des autres êtres de la nature; qu'elle ne peut être distinguée du corps; qu'elle naît, s'accroît, se modifie dans la même progression que lui; enfin tout devroit nous faire conclure qu'elle périt avec lui. Cette ame, ainsi que le corps, passe par un état de foiblesse & d'enfance; c'est alors qu'elle est assaillie par une

foule de modifications & d'idées qu'elle reçoit des objets extérieurs par la voie de ses organes; elle amasse des faits; elle fait des expériences vraies ou fausses; elle se forme un systême de conduite, d'après lequel elle pense & agit d'une façon d'où résulte son bonheur ou son malheur, sa raison ou son délire, ses vertus & ses vices; parvenue avec le corps à sa force & à sa maturité, elle ne cesse un instant de partager avec lui ses sensations agréables ou désagréables, ses plaisirs & ses peines; en conséquence elle approuve ou désapprouve son état; elle est saine ou malade, active ou languissante, éveillée ou endormie. Dans la vieillesse l'homme s'éteint tout entier, ses fibres & ses nerfs se roidissent, ses sens deviennent obtus, sa vue se trouble, ses oreilles s'endurcissent, ses idées se décousent, sa mémoire disparoît, son imagination s'amortit; que devient alors son ame? hélas! elle s'affaisse en même tems que le corps, elle s'engourdit avec lui, elle ne remplit comme lui ses fonctions qu'avec peine, & cette substance, que l'on en avoit voulu distinguer, subit les mêmes révolutions que lui.

Malgré tant de preuves si convaincantes de la matérialite de l'ame ou de son identité avec le corps, des penseurs ont supposé que, quoique celui-ci fut périssable, son ame ne périssoit point; que cette portion de lui-même jouissoit du privilege spécial, d'être *immortelle* ou exempte de la dissolution & des changemens de formes que nous voyons subir à tous les corps que la nature a composés: en conséquence on se persuada que cette ame privilégiée ne mourroit point. Son immortalité parut sur-tout indubitable à ceux qui la supposerent spirituelle: après en avoir fait un être

ſimple, inétendu, dépourvu de parties, totalement différent de tout ce que nous connoiſſons, ils prétendirent qu'elle n'étoit point ſujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres, dont l'expérience nous montre la décompoſition continuelle.

Les hommes ſentant en eux-mêmes une force cachée qui dirigeoit & produiſoit d'une façon inviſible les mouvemens de leurs machines, crurent que la nature entiere, dont ils ignoroient l'énergie & la façon d'agir, devoit ſes mouvemens à un agent analogue à leur ame, qui agiſſoit ſur la grande machine, comme leur ame ſur leur corps. L'homme s'étant ſuppoſé double, fit auſſi la nature double; il la diſtingua de ſa propre énergie, il la ſépara de ſon moteur, que peu à peu il fit ſpirituel. Cet être diſtingué de la nature fut regardé comme l'ame du monde, & les ames des hommes comme des portions émanées de cette ame univerſelle. Cette opinion ſur l'origine de nos ames, eſt d'une antiquité très reculée. Ce fut celle des Égyptiens, des Chaldéens, des Hébreux, (66) ainſi

(66) Il paroît que Moyſe croyoit avec les Egyptiens l'émanation divine des ames; *Dieu*, ſelon lui, *forma l'homme du limon de la terre, il répandit ſur ſon viſage un ſoufle de vie, & l'homme devint vivant & animé.* VOYEZ LA GENESE CHAP. II. V. 7. Cependant les chrétiens rejettent aujourd'hui le ſyſtême de *l'émanation divine*, vû qu'elle ſuppoſeroit la divinité diviſible; d'ailleurs leur religion, ayant beſoin d'un enfer pour tourmenter les ames des réprouvés, il eût fallu damner une portion de la divinité conjointement avec les ames des victimes qu'elle ſacrifioit à ſa propre vengeance. Quoique Moyſe, par les paroles qui viennent d'être citées, ſemble indiquer que l'ame ſoit une portion de la divinité, nous ne voyons pourtant pas que le dogme de l'immortalité de l'ame ſoit établi dans aucuns des Livres qu'on lui attribue. Il paroît que ce fut durant la captivité de Babylone que les Juifs apprirent le dogme des récompenſes & des châtimens futurs, enſeigné par Zoroaſtre aux Perſes, mais que le légiſlateur hébreu ne connut pas, ou du moins laiſſa ignorer à ſon peuple.

ainſi que de la plupart des ſages de l'orient. Ce fut dans leurs écoles que les Phérécydes, les Pythagores, les Platons puiſerent une doctrine flatteuſe pour la vanité & pour l'imagination des mortels. L'homme ſe crut ainſi une portion de la divinité, immortel, comme elle, dans une partie de lui-même. Cependant des religions inventées par la ſuite, renoncerent à ces avantages qu'elles jugerent incompatibles avec d'autres parties de leurs ſyſtêmes: elles prétendirent que le ſouverain de la nature, ou ſon moteur, n'étoit point ſon ame, mais qu'en vertu de ſa toute-puiſſance il créoit les ames humaines à meſure qu'il produiſoit les corps qu'elles devoient animer, & l'on enſeigna que ces ames, une fois produites, par un effet de la même toute-puiſſance jouiſſoient de l'immortalité.

Quoiqu'il en ſoit de ces variations ſur l'origine des ames, ceux qui les ſuppoſerent émanées de Dieu même, ont cru qu'après la mort du corps, qui leur ſervoit d'enveloppe ou de priſon, elles retournoient pas *réfuſion* à leur ſource premiere. Ceux qui, ſans adopter l'opinion de l'émanation divine, admirent la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, furent obligés de ſuppoſer une région, un ſéjour pour les ames, que leur imagination leur peignit d'après leurs eſpérances, leurs craintes, leurs deſirs & leurs préjugés.

Rien de plus populaire que le dogme de l'immortalité de l'ame; rien de plus univerſellement répandu que l'attente d'une autre vie. La nature ayant inſpiré à tous les hommes l'amour le plus vif de leur exiſtence, le deſir d'y perſévérer toujours, en fut une ſuite néceſſaire; ce deſir bientôt ſe convertit pour eux en certitude, & de ce que

la nature leur avoit imprimé le desir d'exister toujours, on en fit un argument pour prouver que jamais l'homme ne cesseroit d'exister. *Notre ame* dit Abadie, *n'a point de desirs inutiles*, *elle desire naturellement une vie éternelle*, &, par une logique bien étrange, il conclut que ce desir ne pouvoit manquer d'être rempli. (67) Quoiqu'il en soit, les hommes ainsi disposés, écouterent avidement ceux qui leur annoncerent des systêmes si conformes à leurs vœux. Cependant ne regardons point comme une chose surnaturelle le desir d'exister, qui fut & sera toujours de l'essence de l'homme; ne soyons pas surpris, s'il reçut avec empressement une hypothese qui le flattoit en lui promettant que son desir seroit un jour satisfait; mais gardons-nous de conclure que ce desir soit une preuve indubitable de la réalité de cette vie future, dont les hommes, pour leur bonheur présent, ne sont que trop occupés. La passion pour l'existence n'est en nous qu'une suite naturelle de la tendance d'un être sensible, dont l'essence est de vouloir se conserver. Ce desir suit dans les hommes, l'energie de leurs ames ou la force de leur imagination, toujours prête à réaliser ce qu'ils desirent très fort. Nous desirons la vie du corps, & cependant ce desir est frustré; pourquoi le desir de la vie de notre ame ne seroit-il pas frustré comme le premier? (68)

(67) Cicéron avoit dit avant Abadie, *naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare; nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium. Permanere animos arbitramus consensu nationum omnium.* Voilà l'idée de l'immortalité de l'ame déjà changée en une idée innée: cependant le même Ciceron regarde Phérécyde comme l'inventeur de ce dogme.

Tusculan. disputat. Lib. I.

(68) Voici comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame. *Tous les hommes desirent de vivre toujours, donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument en disant, *tous les hommes desirent naturellement d'être riches, donc tous les hommes seront riches un jour.*

Les réflexions les plus ſimples ſur la nature de notre ame, devroient nous convaincre que l'idée de ſon immortalité n'eſt qu'une illuſion. Qu'eſt-ce en effet que notre ame, ſinon le principe de la ſenſibilité? Qu'eſt-ce que penſer, jouir, ſouffrir, ſinon ſentir? Qu'eſt-ce que la vie, ſinon l'aſſemblage de ces modifications ou mouvemens, propres à l'être organiſé? Ainſi, dès que le corps ceſſe de vivre, la ſenſibilité ne peut plus s'exercer; il ne peut donc plus y avoir d'idées, ni par conſéquent de penſées. Les idées, comme on l'a prouvé, ne peuvent nous venir que par les ſens; or comment veut-on que, privés une fois de ſens, nous ayions encore des perceptions, des ſenſations des idées? Puiſqu'on a fait de l'Ame un être ſéparé du corps animé, pourquoi n'a-t-on pas fait de la vie un être diſtingué du corps vivant? La vie eſt la ſomme des mouvemens de tout le corps; le ſentiment & la penſée font une partie de ces mouvemens; ainſi dans l'homme mort ces mouvemens ceſſeront comme tous les autres.

En effet par quel raiſonnement prétendroit-on nous prouver que cette ame, qui ne peut ſentir, penſer, vouloir, agir qu'à l'aide de ſes organes, puiſſe avoir de la douleur & du plaiſir, ou même puiſſe avoir la conſcience de ſon exiſtence, lorsque les organes qui l'en avertiſſoient ſeront décompoſés ou détruits? N'eſt-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps, & de l'ordre ſuivant lequel ces parties conſpirent à faire leurs fonctions ou mouvemens? Ainſi, la ſtructure organique une fois détruite, nous ne pouvons douter que l'ame ne le ſoit auſſi. Ne voyons-nous pas durant tout le cours de notre vie, que cette ame eſt altérée, dérangée, troublée

par tous les changemens qu'éprouvent nos organes? & l'on veut que cet ame agiſſe, penſe, ſubſiſte lorſque ces mêmes organes auront entiérement diſparu!

L'Etre organiſé peut ſe comparer à une horloge qui, une fois briſée, n'eſt plus propre aux uſages auxquels elle étoit deſtinée. Dire que l'ame ſentira, penſera, jouira, ſouffrira après la mort du corps, c'eſt prétendre qu'une horloge, briſée en mille pieces, peut continuer à ſonner ou à marquer les heures. Ceux qui nous diſent que notre ame peut ſubſiſter nonobſtant la deſtruction du corps, ſoutiennent évidemment que la modification d'un corps pourra ſe conſerver, après que le ſujet en aura été détruit; ce qui eſt complettement abſurde.

L'on ne manquera pas de nous dire que la conſervation des ames après la mort du corps, eſt un effet de la puiſſance divine: mais ce ſeroit appuyer une abſurdité par une hypotheſe gratuite. La puiſſance divine, de quelque nature qu'on la ſuppoſe, ne peut pas faire qu'une choſe exiſte & n'exiſte point en même tems; elle ne peut faire qu'une ame ſente ou penſe, ſans les intermedes néceſſaires pour avoir des penſées.

Que l'on ceſſe donc de nous dire que la raiſon n'eſt point bleſſée du dogme de l'immortalité de l'ame, ou de l'attente d'une vie future. Ces notions, faites uniquement pour flatter ou pour troubler l'imagination du vulgaire, qui ne raiſonne pas, ne peuvent paroître ni convaincantes, ni même probables à des eſprits éclairés. La raiſon exempte des illuſions du préjugé, eſt, ſans doute, bleſſée de la ſuppoſition d'une ame

qui ſent, qui penſe, qui s'afflige ou ſe réjouit, qui a des idées, ſans avoir des organes, c'eſt à dire, deſtituée des ſeuls moyens naturels & connus par leſquels il lui ſoit poſſible d'avoir des perceptions, des ſenſations & des idées. Si l'on nous réplique qu'il peut exiſter d'autres moyens *ſurnaturels* ou *inconnus*, nous répondrons que ces moyens de tranſmettre des idées à l'ame ſéparée du corps, ne ſont pas plus connus, ni plus à la portée de ceux qui les ſuppoſent, que de nous. Il eſt au moins très évident que tous ceux qui rejettent les idées innées, ne peuvent, ſans contredire leurs principes, admettre le dogme ſi peu fondé de l'immortalité de l'ame.

MALGRÉ les conſolations que tant de gens prétendent trouver dans la notion d'une exiſtence éternelle; malgré la ferme perſuaſion, où tant d'hommes nous aſſurent qu'ils ſont, que leurs ames ſurvivront à leurs corps, nous les voyons très allarmés de la diſſolution de ces corps, & n'enviſager leur fin, qu'ils devroient déſirer comme le terme de bien des peines, qu'avec beaucoup d'inquiétude. Tant il eſt vrai que le réel, le préſent, même accompagné de peines, influe bien plus ſur les hommes, que les plus belles chimeres d'un avenir, qu'ils ne voient jamais qu'au travers des nuages de l'incertitude. En effet, malgré la prétendue conviction où les hommes les plus religieux ſont d'une éternité bienheureuſe, ces eſpérances ſi flatteuſes ne les empêchent point de craindre & de frémir, lorſqu'ils penſent à la diſſolution néceſſaire de leurs corps. La mort fut toujours pour ceux qui s'appellent des *mortels*, le point de vue le plus effrayant; ils la regarderent comme un phénomene étrange, contraire à

l'ordre des chofes, oppofé à la nature; en un mot comme un effet de la vengeance célefte, comme *la folde du péché*. Quoique tout leur prouvât que cette mort eft inévitable, ils ne purent jamais fe familiarifer avec fon idée; ils n'y penferent qu'en tremblant, & l'affûrance de poffeder une ame immortelle, ne les dédommagea que foiblement du chagrin d'être privés de leur corps périffable. Deux caufes contribuerent encore à fortifier & à nourrir leurs allarmes; l'une fut que cette mort, communément accompagnée de douleurs, leur arrachoit une exiftence qui leur plait, qu'ils connoiffent, à laquelle ils font accoutumés; l'autre fut l'incertitude de l'état qui devoit fuccéder à leur exiftence actuelle.

L'ILLUSTRE Bacon a dit que *les hommes craignent la mort par la même raifon que les enfants ont peur de l'obfcurité.* (69) Nous nous défions naturellement de tout ce que nous ne connoiffons point; nous voulons voir clair, afin de nous garantir des objets qui nous peuvent menacer, ou pour être à portée de nous procurer ceux qui peuvent nous être utiles. L'homme qui exifte ne peut fe faire d'idée de la non exiftence; comme cet état l'inquiete, fon imagination fe met à travailler au défaut de l'expérience, pour lui peindre bien ou mal cet état incertain. Accoutumé à penfer, à fentir, à être mis en action, à jouir de la fociété, il voit le plus grand des malheurs dans une diffolution qui le privera des objets & des fenfations que fa nature préfente lui a rendus néceffaires, qui

(69) *Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis*
In tenebris metuunt: fic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ funt metuenda magis....

LUCRETIUS LIB. III. vers. 37. & feqq.

l'empêchera d'être averti de ſon être, qui lui ôtera ſes plaiſirs pour le plonger dans le néant. En le ſuppoſant même exempt de peines, il enviſage toujours ce néant comme une ſolitude déſolante, comme un amas de ténebres profondes; il s'y voit dans un abandon général, deſtitué de tout ſecours, & ſentant la rigueur de cette affreuſe ſituation. Mais le ſommeil profond ne ſuffit-il pas pour nous donner une idée vraie du Néant? Ne nous prive-t il pas de tout? Ne ſemble-t-il pas nous anéantir pour l'univers; & anéantir cet univers pour nous? La mort eſt-elle autre choſe qu'un ſommeil profond & durable? C'eſt faute de pouvoir ſe faire une idée de la mort que l'homme la redoute; s'il s'en faiſoit une idée vraie, il ceſſeroit dès lors de la craindre; mais il ne peut concevoir un état où l'on ne ſent point; il croit donc que, lorſqu'il n'exiſtera plus, il aura le ſentiment & la conſcience de ces choſes qui lui paroiſſent aujourd'hui ſi triſtes & ſi lugubres; ſon imagination lui peint ſon convoi, ce tombeau que l'on creuſe pour lui, ces chants lamentables qui l'accompagneront à ſon dernier ſéjour; il ſe perſuade que ces objets hideux, l'affecteront, même après ſon trépas, auſſi péniblement que dans l'état préſent où il jouit de ſes ſens. (70)

MORTEL égaré par la crainte! Après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus; du fond de ton cercueil tu ne feras point le témoin de cette ſcene que ton imagination te repréſente aujourd'hui ſous des couleurs ſi

(70) *Nec videt in verâ nullum fore morte alium* SE
Qui poſſit vivus ſibi SE *lugere peremptum,*
Stansque jacentem, nec lacerari urive dolore.

LUCRETIUS LIB. III. vers 898. & ſeqq.

noires ; tu ne prendras pas plus de part à ce qui ſe fera dans le monde, tu ne ſeras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes reſtes inanimés, que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'eſpece humaine. Mourir, c'eſt ceſſer de penſer & de ſentir, de jouir & de ſouffrir; tes idées périront avec toi; tes peines ne te ſuivront point dans la tombe. Penſe à la mort, non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'enviſager d'un œil paiſible, & pour te raſſûrer contre les fauſſes terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inſpirer.

Les craintes de la mort ſont de vaines illuſions qui devroient diſparoître auſſitôt qu'on enviſage cet événement néceſſaire ſous ſon vrai point de vue. Un grand homme a défini la philoſophie, une *méditation de la mort* (71). Il ne veut point par là nous faire entendre que nous devons nous occuper triſtement de notre fin, dans la vue de nourrir nos frayeurs; il veut ſans doute, nous inviter à nous familiariſer avec un objet que la nature nous a rendu néceſſaire, & nous accoutumer à l'attendre d'un front ſerein. Si la vie eſt un bien, s'il eſt néceſſaire de l'aimer, il n'eſt pas moins néceſſaire de la quitter; & la raiſon doit nous apprendre la réſignation aux decrets du ſort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler ſans allarmes, un événement que notre eſſence nous rend inévitable; notre intérêt demande que nous n'empoiſonnions point par des craintes continuelles, une vie qui ne peut avoir des charmes pour nous, ſi nous n'en voyons

(71) ΜΕΛΕΤΗ ΤΟΥ ΘΑΝΑΤΟΥ. Lucain a dit *ſcire mori ſors prima viris.*

jamais le terme ſans friſſonner. La raiſon & notre intérêt concourent à nous raſſûrer contre les terreurs vagues que l'imagination nous inſpire à cet égard. Si nous les appellons à notre ſecours, ils nous apprivoiſeront avec un objet qui ne nous effraie, que parce que nous ne le connoiſſons point, ou parce qu'on ne nous l'a montré que défiguré par les accompagnemens hideux que la ſuperſtition lui donne. Dépouillons donc la mort de ces vaines illuſions & nous verrons qu'elle n'eſt que le ſommeil de la vie; que ce ſommeil ne ſera troublé par aucun ſonge déſagréable, & qu'un réveil fâcheux ne le ſuivra jamais. Mourir, c'eſt dormir; c'eſt rentrer dans cet état d'inſenſibilité où nous étions avant de naître, avant d'avoir des ſens, avant d'avoir la conſcience de notre exiſtence actuelle. Des loix auſſi néceſſaires que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le ſein de la nature d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire par la ſuite ſous quelque forme nouvelle, qu'il nous ſeroit inutile de connoître: ſans nous conſulter, elle nous plaça pour un tems dans le rang des êtres organiſés, ſans notre aveu, elle nous obligera d'en ſortir pour occuper un autre rang. Ne nous plaignons point de ſa dureté, elle nous fait ſubir une loi dont elle n'excepte aucun des êtres qu'elle renferme (72). Si tout naît & périt, ſi tout ſe change & ſe détruit; ſi la naiſſance d'un être n'eſt jamais que le premier pas vers ſa fin, comment eût-il été poſſible que l'homme, dont la machine eſt ſi frêle, dont les

(72) *Quid de rerum naturâ querimur, illa ſe bene geſſit; vitâ ſi ſcias uti, longa eſt.* V, SENEC. DE BREVITATE VITÆ. Tout le monde ſe plaint de la brieveté de la vie & de la rapidité du tems, & les hommes, pour la plupart, ne ſavent que faire ni du tems ni de la vie.

parties ſont ſi mobiles & ſi compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre ſolide que nous habitons, ſe change, s'altere & peut-être ſe détruiſe! Foible mortel! tu prétendrois exiſter toujours; veux-tu donc que pour toi ſeul la nature change ſon cours? Ne vois-tu pas dans ces cometes excentriques qui viennent étonner tes regards, que les planetes elles-mêmes ſont ſujettes à la mort? Vis donc en paix, tant que la nature le permet, & meurs ſans effroi, ſi ton eſprit eſt éclairé par la raiſon.

MALGRÉ la ſimplicité de ces réflexions, rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort; le ſage lui-même pâlit à ſon approche; il a beſoin de recueillir toutes les forces de ſon eſprit pour l'attendre avec ſérénité. Ne ſoyons donc point ſurpris, ſi l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels; elle effraie le jeune-homme; elle redouble les chagrins & la triſteſſe de la vieilleſſe accablée d'infirmités; elle la redoute même bien plus que ne fait la jeuneſſe dans la vigueur de ſon âge; le vieillard eſt bien plus accoutumé à la vie; d'ailleurs ſon eſprit eſt plus foible & a moins d'énergie. Enfin le malade dévoré de tourmens & le malheureux plongé dans l'infortune, oſent rarement recourir à la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines.

SI nous cherchons la ſource de cette puſillanimité, nous la trouvons dans notre nature qui nous attache à la vie, & dans le défaut d'énergie de notre ame que, bien loin de fortifier, tout s'efforce d'affoiblir & de briſer. Toutes les inſtitutions humaines, toutes nos opinions conſpirent à augmenter nos craintes & à rendre nos idées de la

mort plus terribles & plus révoltantes. En effet la ſuperſtition s'eſt plue à montrer la mort ſous les traits les plus affreux; elle nous la repréſente comme un moment redoutable qui, non ſeulement met fin à nos plaiſirs, mais encore qui nous livre ſans défenſe aux rigueurs inouies d'un deſpote impitoyable, dont rien n'adoucira les arrêts: ſelon elle, l'homme le plus vertueux n'eſt jamais ſûr de lui plaire, il a lieu de trembler de la ſévérité de ſes jugemens; des ſupplices affreux & ſans fin puniront les victimes de ſon caprice, des foibleſſes involontaires ou des fautes néceſſaires qui auront allumé ſa fureur. Ce tyran implacable ſe vengera de leurs infirmités, de leurs délits momentanés, des penchants qu'il a donnés à leur cœur, des erreurs de leur eſprit, des opinions, des idées, des paſſions qu'ils auront reçues dans les ſociétés où il les a fait naître; il ne leur pardonnera ſur-tout jamais d'avoir pu méconnoître un être inconcevable, d'avoir pu ſe tromper ſur ſon compte, d'avoir oſé penſer par eux-mêmes, d'avoir refuſé d'écouter des guides entouſiaſtes ou trompeurs, & d'avoir eu le front de conſulter la raiſon, qu'il leur avoit pourtant donnée pour régler leur conduite dans le chemin de la vie.

Tels ſont les objets affligeants dont la religion occupe ſes malheureux & crédules ſectateurs. Telles ſont les craintes que les Tyrans de la penſée des hommes, nous montrent comme *ſalutaires:* malgré le peu d'effet qu'elles produiſent ſur la conduite de la plupart de ceux qui s'en diſent, ou s'en croient perſuadés, on voudroit faire paſſer ces notions pour la digue la plus forte que l'on puiſſe oppoſer aux déréglemens des hommes. Cependant, comme nous le ferons voir bientôt, ces ſy-

ſtêmes, ou plutôt ces chimeres ſi terribles ne font rien ſur le grand nombre, qui n'y ſonge que rarement, & jamais au moment que la paſſion, l'intérêt, le plaiſir ou l'exemple l'entraînent. Si ces craintes agiſſent, c'eſt toujours ſur ceux qui n'en auroient aucun beſoin pour s'abſtenir du mal, ou pour faire le bien. Elles font trembler des cœurs honnêtes, & ne font rien aux pervers: elles tourmentent des ames tendres, & laiſſent en repos les ames endurcies: elles infeſtent un eſprit docile & doux, elles ne cauſent aucun trouble à des eſprits rebelles: ainſi elles n'allarment que ceux qui déjà ſont aſſez allarmés, elle ne contiennent que ceux qui ſont déjà contenus.

Ces notions n'en impoſent donc aucunement aux méchans; quand par haſard elles agiſſent ſur eux, ce n'eſt que pour redoubler la méchanceté de leur caractere naturel, la juſtifier à leurs propres yeux, leur fournir des prétextes pour l'exercer ſans crainte & ſans ſcrupule. En effet l'expérience d'un grand nombre de ſiecles nous montre à quels excès la méchanceté & les paſſions des hommes ſe ſont portées, quand elles ont été autoriſées ou déchaînées par la religion, ou du moins, quand elles ont pu ſe couvrir de ſon manteau. Les hommes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes, plus cruels, plus ſéditieux, que quand ils ſe ſont perſuadés que la religion leur permettoit, ou leur ordonnoit de l'être; cette religion ne faiſoit pour lors que donner une force invincible à leurs paſſions naturelles, qu'ils purent, ſous ſes auſpices ſacrés, exercer impunément & ſans aucun remors. Bien plus, les plus grands ſcélérats, en donnant un libre cours aux penchans déteſtables de leur méchant naturel, crurent mériter le ciel,

dans la cauſe duquel ils ſe montroient zélés, & s'exempter par des forfaits, des châtimens d'un Dieu, dont ils penſoient avoir mérité le courroux.

Voilà donc les effets que les notions ſalutaires de la Théologie produiſent ſur les mortels; ces réflexions peuvent nous fournir des réponſes à ceux qui nous diſent que *ſi la religion promettoit également le ciel aux méchants comme aux bons, il n'y auroit point d'incrédules à l'autre vie.* Nous répondrons donc que la religion, dans le fait, accorde le ciel aux méchants; elle y place ſouvent les plus inutiles & les plus méchants des hommes (73). Elle aiguiſe, comme on vient de le voir, les paſſions des méchants, en légitimant des crimes que, ſans elle, ils craindroient de commettre, ou pour leſquels ils auroient de la honte & des remors. Enfin les miniſtres de la Religion fourniſſent aux plus méchants des hommes, des moyens de détourner la foudre de deſſus leurs têtes, & de parvenir à la félicité éternelle.

A l'égard des incrédules, il peut y avoir, ſans doute, des méchants parmi eux, comme parmi les plus crédules; mais l'incrédulité ne ſuppoſe pas plus la méchanceté que la crédulité ne ſuppoſe la bonté. Au contraire, l'homme qui penſe & médite, connoit mieux les motifs d'être bon, que celui qui ſe laiſſe guider en aveugle par des motifs incertains ou par les intérêts des autres. Tout homme ſenſé a le plus grand intérêt d'examiner des opinions que l'on prétend devoir influer ſur

(73) Tels ſont Moyſe, Samuël, David chez les Juifs; Mahomet chez les Muſulmans; chez les Chrétiens Conſtantin, S. Cyrille, S. Athanaſe, S. Dominique & tant d'autres brigands religieux & zélés perſécuteurs que l'Egliſe révere. On peut encore leur joindre les *Croiſés*, les *Ligueurs*, &c.

ſon bonheur éternel: s'il les trouve fauſſes ou nuiſibles pour la vie préſente, il ne conclura jamais de ce qu'il n'a pas d'autre vie à craindre ou à eſpérer, qu'il peut dans celle-ci ſe livrer impunément à des vices, qui lui feroient tort à lui-même, ou qui lui attireroient le mépris ou la colere de la ſociété. L'homme qui n'attend point une autre vie, n'en eſt que plus intéreſſé à prolonger ſon exiſtence & à ſe rendre cher à ſes ſemblables dans la ſeule vie qu'il connoiſſe; il a fait un grand pas vers la félicité en ſe débarraſſant des terreurs qui affligent les autres.

En effet la ſuperſtition prit plaiſir à rendre l'homme lâche, crédule, puſillanime; elle ſe fit un principe de l'affliger ſans relâche: elle ſe fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort; ingénieuſe à le tourmenter, elle étendit ſes inquiétudes au-delà même de ſon exiſtence connue, & ſes miniſtres, pour diſpoſer de lui plus ſûrement en ce monde, inventerent les régions de l'avenir, en ſe réſervant le droit d'y faire récompenſer les eſclaves qui auront été ſoumis à leurs loix arbitraires, & de faire punir par la divinité, ceux qui auront été rebelles à leurs volontés. Loin de conſoler les mortels, loin de former la raiſon de l'homme, loin de lui apprendre à plier ſous la main de la néceſſité, la religion en mille contrées s'eſt efforcée de lui rendre la mort plus amere, d'appeſantir ſon joug, d'orner ſon cortege d'une foule de phantômes hideux, & de rendre ſes approches plus effrayantes qu'elle-même. C'eſt ainſi qu'elle eſt parvenue à remplir l'univers d'entouſiaſtes qu'elle ſéduit par des promeſſes vagues, & d'eſclaves avilis qu'elle retient par la crainte des maux imaginaires dont leur fin ſera

ſuivie. Elle eſt venue à bout de leur perſuader que leur vie actuelle n'eſt qu'un paſſage pour arriver à une vie plus importante. Le dogme inſenſé d'une vie future, les empêche de s'occuper de leur vrai bonheur, de ſonger à perfectionner leurs inſtitutions, leurs loix, leur morale & leurs ſciences; de vaines chimeres ont abſorbé toute leur attention; ils conſentent à gémir ſous la tyrannie religieuſe & politique, à croupir dans l'erreur, à languir dans l'infortune, dans l'eſpoir d'être quelque jour plus heureux, dans la ferme confiance que leurs calamités & leur patience ſtupide les conduiront à une félicité ſans fin; ils ſe ſont crus ſoumis à une divinité cruelle qui vouloit leur faire acheter le bien-être futur, au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher ici bas; on leur a peint leur Dieu comme l'ennemi juré de la race humaine, & on leur a fait entendre que le ciel irrité contre eux vouloit être appaiſé, & les puniroit éternellement des efforts qu'ils feroient pour ſe tirer de leurs peines. C'eſt ainſi que le dogme de la vie future fut une des erreurs les plus fatales dont le genre humain fut infecté. Ce dogme plongea les nations dans l'engourdiſſement, dans la langueur, dans l'indifférence ſur leur bien-être, ou bien il les précipita dans un entouſiaſme furieux, qui les porta ſouvent à ſe déchirer elles-mêmes pour mériter le ciel.

On demandera, peut-être, par quelles routes les hommes ont été conduits à ſe faire les idées ſi gratuites & ſi bizarres qu'ils ont de l'autre monde. Je répons qu'il eſt vrai que nous n'avons point d'idée de l'avenir qui n'exiſte point pour nous; ce ſont nos idées du paſſé & du préſent qui fourniſſent à notre imagination les matériaux dont elle

se sert pour construire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui est, sera toujours, & que les mêmes causes auront les mêmes effets* (74). L'homme dans son état actuel, a deux façons de sentir, l'une qu'il approuve & l'autre qu'il désapprouve; ainsi persuadé que ces deux façons de sentir devoient le suivre au-delà même de son existence présente, il plaça dans les régions de l'éternité deux séjours distingués; l'un fut destiné à la félicité, & l'autre à l'infortune; l'un devoit renfermer les amis de son Dieu, l'autre fut une prison destinée à le venger des outrages que lui faisoient ses malheureux sujets.

TELLE est la véritable origine des idées sur la vie future, si répandues parmi les hommes. Nous voyons par-tout un *Elysée* & un *Tartare*, un *Paradis* & un *Enfer*, en un mot deux séjours distingués, construits d'après l'imagination des entousiastes ou des fourbes qui les inventerent, & accommodés aux préjugés, aux idées, aux espérances & aux craintes des peuples qui les crurent. Les Indiens se figurerent le premier de ces séjours comme celui de l'inaction & d'un repos permanent, parce qu'habitants d'un climat brûlant, ils virent dans le repos la félicité suprême; les Musulmans s'y promirent des plaisirs corporels, semblables à ceux qui sont actuellement les objets de leurs vœux; les chrétiens espérerent en gros des plaisirs ineffables & spirituels, en mot un bonheur dont ils n'eurent aucune idée.

DE

(74) Lorsque nous raisonnons par analogie nous fondons toujours nos raisonnemens sur la persuasion, souvent très fausse, que ce qui s'est fait déjà, se fera encore par la suite; & nous regardons comme une chose indubitable que ce qui arrivera, sera toujours semblable à ce qui est arrivé.

De quelque nature que fussent ces plaisirs, les hommes comprirent qu'il falloit un corps pour que leur ame pût en jouir, ou pour éprouver les peines réservées aux ennemis de la divinité; de là le dogme de la *résurrection*, par lequel on supposa que ce corps, que l'on voyoit devant ses yeux se pourrir, sé décomposer, se dissoudre, se recomposeroit un jour par un effet de la toute-puissance divine, pour former de nouveau une enveloppe à l'ame, afin de recevoir conjointement avec elle les récompenses & les châtimens que tous deux auroient mérité durant leur union primitive (75). Cette incompréhensible opinion, inventée, dit-on, par les Mages, trouve encore un grand nombre d'adhérens, qui ne l'ont jamais sérieusement examinée. Enfin d'autres incapables de s'élever à ces notions sublimes, crurent que sous diverses formes l'homme animeroit successivement différens animaux d'especes variées, & ne cesseroit jamais d'habiter la terre où il se trouve; telle fut l'opinion de ceux qui crurent la *Métempsycose*.

Quand au séjour malheureux des ames, l'imagination des imposteurs qui voulurent gouverner les peuples, s'efforça de rassembler les images les plus effrayantes pour le rendre plus terrible. Le feu est de tous les êtres celui qui produit sur nous la sensation la plus cuisante; on supposa donc que la toute-puissance divine ne pouvoit rien inventer

(75) Le dogme de la *Résurrection* paroît au fond inutile à tous ceux qui croient à l'existence des ames sentantes, pensantes, souffrantes ou jouissantes après leur séparation du corps; ils doivent supposer, comme Berkeley, que l'ame n'a besoin ni du corps, ni d'aucun être extérieur pour éprouver des sensations & avoir des idées. Les Malebranchistes doivent supposer que les ames réprouvées *verront l'enfer en Dieu* & se sentiront brûler, sans avoir besoin de leurs corps pour celà.

de plus cruel que le feu pour punir ſes ennemis; le feu fut donc le terme auquel l'imagination de l'homme fut forcée de s'arrêter, & l'on convint aſſez généralement que le feu vengeroit un jour la divinité outragée, comme, par la cruauté & la démence des hommes, cet élément la venge ſouvent en ce monde. (76) Ainſi l'on peignit les victimes de ſa colere enfermées dans des cachots embraſés, ſe roûlans perpétuellement dans des tourbillons de flammes, plongées dans des mers de ſoufre & de bitume, & faiſant retentir leurs voûtes infernales de leurs gémiſſemens inutiles & de leurs grincemens.

Mais, dira-t-on peut-être, comment les hommes purent-ils ſe déterminer à croire une exiſtence accompagnée de tourmens éternels, ſur-tout y en ayant pluſieurs d'entre eux qui, d'après leurs ſyſtêmes religieux, eurent lieu de les craindre pour eux-mêmes? Pluſieurs cauſes ont pu concourir à leur faire adopter une opinion ſi révoltante. En premier lieu, très peu d'hommes ſenſés ont pu croire une telle abſurdité, quand ils ont daigné faire uſage de leur raiſon; ou bien, s'ils y ont cru, l'atrocité de cette notion fut toujours contrebalancée par l'idée de la miſéricorde & de la bonté qu'ils attribuerent à leur Dieu. (77) En

(76) C'eſt, ſans doute, de là que ſont venues les expiations par le feu, uſitées chez un grand nombre de peuples orientaux, & pratiquées encore aujourd'hui par des prêtres du *Dieu de paix*, qui ont la cruauté de faire périr par les flammes ceux qui n'ont point de la divinité les mêmes idées qu'eux. Par une ſuite du même délire les Magiſtrats civils condamnent au feu les ſacrileges, les blaſphêmateurs, les voleurs d'Egliſe, c'eſt-à-dire ceux qui ne font tort à perſonne, tandis qu'ils ſe contentent de punir d'un ſupplice plus doux ceux qui font un tort réel à la ſociété. C'eſt ainſi que la religion renverſe toutes les idées!

(77) Si, comme les Chrétiens le prétendent, les tourmens à venir doivent être infinis pour la durée & pour l'intenſité, je ſuis forcé

ſecond lieu, les peuples aveuglés par la crainte ne ſe rendirent jamais compte des dogmes les plus étranges qu'ils reçurent de leurs légiſlateurs, ou qui leur furent tranſmis par leurs Peres. En troiſieme lieu, chaque homme ne vit jamais l'objet de ſes terreurs que dans un lointain favorable, & la ſuperſtition lui promit d'ailleurs des moyens d'échapper aux ſupplices qu'il crut avoir mérités. Enfin, ſemblable à ces malades que nous voyons attachés à l'exiſtence même la plus douloureuſe, l'homme préféra l'idée d'une exiſtence malheureuſe & connue, à celle d'une non exiſtence, qu'il regarda comme le plus affreux des maux, parce qu'il n'en put avoir d'idée, ou parce que ſon imagination lui fit enviſager cette non exiſtence ou ce néant comme l'aſſemblage confus de tous les maux enſemble. Un mal connu, quelque grand qu'il puiſſe être, allarme moins les hommes, ſur-tout quand il leur reſte l'eſpoir de l'éviter, qu'un mal qu'ils ne connoiſſent point, ſur lequel par conſéquent leur imagination ſe croit forcée de travailler, & auquel elle ne ſçait oppoſer aucun remede.

L'ON voit donc que la ſuperſtition, loin de conſoler les hommes ſur la néceſſité de mourir, ne fait que redoubler leurs terreurs par les maux dont elle prétend que leur trépas ſera ſuivi, ces terreurs ſont ſi fortes, que les malheureux qui

d'en conclure que l'homme, qui eſt un être fini, ne peut ſouffrir infiniment; Dieu lui-même ne peut lui communiquer l'infinité, malgré les efforts qu'il feroit pour le punir éternellement de ſes fautes, qui elles-mêmes n'ont que des effets finis ou limités par le tems. Le même raiſonnement peut s'appliquer aux joies du Paradis, où un être fini ne comprendra pas plus un Dieu infini qu'il ne fait en ce monde. D'un autre côté ſi, comme le chriſtianiſme l'enſeigne, Dieu perpétue l'exiſtence des damnés, il perpétue l'exiſtence du péché, ce qui ne s'accorde pas avec l'amour de l'ordre qu'on lui ſuppoſe,

croient ces dogmes redoutables, quand ils sont conséquens, passent leurs jours dans l'amertume & les larmes. Que dirons-nous de cette opinion destructive de toute société, & pourtant adoptée par tant de nations, qui leur annonce qu'un Dieu sévere peut à chaque instant, *comme un voleur*, les prendre au dépourvu, & venir exercer sur la terre ses jugemens rigoureux? Quelles idées plus propres à effrayer, à décourager les hommes, à leur ôter le désir d'améliorer leur sort, que la perspective affligeante d'un monde toujours prêt à se dissoudre, & d'une divinité assise sur les débris de la nature entiere pour juger les humains? Telles sont néanmoins les funestes opinions dont l'esprit des nations s'est répu depuis des milliers d'années: elles sont si dangereuses que si, par une heureuse inconséquence, elles ne dérogeoient pas dans leur conduite à ces idées désolantes, elles tomberoient dans l'abrutissement le plus honteux. Comment s'occuperoient-elles d'un monde périssable qui peut à chaque instant écrouler? Comment songer à se rendre heureuses dans une terre qui n'est que le vestibule d'un royaume éternel? Est-il donc surprenant que des superstitions, auxquelles de pareils dogmes servent de base, aient prescrit à leur sectateurs un détachement total des choses d'ici bas, un renoncement entier aux plaisirs les plus innocents, une inertie, une pusillanimité, une abjection d'ame, une insociabilité qui les rend inutiles à eux-mêmes & dangereux pour les autres? Si la nécessité ne forçoit les hommes de se départir dans la pratique de leurs systêmes insensés; si leurs besoins ne les ramenoient à la raison en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendroit bientôt un vaste désert, habité par quelques sauvages isolés, qui n'auroient pas même le cou-

rage de se multiplier. Qu'est-ce que des notions qu'il faut nécessairement mettre à l'écart pour faire subsister l'association humaine.

CEPENDANT le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenses & de châtimens, est depuis un grand nombre de siecles regardé comme le plus puissant, ou même comme le seul motif capable de contenir les passions des hommes, & qui puisse les obliger d'être vertueux; peu-à-peu ce dogme est devenu la base de presque tous les systêmes religieux & politiques, & il semble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé sans briser absolument les liens de la société. Les fondateurs des religions en ont fait usage pour s'attacher leurs sectateurs crédules; les législateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs sujets sous le joug; plusieurs Philosophes eux-mêmes ont cru de bonne foi que ce dogme étoit nécessaire pour effrayer les hommes & les détourner du crime. (78)

ON ne peut en effet disconvenir que ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnerent des religions aux nations, & qui s'en firent les ministres; il fut le fondement de leur pouvoir, la source de leur richesses, & la cause permanente de l'aveuglement & des terreurs dans lesquelles leur intérêt voulut que le genre humain fût nourri. C'est par lui que le Prêtre devint l'é-

(78) Lorsque le dogme de l'immortalité de l'ame, sorti de l'école de Platon, vint à se répandre chez les Grecs, il causa les plus grands ravages, & détermina une foule d'hommes mécontents de leur sort à terminer leurs jours. Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme si salutaire, produisoit sur les cerveaux de ses sujets, défendit de l'enseigner sous peine de mort. *Voyez l'argument du dialogue de Phédon* de la traduction de Dacier.

mule & le maître des Rois: les nations se sont remplies d'entousiastes ivres de religion, toujours bien plus disposés à écouter ses menaces que les conseils de la raison, que les ordres du souverain, que les cris de la nature, que les loix de la société. La politique fut elle-même asservie aux caprices du Prêtre; le monarque temporel fut obligé de plier sous le joug du monarque éternel; l'un ne disposoit que de ce monde périssable, l'autre étendoit sa puissance jusque dans un monde à venir, plus important pour les hommes que la terre, où ils ne sont que des pélerins & des passagers. Ainsi le dogme de l'autre vie mit le gouvernement lui-même dans la dépendance du prêtre; il ne fut que son premier sujet, & jamais il ne fut obéi, que lorsque tous deux furent d'accord pour accabler le genre humain. La nature cria vainement aux hommes de songer à leur félicité présente, le prêtre leur ordonna d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future: la raison leur disoit en vain qu'ils devoient être paisibles; le prêtre leur souffla le fanatisme & la fureur, & les força de troubler la tranquillité publique toutes les fois qu'il fut question des intérêts du monarque invisible de l'autre vie, ou de ses ministres en celle-ci.

Tels sont les fruits que la politique a recueillis du dogme de la vie future; les régions de l'avenir ont aidé le sacerdoce à conquérir le monde. L'attente d'une félicité céleste & la crainte des supplices futurs ne servirent qu'à empêcher les hommes de songer à se rendre heureux ici bas. L'erreur, sous quelque aspect qu'on l'envisage, ne sera jamais qu'une source de maux pour le genre humain. Le dogme d'une autre vie, en présentant aux mortels un bonheur idéal, en fera des entousiastes; en

les accablant de craintes, il en fera des êtres inutiles, des lâches, des atrabilaires, des forcenés, qui perdront de vue leur séjour présent pour ne s'occuper que d'un avenir imaginaire & des maux chimériques qu'ils doivent craindre après leur mort.

Si l'on nous dit, que le dogme des récompenses & des peines à venir est le frein le plus puissant pour réprimer les passions des hommes; nous répondrons en appellant à l'expérience journaliere. Pour peu que l'on regarde autour de soi, l'on verra cette assertion démentie, & l'on trouvera que ces merveilleuses spéculations, incapables de changer les tempéramens des hommes, d'anéantir les passions que les vices de la société même contribuent à faire éclore dans tous les cœurs, ne diminuent aucunement le nombre des méchants: dans les nations qui en paroissent le plus fortement convaincues, nous voyons des assassins, des voleurs, des fourbes, des oppresseurs, des adulteres, des voluptueux; tous sont persuadés de la réalité d'une autre vie, mais dans le tourbillon de la dissipation & des plaisirs, dans la fougue de leurs passions, ils ne voient plus cet avenir redoutable, qui n'influe nullement sur leur conduite présente.

En un mot, dans les pays où le dogme de l'autre vie est si fortement établi, que chacun s'irriteroit contre quiconque auroit la témérité de le combattre, ou-même d'en douter, nous voyons qu'il est parfaitement incapable d'en imposer à des Princes injustes, négligens, débauchés; à des courtisans avides & déréglés; à des concussionaires qui se nourrissent insolemment de la substance des peuples; à des femmes sans pudeur; à une foule de

crapuleux & de vicieux; à plusieurs-même d'entre ces prêtres dont la fonction est d'annoncer les vengeances du ciel. Si vous leur demandez, pourquoi donc ils ont osé se livrer à des actions, qu'ils savoient propres à leur attirer des châtimens éternels? Ils vous répondront que la fougue des passions, le torrent de l'habitude, la contagion de l'exemple, ou même que la force des circonstances les ont entraînés, & leur ont fait oublier les conséquences terribles que leur conduite pouvoit avoir pour eux. D'ailleurs ils vous diront que les trésors de la miséricorde divine sont infinis, & qu'un repentir suffit pour effacer les crimes les plus noirs & les plus accumulés (79). Dans cette foule de scélérats qui, chacun à leur maniere, désolent la société, vous ne trouverez qn'un petit nombre d'hommes, assez intimidés par les craintes d'un avenir malheureux, pour résister à leurs penchans; que dis-je! ces penchants sont trop foibles pour les entraîner, & sans le dogme d'une autre vie, la loi & la crainte du blâme eussent été des motifs suffisants pour les empêcher de se rendre criminels.

Il est en effet des ames craintives & timorées sur lesquelles les terreurs d'une autre vie font une impression profonde; les hommes de cette espece sont nés avec des passions modérées, une organisation frêle, une imagination peu fougueuse; il

(79) L'idée de la miséricorde divine rassure les méchants, & leur fait oublier la Justice divine. En effet ces deux attributs, étant supposés infinis également en Dieu, doivent se contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puissent agir. Quoiqu'il en soit, les méchants comptent sur un Dieu *immobile*; ou se flattent à l'aide de sa miséricorde d'échapper aux effets de sa Justice. Les brigands, qui voient que tôt ou tard ils périront au gibet, disent qu'ils en seront quittes pour *faire une belle fin*. Les chrétiens croient *qu'un bon Peccavi* efface toue les péchés. Les Indiens attribuent la même vertu aux Eaux du Gange.

n'eſt donc point ſurprenant que dans ces êtres, déjà retenus par leur nature, la crainte de l'avenir contrebalance les foibles efforts de leurs foibles paſſions; mais il n'en eſt point de même de ces ſcélérats déterminés, de ces vicieux habituels dont rien ne peut arrêter les excès, & qui dans leurs emportemens fermant les yeux ſur la crainte des loix de ce monde, mépriſeront encore bien plus celles de l'autre.

CEPENDANT combien de perſonnes ſe diſent, & même ſe croient retenues par les craintes d'une autre vie! mais ou elles nous trompent, ou elles s'en impoſent à elles-mêmes: elles attribuent à ces craintes ce qui n'eſt que l'effet de motifs plus préſents, tels que la foibleſſe de leur machine, la diſpoſition de leur tempérament, le peu d'énergie de leurs ames, leur timidité naturelle, les idées de l'éducation, la crainte des conſéquences immédiates & phyſiques de leurs dérèglemens ou de leurs mauvaiſes actions. Ce ſont là les vrais motifs qui les retiennent, & non pas les notions vagues de l'avenir, que les hommes, qui en ſont d'ailleurs les plus perſuadés, oublient à chaque inſtant, dès qu'un intérêt puiſſant les ſollicite à pécher. Pour peu que l'on y fit attention, l'on verroit que l'on fait honneur à la crainte de ſon Dieu de ce qui n'eſt réellement que l'effet de ſa propre foibleſſe, de ſa puſillanimité, du peu d'intérêt que l'on trouve à mal faire; l'on n'agiroit point autrement, quand même l'on n'auroit pas cette crainte, & ſi l'on réfléchiſſoit, l'on ſentiroit que c'eſt toujours la néceſſité qui fait agir les hommes comme ils font.

L'HOMME ne peut être contenu, lorſqu'il ne trouve point en lui-même de motifs aſſez forts pour le retenir, ou le ramener à la raiſon. Il n'y

a rien ni dans ce monde ni dans l'autre qui puiſſe rendre vertueux celui qu'une organiſation malheureuſe, un eſprit mal cultivé, une imagination emportée, des habitudes invétérées, des exemples funeſtes, des intérêts puiſſants invitent au crime de toutes parts. Il n'eſt point de ſpéculations capables de réprimer celui qui brave l'opinion publique, qui mépriſe la loi, qui eſt ſourd aux cris de ſa conſcience; que ſa puiſſance met en ce monde au-deſſus du châtiment ou du blâme. (80) Dans ſes tranſports il craindra bien moins encore un avenir éloigné, dont l'idée cédera toujours à ce qu'il jugera néceſſaire à ſon bonheur immédiat & préſent. Toute paſſion vive nous aveugle ſur tout ce qui n'eſt pas ſon objet; les terreurs de la vie future, dont nos paſſions ont toujours le ſecret de nous diminuer la probabilité, ne peuvent rien ſur un méchant qui ne craint point les châtimens bien plus voiſins de la loi, & la haine aſſûrée des êtres qui l'entourent. Tout homme qui ſe livre au crime, ne voit rien de certain que l'avantage qu'il attend du crime, le reſte lui paroît toujours faux ou problematique.

Pour peu que nous ouvrions les yeux, nous verrons qu'il ne faut pas compter que la crainte d'un Dieu vengeur & de ſes châtimens, que l'amour propre ne nous montre jamais qu'adoucis par

(80) On ne manquera pas de dire que la crainte d'une autre vie eſt un frein, au moins utile pour contenir les Princes & les grands, qui n'en ont point d'autre; & qu'un frein quelconque vaut encore mieux que point de frein du tout. On a ſuffiſamment prouvé que ce frein de l'autre vie n'arrêtoit nullement les ſouverains; il eſt un autre frein plus réel & plus propre à les contenir & à les empêcher de nuire à la ſociété, c'eſt de les ſoumettre aux loix de la ſociété & de leur ôter le droit ou le pouvoir d'abuſer de ſes forces pour l'aſſervir à leurs propres caprices. Une bonne conſtitution politique, fondée ſur l'équité naturelle & une bonne éducation, ſont les meilleurs freins pour les chefs des Nations.

le lointain, puiſſe rien ſur des cœurs endurcis dans le crime. Celui qui eſt parvenu à ſe perſuader qu'il ne peut être heureux ſans le crime, ſe livrera toujours au crime nonobſtant les menaces de la religion: quiconque eſt aſſez aveugle pour ne point lire ſon infamie dans ſon propre cœur, ſa propre condamnation ſur les viſages des êtres qui l'entourent, l'indignation & la colere dans les yeux des juges établis pour le punir des forfaits qu'il veut commettre, un tel homme, dis-je, ne verra jamais les impreſſions que ſes crimes feront ſur le viſage d'un juge qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que loin de lui. Le tyran qui d'un œil ſec peut entendre les cris & voir couler les larmes d'un peuple entier dont il fait le malheur, ne verra point les yeux enflammés d'un maître plus puiſſant. Quand un Monarque orgueilleux prétend être comptable à Dieu ſeul de ſes actions, c'eſt qu'il craint plus ſa nation que ſon Dieu.

Mais d'un autre côté la religion elle-même n'anéantit-elle pas les effets des craintes qu'elle annonce comme ſalutaires? Ne fournit-elle pas à ſes diſciples des moyens de ſe ſouſtraire aux châtimens dont elle les a ſi ſouvent menacés? Ne leur dit-elle pas qu'un repentir ſtérile peut à l'inſtant de la mort déſarmer le courroux céleſte, & purifier les ames des ſouillures du péché? Dans quelques ſuperſtitions les Prêtres ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre aux mourans, les forfaits qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie déréglée? Enfin les hommes les plus pervers, raſſûrés dans l'iniquité, la débauche & le crime ne comptent-ils pas, juſqu'au dernier moment, ſur les ſecours d'une religion qui leur promet des moyens

infaillibles de ſe réconcilier avec le Dieu qu'ils ont irrité, & d'éviter ſes châtimens rigoureux?

En conſéquence de ces notions ſi favorables pour les méchans, ſi propres à les tranquiliſer, nous voyons que l'eſpoir d'expiations faciles, loin de les corriger, les engage à perſiſter juſqu'à la mort dans les déſordres les plus criants. En effet, malgré les avantages ſans nombre que l'on aſſûre découler du dogme de l'autre vie, malgré ſon efficacité prétendue pour réprimer les paſſions des hommes, les Miniſtres de la religion, ſi intereſſés au maintien de ce ſyſtême, ne ſe plaignent-ils pas eux-mêmes chaque jour de ſon inſuffiſance? Ils reconnoiſſent que les mortels qu'ils ont imbus, dès l'enfance, de ces idées, n'en ſont pas moins entraînés par leurs penchans, étourdis par la diſſipation, eſclaves de leurs plaiſirs, enchaînés par l'habitude, emportés par le torrent du monde, ſéduits par des intérêts préſens qui leur font oublier également les récompenſes & les châtimens de la vie future. En un mot les Miniſtres du ciel conviennent que leurs diſciples, pour la plupart, ſe conduiſent en ce monde comme s'ils n'avoient rien à eſpérer ou à craindre dans un autre.

Enfin ſuppoſons pour un inſtant que le dogme de l'autre vie ſoit de quelqu'utilité, & qu'il retienne vraiment un petit nombre d'individus; qu'eſt-ce que ces foibles avantages comparés à la foule de maux que l'on en voit découler! Contre un homme timide que cette idée contient, il en eſt des millions qu'elle ne peut contenir; il en eſt des millions qu'elle rend inſenſés, farouches, fanatiques, inutiles & mêchans; il en eſt des mil-

lions qu'elle détourne de leurs devoirs envers la ſociété ; il en eſt une infinité qu'elle afflige & qu'elle trouble, ſans aucun bien réel pour leurs aſſociés. (81)

(81) Bien des gens, perſuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui oſent le combattre comme des ennemis de la ſociété. Cependant il eſt aiſé de ſe convaincre que les hommes les plus éclairés & les plus ſages de l'antiquité ont cru, non ſeulement que l'ame étoit matérielle & périſſoit avec le corps, mais encore ont attaqué ſans détour l'opinion des châtimens de l'avenir. Ce ſentiment n'étoit point propre aux Epicuriens, nous le voyons adopté par des philoſophes de toutes les ſectes, par des Phythagoriciens, des Stoïciens, enfin par les hommes les plus ſaints & les plus vertueux de la Grece & de Rome. Voici comme Ovide fait parler Pythagore.

O Genus attonitum gelidæ formidine Mortis,
Quid ſtyga, quid tenebras, & nomina vana timetis
Materiem vatum, falſique pericula mundi?

Timée de Locres, qui étoit Pythagoricien, convient que la doctrine des châtimens futurs étoit fabuleuſe, purement deſtinée pour le vulgaire imbécille & peu faite pour ceux qui cultivent leur raiſon.

Aristote dit formellement que *l'homme n'a ni bien à eſpérer, ni mal à craindre après la mort.*

Dans le ſyſtême des Platoniciens, qui faiſoient l'ame immortelle, il ne pouvoit y avoir de châtimens à craindre pour elle après la mort, vû que cette ame retournoit alors ſe réjoindre à la divinité, dont elle étoit une portion : or une portion de la divinité ne pouvoit être ſujette à ſouffrir.

Cicéron dit de Zénon qu'il ſuppoſoit l'ame d'une ſubſtance ignée, d'où il conclut qu'elle devoit ſe détruire. *Zenoni Stoico animus ignis videtur. Si ſit ignis, extinguetur; interibit cum reliquo corpore.*

Cet orateur philoſophe, qui étoit de la ſecte Académique, n'eſt pas toujours d'accord avec lui-même ; cependant en pluſieurs occaſions il traite ouvertement de fables les tourmens de l'enfer & regarde la mort comme la fin de tout pour l'homme. *V. Tuſculan. C.* 38.

Séneque eſt rempli de paſſages dans leſquels il fait enviſager la mort comme un état d'anéantiſſement total. *Mors eſt non eſſe. Id quale ſit jam ſcio ; hoc erit poſt me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti eſt, neceſſe eſt & fuiſſe antequam prodiremus in lucem; atqui nullam ſenſimus tunc vexationem.* En parlant de la mort de ſon frere il dit *quid itaque ejus deſiderio maceror, qui aut beatus, aut nullus eſt?* Mais rien de plus déciſif que ce que Séneque écrit à Marcia pour la conſoler. (chap. 19) *Cogita nullis defunctum malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam eſſe: nullas imminere mortuis tenebras; nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos & in illa libertate tam laxa iterum tyrannos: luſerunt iſta Poëtæ & vanis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & ſolutio eſt & finis: ultrà quam mala noſtra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequam naſceremur, jacuimus, reponit.*

Enfin voici un passage très décisif de ce philosophe, il mérite bien l'attention du lecteur. *Si animus fortuita contempsit; si deorum hominumque formidinem ejecit, & scit non multum ab homine timendum, à Deo nihil: si contemptor omnium quibus torquetur vita eo perductus est ut illi liqueat mortem nullius mali esse materiam, multorum finem.* V. DE BENEFICIIS VII. I.

Séneque le Tragique s'explique de la même façon que le philosophe.

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,
Velocis spatii meta novissima.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quò non nata jacent.
Mors individua est noxia corpori,
Nec parcens animæ. TROADES.

Epictete a les mêmes idées dans un passage très digne de remarque rapporté par Arrien; le voici fidélement traduit. „ Mais où „ allez-vous? Ce ne peut être dans un lieu de souffrances; vous ne „ faites que retourner à l'endroit d'où vous êtes venu; vous allez „ être de nouveau paisiblement associé avec les élémens d'où vous „ sortez. Ce qui dans votre composition étoit de la nature du feu, „ retournera à l'élément du feu; ce qui étoit de la nature de la „ terre, va se rejoindre à la terre; ce qui étoit air, va se réunir à „ l'air; ce qui étoit eau, va se résoudre en eau; il n'y a point d'En- „ fer, ni d'Achéron, ni de Cocyte, ni de Phlégéton." V. ARRIAN. IN EPICTET. LIB. II. CAP. 13. Dans un autre endroit le même philosophe dit „ l'heure de la mort approche; mais n'allez pas aggra- „ ver vos maux, ni rendre les choses pires qu'elles ne sont; repré- „ sentez vous les sous leur vrai point de vue. Le tems est venu „ où les matériaux dont vous êtes composé vont se résoudre dans „ les élémens d'où ont ils été originairement empruntés. Qu'y a-t-il „ de terrible où de fâcheux en celà? Est-il quelque chose dans le „ monde qui périsse totalement?" VID. ARRIAN. LIB. IV. CAP. 7. §. I.

Enfin le sage & pieux Antonin dit „ celui qui craint la mort ou „ craint d'être privé de tout sentiment, ou craint d'éprouver des „ sensations différentes. Si vous perdez tout sentiment, vous ne se- „ rez plus sujet aux peines & à la misere. Si vous êtes pourvu „ d'autres sens d'une nature différente, vous deviendrez une Créa- „ ture d'une espece différente."

Ce grand empereur dit ailleurs qu'il faut attendre la mort avec tranquillité *vû qu'elle n'est que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé.* VOYEZ LES RÉFLEXIONS MORALES DE MARC-ANTONIN LIV. II. §. ET LIVRE VIII. §. 58.

On peut joindre à ces témoignages de tant de grands hommes de l'antiquité payenne, celui de l'auteur de l'Ecclésiaste, qui parle de la mort & du sort de l'ame humaine comme un Epicurien. *Unus interitus est hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio: sicut moritur homo, sic & illa moriuntur: similiter spirant omnia, & nihil habet homo jumento amplius,* & VOYEZ ECCLÉSIAST. CHAP. III. VS. 19.

Enfin comment les Chrétiens peuvent-ils concilier l'utilité ou la nécessité du dogme de l'autre vie, avec le silence profond que le Législateur des Juifs, inspiré par la Divinité, a gardé sur un article que l'on croit si important?

CHAPITRE XIV.

L'éducation, la morale & les loix suffisent pour contenir les hommes. Du désir de l'immortalité; du Suïcide.

Ce n'est donc point dans un monde idéal, qui n'existe que dans l'imagination des hommes, qu'il faut aller puiser des motifs pour les faire agir dans celui-ci; c'est dans ce monde visible que nous trouverons les vrais mobiles pour les détourner du crime & les exciter à la vertu. C'est dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité qu'il faut chercher des remedes aux maux de notre espece, & des mobiles propres à donner au cœur humain les penchans vraiment utiles au bien des sociétés.

Si l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage, on verra que c'est surtout l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'est elle qui doit ensemencer nos cœurs; cultiver les germes qu'elle y aura jettés; mettre à profit les dispositions & les facultés qui dépendent des différentes organisations; entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour certains objets, l'étouffer & l'éteindre pour d'autres, enfin faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour l'individu & pour la société. Elevés de cette maniere, les hommes n'auront aucun besoin des récompenses célestes pour connoître le prix de la vertu; ils n'auront pas besoin de voir des gouffres embrasés sous leurs

pieds pour ſentir de l'horreur pour le crime; la nature ſans ces fables leur enſeignera bien mieux ce qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, & la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils ſont membres. C'eſt ainſi que l'éducation formera des citoyens à l'état; les dépoſitaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raiſon des avantages qu'ils procureront à la patrie; ils puniront ceux qui lui ſeront nuiſibles; ils feront voir aux citoyens que les promeſſes que l'éducation & la morale leur font, ne ſont point vaines, & que dans un état bien conſtitué, la vertu & les talens ſont le chemin du bien-être, & que l'inutilité ou le crime conduiſent à l'infortune & au mépris.

Un Gouvernement juſte, éclairé, vertueux, vigilant, qui ſe propoſera de bonne foi le bien public, n'a pas beſoin de fables ou de menſonges pour gouverner des ſujets raiſonnables, il rougiroit de ſe ſervir de preſtiges pour tromper des citoyens inſtruits de leurs devoirs, ſoumis par intérêt à des Loix équitables, capables de ſentir le bien qu'on veut leur faire; il ſçait que l'eſtime publique a plus de force ſur des hommes bien nés que la terreur des loix; il ſçait que l'habitude ſuffit pour inſpirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échappent aux yeux de la ſociété; il ſçait que les châtimens viſibles de ce monde en impoſent bien plus à des hommes groſſiers que ceux d'un avenir incertain & éloigné; enfin il ſçait que les biens ſenſibles que la puiſſance ſouveraine eſt en poſſeſſion de diſtribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenſes vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

Les hommes ne ſont par-tout ſi méchants, ſi corrompus, ſi rebelles à la raiſon, que parce que nulle part ils ne ſont gouvernés conformément à leur nature ni inſtruits de ſes loix néceſſaires. Par-tout on les repaît d'inutiles chimeres; par-tout ils ſont ſoumis à des maîtres qui négligent l'inſtruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons ſur la face de ce globe que des ſouverains injuſtes, incapables, amollis par le luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talents, de mœurs & de vertus; indifférents ſur leurs devoirs, que ſouvent ils ignorent, ils ne ſont gueres occupés du bien-être de leurs peuples; leur attention eſt abſorbée par des guerres inutiles, ou par le deſir de trouver à chaque inſtant des moyens de ſatisfaire leur inſatiable avidité; leur eſprit ne ſe porte point ſur les objets les plus importants au bonheur de leurs états. Intéreſſés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de ſonger aux moyens de les guérir; enfin privés eux-mêmes des lumieres qui font connoître à l'homme que ſon intérêt eſt d'être bon, juſte, vertueux, ils ne récompenſent pour l'ordinaire que les vices qui leur ſont utiles, & puniſſent les vertus qui contrarient leurs paſſions imprudentes. Sous de tels maîtres eſt-il donc ſurprenant que les ſociétés ſoient ravagées par des hommes pervers qui oppriment à l'envi les foibles qui voudroient les imiter? L'état de ſociété eſt un état de guerre du ſouverain contre tous, & de chacun des membres les uns contre les autres. (82) L'homme eſt

(12) Il faut obſerver ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature eſt un état de guerre, je dis que les hommes par leur nature ne ſont ni bons ni méchants, ils ſont également diſpoſés à devenir bons ou méchants ſuivant qu'on les modifie ou ſuivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les hom-

méchant, non parce qu'il eſt né méchant, mais parce qu'on le rend tel; les grands, les puiſſants écraſent impunément les indigents, les malheureux; & ceux-ci, au riſque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu; ils attaquent ouvertement ou en ſecret une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ſes enfants, & qui ôte tout aux autres; ils la puniſſent de ſa partialité, & lui montrent que les mobiles empruntés de l'autre vie ſont impuiſſants contre les paſſions & les fureurs qu'une adminiſtration corrompue a fait naître en celle-ci, & que la terreur des ſupplices de ce monde eſt elle-même trop foible contre la néceſſité, contre des habitudes criminelles, contre une organiſation dangereuſe que l'éducation n'a point rectifiée.

En tout pays la morale des peuples eſt totalement négligée, & le gouvernement n'eſt occupé que du ſoin de les rendre timides & malheureux. L'homme eſt preſque par-tout eſclave, il faut donc qu'il ſoit bas, intereſſé, diſſimulé, ſans honneur, en un mot, qu'il ait les vices de ſon état. Par-tout on le trompe, on l'entretient dans l'ignorance, on l'empêche de cultiver ſa raiſon; il faut donc qu'il ſoit par-tout ſtupide, déraiſonnable & méchant; par-tout il voit que le crime & le vice ſont honorés, il en conclud que le vice eſt un bien, & que la vertu ne peut être qu'un ſacrifice de ſoi-même. Par-tout il eſt malheureux, ainſi

mes ne ſont ſi diſpoſés à ſe nuire, que parce que tout conſpire à les diviſer d'intérêts; chacun vit, pour ainſi dire, iſolé dans la ſociété, & leurs chefs profitent de leurs diviſions pour les ſubjuguer les uns par les autres. *Divide & Impera* eſt la maxime que ſuivent par inſtinct tous les mauvais gouvernemens. Les Tyrans ne trouveroient pas leur compte, s'ils n'avoient ſous leurs ordres que des hommes vertueux.

par-tout il nuit à ſes ſemblables pour ſe tirer de peine; en vain pour le contenir on lui montre le ciel, ſes regards bientôt retombent ſur la terre; il y veut être heureux à tout prix, & les loix, qui n'ont pourvu ni à ſon inſtruction, ni à ſes mœurs, ni à ſon bonheur, le menacent inutilement & le puniſſent de la négligence injuſte des légiſlateurs. Si la Politique, plus éclairée elle-même, s'occupoit ſérieuſement de l'inſtruction & du bien-être du peuple; ſi les loix étoient plus équitables, ſi chaque ſociété moins partiale donnoit à chacun de ſes membres les ſoins, l'éducation & les ſecours qu'il eſt en droit d'exiger; ſi les gouvernemens moins avides & plus vigilans ſe propoſoient de rendre leurs ſujets plus heureux; on ne verroit point un ſi grand nombre de malfaiteurs, de voleurs, de meurtriers infeſter la ſociété; on ne ſeroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté, qui n'eſt dûe pour l'ordinaire qu'aux vices de leurs inſtitutions; il ne ſeroit point néceſſaire de chercher dans une autre vie, des chimeres toujours forcées d'échouer contre leurs paſſions & leurs beſoins réels. En un mot, ſi le peuple étoit plus inſtruit & plus heureux, la politique ne ſeroit point dans le cas de le tromper pour le contenir, ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le néceſſaire aux dépens du ſuperflu de leurs concitoyens endurcis.

Lorsque nous voudrons éclairer l'homme, montrons lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer ſon imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réſerve, qu'on le ſoulage, qu'on le ſecoure, ou du moins qu'on lui permette de jouir du fruit de ſon labeur, qu'on ne lui raviſſe point ſon bien par des impôts cruels, qu'on ne le decou-

rage point du travail, qu'on ne le force point à l'oisiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il songe à son existence présente sans porter ses regards sur celle qui l'attend après sa mort. Qu'on excite son industrie, qu'on récompense ses talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaisant, vertueux en ce monde qu'il habite; qu'on lui montre que ses actions peuvent influer sur ses semblables, & non sur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des supplices dont la divinité le menace pour le tems où il ne sera plus; qu'on lui fasse voir la société armée contre ceux qui la troublent; qu'on lui montre les conséquences de la haine de ses associés; qu'il apprenne à sentir le prix de leur affection; qu'il apprenne à s'estimer lui-même; qu'il ait l'ambition de mériter l'estime des autres; qu'il sache que pour l'obtenir il faut avoir de la vertu, & que l'homme vertueux dans une société bien constituée, n'a rien à craindre ni des hommes ni des Dieux.

Si nous voulons former des citoyens honnêtes, courageux, industrieux, utiles à leur pays, gardons-nous de leur inspirer dès l'enfance des craintes mal fondées de la mort; n'amusons point leur imagination de fables merveilleuses; n'occupons point leur esprit d'un avenir inutile à connoître & qui n'a rien de commun avec leur félicité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageuses & nobles: montrons-la, comme le prix de leurs travaux, à ces esprits énergiques qui s'élancent au-delà des bornes de leur existence actuelle, & qui peu contents d'exciter l'admiration & l'amour de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet il est une

immortalité à laquelle le génie, les talens, les vertus ſont en droit de prétendre; ne blâmons, n'étouffons point une paſſion noble fondée ſur notre nature, & dont la ſociété recueille les fruits les plus avantageux.

L'IDÉE d'être après ſa mort enſeveli dans un oubli total, de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre eſpece, de perdre toute poſſibilité d'influer encore ſur eux, eſt une penſée douloureuſe pour tout homme; elle eſt ſur-tout très affligeante pour ceux qui ont une imagination embraſée. Le deſir de l'immortalité ou de vivre dans la mémoire des hommes, fut toujours la paſſion des grandes ames; elle fut le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle ſur la terre. Les Héros ſoit vertueux ſoit criminels, les Philoſophes ainſi que les Conquérans, les hommes de génie & les hommes à talens, ces perſonnages ſublimes qui ont fait honneur à leur eſpece, ainſi que ces illuſtres ſcélérats, qui l'ont avilie & ravagée, ont vu la poſtérité dans toutes leurs entrepriſes, & ſe ſont flattés de l'eſpoir d'agir ſur les ames des hommes, lorſqu'eux-mêmes n'exiſteroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas ſi loin ſes vues, il eſt au moins ſenſible à l'idée de ſe voir renaître dans ſes enfans, qu'il ſçait deſtinés à lui ſurvivre, à tranſmettre ſon nom, à conſerver ſa mémoire, à le repréſenter dans la ſociété; c'eſt pour eux qu'il rebâtit ſa cabanne, c'eſt pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans ſa force, c'eſt pour qu'ils ſoient heureux qu'il travaille. Le chagrin qui trouble ces grands, ſouvent ſi inutiles au monde, lorſqu'ils ont perdu l'eſpoir de continuer leur race, ne vient que de la crainte d'être entiérement oubliés. Ils ſentent que l'hom-

me inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom sera dans la bouche des hommes, la pensée qu'il sera prononcé avec tendresse, qu'il excitera dans les cœurs des sentimens favorables, sont des illusions utiles & propres à flatter ceux mêmes qui savent qu'il n'en résultera rien pour eux. L'homme se plaît à songer qu'il aura du pouvoir, qu'il sera pour quelque chose dans l'univers, même après le terme de son existence humaine; il prend part en idée aux actions, aux discours, aux projets des races futures, & seroit très malheureux s'il se croyoit exclus de leur société. Les loix dans presque toutes les nations sont entrées dans ces vues; elles ont voulu consoler les citoyens de la nécessité de mourir, en leur donnant des moyens d'exercer leurs volontés long-tems même après la mort. Cette condescendance va si loin que les morts reglent le sort des vivants souvent pendant une longue suite d'années.

Tout nous prouve dans l'homme le desir de se survivre à lui-même. Les Pyramides, les Mausolées, les Monumens, les Epitaphes, tout nous montre qu'il veut prolonger son existence au-delà même du trépas. Il n'est point insensible aux jugemens de la postérité; c'est pour elle que le sçavant écrit, c'est pour l'étonner que le Monarque éleve des édifices, ce sont ses louanges que le grand-homme entend déjà retentir dans son oreille, c'est à son jugement que le citoyen vertueux en appelle de ses contemporains injustes ou prévenus. Heureuse chimere! illusion si douce qui se réalise pour les imaginations ardentes, & qui se trouve propre à faire naître & à soutenir l'entousiasme du génie, le courage, la grandeur d'ame, les talens & qui peut servir quelquefois à contenir

les excès des hommes puiſſants, ſouvent très inquiets des jugemens de la poſtérité, parce qu'ils ſçavent qu'elle vengera tôt ou tard les vivans des maux injuſtes qu'on leur aura fait ſouffrir.

Nul homme ne peut donc conſentir à être totalement effacé du ſouvenir de ſes ſemblables; peu d'hommes ont le courage de ſe mettre au-deſſus des jugemens du genre humain futur, & de ſe dégrader à ſes yeux. Quel eſt l'être inſenſible au plaiſir d'arracher des pleurs à ceux qui lui ſurvivent, d'agir encore ſur leurs ames, d'occuper leur penſée, d'exercer ſur eux ſon pouvoir du fond même du tombeau! impoſons donc un ſilence éternel à ces ſuperſtitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un ſentiment dont il réſulte tant d'avantages pour la ſociété; n'écoutons point ces philoſophes indifférens qui veulent que nous étouffions ce grand reſſort de nos ames; ne nous laiſſons point ſéduire par les ſarcaſmes de ces voluptueux, qui mépriſent une immortalité vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le deſir de plaire à la poſtérité & de rendre ſon nom agréable aux races à venir, eſt un mobile reſpectable, lorſqu'il fait entreprendre des choſes dont l'utilite peut influer ſur des hommes & des nations qui n'exiſtent point encore. Ne traitons point d'inſenſé l'entouſiaſme de ces génies vaſtes & bienfaiſants, dont les regards perçants nous ont prévus de leur tems, qui ſe ſont occupés de nous, qui ont deſiré nos ſuffrages, qui ont écrit pour nous, qui nous ont enrichis de leurs découvertes, qui nous ont guéris de nos erreurs: rendons leur les hommages qu'ils ont attendus de nous, lorſque leurs contemporains injuſtes les leur ont refuſés. Payons au moins à leur cendre un tribut de recon-

noiſſance pour les plaiſirs & les biens qu'ils nous procurent. Arroſons de nos pleurs les urnes des Socrates, des Phocions; lavons avec nos larmes la tache que leur ſupplice a faite au genre humain; expions par nos regrets l'ingratitude athénienne; apprenons, par ſon exemple, à redouter le fanatisme religieux & politique, & craignons de perſécuter le mérite & la vertu, en perſécutant ceux qui combattent nos préjugés.

Répandons des fleurs ſur les tombeaux d'Homere, du Taſſe, de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux, dont les chants excitent encore dans nos ames les ſentimens les plus doux. Béniſſons la mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre humain; adorons les vertus des Titus, des Trajans, des Antonins, des Juliens; méritons, dans notre ſphere, les éloges de l'avenir, & ſouvenons-nous toujours que pour emporter en mourant les regrets de nos ſemblables, il faut leur montrer des talens & des vertus. Les convois funebres des Monarques les plus puiſſants ſont rarement arroſés par les larmes des peuples; ils les ont communément taries de leur vivant. Les noms des Tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémiſſez donc, Rois cruels, qui plongez vos ſujets dans la miſere & les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetiere aride; frémiſſez des traits de ſang ſous leſquels l'hiſtoire irritée vous peindra pour les races futures; ni vos monumens ſomptueux, ni vos victoires impoſantes, ni vos armées innombrables n'empêcheront la poſtérité d'inſulter vos mânes odieux; & de venger ſes ayeux de vos éclatants forfaits!

Non ſeulement tout homme prévoit ſa diſſolution avec peine, mais encore il ſouhaite que ſa mort ſoit un événement intéreſſant pour les autres. Mais, comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus pour que ceux qui nous entourent s'intéreſſent à notre ſort & donnent des regrets à notre cendre. Eſt-il donc ſurprenant ſi le plus grand nombre des hommes, occupés uniquement d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puériles, du ſoin de ſatisfaire leurs paſſions aux dépens du contentement & des beſoins d'une épouſe, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la ſociété, n'excitent aucuns regrets par leur mort, ou ſoient bientôt oubliés. Il eſt une infinité de Monarques dont l'hiſtoire ne nous apprend rien, ſinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de ſoin qu'ils prennent pour ſe rendre chers aux êtres qui les environnent, les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour propre de chaque mortel ne lui perſuade que ſa mort doit être un événement, & ne lui montre, pour ainſi dire, l'ordre des choſes renverſé par ſon trépas. Homme foible & vain! ne vois-tu pas que les Séſoſtris, les Alexandres, les Céſars ſont morts? La marche de l'univers ne s'eſt point arrêtée pour celà; la mort de ces fameux vainqueurs, affligeante pour quelques eſclaves favoriſés, fut un ſujet de joie pour tout le genre humain; il rendit au moins aux nations l'eſpoir de reſpirer. Crois-tu que tes talens doivent intéreſſer le genre humain & le mettre en deuil à ta mort? Hélas! les Corneilles, les Lockes, les Newtons, les Bayles, les Monteſquieux ſont morts regrettés d'un petit nombre d'amis, que bientôt

ont consolé des distractions nécessaires; leur mort fut indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Oses-tu te flatter que ton crédit, tes titres, tes richesses, tes repas somptueux, tes plaisirs diversifiés fassent de ta mort un événement mémorable? On en parlera pendant deux jours, & n'en sois point surpris; apprends qu'il mourut jadis à Babylone, à Sardes, à Carthage & dans Rome, une foule de citoyens plus illustres, plus puissans, plus opulents, plus voluptueux que toi, dont personne pourtant n'a songé à te transmettre les noms. Sois donc vertueux, ô homme! dans quelque place que le destin t'assigne, tu seras heureux de ton vivant; fais du bien & tu sera chéri; acquiers des talens, & tu seras considéré; la postérité t'admirera, si ces talents utiles pour elle, lui font connoître le nom sous lequel on désignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne sera point dérangé de ta perte; & lorsque tu mourras, ton plus proche voisin sera peut-être dans la joie, tandis que ta femme, tes enfans, tes amis seront occupés du triste soin de te fermer les yeux.

Ne nous occupons donc de notre sort à venir que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons; rendons-nous pour notre propre bonheur des objets agréables à nos parents, à nos enfans, à nos proches, à nos amis, à nos serviteurs; rendons-nous estimables aux yeux de nos concitoyens; servons fidélement une patrie qui nous assûre notre bien-être; que le desir de plaire à la postérité nous excite à des travaux qui arrachent ses éloges; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous fasse goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter; & lorsque nous en sommes dignes, apprenons à nous aimer,

à nous eſtimer nous-mêmes; ne conſentons jamais que des vices cachés, que des crimes ſecrets nous aviliſſent à nos propres yeux & nous forcent à rougir de nous-mêmes.

Ainsi diſpoſés, enviſageons notre trépas avec la-même indifférence dont il ſera vu du plus grand nombre des hommes; attendons la mort avec conſtance, apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laiſſons à l'entouſiaſte ſes eſpérances vagues; laiſſons au ſuperſtitieux les craintes dont il nourrit ſa mélancolie; mais que des cœurs raffermis par la raiſon ne redoutent plus une mort qui détruira tout ſentiment.

Quelque ſoit l'attachement que les hommes ont pour la vie & leur crainte de la mort, nous voyons tous les jours que l'habitude, l'opinion, le préjugé, ſont aſſez forts pour anéantir ces paſſions en nous, pour nous faire braver le danger & hazarder nos jours. L'ambition, l'orgueil, la vanité, l'avarice, l'amour, la jalouſie, le deſir de la gloire, cette déférence pour l'opinion que l'on décore du nom de *point d'honneur*, ſuffiſent pour fermer nos yeux ſur les périls, & pour nous pouſſer à la mort. Les chagrins, les peines d'eſprit, les diſgraces, le défaut de ſuccès adouciſſent pour nous ſes traits ſi révoltants, & nous la font regarder comme un port qui peut nous mettre à couvert des injuſtices de nos ſemblables. L'indigence, le mal aiſe, l'adverſité nous apprivoiſent avec cette mort ſi terrible pour les heureux. Le pauvre condamné au travail & privé des douceurs de la vie, la voit venir avec indifférence; l'infortuné, quand il eſt malheureux ſans reſſour-

ce, l'embrasse dans son désespoir, il accélere sa marche, dès qu'il juge que le bien-être n'est plus fait pour lui.

Les hommes en différens âges & en différents pays ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont eu le courage de se donner la mort. Leurs idées sur cet objet, comme sur tous les autres, ont été modifiées par leurs institutions politiques & religieuses. Les Grecs, les Romains & d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux & magnanimes, regardoient comme des Héros & des Dieux, ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine sçait encore, dans l'Indostan, donner aux femmes mêmes assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs Epoux. Le Japonois, sur le moindre sujet, ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

Chez les peuples de nos contrées la religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie: elle leur apprit que leur Dieu, qui vouloit qu'ils souffrissent & qui se plaisoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent ensorte de perpétuer leurs supplices, mais ne pouvoit approuver qu'ils tranchassent tout d'un coup le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

Des Moralistes, abstraction faite des idées religieuses, ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagemens du Pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suïcide comme une lâcheté; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse & de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, & ils ont

prétendu qu'il y auroit bien plus de courage & de grandeur d'ame à supporter ses peines & à résister aux coups du sort.

Si nous consultons là-dessus la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets dans la main de la nécessité, sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insçu, malgré eux, & qui leur fait accomplir à chaque instant quelqu'un de ses decrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligents à chérir leur existence, rend celle d'un homme si pénible & si cruelle, qu'il la trouve odieuse & insupportable, il sort de son espece, l'ordre est détruit pour lui, & en se privant de la vie, il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus. Cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre, le fer qui doit trancher ses jours.

Si nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagemens ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de son auteur. La volonté de l'homme n'eut aucune part à sa naissance, c'est communément contre son gré qu'il est forcé de finir, & ses actions ne sont, comme on l'a prouvé, que des effets nécessaires de causes ignorées, qui déterminent ses volontés. Il est dans les mains de la nature ce qu'une Epée est dans sa propre main; elle peut en tomber, sans qu'on puisse l'accuser de rompre ses engagemens, ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer son être qu'à condition d'être heureux! dès que la nature entiere lui refuse le bonheur; dès que tout ce qui l'entoure lui

devient incommode; dès que ſes idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à ſon imagination, il peut ſortir d'un rang qui ne lui convient plus, puiſqu'il n'y trouve aucun appui; il n'exiſte déjà plus; il eſt ſuſpendu dans le vuide: il ne peut être utile ni à lui-même ni aux autres.

Si nous conſidérons le pacte qui unit l'homme à la ſociété, nous verrons que tout pacte eſt conditionnel & réciproque, c'eſt-à-dire ſuppoſe des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la ſociété, à la patrie, à ſes aſſociés, que par le lien du bien-être; ce lien eſt-il tranché, il eſt remis en liberté. La ſociété ou ceux qui la repréſentent, le traitent-ils avec dureté, avec injuſtice, & lui rendent-ils ſon exiſtence pénible, l'indigence & la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci? Des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adverſité? Une femme infidelle outrage-t-elle ſon cœur? Des enfans ingrats & rebelles affligent-ils ſa vieilleſſe? A-t-il mis ſon bonheur excluſif dans quelqu'objet qu'il lui ſoit impoſſible de ſe procurer? Enfin pour quelque cauſe que ce ſoit, le chagrin, le remors, la mélancolie, le déſeſpoir ont-ils défiguré pour lui le ſpectacle de l'univers? S'il ne peut ſupporter ſes maux, qu'il quitte un monde, qui déſormais n'eſt plus pour lui qu'un effroyable déſert; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ſes enfans; qu'il ſorte d'une maiſon qui le menace d'écrouler ſur ſa tête; qu'il renonce à la ſociété, au bonheur de laquelle il ne peut plus travailler, & que ſon propre bonheur peut ſeul lui rendre chere. Blâmeroit-on un homme qui ſe trouvant inutile & ſans reſſources

dans la ville où le ſort l'a fait naître, iroit dans ſon chagrin ſe plonger dans la ſolitude? Eh bien, de quel droit blâmer celui qui ſe tue par déſeſpoir? L'homme qui meurt fait-il donc autre choſe que s'iſoler? La mort eſt le remede unique du déſeſpoir; c'eſt alors qu'un fer eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte au malheureux; tant que l'eſpérance lui demeure, tant que ſes maux lui paroiſſent ſupportables, tant qu'il ſe flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exiſter, il ne conſent point à ſe priver de la vie; mais lorſque rien ne ſoutient plus en lui l'amour de ſon être, vivre eſt le plus grand des maux, & mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſtraire. (83)

Une ſociété qui ne peut ou ne veut nous procurer aucun bien, perd tous ſes droits ſur nous; une nature qui s'obſtine à rendre notre exiſtence malheureuſe, nous ordonne d'en ſortir; en mourant nous rempliſſons un de ſes décrets, ainſi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui conſent à mourir, il n'eſt point de maux ſans remedes; pour qui refuſe de mourir il eſt encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas, qu'il rappelle ſes forces, & qu'il oppoſe au deſtin qui l'opprime, le courage & les reſſources que la nature lui fournit encore; elle ne l'a pas totalement abandonné, tant qu'elle lui laiſſe le ſentiment du plaiſir & l'eſpoir de voir la fin de ſes peines. Quand au ſuperſtitieux, il n'eſt point de terme à

(83) *Malum eſt in neceſſitate vivere: ſed in neceſſitate vivere, neceſſitas nulla eſt. Quidni nulla ſit? Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vitâ teneri poſſit.*

V. Senec. Epist. XII.

ſes ſouffrances ; il ne lui eſt point permis de ſonger à les abréger. (84) Sa religion lui ordonne de continuer à gémir ; elle lui défend de recourir à la mort qui ne ſeroit pour lui que l'entrée d'une exiſtence malheureuſe, il ſeroit éternellement puni pour avoir oſé prévenir les ordres lents d'un Dieu cruel qui ſe plaît à le voir réduit au déſespoir ; & qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter ſans ſon aveu le poſte qui lui fut aſſigné.

Les hommes ne reglent leurs jugemens que ſur leur propte façon de ſentir ; ils appellent foibleſſe ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs cauſes, ou qui ſemblent priver du bonheur vers lequel on ſuppoſe qu'un être jouiſſant de ſes ſens, ne peut ceſſer de tendre ; nous traitons un homme de foible, lorſque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très peu, ou quand il eſt incapable de ſupporter des maux que nous nous flatterions de ſoutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accuſons de folie, de fureur, de phrénéſie, quiconque ſacrifie ſa vie, que nous regardons indiſtinctement comme le plus grand des biens, à des objets qui ne nous paroiſſent point mériter un ſacrifice ſi coûteux. C'eſt ainſi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur, de la façon de voir & de ſentir des autres ! un avare qui ſe tue après la perte de ſon tréſor, paroît un inſenſé aux yeux de celui qui

(84) Le chriſtianiſme & les loix civiles des chrétiens en blâmant le *ſuïcide* ſont très inconſéquentes. L'ancien Teſtament en fournit des exemples dans Samſon, Eléazar, c'eſt à dire dans des hommes très agréables à Dieu. Le *Meſſie* ou le fils du Dieu des chrétiens, s'il eſt vrai qu'il ſoit mort de ſon plein gré, fut évidemment un *ſuïcide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de martyrs, qui ſe ſont volontairement préſentés au ſupplice, ainſi que des pénitens qui ſe ſont fait un mérite de ſe détruire peu-à-peu.

qui eſt moins attaché aux richeſſes; il ne ſent point que ſans argent la vie n'eſt plus qu'un ſupplice continué pour un avare, & que rien dans ce monde ne peut le diſtraire de ſa peine; il vous dira qu'en ſa place il n'en eût pas fait autant; mais pour être exactement en la place d'un autre homme, il faudroit avoir ſon organiſation, ſon tempérament, ſes paſſions, ſes idées; il faudroit être lui, & ſe placer dans les mêmes circonſtances, être mu par les mêmes cauſes, & dans ce cas tout homme, comme l'avare, ſe fut ôté la vie, après avoir perdu l'unique ſource de ſon bonheur.

Celui qui ſe prive de la vie, ne ſe porte à cette extrémité, ſi contraire à ſa tendance naturelle, que lorſque rien au monde n'eſt capable de le réjouir ou de le diſtraire de ſa douleur. Son malheur, quel qu'il ſoit, eſt réel pour lui; ſon organiſation forte ou foible, eſt la ſienne, & non celle d'un autre; un malade imaginaire ſouffre très réellement, & les rêves fâcheux nous mettent très véritablement dans une poſition incommode. Ainſi, dès qu'un homme ſe tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, eſt devenue un très grand mal pour lui; que l'exiſtence a perdu tous ſes charmes à ſes yeux; que la nature entiere n'a plus rien qui le ſéduiſe; que cette nature eſt déſenchantée pour lui, & que d'après la comparaiſon que ſon jugement troublé fait de l'exiſtence avec la non exiſtence, celle-ci lui paroît préférable à la premiere.

Bien des perſonnes ne manqueront pas de regarder comme dangereuſes des maximes, qui, contre les préjugés reçus, autoriſent les malheureux à trancher le fil de leurs jours: mais ce ne ſont point des maximes qui déterminent les hom-

mes à prendre une ſi violente réſolution; c'eſt un tempérament aigri par les chagrins, c'eſt une conſtitution bilieuſe & mélancolique, c'eſt un vice dans l'organiſation, c'eſt un dérangement dans la machine; c'eſt la néceſſité, & non des ſpéculations raiſonnées qui font naître dans l'homme le deſſein de ſe détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raiſon lui reſte ou tant qu'il a encore l'eſpérance, ce beaume ſouverain de tous les maux; quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ſes ennuis & ſes peines, qui a toujours ſes maux préſents à l'eſprit, il eſt forcé de prendre conſeil d'eux ſeuls. D'ailleurs quels avantages ou quels ſecours la ſociété pourroit-elle ſe promettre d'un malheureux réduit au déſeſpoir, d'un miſanthrope accablé par la triſteſſe, tourmenté de remors, qui n'a plus de motifs pour ſe rendre utile aux autres, & qui lui-même s'abandonne & ne trouve plus d'intérêt à conſerver ſes jours? cette ſociété n'en ſeroit-elle pas plus heureuſe, ſi l'on pouvoit parvenir à perſuader aux méchants d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix, à leur défaut, ſont forcées de détruire? Ces méchants ne ſeroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les ſupplices qui leur ſont deſtinés.

La vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il eſt à préſumer que celui qui s'en défait eſt entraîné par une force invincible. C'eſt l'excès du malheur, le déſeſpoir, le dérangement de la machine cauſé par la mélancolie qui porte l'homme à ſe donner la mort. Agité pour lors par des impulſions contraires, il eſt, comme on l'a dit plus haut, forcé de ſuivre une route moyenne qui le conduit à ſon tré-

pas: ſi l'homme n'eſt libre dans aucun inſtant de ſa vie, il l'eſt encore bien moins dans l'acte qui la termine (85).

On voit donc que celui qui ſe tue ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, ſi l'on veut, à ſon auteur. Il ſuit l'impulſion de cette nature, en prenant la ſeule voie qu'elle lui laiſſe pour ſortir de ſes peines; il ſort de l'exiſtence par une porte qu'elle lui a laiſſé ouverte; il ne peut l'offenſer en accompliſſant la loi de la néceſſité; la main de fer de celle-ci, ayant briſé le reſſort qui lui rendoit la vie deſirable & qui le pouſſoit à ſe conſerver, lui montre qu'il doit ſortir du rang ou du ſyſtême où il ſe trouve trop mal pour vouloir y reſter. La patrie ou la famille n'a point droit de ſe plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, & dont elle n'a plus rien à eſpérer pour elle-même. Pour être utile à ſa patrie ou à ſa famille, il faut que l'homme chériſſe ſa propre exiſtence, ait intérêt de la conſerver, aime les liens qui l'uniſſent aux autres, ſoit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin pour que le ſuïcide fût puni dans l'autre vie & ſe repentît de ſa démarche précipitée, il faudroit qu'il ſe ſurvécût à lui-même, & que parconſéquent il portât dans ſa demeure future ſes organes, ſes ſens, ſa mémoire, ſes idées, ſa façon actuelle d'exiſter & de penſer.

En un mot, rien de plus utile que d'inſpirer aux hommes le mépris de la mort, & de bannir de leurs eſprits les fauſſes idées qu'on leur donne

(85) Le Suïcide eſt, dit-on, très commun en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui ſe tuent en ce pays ſont qualifiés de *Lunatiques*; leur maladie ne paroît pas plus blâmable que le tranſport au cerveau.

de ses suites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches; la crainte de ses suites prétendues ne fera que des fanatiques ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes & pour les autres. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée, que l'injustice des hommes réduit souvent au désespoir. Si les hommes craignoient moins la mort, ils ne seroient ni esclaves ni superstitieux. La vérité trouveroit des défenseurs plus zélés, les droits de l'homme seroient plus hardiment soutenus, les erreurs seroient plus fortement combattues, & la tyrannie seroit à jamais bannie des nations; la lâcheté la nourrit & la crainte la perpétue. En un mot les hommes ne peuvent être ni contents ni heureux tant que leurs opinions les forceront de trembler.

CHAPITRE XV.

Des intérêts des Hommes ou des IDÉES qu'ils se font du Bonheur. L'homme ne peut-être heureux sans la vertu.

L'UTILITÉ, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique mesure des jugemens de l'homme. Etre utile, c'est contribuer au bonheur de ses semblables; être nuisible, c'est contribuer à leur malheur. Celà posé, voyons si les principes que nous avons établis jusqu'ici sont avantageux ou nuisibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'espece humaine. Si l'homme cherche son bonheur dans tous les instants de sa vie, il ne doit approuver que ce qui

le lui procure ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

Ce que nous avons dit ci-devant a déjà pu servir à fixer nos idées sur ce qui constitue le bonheur: nous avons déjà fait voir que ce bonheur n'étoit que le plaisir continué; (86) mais pour qu'un objet nous plaise il faut que les impressions qu'il fait sur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laisse, en un mot que les mouvemens qu'il excite en nous, soient analogues à notre organisation, à notre tempérament, à notre nature individuelle, modifié par l'habitude & une infinité de circonstances ou de causes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou passageres: il faut que l'action de l'objet qui nous remue ou dont l'idée nous reste, loin de s'affoiblir ou de s'anéantir, aille toujours en augmentant: il faut que, sans fatiguer, épuiser ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le dégré d'activité dont elle a continuellement besoin. Quel est l'objet qui réunisse toutes ces qualités? Quel est l'homme dont les organes sont susceptibles d'une agitation continuelle sans s'affaiser, sans se fatiguer, sans éprouver un sentiment pénible? L'homme veut toujours être averti de son existence le plus vivement qu'il est possible, tant qu'il peut l'être sans douleur. Que dis-je? Ils consent très souvent à souffrir plutôt que de ne point sentir. Il s'accoutume à mille choses qui, dans l'origine, ont dû l'affecter d'une façon désagréable, & qui finissent souvent par se changer en des besoins, ou par ne plus l'af-

(86) Voyez le Chapitre IX.

fecter du tout (87). Où trouver en effet dans la nature des objets capables de nous fournir en tout tems une dose d'activité proportionnée à l'état de notre organisation, que sa mobilité rend sujette à des variations perpétuelles? Les plaisirs les plus vifs sont toujours les moins durables, vû que ce sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Pour être heureux sans interruption, il faudroit que les forces de notre être fussent infinies; il faudroit qu'à sa mobilité il joignît une vigueur, une solidité que rien ne pût altérer; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvements, pussent acquérir ou perdre des qualités, suivant les différens états par lesquels notre machine est forcée de passer successivement; il faudroit que les essences des êtres changeassent dans la meme proportion que nos dispositions, soumises à l'influence continuelle de mille causes qui nous modifient à notre insçu & malgré nous. Si notre machine éprouve à tout instant des changemens plus ou moins marqués, dûs aux différents dégrés de ressort, de pesanteur, de sérénité dans l'air, de chaleur & de fluidité dans notre sang, d'ordre ou d'harmonie entre les différentes parties de notre corps; si dans chaque instant de notre durée nous n'avons pas la même tension dans les nerfs, le même ressort dans les fibres, la même

(87) Nous en avons des exemples dans le Tabac, le Caffé, & surtout l'Eau de-vie, à l'aide de laquelle les Européens ont asservi les Negres & maîtrisé les Sauvages. Voilà peut-être encore pourquoi nous courons aux Tragédies, & le peuple aux exécutions des criminels, qui sont des Tragédies pour lui. En un mot le désir de sentir ou d'être fortement remué, paroît être le principe de la curiosité & de cette avidité avec laquelle nous saisissons le merveilleux, le surnaturel, l'incompréhensible, & tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur religion comme les sauvages à l'eau-de-vie.

activité dans l'esprit, la même chaleur dans l'imagination, &c. il est évident que les mêmes causes, en ne conservant pas toujours les mêmes qualités, ne peuvent pas en tout tems nous affecter de la même maniere. Voilà pourquoi les objets qui nous plaisoient autrefois, nous déplaisent aujourd'hui; ces objets n'ont point sensiblement changé; mais nos organes, nos dispositions, nos idées, nos façons de voir & de sentir ont changé; telle est la source de notre inconstance.

Si les mêmes objets ne sont pas en état de faire constamment le bonheur d'un même individu, il est aisé de sentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes, ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organisation, pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions & les habitudes, & qu'une infinité de circonstances, soit physiques soit morales, ont modifiés diversement, doivent se faire nécessairement des notions très différentes du bonheur. Celui d'un avare ne peut être le même que celui d'un prodigue; celui d'un voluptueux que celui d'un homme flegmatique; celui d'un intempérant que celui d'un homme raisonnable qui ménage sa santé. Le bonheur de chaque homme est en raison composée de son organisation naturelle & des circonstances, des habitudes, des idées vraies ou fausses qui l'ont modifiée; cette organisation & ces circonstances n'étant jamais les mêmes, il s'ensuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent ou même déplaire à l'autre, & que, comme on l'a dit ci-devant, personne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de son semblable.

L'on appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme, d'après son tempérament & les idées qui lui sont propres, attache son bien-être; d'où l'on voit que *l'intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme, dans ce monde, n'est totalement sans intérêt. Celui de l'avare est d'amasser des richesses; celui du prodigue est de les dissiper; l'intérêt de l'ambitieux est d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités; celui du sage modeste est de jouir de la tranquillité; l'intérêt du débauché est de se livrer sans choix à toutes sortes de plaisirs; celui de l'homme prudent est de s'abstenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant est de satisfaire ses passions à tout prix; celui de l'homme vertueux est de mériter, par sa conduite, l'amour & l'approbation des autres, & de ne rien faire qui puisse le dégrader à ses propres yeux.

Ainsi lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par là que chaque homme travaille à sa maniere à son propre bonheur, qu'il place dans quelqu'objet soit visible soit caché, soit réel soit imaginaire, & que tout le systême de sa conduite tend à l'obtenir. Celà posé nul homme ne peut être appellé désintéressé; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'est ainsi que nous appellons généreux, fidele & désintéressé celui qui est bien plus touché du plaisir de secourir son ami dans l'infortune, que de celui de conserver dans son coffre d'inutiles trésors. Nous appellons désintéressé tout homme à qui l'intérêt de sa gloire est plus précieux que celui de sa fortune. Enfin

nous appellons désintéressé tout homme qui fait à l'objet auquel il attache son bonheur, des sacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très mal des intérêts des autres, soit parce que les mobiles qui les animent sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître; soit, parce que, pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions: cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime, toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espece humaine; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands talens, la vertu, &c; nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets; mais dans ce jugement nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral & nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande & généreuse, qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime & les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer & de s'estimer lui-même; rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des crimes cachés qui l'aviliroient à ses propres yeux,

il reſſemble à un homme qui ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propreté, ſeroit péniblement affecté de ſe voir ſouillé, lors même que perſonne n'en ſeroit le témoin. L'homme de bien eſt celui à qui des idées vraies ont montré ſon intérêt ou ſon bonheur dans une façon d'agir que les autres ſont forcés d'aimer & d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, duement développés, ſont la vraie baſe de la morale; rien de plus chimérique que celle qui ſe fonde ſur des mobiles imaginaires que l'on a placés hors de la nature, ou ſur des ſentimens innés, que quelques ſpéculateurs ont regardé comme antérieurs à toute expérience, & comme indépendants des avantages qui en réſultent pour nous; il eſt de l'eſſence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir ſe conſerver, de chercher à rendre ſon exiſtence heureuſe (88); ainſi l'intérêt ou le deſir du bonheur eſt l'unique mobile de toutes ſes actions; cet intérêt dépend de ſon organiſation naturelle, de ſes beſoins, de ſes idées acquiſes, des habitudes qu'il a contractées; il eſt, ſans doute, dans l'erreur, lorſqu'une organiſation viciée ou des opinions fauſſes lui montrent ſon bien être dans des objets inutiles ou nuiſibles à lui-même, ainſi qu'aux autres: il marche d'un pas ſûr à la vertu, lorſque des idées vraies lui font placer ſon bonheur dans une conduite utile à ſon eſpece, approuvée des autres, & qui le rend un objet intéreſſant pour eux. La morale ſeroit une ſcience vaine, ſi elle ne prouvoit aux hommes que leur plus grand intérêt eſt d'être ver-

(88) Seneque dit: *modus ergo diligendi præcipiendus eſt homini, id eſt quomodo ſe diligat aut proſit ſibi; quin autem diligat aut proſit ſibi, dubitare dementis eſt.*

tueux. Toute obligation ne peut être fondée que sur la probabilité ou la certitude d'obtenir un bien ou d'éviter un mal.

En effet, dans aucun des instants de sa durée, un être sensible & intelligent ne peut perdre de vue sa conservation & son bien-être; il se doit donc le bonheur à lui-même; mais bientôt l'expérience & la raison lui prouvent que, dénué de secours, il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité; il vit avec des êtres sensibles, intelligens, occupés comme lui de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il desire pour lui-même; il s'apperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé; il en couclut que pour son bonheur il faut qu'il se conduise en tout tems d'une façon propre à se concilier l'attachement, l'approbation, l'estime & l'assistance des êtres les plus à portée de concourir à ses vues; il voit que c'est l'homme qui est le plus nécessaire au bien-être de l'homme, & que pour le mettre dans ses intérêts, il doit lui faire trouver des avantages réels à seconder ses projets: mais procurer des avantages réels aux êtres de l'espece humaine, c'est avoir de la vertu; l'homme raisonnable est donc obligé de sentir qu'il est de son intérêt d'être vertueux. La vertu n'est que l'art de se rendre heureux soi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux est celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui rendre, nécessaires à sa conservation, à portée de lui procurer une existence heureuse.

Tel est donc le vrai fondement de toute morale; le mérite & la vertu sont fondés sur la natu-

re de l'homme, sur ses besoins. Ce n'est que par la vertu qu'il peut se rendre heureux (89). Sans vertus la société ne peut ni être utile ni subsister; elle ne peut avoir des avantages réels, que lorsqu'elle rassemble des êtres animés du desir de se plaire, & disposés à travailler à leur utilité réciproque; il n'existe point de douceurs dans les familles, si les membres qui les composent ne sont dans l'heureuse volonté de se prêter des secours mutuels, de s'entr'aider à supporter les peines de la vie, & d'écarter, par des efforts réunis, les maux auxquels la nature les assujettit. Le lien conjugal n'est doux, qu'autant qu'il identifie les intérêts de deux êtres, réunis par le besoin d'un plaisir légitime, d'où résulte le maintien de la société politique, & capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a des charmes, que lorsqu'elle associe plus particuliérement des êtres vertueux, c'est-à-dire, animés du desir sincere de conspirer à leur bonheur réciproque. Enfin ce n'est qu'en montrant de la vertu que nous pouvons mériter la bienveillance, la confiance, l'estime de tous ceux avec qui nous avons des rapports: en un mot, nul homme ne peut heureux tout seul.

En effet le bonheur de chaque individu de l'espece humaine dépend des sentimens qu'il fait naître & qu'il nourrit dans les êtres parmi lesquels son destin l'a placé; la grandeur peut bien les éblouir; le pouvoir & la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires; l'opulence peut séduire des ames basses & vénales; mais l'humanité, la bienfaisance, la compassion, l'é-

(89) *Est autem virtus nihil aliud quam in se perfecta & ad summum perducta natura.* CICERO DE LEGIBUS I. Il dit ailleurs *virtus rationis absolutio definitur.*

quité peuvent ſeuls obtenir ſans effort, les ſentimens ſi doux de la tendreſſe, de l'attachement, de l'eſtime dont tout homme raiſonnable ſent la néceſſité. Etre vertueux, c'eſt donc placer ſon intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres; c'eſt jouir des bienfaits & des plaiſirs que l'on répand ſur eux. Celui que ſon naturel, ſon éducation, ſes réflexions, ſes habitudes ont rendu ſuſceptible de ces diſpoſitions, & que ſes circonſtances mettent à portée de ſe ſatisfaire, devient un objet intéreſſant pour tous ceux qui l'approchent: il jouit à chaque inſtant; il lit avec plaiſir le contentement & la joie ſur tous les viſages; ſa femme, ſes enfans, ſes amis, ſes ſerviteurs lui montrent un front ouvert & ſerein, lui repréſentent le contentement & la paix dans leſquels il reconnoit ſon ouvrage; tout ce qui l'environne eſt prêt à partager ſes plaiſirs & ſes peines; chéri, reſpecté, conſidéré des autres, tout le ramene agréablement ſur lui-même; il connoit les droits qu'il s'eſt acquis ſur tous les cœurs; il s'applaudit d'être la ſource d'une félicité par laquelle tout le monde eſt enchaîné à ſon ſort. Les ſentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorſque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre deſtin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait des beſoins que la vertu ſuffit pour ſatisfaire; c'eſt ainſi que la vertu eſt toujours ſa propre récompenſe, & ſe paie elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

On ne manquera point de nous dire, & même de nous prouver, que dans la préſente conſtitution des choſes, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent, les plonge ſouvent dans

l'infortune, & met des obſtacles continuels à leur félicité; par-tout on la voit privée de récompenſes; que dis je! mille exemples peuvent nous convaincre que preſqu'en tout pays elle eſt haïe; perſécutée, forcée de gémir de l'ingratitude & de l'injuſtice des hommes. Je réponds en avouant que, par une ſuite néceſſaire des égaremens du genre humain, la vertu mene rarement au objets dans leſquels le vulgaire fait conſiſter le bonheur. La plupart des ſociétés, gouvernées trop ſouvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir & l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur eſtime & leurs bienfaits qu'à des ſujets indignes, ne récompenſent que des qualités frivoles & nuiſibles, & ne rendent point au mérite la juſtice qui lui eſt dûe. Mais l'homme de bien n'ambitionne ni les récompenſes ni les ſuffrages d'une ſociété ſi mal conſtituée: content d'un bonheur domeſtique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier ſes dangers: il ſçait qu'une ſociété vicieuſe eſt un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut ſe coordonner: il ſe met donc à l'écart, hors de la route battue, où il ſeroit infailliblement écraſé. Il fait le bien autant qu'il peut dans ſa ſphere; il laiſſe le champ libre au méchants qui veulent deſcendre dans l'arêne; il gémit des coups qu'ils ſe portent, il s'applaudit de ſa médiocrité qui le met en ſûreté; il plaint les nations malheureuſes par leurs erreurs, & par les paſſions qui en ſont les ſuites fatales & néceſſaires; elles ne renferment que des citoyens malheureux; ceux-ci, loin de ſonger à leurs véritables intérêts, loin de travailler à leur bonheur mutuel, loin de ſentir combien la vertu leur devroit être chere, ne ſont

que se combattre ouvertement ou se nuire sourdement, & déteſtent une vertu qui gêneroit leurs paſſions déſordonnées.

Quand nous diſons que la vertu eſt ſa propre récompenſe, nous voulons donc ſimplement annoncer que, dans une ſociété dont les vues ſeroient guidées par la vérité, par l'expérience, par la raiſon, chaque homme connoîtroit ſes véritables intérêts, ſentiroit le but de l'aſſociation, trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir ſes devoirs, en un mot, ſeroit convaincu que, pour ſe rendre ſolidement heureux, il doit s'occuper du bien-être de ſes ſemblables, & mériter leur eſtime, leur tendreſſe & leurs ſecours. Enfin dans une ſociété bien conſtituée le gouvernement, l'éducation, les loix, l'exemple, l'inſtruction devroient conſpirer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie, eſt un enſemble qui ne peut être heureux & ſubſiſter ſans vertus; l'expérience devroit à chaque inſtant le convaincre que le bien-être des parties ne peut réſulter que de celui du corps; la juſtice lui feroit ſentir que la ſociété, pour être avantageuſe, devroit être un ſyſtême de volontés, dans lequel celles qui agiſſent d'une façon conforme aux intérêts du tout, éprouveroient infailliblement une réaction avantageuſe.

Mais hélas! par le renverſement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées, la vertu diſgraciée, bannie, perſécutée ne trouve aucun des avantages qu'elle eſt en droit d'eſpérer. L'on eſt forcé de lui montrer dans l'avenir des récompenſes dont elle eſt preſque toujours privée dans le monde actuel; on ſe croit obligé de trom-

per, de séduire, d'intimider les mortels pour les engager à suivre une vertu que tout leur rend incommode; on les repaît d'espérances éloignées; on les allarme par des terreurs funestes pour les solliciter à la vertu que tout leur rend haïssable, ou les détourner du mal que tout leur rend aimable & nécessaire. C'est ainsi que la politique & la superstition, à force de chimeres & d'intérêts actifs, prétendent suppléer aux mobiles réels & véritables que la nature, que l'expérience, qu'un Gouvernement éclairé, que la Loi, que l'instruction, que l'exemple, que des opinions raisonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci, entraînés par l'exemple, autorisés par l'usage, aveuglés par des passions non moins dangereuses que nécessaires, n'ont point d'égards aux promesses & aux menaces incertaines qu'on leur fait; l'intérêt actuel de leurs plaisirs, de leurs passions, de leurs habitudes l'emporte toujours sur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur ou à éviter des malheurs, qui leur paroissent douteux toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages présents.

C'EST ainsi que la superstition, loin de faire des hommes vertueux par principes, ne fait que leur imposer un joug aussi dur qu'inutile: il n'est porté que par des entousiastes ou par des pusillanimes, que leurs opinions rendent ou malheureux ou dangereux; & qui, sans devenir meilleurs, rongent en frémissant le foible mors qu'on leur met dans la bouche. En effet l'expérience nous prouve que la Religion est une digue incapable de résister au torrent de la corruption, auquel tant de causes accumulées donnent une force irrésistible. Bien plus cette religion n'augmente-t'elle

pas

pas elle-même le désordre public par les passions dangereuses qu'elle déchaîne & qu'elle sanctifie? La vertu n'est presque en tous lieux le partage que de quelques ames, assez fortes pour résister au torrent des préjugés; contentes de se payer elles-mêmes des biens qu'elles répandent sur la société, assez modérées pour être satisfaites des suffrages d'un petit nombre d'approbateurs, enfin détachées des futiles avantages que des sociétés injustes n'accordent trop communément qu'à la bassesse, à l'intrigue & aux crimes.

MALGRÉ l'injustice qui regne dans le monde, il est pourtant des hommes vertueux; il est, au sein même des nations les plus vicieuses, des êtres bienfaisans, instruits du prix de la vertu, qui savent qu'elle arrache des hommages, même à ses ennemis; il en est qui se contentent au moins des récompenses intérieures & cachées dont nul pouvoir sur la terre n'est capable de les frustrer. En effet l'homme de bien acquiert des droits sur l'estime, la vénération, la confiance & l'amour de ceux-mêmes dont la conduite est opposée à la sienne; le vice est forcé de céder à la vertu, dont, en rougissant, il reconnoît la supériorité. Indépendamment de cet ascendant si doux, si grand, si sûr, quand l'univers entier seroit injuste pour l'homme de bien, il lui reste l'avantage de s'aimer, de s'estimer lui-même, de rentrer avec plaisir dans le fond de son cœur, de contempler ses actions des mêmes yeux, que les autres devroient avoir s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'estime méritée de lui-même; cette estime n'est un sentiment ridicule, que lorsqu'elle n'est point fondée; il ne doit être blâmé que lorsqu'il se montre d'une façon humiliante & fâcheuse pour

les autres; c'eſt alors que nous le nommons *orgueil*; s'appuie-t-il ſur des choſes futiles? nous l'appellons *vanité*; on ne peut le condamner, on le trouve légitime & fondé, on l'appelle *élévation*, *grandeur d'ame*, noble fierté, lorſqu'il s'appuie ſur des vertus & ſur des talens vraiment utiles à la ſociété, quand même elle ſeroit incapable de les apprécier.

Cessons donc d'écouter les déclamations de ces ſuperſtitions, qui, ennemies de notre bonheur, ont voulu le détruire juſque dans le fond de nos cœurs; qui nous ont preſcrit la haine & le mépris de nous-mêmes; qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompenſe, ſouvent unique, qui reſte à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le ſentiment ſi juſte d'un amour propre fondé, ce ſeroit briſer le plus puiſſant des reſſorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui reſteroit-il en effet dans la plupart des ſociétés humaines? N'y voyons-nous pas la vertu mépriſée & découragée? le crime audacieux & le vice adroit récompenſés? l'amour du bien public taxé de folie; l'exactitude à remplir ſes devoirs regardée comme une duperie; la compaſſion, la ſenſibilité, la tendreſſe & la fidélité conjugale, l'amitié ſincere & inviolable mépriſées & traitées de ridicules? Il faut à l'homme des motifs pour agir; il n'agit bien ou mal, qu'en vue de ſon bonheur; ce qu'il juge ſon bonheur eſt ſon intérêt; il ne fait rien gratuitement; & quand on lui retient le ſalaire de ſes actions utiles, il eſt réduit ou à devenir auſſi méchant que les autres, ou à ſe payer de ſes propres mains.

Cela posé, l'homme de bien ne peut jamais être complettement malheureux; il ne peut être to-

talement privé de la récompenſe qui lui eſt due; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion, il n'en eſt point qui puiſſent la remplacer. Ce n'eſt pas que l'homme honnête ſoit exempt d'afflictions; ainſi que le méchant, il eſt ſujet aux maux phyſiques; il peut être dans l'indigence; il eſt ſouvent en butte à la calomnie, à l'injuſtice, à l'ingratitude, à la haine; mais au milieu de ſes traverſes, de ſes peines & de ſes chagrins, il trouve en lui-même un ſupport; il eſt content de lui-même; il ſe reſpecte, il ſent ſa propre dignité, il connoît la bonté de ſes droits, & ſe conſole par la confiance qu'il a dans la juſtice de ſa cauſe. Ces appuis ne ſont point faits pour le méchant: ſujet ainſi que l'homme de bien à des infirmités & aux caprices du ſort, il ne trouve dans le fond de ſon cœur que des ſoucis, des regrets, des remors; il s'affaiſſe ſur lui-même; il n'eſt pas ſoutenu par ſa conſcience; ſon eſprit & ſon corps ſe trouvent accablés de tous côtés à la fois. L'homme de bien n'eſt point un Stoïcien inſenſible; la vertu ne procure point l'impaſſibilité; mais, s'il eſt infirme, il eſt moins à plaindre que le méchant malade; s'il eſt indigent, il eſt moins malheureux que le méchant dans la miſere; s'il eſt dans la diſgrace, il eſt moins accablé que le méchant diſgracié.

Le bonheur de chaque homme dépend de ſon tempérament cultivé; la nature fait les heureux; la culture, l'inſtruction, la réflexion font valoir le terrein que la nature a formé, & le mettent à portée de produire des fruits utiles. Etre heureuſement né pour ſoi-même, c'eſt avoir reçu de la nature un corps ſain, des organes agiſſants avec préciſion, un eſprit juſte, un cœur dont les paſ-

ſions & les deſirs ſont analogues & conformes aux circonſtances dans leſquels le ſort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorſqu'elle nous a donné la doſe de vigueur & d'énergie qui nous ſuffit pour obtenir les choſes que notre état, notre façon de penſer, notre tempérament nous font deſirer. Cette nature nous a fait un préſent funeſte, lorſqu'elle nous a donné un ſang trop bouillant, une imagination trop active, des déſirs impétueux pour des objets impoſſibles à obtenir dans nos circonſtances, ou du moins que nous ne pouvons nous procurer ſans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger, & de troubler le repos de la ſociété. Les hommes les plus heureux, ſont communément ceux qui poſſedent une ame paiſible, qui ne deſire que les choſes qu'elle peut ſe procurer par un travail propre à maintenir ſon activité, ſans lui cauſer des ſecouſſes trop importunes & trop violentes. Un Philoſophe, dont les beſoins ſont aiſément ſatisfaits, étranger à l'ambition, content dans le cercle d'un petit nombre d'amis, eſt, ſans doute, un être plus heureuſement conſtitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée eſt réduite au déſeſpoir de n'avoir qu'un monde à ravager. Celui qui eſt heureuſement né, ou que la nature a rendu ſuſceptible d'être convenablement modifié, n'eſt point un être nuiſible à la ſociété: elle n'eſt communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontents de leur ſort, énivrés de paſſions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combuſtion pour obtenir les biens imaginaires, dans leſquels ils ont fait conſiſter leur bonheur. Il faut à un Alexandre des empires détruits, des nations baignées dans le ſang, des villes réduites en cendres pour contenter cette

paſſion pour la gloire dont il s'eſt fait une fauſſe idée, & dont ſon imagination eſt altérée; il ne faut à Diogene qu'un tonneau, & la liberté de paroître bizarre; il ne faut à Socrate que le plaiſir de former des diſciples à la vertu.

L'HOMME étant par ſon organiſation un être à qui le mouvement eſt toujours néceſſaire, doit toujours deſirer; voilà pourquoi une trop grande facilité à ſe procurer les objets, les rend bientôt inſipides pour lui. Pour ſentir le bonheur il faut des efforts pour l'obtenir; pour trouver des charmes dans la jouiſſance, il faut que le deſir ſoit irrité par des obſtacles; nous ſommes, ſur le champ, dégoutés des biens qui ne nous ont rien couté. L'attente du bonheur, le travail néceſſaire pour ſe le procurer, les peintures variées & multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a beſoin, lui font exercer ſes facultés, mettent tous ſes reſſorts en jeu, en un mot, lui donnent une activité agréable, dont la jouiſſance du bonheur lui-même ne peut point nous dédommager. L'action eſt le véritable élément de l'eſprit humain; dès qu'il ceſſe d'agir, il tombe dans l'ennui. Notre ame a beſoin d'idées, comme notre eſtomac d'alimens. (90)

AINSI, l'impulſion que le deſir nous donne, eſt lui-même un grand bien; il eſt pour l'eſprit, ce

(90) L'avantage que les ſçavans & les gens de lettres ont ſur les ignorans & les gens déſœuvrés ou inhabitués à penſer & à étudier, n'eſt dû qu'à la multitude & à la variété des idées que fourniſſent à l'eſprit l'étude & la réflexion. L'eſprit d'un homme qui penſe, trouve plus de pâture dans un bon livre, que l'eſprit d'un ignorant dans tous les plaiſirs que ſes richeſſes lui procurent. Etudier, c'eſt amaſſer un magazin d'idées. C'eſt la multitude & la combinaiſon des idées qui met tant de différence entre les hommes, & qui leur donne de l'avantage ſur les autres animaux.

que l'exercice eſt pour le corps; ſans lui nous ne trouvons aucun plaiſir dans les alimens qu'on nous préſente; c'eſt la ſoif qui rend le plaiſir de boire ſi agréable pour nous; la vie eſt un cercle perpétuel de deſirs renaîſſants & de deſirs ſatisfaits. Le repos n'eſt un bien que pour celui qui travaille; il eſt une ſource d'ennuis, de triſteſſe & de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir ſans interruption, c'eſt ne jouir de rien; l'homme qui n'a rien à deſirer, eſt, à coup ſûr, plus malheureux que celui qui ſouffre.

Ces réflexions fondées ſur l'expérience doivent nous prouver que le mal ainſi que le bien dépend de l'eſſence des choſes. Le bonheur, pour être ſenti, ne peut être continu; le travail eſt néceſſaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ſes plaiſirs; ſon corps a beſoin d'exercice; ſon cœur a beſoin de deſirs; le mal-aiſe peut ſeul nous faire goûter le bien-être; c'eſt lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévocable du deſtin, les hommes ſont forcés d'être mécontents de leur ſort, de faire des efforts pour le changer, de s'envier réciproquement une félicité, dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'eſt ainſi que le pauvre envie l'opulence du riche, tandis que celui-ci eſt ſouvent bien moins heureux que lui; c'eſt ainſi que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active, ſaine & ſouvent riante, au ſein même de la miſere.

Si tous les hommes étoient parfaitement contents, il n'y auroit plus d'activité dans le monde; il faut deſirer, agir, travailler pour être heureux;

tel eſt l'ordre d'une nature, dont la vie eſt dans l'action. Les ſociétés humaines ne peuvent ſubſiſter que par un échange continuel des choſes dans leſquelles les hommes font conſiſter leur bonheur. Le pauvre eſt forcé de deſirer & de travailler pour obtenir ce qu'il ſçait néceſſaire à la conſervation de ſon être; ſe nourrir, ſe vêtir, ſe loger, ſe propager, ſont les premiers beſoins que la nature lui donne; les a-t-il ſatisfaits? bientôt il eſt forcé de ſe créer des beſoins tout nouveaux, ou plutôt ſon imagination ne fait que raffiner ſur les premiers; elle cherche à les diverſifier, elle veut les rendre plus piquants; quand une fois, parvenu à l'opulence, il a parcouru tout le cercle des beſoins & de leurs combinaiſons, il tombe dans le dégoût. Diſpenſé de travail, ſon corps amaſſe des humeurs; dépourvu de deſirs, ſon cœur tombe en langueur; privé d'activité, il eſt forcé de faire part de ſes richeſſes à des êtres plus actifs, plus laborieux que lui; ceux-ci, pour leur propre intérêt, ſe chargent du ſoin de travailler pour lui, de lui procurer ſes beſoins, de le tirer de ſa langueur, de contenter ſes fantaiſies. C'eſt ainſi que les riches & les grands excitent l'énergie, l'activité, l'induſtrie de l'indigent; celui-ci travaille à ſon propre bien-être en travaillant pour les autres; c'eſt ainſi que le deſir d'améliorer ſon ſort, rend l'homme néceſſaire à l'homme; c'eſt ainſi que les deſirs toujours renaiſſans & jamais raſſaſiés, ſont le principe de la vie, de la ſanté, de l'activité, de la ſociété. Si chaque homme ſe ſuffiſoit à lui-même, il n'auroit nul beſoin de vivre en ſociété; nos beſoins, nos deſirs, nos fantaiſies nous mettent dans la dépendance des autres, & font que chacun de nous, pour ſon propre intérêt, eſt forcé d'être utile à des êtres capables de

lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'est que la réunion d'un grand nombre d'hommes, liés les uns aux autres par leurs besoins ou leurs plaisirs; les plus heureux y sont ceux qui ont le moins de besoins, & qui ont le plus de moyens de les satisfaire.

DANS les individus de l'espece humaine, ainsi que dans les sociétés politiques, la progression des besoins est une chose nécessaire; elle est fondée sur l'essence de l'homme; il faut que les besoins naturels, une fois satisfaits, soient remplacés par des besoins que nous nommons *imaginaires* ou *besoins d'opinion;* ceux-ci deviennent aussi nécessaires à notre bonheur, que les premiers. L'habitude qui permet au sauvage d'Amérique d'aller tout nud, force l'habitant civilisé d'une nation Européenne de se vêtir; l'homme pauvre se contente d'un vêtement très simple qui lui sert toute l'année; l'homme riche veut un habit conforme à chaque saison; il souffriroit s'il n'avoit point la commodité d'en changer; il seroit affligé si son habit n'annonçoit point aux autres son opulence, son rang, sa supériorité. C'est ainsi que l'habitude multiplie les besoins du riche; c'est ainsi que sa vanité devient elle-même un besoin, qui met en jeu mille bras empressés à la satisfaire; enfin cette vanité procure à des hommes indigens, les moyens de subsister. Celui qui s'est habitué au faste, au luxe dans les habits, lorsqu'il est privé de ces signes de l'opulence, auxquels il attache une idée de bonheur, se trouve aussi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi se vêtir. Les nations, civilisées aujourd'hui, ont commencé par être sauvages, errantes & vagabondes, occupées de la chasse & de la guerre, forcées de chercher leur subsistance avec peine: peu-à-peu elles se

ſont fixées, elles ſe ſont livrées à l'agriculture, enſuite au commerce; elles ont raffiné ſur leurs premiers beſoins; elles en ont étendu la ſphere; elles ont imaginé mille moyens pour les contenter: progreſſion naturelle & néceſſaire dans des êtres actifs qui ont beſoin de ſentir, & qui, pour être heureux, doivent varier leurs ſenſations.

A MESURE que les beſoins des hommes ſe multiplient, ils deviennent plus difficiles à ſatisfaire; ils ſont forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs ſemblables; pour exciter leur activité, pour les engager à concourir à ſes vues, l'on eſt donc obligé de ſe procurer les objets capables de les inviter à contenter ſes deſirs; un ſauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui ſuffit à ſa nourriture, le citoyen opulent d'une ſociété floriſſante, eſt obligé de faire mouvoir des milliers de bras pour créer le repas ſomptueux & les mets recherchés, devenus néceſſaires pour réveiller ſon appétit languiſſant, ou pour flatter ſa vanité. D'où l'on voit que, dans la même proportion que nos beſoins ſe multiplient, nous ſommes forcés de multiplier les moyens de les ſatisfaire. Les richeſſes ne ſont autre choſe que des moyens de convention, à l'aide deſquels nous ſommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos deſirs, ou de les inviter par leur intérêt propre à contribuer à nos plaiſirs. Que fait l'homme riche ſinon d'annoncer à des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de ſubſiſter, s'ils conſentent à ſe prêter à ſes volontés? Que fait l'homme qui a du pouvoir, ſinon de montrer aux autres qu'il eſt en état de leur fournir des moyens de ſe rendre heureux? Les ſouverains, les grands, les riches ne nous paroiſſent heureux, que parce qu'ils poſſedent des

moyens ou des motifs suffisans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

Plus nous envisagerons les choses, & plus nous nous convaincrons que les fausses opinions des hommes sont les vraies sources de leurs malheurs: le bonheur n'est si rare parmi eux, que parce qu'ils l'attachent à des objets ou indifférens ou inutiles à leur bien être, ou qui se tournent en maux réels pour eux. Les richesses sont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'usage qu'on en sçait faire, qui les rende utiles ou nuisibles. L'argent, indifférent au sauvage, qui ne sçauroit qu'en faire, est amassé par l'avare, pour qui il devient inutile, & dépensé par le prodigue & le voluptueux, qui ne s'en servent que pour acheter des regrets & des infirmités. Les plaisirs ne sont rien, pour qui est incapable de les sentir; ils deviennent des maux réels, quand destructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine, nous font négliger nos devoirs, & nous rendent méprisables aux yeux des autres. Le pouvoir n'est rien en lui-même; il nous est inutile, si nous ne nous en servons pour notre propre félicité; il nous devient funeste, dès que nous en abusons; il devient odieux, dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faute d'être éclairés sur leurs vrais intérêts, ceux d'entre les hommes qui jouissent de tous les moyens de se rendre heureux, ne trouvent presque jamais le secret de les faire servir à leur propre bonheur. L'art de jouir est le plus ignoré; ce seroit celui qu'il faudroit apprendre avant que de desirer; la terre est remplie d'hommes qui ne s'occupent que du soin de se procurer des moyens sans jamais en connoître la fin. Tout le monde desire de la fortune & du pouvoir, & nous voyons très peu de gens que ces objets rendent heureux.

Il est naturel, très nécessaire, très raisonnable de desirer les choses qui peuvent contribuer à augmenter la somme de notre félicité. Les plaisirs, les richesses, le pouvoir, sont des objets dignes de notre ambition & de nos efforts, lorsque nous sçavons en faire usage pour rendre notre existence plus agréable; nous ne pouvons blâmer celui qui les desire, ni mépriser ou haïr celui qui les possede, que quand, pour les obtenir, il emploie des moyens odieux, ou lorsque, après les avoir obtenus, il en fait un usage pernicieux soit pour lui-même, soit pour les autres. Desirons la puissance, la grandeur, le crédit, lorsque nous pouvons y prétendre, sans les acheter aux dépens de notre repos ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Desirons les richesses, quand nous sçaurons en faire un usage vraiment avantageux pour nous-mêmes & pour les autres; mais n'employons jamais pour nous les procurer, des voies que nous serions forcés de nous reprocher, ou qui nous attireroient la haîne de nos associés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur solide doit se fonder sur l'estime de nous-mêmes & sur les avantages que nous procurons à d'autres, & que de tous les projets, le plus impraticable pour un être qui vit en société, c'est celui de vouloir se rendre exclusivement heureux.



CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes sur ce qui constitue le bonheur sont la vraie source de leurs maux. Des vains remedes qu'on leur a voulu appliquer.

La raison ne défend point à l'homme de former de vastes desirs; l'ambition est une passion utile au genre humain, quand elle a son bonheur pour objet. De grandes ames veulent agir dans une grande sphere; des Génies puissants, éclairés, bienfaisants, placés dans d'heureuses conjonctures, répandent au loin leurs influences favorables; ils ont besoin pour leur propre félicité de faire un grand nombre d'heureux. Tant de Princes jouissent si rarement d'un vrai bonheur, parce que leurs ames foibles & rétrécies sont forcées d'agir dans une sphere trop étendue pour leur peu d'énergie. C'est ainsi que par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languissent souvent dans la misere, & sont soumises à des maîtres aussi peu capables de faire leur propre bonheur, que celui de leurs sujets. D'un autre côté des ames trop emportées, trop bouillantes, trop actives sont elles-mêmes à la gêne dans la sphere qui les renferme, & leur chaleur déplacée en fait des fléaux du Genre humain (91).

(91) *Æstuat infelix angusto limite mundi.* Séneque dit d'Alexandre, *post Darium & Indos pauper est Alexander; inventus est qui concupisceret aliquid post omnia.*

V. Senec. Epist. 120.

Alexandre fut un monarque auſſi nuiſible à la terre & auſſi mécontent de ſon ſort, que le deſpote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un & de l'autre furent peu proportionées à leurs ſpheres.

Le bonheur de l'homme ne réſultera jamais que de l'accord de ſes deſirs avec ſes circonſtances. La puiſſance ſouveraine n'eſt rien pour celui qui la poſſede, s'il ne ſçait en uſer pour ſon propre bonheur; elle eſt un mal réel, ſi elle le rend malheureux: elle eſt un abus déteſtable, ſi elle produit l'infortune d'une portion du genre-humain. Les Princes les plus puiſſants ne ſont pour l'ordinaire ſi étrangers au bonheur, & leurs ſujets ne ſont ſi communément dans l'infortune, que parce que les premiers poſſedent tous les moyens de ſe rendre heureux, ſans jamais en faire uſage, ou parce qu'ils ne ſçavent qu'en abuſer. Un ſage ſur le trône ſeroit le plus fortuné des mortels. Un monarque eſt un homme, à qui tout ſon pouvoir ne peut procurer d'autres organes & d'autres façons de ſentir, qu'au dernier de ſes ſujets; s'il a des avantages ſur lui, c'eſt par la grandeur, la variété, la multiplicité des objets dont il peut s'occuper, qui donnant une action perpétuelle à ſon eſprit, l'empêchent de ſe flétrir & de tomber dans l'ennui. Si ſon ame eſt vertueuſe & grande, ſon ambition ſe ſatisfait à chaque inſtant à la vue du pouvoir de réunir les volontés de ſes ſujets à la ſienne, de les intéreſſer à ſa conſervation, de mériter leur affection, & d'arracher les reſpects & les éloges de toutes les nations. Telles ſont les conquêtes que la raiſon propoſe à tous ceux que le ſort deſtine à gouverner des Empires; elles ſont aſſez grandes pour ſatisfaire l'imagination

la plus vive, & l'ambition la plus vaſte. Les Rois ne ſont les plus heureux des hommes, que parce qu'ils ont la faculté de faire un plus grand nombre d'heureux, & de multiplier ainſi les cauſes du contentement légitime d'eux-mêmes.

Ces avantages de la puiſſance ſouveraine ſont partagés par tous ceux qui contribuent au gouvernement des états. Ainſi la grandeur, le rang, le crédit ſont des objets deſirables pour ceux qui connoiſſent les moyens de les faire ſervir à leur propre félicité; ils ſont inutiles à ces hommes médiocres qui n'ont ni l'énergie ni la capacité de les employer d'une façon avantageuſe pour eux-mêmes; ils ſont déteſtables, lorſque, pour les obtenir, on compromet ſon bonheur & celui de la ſociété, celle-ci eſt dans l'erreur, toutes les fois qu'elle reſpecte des hommes qui n'emploient qu'à ſa deſtruction, une puiſſance qu'elle ne doit approuver que lorſqu'elle en recueille les fruits.

Les richeſſes, inutiles à l'avare qui n'en eſt que le triſte géolier; nuiſibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains de l'homme de bien, mille moyens d'augmenter la ſomme de ſon bonheur; mais avant de deſirer les richeſſes, il faut ſçavoir en uſer; l'argent n'eſt que le ſigne repréſentatif du bonheur; en jouir, s'en ſervir pour faire des heureux, voilà la réalité. L'argent, d'après les conventions des hommes, procure tous les biens que l'on puiſſe deſirer; il n'eſt eſt qu'un ſeul qu'il ne procure point, c'eſt celui d'en ſçavoir uſer. Avoir de l'argent ſans ſçavoir en jouir, c'eſt poſſeder la clef d'un Palais commode dont on s'interdit l'entrée; le prodi-

guer, c'eſt jetter cette clef dans la riviere; en faire un mauvais uſage, c'eſt s'en ſervir pour ſe bleſſer. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples tréſors, il n'en ſera point accablé; s'il a l'ame grande & noble il ne fera qu'étendre au loin ſes bienfaits; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes; il s'attirera l'amour & les hommages de ceux qui l'entourent; il ſera retenu dans ſes plaiſirs, afin de pouvoir en jouir; il ſçaura que l'argent ne rétablira point une ame uſée par la jouiſſance, des organes affoiblis par des excès, un corps énervé & devenu déſormais incapable de ſe ſoutenir qu'à force de privations; il ſçaura que l'abus des voluptés étouffe le plaiſir dans ſa ſource, & que tous les tréſors du monde ne peuvent renouveller des ſens.

On voit donc que rien n'eſt plus frivole que les déclamations d'une ſombre philoſophie contre le deſir du pouvoir, de la grandeur, des richeſſes, des plaiſirs. Ces objets ſont deſirables pour nous, dès que notre ſort nous permet d'y prétendre, ou lorſque nous ſçavons la maniere de les faire tourner à notre avantage réel; la raiſon ne peut les blâmer ou les mépriſer, quand pour les obtenir, nous ne bleſſons perſonne; elle les eſtime, quand nous nous en ſervons pour nous rendre nous-mêmes & les autres heureux. Le plaiſir eſt un bien, il eſt de notre eſſence de l'aimer; il eſt raiſonnable, lorſqu'il nous rend chere notre exiſtence, lorſqu'il ne nous nuit point à nous-mêmes, lorſque ſes conſéquences ne ſont point fâcheuſes pour les autres. Les richeſſes ſont le ſymbole de la plupart des biens de ce monde; elles deviennent une réalité, lorſqu'elles ſont entre les mains d'un homme qui en ſçait uſer. Le pouvoir eſt le plus grand des biens, lorſque celui qui

en eſt le dépoſitaire a reçu de la nature & de l'éducation une ame aſſez grande, aſſez noble, aſſez forte pour étendre ſes heureuſes influences ſur des nations entieres, qu'il met par-là dans une légitime dépendance, & qu'il enchaîne par ſes bienfaits: l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes, qu'en les rendant heureux.

Les droits de l'homme ſur ſon ſemblable ne peuvent être fondés que ſur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'eſpérer; ſans cela le pouvoir qu'il exerce ſur lui ſeroit une violence, une uſurpation, une tyrannie manifeſte; ce n'eſt que ſur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime eſt fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre; mais nous l'accordons volontairement à celui de qui nous eſpérons notre bien être. Le gouvernement n'eſt que le droit de commander à tous, conféré au ſouverain pour l'avantage de ceux qui ſont gouvernés. Les ſouverains ſont les défenſeurs & les gardiens de la perſonne, des biens, de la liberté de leurs ſujets; ce n'eſt qu'à cette condition que ceux-ci conſentent d'obéir; le gouvernement n'eſt qu'un brigandage, dès qu'il ſe ſert des forces qui lui ſont confiées pour rendre la ſociété malheureuſe. L'empire de la religion n'eſt fondé que ſur l'opinion où l'on eſt, qu'elle a le pouvoir de rendre les nations heureuſes; les Dieux ne ſeroient que des phantômes odieux, s'ils rendoient les hommes malheureux. (92) Le gouvernement &

(92) Cicéron dit: *Niſi homini Deus placuerit, Deus non erit.* „ Dieu ne peut obliger les hommes à lui obéir qu'en leur faiſant „ connoître qu'il eſt en ſon pouvoir de les rendre heureux ou mal„ heureux. *Voyez défenſe de la religion Tom. I. pag.* 433. Il faut conclure de ces principes, que l'homme eſt en droit de juger la religion & les Dieux, d'après les avantages ou les déſavantages qu'ils procurent à la ſociété.

& la religion ne ſeroient des inſtitutions raiſonnables, qu'autant que l'un & l'autre contribueroient à la félicité des hommes; il y auroit de la folie à ſe ſoumettre à un joug, dont il ne réſulteroit que du mal; il y auroit de l'injuſtice à forcer les mortels de renoncer à leurs droits, ſans avantage pour eux.

L'AUTORITÉ qu'un Pere exerce ſur ſa famille, n'eſt fondée que ſur les avantages qu'il eſt ſuppoſé lui procurer. Les rangs dans les ſociétés politiques, n'ont pour baſe que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres conſentent à les diſtinguer, à les reſpecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits ſur l'indigent, qu'en vertu du bien-être qu'il eſt en état de lui faire éprouver. Le génie, les talens de l'eſprit, les ſciences & les arts n'ont des droits ſur nous, qu'en raiſon de l'utilité, des agrémens & des avantages qu'ils procurent à la ſociété. En un mot, c'eſt le bonheur, c'eſt l'attente du bonheur, c'eſt ſon image que nous chériſſons, que nous eſtimons, que nous adorons ſans ceſſe. Les Dieux, les Monarques, les Riches, les Grands peuvent bien nous en impoſer, nous éblouir, nous intimider par leur puiſſance; jamais ils n'obtiendront la ſoumiſſion volontaire de nos cœurs, qui ſeuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels & des vertus. L'utilité n'eſt autre choſe que le bonheur véritable; être utile, c'eſt être vertueux; être vertueux, c'eſt faire des heureux.

LE bonheur qu'on nous procure, eſt la meſure invariable & néceſſaire de nos ſentimens pour les êtres de notre eſpece, pour les objets que nous

desirons, pour les opinions que nous embrassons, pour les actions dont nous jugeons; nous sommes les dupes de nos préjugés, toutes les fois que nous cessons de nous servir de cette mesure pour régler nos jugemens. Nous ne risquerons jamais de nous tromper, lorsque nous examinerons qu'elle est l'utilité réelle qui résulte pour notre espece des religions, des gouvernemens, des loix, de toutes les institutions, les inventions & les actions des hommes.

Un coup d'œil superficiel peut souvent nous séduire; mais des expériences réfléchies nous ramenent à la raison, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaisir est un bonheur momentané, mais que souvent il devient un mal; que le mal est une peine passagere qui souvent devient un bien; elle nous fait connoître la vraie nature des objets, & pressentir les effets que nous pouvons en attendre; elle nous fait distinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer, de ceux à la séduction desquels nous devons résister. Enfin elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens, amoureux de leur bonheur & qui desirent de rendre leur existence heureuse, veut que l'on detruise pour eux tous les phantômes, les chimeres & les préjugés qui mettent des obstacles à leur félicité dans ce monde.

Si nous consultons l'expérience, nous verrons que c'est dans des illusions & des opinions sacrées que nous devons chercher la source véritable de cette foule de maux, dont nous voyons par-tout le genre humain accablé. L'ignorance des causes naturelles lui créa des Dieux; l'imposture les ren-

dit terribles, leur idée funeste poursuivit l'homme sans le rendre meilleur, le fit trembler sans fruit, remplit son esprit de chimeres, s'opposa aux progrès de sa raison, l'empêcha de chercher son bonheur. Ses craintes le rendirent esclave de ceux qui le tromperent sous prétexte de son bien; il fit le mal quand on lui dit que ses Dieux demandoient des crimes; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit entendre que ses Dieux le condamnoient à être misérable; il n'osa jamais résister à ses Dieux ni se débarasser de ses fers, parce qu'on lui fit entendre que la stupidité, le renoncement à la raison, l'engourdissement de l'esprit, l'abjection de son ame étoient de sûrs moyens d'obtenir l'éternelle félicité.

Des préjugés non moins dangereux, ont aveuglé les hommes sur leurs gouvernemens. Les nations ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité; elles n'oserent exiger le bonheur de ces Rois, chargés de le leur procurer; elles crurent que les souverains, travestis en Dieux, recevoient en naissant le droit de commander au reste des mortels, pouvoient disposer à leur gré de la félicité des peuples, & n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faisoient. Par une suite nécessaire de ces opinions, la politique dégénéra dans l'art fatal de sacrifier la félicité de tous au caprice d'un seul, ou de quelques méchans privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouverent, les Nations furent en adoration devant les Idoles qu'elles s'étoient faites, & respecterent follement les instrumens de leurs miseres; elles obéirent à leurs volontés injustes; elles prodiguerent leur vie, leur sang, leurs trésors pour assouvir leur ambition, leur avidité insatiable, leurs fantaisies

renaissantes; elles eurent une vénération stupide pour tous ceux qui posséderent, avec le souverain, le pouvoir de nuire; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faste: enfin, victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes, qui, malheureux eux-mêmes par leurs vices & par l'incapacité de jouir, ne furent gueres disposés à s'occuper du bien-être des peuples: sous de tels chefs leur bonheur physique & moral fut également négligé, ou même anéanti.

Nous trouvons le même aveuglement dans la science des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour base & l'imagination pour guide, ne fonda point la morale sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec les hommes, sur les devoirs qui découlent nécessairement de ces rapports: elle aima mieux la fonder sur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit subsister entre l'homme & des puissances invisibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, & faussement fait parler. Ce furent ces Dieux invisibles, que la religion peignit toujours comme des Tyrans pervers, qui furent les arbitres & les modeles de la conduite de l'homme; il fut méchant, insociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces Tyrans divinisés, ou se conformer aux leçons de leurs interpretes. Ceux-ci profiterent seuls de la religion, & des ténebres qu'elle répandit sur l'esprit humain; les nations ne connurent ni la nature, ni la raison, ni la vérité: elles n'eurent que des religions, sans avoir aucunes idées certaines de la morale ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ses semblables, il crut avoir offensé son Dieu, il se crut quitte en s'humiliant de-

vant lui, en lui faiſant des préſens, en mettant ſon prêtre dans ſes intérêts. Ainſi la religion, loin de donner une baſe ſûre, naturelle & connue à la morale; ne lui donna qu'une baſe chancelante, idéale, impoſſible à connoître. Que dis-je? Elle la corrompit, & ſes expiations acheverent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les paſſions des hommes, elle le fit vainement; toujours entouſiaſte & privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remedes; ſes remedes furent dégoutans & propres à révolter les malades; elle les fit paſſer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes; ils furent inefficaces, parce que des chimeres ne peuvent rien contre des paſſions que les motifs les plus réels & les plus forts concouroient à faire naître & à nourrir dans les cœurs. La voix de la religion ou des Dieux ne put ſe faire entendre dans le tumulte des ſociétés, où tout crioit à l'homme qu'il ne pouvoit ſe rendre heureux ſans nuire à ſes ſemblables: ces vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïſſable, parce qu'elles la repréſenterent toujours comme ennemie du bonheur & des plaiſirs des humains. Dans l'obſervation de leurs devoirs, on ne fit voir aux mortels que le cruel ſacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce ſacrifice. Le préſent l'emporta ſur l'avenir, le viſible ſur l'inviſible, le connu ſur l'inconnu, & l'homme fut méchant, parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'EST ainſi que la ſomme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrut au contraire par ſes religions, par ſes gouvernemens, par ſon éducation, par ſes opinions, en

un mot, par toutes les inſtitutions qu'on lui fit adopter, ſous prétexte de rendre ſon ſort plus doux. L'on ne peut trop le répéter, c'eſt dans l'erreur que nous trouverons la vraie ſource des maux dont la race humaine eſt affligée, ce n'eſt point la nature qui la rendit malheureuſe; ce n'eſt point un Dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes; ce n'eſt point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels méchans & malheureux; c'eſt uniquement à l'erreur que ſont dûs ces effets déplorables.

Le ſouverain bien, tant cherché par quelques ſages, & par d'autres annoncé avec tant d'emphaſe, ne peut être regardé que comme une chimere, ſemblable à cette *Panacée* merveilleuſe que quelques adeptes ont voulu faire paſſer pour le remede univerſel. Tous les hommes ſont malades, la naiſſance les livre auſſi-tôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une ſuite de ſon organiſation naturelle & de ſes circonſtances particulieres, en eſt diverſement affecté. S'il eſt un remede général que l'on puiſſe appliquer aux maladies diverſifiées & compliquées des hommes, il n'en eſt qu'un, ſans doute, & ce remede eſt la vérité, qu'il faut puiſer dans la nature.

A la vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, & qu'ils ſont forcés de ſucer avec le lait; à la vue des deſirs dont ils ſont perpétuellement agités, des paſſions qui les tourmentent, des inquiétudes qui les rongent, des maux tant phyſiques que moraux qui les aſſiegent de toutes parts, on ſeroit tenté de croire que le bonheur n'eſt point fait pour ce monde, & que ce ſeroit une entrepriſe vaine que de vou-

loir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considere ces superstitions qui les allarment, les divisent & les rendent insensés, ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, ces injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir presque tous les peuples de la terre, enfin ces vices & ces crimes qui rendent l'état de société si haïssable, presque à tous ceux qui s'y trouvent, l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'apanage du genre humain, que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimere, ou du moins un point si fugitif qu'il est impossible de le fixer.

Des superstitienx atrabilaires & nourris de mélancolie, virent donc sans cesse la nature ou son auteur acharnés contre l'espece humaine; ils supposerent que l'homme, objet constant de la colere du ciel, l'irritoit même par ses desirs, & se rendoit criminel en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous desirons le plus vivement ne sont jamais capables de remplir notre cœur, ils ont décrié ces objets comme nuisibles, comme odieux, comme abominables; ils ont prescrit de les fuir, ils ont fait main basse indistinctement sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes & aux êtres avec qui nous vivons; ils ont voulu que l'homme se rendît insensible, devînt l'ennemi de lui-même, se séparât de ses semblables, renonçât à tout plaisir, se refusât le bonheur, en un mot se dénaturât. ,, Mortels! ont-ils dit, vous êtes nés ,, pour le malheur; l'auteur de votre existence ,, vous destina pour l'infortune; entrez donc ,, dans ses vues & rendez vous malheureux. Com-

„ battez ces desirs rebelles qui ont la félicité pour „ objet; renoncez à ces plaisirs qu'il est de votre „ essence d'aimer; ne vous attachez à rien ici „ bas; fuyez une societé qui ne sert qu'à enflam- „ mer votre imagination pour des biens que vous „ devez vous refuser; brisez le ressort de votre „ ame; réprimez cette activité qui cherche à „ mettre fin à vos peines; souffrez, affligez- „ vous, gémissez: telle est pour vous la route „ du bonheur."

Aveugles Médecins! qui ont pris pour une maladie l'état naturel de l'homme! ils n'ont point vu que ses passions & ses desirs lui sont essentiels! que lui défendre d'aimer & de desirer, c'est vouloir lui enlever son être; que l'activité est la vie de la société, & que nous dire de nous haïr & de nous mépriser nous-mêmes, c'est nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'est ainsi que, par ses remedes surnaturels, la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aigrir & les désespérer; au lieu de calmer leurs passions, elle rendit plus incurables, plus dangereuses & plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conservation & leur bonheur. Ce n'est point en éteignant nos passions que l'on nous rendra heureux; c'est en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes & aux autres.

Malgré les erreurs dont le genre humain est aveuglé; malgré l'extravagance de ses institutions religieuses & politiques; malgré les plaintes & les murmures que nous faisons continuellement contre le sort, il est des heureux sur la terre. Nous y voyons quelquefois des souverains

animés de la noble ambition de rendre les nations florissantes & fortunées ; nous y trouvons des Antonins, des Trajans, des Julien, des Henri ; nous y rencontrons des ames élevées qui mettent leur gloire & leur bonheur à encourager le mérite, à secourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du desir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens en les servant utilement, & jouissant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

Ne croyons point que le pauvre lui-même soit exclu du bonheur. La médiocrité, l'indigence lui procurent souvent des avantages que l'opulence & la grandeur sont forcées de reconnoître & d'envier. L'ame du pauvre, toujours en action, ne cesse de former des desirs, tandis que le riche & le puissant sont souvent dans le triste embarras de ne sçavoir que souhaiter, ou de desirer des objets impossibles à se procurer (93). Son corps habitué au travail, connoît les douceurs du repos ; ce repos est la plus rude des fatigues pour celui qui s'ennuie de son oisiveté. L'exercice & la frugalité procurent à l'un de la vigueur & de la santé ; l'intempérance & l'inertie des autres, ne leur donne que des dégoûts & des infirmités L'indigence tend tous les ressorts de l'ame, elle est mere de l'industrie ; c'est de son sein que l'on voit sortir le génie, les talents, le mérite auxquels l'opulence & la grandeur sont forcées de rendre hommage. Enfin les coups du sort trouvent dans le pauvre un roseau flexible qui cede sans se briser.

Ainsi la nature ne fut point une marâtre

(93) Petrone dit, *nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

pour le plus grand nombre de ses enfants. Celui que la fortune a placé dans un état obscur ignore l'ambition qui dévore le courtisan, les inquiétudes de l'intriguant, les remors, les ennuis & les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne sçait profiter. Plus le corps travaille, & plus l'imagination se repose; c'est la diversité des objets qu'elle parcoure, qui l'allume; c'est la satiété de ces objets, qui lui cause du dégoût: l'imagination de l'indigent est circonscrite par la nécessité; il reçoit peu d'idées, il connoît peu d'objets, par conséquent il a peu de desirs; il se contente de peu, tandis que la nature entiere suffit à peine pour contenter les vœux insatiables & les besoins imaginaires de l'homme plongé dans le luxe, qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder comme les plus malheureux des hommes, jouissent souvent d'avantages plus réels & plus grands, que ceux qui les oppriment, qui les méprisent & qui quelquefois sont réduits à les envier. Des desirs bornés, sont un bien très réel: l'homme du peuple dans son humble fortune, ne desire que du pain; il l'obtient à la sueur de son front, il le mangeroit avec joie, si l'injustice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens, ceux qui nâgent dans l'abondance, sans être plus heureux pour celà, disputent au cultivateur les fruits mêmes que ses bras font sortir de la terre. Les Princes sacrifient leur bonheur véritable & celui de leurs états, à des passions, à des caprices qui découragent les peuples, qui plongent leurs provinces dans la misere, qui font des millions de malheureux sans aucun profit pour eux-mêmes. La tyrannie oblige ses sujets de maudire leur existence, d'abandonner le travail, & leur

ôte le courage de donner le jour à des enfans qui feroient auffi miférables que leurs peres: l'excès de l'oppreffion les force quelquefois de fe révolter ou de fe venger par des attentats, des injuftices qu'on leur fait. L'injuftice en réduifant l'indigence au défefpoir, l'oblige de chercher dans le crime, des reffources contre fes malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames; fes vexations dépeuplent les campagnes, les terres demeurent fans culture; de-là naît l'affreufe famine qui fait éclore les contagions & les peftes. Les malheurs des peuples produifent les revolutions; aigris par l'infortune, les efprits entrent en fermentation, & les renverfemens des Empires en font les effets néceffaires. C'eft ainfi que le phyfique & le moral font toujours liés, ou plutôt font la même chofe.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours des effets fi marqués, au moins elle produit la pareffe, dont l'effet eft de remplir les fociétés de mendians & de malfaiteurs, que ni la religion ni la terreur des loix ne peuvent arrêter, & que rien ne peut engager à demeurer les fpectateurs malheureux d'un bien-être, auquel il ne leur eft pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur paffager, aux dépens même de leur vie, lorsque l'injuftice leur a fermé la route du travail & de l'induftrie qui les auroit rendu utiles & honnêtes.

Que l'on ne nous dife point que nul gouvernement ne peut rendre tous fes fujets heureux; il ne peut, fans doute, fe flatter de contenter les fantaifies infatiables de quelques citoyens oififs, qui ne fçavent qu'imaginer pour calmer leurs en-

nuis: mais il peut & il doit s'occuper à contenter les besoins réels de la multitude. Une société jouit de tout le bonheur dont elle est susceptible, dès que le plus grand nombre de ses membres sont nourris, vêtus, logés, en un mot, peuvent, sans un travail excessif, se procurer les besoins que la nature leur a rendu nécessaires. Leur imagination est contente, dès qu'ils ont l'assûrance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur industrie, & qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une suite des folies humaines, des nations entieres sont forcées de travailler, de suer, d'arroser la terre de larmes, pour entretenir le luxe, les fantaisies, la corruption d'un petit nombre d'insensés, de quelques hommes inutiles, dont le bonheur est devenu impossible, parce que leur imagination égarée ne connoît plus de bornes. C'est ainsi que les erreurs religieuses & politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

Faute de consulter la raison, de connoître le prix de la vérité, d'être instruits de leurs véritables intérêts, de sçavoir en quoi consiste le bonheur solide & réel, les Princes & les peuples, les riches & les pauvres, les grands & les petits sont, sans doute, souvent très éloignés d'être heureux; cependant si nous jettons un coup d'œil impartial sur la race humaine, nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'est heureux en masse, mais il est en détail. Ceux qui se plaignent le plus amérement de la rigueur du destin, tiennent pourtant à leur existence par des fils, souvent imperceptibles, qui les empêchent d'en sortir. En effet l'habitude nous rend nos peines plus légeres; la douleur suspendue devient une vraie jouissance; chaque

besoin est un plaisir au moment où il se satisfait; l'absence du chagrin & de la maladie est un état heureux, dont nous jouissons sourdement & sans nous en appercevoir; l'espérance, qui rarement nous abandonne tout-à-fait, nous aide à supporter les maux les plus cruels. Le prisonnier rit dans les fers; le villageois fatigué rentre en chantant dans sa cabane; enfin l'homme qui se dit le plus infortuné, ne voit point arriver la mort sans effroi, à moins que le désespoir n'ait totalement défiguré la nature à ses yeux. (94)

Tant que nous desirons la continuation de notre être, nous ne sommes pas en droit de nous dire complettement malheureux; tant que l'espérance nous soutient, nous jouissons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus justes, en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excede de beaucoup celle des derniers; nous verrions que nous tenons un registre très exact du mal & peu exact du bien. En effet nous avouerions qu'il est peu de journées entiérement malheureuses dans tout le cours de notre vie. Nos besoins périodiques nous procurent le plaisir de les contenter; notre ame est perpétuellement remuée par mille objets, dont la variété, la multiplicité, la nouveauté nous réjouit, suspend nos peines, fait diversion à nos chagrins. Les maux physiques sont-ils violens? Ils ne sont pas d'une longue durée, ils nous conduisent bientôt à notre terme; les maux de notre esprit nous y menent également. En même tems que la nature nous refuse tout bonheur, elle nous ouvre une porte pour sortir de la vie; refusons-nous d'y

(94) Voyez ce qui a été dit sur le Suïcide dans le *chapitre XIV*.

paſſer, c'eſt que nous trouvons encore du plaiſir à exiſter. Les nations réduites au déſeſpoir, ſont-elles complettement malheureuſes? Elles ont recours aux armes, &, au riſque de périr, elles font leurs efforts pour terminer leurs ſouffrances.

De ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne ſont pas ſi malheureux qu'on le penſe. Ainſi ne nous exagérons plus les maux de l'eſpece humaine; impoſons ſilence à l'humeur noire qui nous perſuade que ſes maux ſont ſans remede; diminuons peu-à-peu le nombre de nos erreurs, & nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne ceſſe de former des deſirs, n'en concluons point qu'il eſt malheureux; de ce que ſon corps a beſoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il eſt ſain & qu'il remplit ſes fonctions; de ce que ſon cœur deſire, il faut en conclure qu'il a beſoin à chaque inſtant d'être remué, que les paſſions ſont eſſentielles au bonheur d'un être qui ſent, qui penſe, qui reçoit des idées & qui néceſſairement doit aimer & deſirer ce qui lui procure ou lui promet une façon d'exiſter analogue à ſon énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le reſſort de notre ame ſubſiſte dans ſa force, cette ame deſire; tant qu'elle deſire, elle éprouve l'activité qui lui eſt néceſſaire; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux ſe pouſſent, ſe ſuccedent & coulent ſans interruption: forcées de rouler ſur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles des obſtacles qui empêchent leur ſtagnation; elles ne ceſſent de jaillir, de bondir & de couler, juſqu'à ce qu'elles ſoient rendues dans l'océan de la nature.

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées sur la nature sont les seuls remedes aux maux des hommes. Récapitulation de cette premiere partie. Conclusion.

TOUTES les fois que nous cessons de prendre l'expérience pour guide nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuses & plus incurables, lorsqu'elles ont pour elles la sanction de la religion; c'est alors que nous ne consentons jamais à revenir sur nos pas; nous nous croyons intéressés à ne plus voir, à ne plus nous entendre, & nous supposons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plupart des moralistes ont méconnu le cœur humain; s'ils se sont trompés sur ses maladies & sur les remedes qui pouvoient lui convenir; si les remedes qu'ils lui ont administrés ont été inefficaces ou même dangereux, c'est qu'ils ont abandonné la nature, ils ont résisté à l'expérience, ils n'ont osé consulter leur raison, ils ont renoncé au témoignage de leurs sens, ils n'ont suivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'entousiasme ou troublée par la crainte; ils ont préféré les illusions qu'elle leur montroit, aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'EST faute d'avoir voulu sentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un instant de vue sa propre conservation, son intérêt réel ou fictif,

ſon bien-être ſolide ou paſſager, en un mot, ſon bonheur vrai ou faux; c'eſt faute d'avoir conſidéré que les deſirs & les paſſions ſont des mouvemens eſſentiels, naturels, néceſſaires à notre ame, que les docteurs des hommes ont ſuppoſé des cauſes ſurnaturelles de leurs égaremens, & n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inutiles ou dangereux. En leur diſant d'étouffer leurs deſirs, de combattre leurs penchans, d'anéantir leurs paſſions, ils n'ont fait que leur donner des préceptes ſtériles, vagues, impraticables; ces vaines leçons n'ont influé ſur perſonne; elles n'ont tout au plus retenu que quelques mortels qu'une imagination paiſible ne ſollicitoit que foiblement au mal; les terreurs dont ont les accompagnoit ont troublé la tranquillité de quelques perſonnes modérées par leur nature, ſans jamais arrêter les tempéramens indomptables de ceux qui furent énivrés de leurs paſſions ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin les promeſſes & les menaces de la ſuperſtition n'ont fait que des fanatiques, des entouſiaſtes, des êtres inutiles ou dangereux, ſans jamais faire des hommes véritablement vertueux, c'eſt à dire, utiles à leurs ſemblables.

Ces Empyriques, guidés par une aveugle routine, n'ont point vu que l'homme, tant qu'il vit, eſt fait pour ſentir, pour deſirer, pour avoir des paſſions, & pour les ſatisfaire en raiſon de l'énergie que ſon organiſation lui donne; ils ne ſe ſont point apperçus que l'habitude enracinoit ces paſſions, que l'éducation les ſemoit dans les cœurs, que les vices du gouvernement les fortifioient, que l'opinion publique les approuvoit, que l'expérience les rendoit néceſſaires, & que dire aux hommes ainſi conſtitués de détruire leurs paſſions, c'étoit

les

les jetter dans le désespoir, ou bien leur ordonner des remedes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes, dire à un homme, qui sçait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs, qu'il ne doit par les desirer; qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir; qu'il doit s'en détacher, c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point desirer le pouvoir & la grandeur, que tout conspire à lui montrer comme le comble de la félicité, c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le systême habituel de ses idées, c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempérament impétueux, d'étouffer sa passion pour l'objet qui l'enchante, c'est lui faire entendre qu'il doit renoncer à son bonheur. Opposer la religion à des intérêts si puissants, c'est combattre des réalités par des spéculations chimériques.

En effet si nous examinons les choses sans prévention, nous trouverons que la plupart des préceptes que la religion, ou que sa morale fanatique & surnaturelle donnent aux hommes, sont aussi ridicules qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux hommes, c'est leur défendre d'être des hommes; conseiller à une personne d'une imagination emportée de modérer ses desirs, c'est lui conseiller de changer son organisation, c'est ordonner à son sang de couler plus lentement. Dire à un homme de renoncer à ses habitudes, c'est vouloir qu'un citoyen accoutumé à se vêtir consente à marcher tout nud; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de son visage, de détruire son tempérament, d'éteindre son imagination, d'altérer la nature de ses fluides, que de

lui commander de n'avoir point de passions analogues à son énergie naturelle, ou de renoncer à celles que l'habitude & ses circonstances lui ont fait contracter & ont converties en besoins (95). Tels sont pourtant les remedes si vantés, que la plupart des moralistes opposent à la dépravation humaine. Est-il donc surprenant qu'ils ne produisent aucun effet, ou qu'il ne fassent que réduire l'homme au désespoir par le combat continuel qu'ils excitent entre les passions de son cœur, ses vices, ses habitudes, & les craintes chimériques dont la superstition a voulu l'accabler. Les vices de la société, les objets dont elle se sert pour irriter nos desirs; les plaisirs, les richesses, les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas séducteurs; les biens que l'éducation, l'exemple & l'opinion nous rendent chers, nous attirent d'un côté, tandis que la morale nous sollicite vainement d'un autre, & que la religion, par ses menaces effrayantes, nous jette dans le trouble & produit en nous un conflict violent, sans jamais remporter la victoire; quand par hasard elle l'emporte sur tant de forces réunies, elle nous rend malheureux, elle brise tout-à-fait le ressort de notre ame.

Les passions sont les vrais contrepoids des passions; ne cherchons point à les détruire, mais tâchons de les diriger: balançons celles qui sont nuisibles, par celles qui sont utiles à la société. La

(95) On voit que ces conseils, tout extravagants qu'ils sont, ont été suggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens, les Japanois, les Mahométans, les Chrétiens, les Juifs, d'après leurs superstitions, font consister la perfection à jeûner, se macérer, s'abstenir des plaisirs les plus honnêtes, fuir la société, s'infliger mille tourmens volontaires, travailler sans relâche à contredire la nature. Chez les Payens les Galles & les Prêtres de la Déesse de Syrie n'étoient pas plus sensés; il se mutiloient par piété

raiſon, fruit de l'expérience, n'eſt que l'art de choiſir les paſſions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation eſt l'art de ſemer & de cultiver dans les cœurs des hommes des paſſions avantageuſes. La légiſlation eſt l'art de contenir les paſſions dangereuſes, & d'exciter celles qui peuvent être avantageuſes au bien public. La religion n'eſt que l'art de ſemer & de nourrir dans les ames des mortels, des chimeres, des illuſions, des preſtiges, des incertitudes d'où naiſſent des paſſions funeſtes pour eux-mêmes, ainſi que pour les autres; ce n'eſt qu'en les combattant, que l'homme peut être mis ſur la route du bonheur.

La raiſon & la morale ne pourront rien ſur les mortels, ſi elles ne montrent à chacun d'entre eux que ſon intérêt véritable eſt attaché à une conduite utile à lui-même; cette conduite, pour être utile, doit lui concilier la bienveillance des êtres néceſſaires à ſa propre félicité; c'eſt donc pour l'intérêt ou l'utilité du genre humain; c'eſt pour l'eſtime, l'amour, les avantages qui en réſultent, que l'éducation doit allumer de bonne heure l'imagination des citoyens; ce ſont les moyens d'obtenir ces avantages, que l'habitude doit leur rendre familiers, que l'opinion doit leur rendre chers, que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le gouvernement, à l'aide des récompenſes, doit les encourager à ſuivre ce plan; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'eſt ainſi que l'eſpoir d'un bien être véritable & la crainte d'un mal réel feront des paſſions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la ſociété; ces dernieres deviendroient au moins très rares, ſi au lieu de repaître les hommes de ſpéculations inintelligibles & de

mots vuides de ſens, on leur parloit de choſes réelles, & on leur montroit leurs véritables intérêts.

L'HOMME n'eſt ſi ſouvent méchant, que parce qu'il ſe ſent preſque toujours intéreſſé à l'être; que l'on rende les hommes plus éclairés & plus heureux, & on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable & vigilant rempliroit bientôt ſon état de citoyens honnêtes; il leur donneroit des motifs préſents, réels & palpables de bien faire: il les feroit inſtruire, il leur feroit éprouver ſes ſoins, il les ſéduiroit par l'aſſûrance de leur propre bonheur; ſes promeſſes & ſes menaces, fidélement exécutées, auroient, ſans doute, bien plus de poids que celles de la ſuperſtition, qui ne propoſe jamais que des biens illuſoires, ou des châtimens dont les méchants endurcis douteront, toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter; des motifs préſents les toucheront bien plus, que des motifs incertains & éloignés. Les vicieux & les méchants ſont ſi communs ſur la terre, ſi opiniâtres, ſi attachés à leurs déréglemens, parce qu'il n'eſt aucun gouvernement qui leur faſſe trouver de l'avantage à être juſtes, honnêtes & bienfaiſans; au contraire par-tout les intérêts les plus puiſſants les ſollicitent au crime, en favoriſant les penchants d'une organiſation vicieuſe que rien n'a rectifiée ni portée vers le bien (96). Un ſauvage qui dans ſa horde ne connoit point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas; ſi vous le tranſplantez dans nos ſociétés policées, il apprendra bientôt à le deſirer, il fera des efforts pour l'obtenir; & s'il le peut ſans danger, il

(96 Salluſte dit, *nemo gratuitò malus eſt.* On peut dire de même *nemo gratuitò bonus.*

finira par voler, ſur-tout s'il n'a point appris à reſpecter la propriété des êtres qui l'environnent. Le ſauvage & l'enfant ſont précisément dans le même cas; c'eſt nous qui rendons l'un & l'autre méchants. Le fils d'un grand apprend dès l'enfance à deſirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr, & s'il a le bonheur de s'inſinuer dans la faveur, il deviendra méchant, & le ſera impunément. Ce n'eſt donc point la nature qui fait des méchants; ce ſont nos inſtitutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands ne peut devenir qu'un malfaiteur; s'il eut été élevé parmi des honnêtes gens il fût devenu un homme de bien.

Si nous cherchons la ſource de l'ignorance profonde où nous ſommes de la morale & des mobiles qui peuvent influer ſur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fauſſes que la plupart des ſpéculateurs ſe ſont faites de la nature humaine. C'eſt pour avoir fait l'homme double; c'eſt pour avoir diſtingué ſon ame de ſon corps; c'eſt pour avoir tiré ſon ame du domaine de la phyſique, afin de la ſoumettre à des loix fantaſtiques émanées des eſpaces imaginaires; c'eſt pour l'avoir ſuppoſée d'une nature différente en tout des êtres connus, que la ſcience des mœurs eſt devenue une énigme impoſſible à deviner. Ces ſuppoſitions ont donné lieu de lui attribuer une nature, des façons d'agir, des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphyſiciens s'en emparerent, &, à force de ſubtiliſer, ils la rendirent totalement méconnoiſſable. Ils ne ſe ſont point apperçus que le mouvement étoit eſſentiel à l'ame ainſi qu'au corps vivant; ils n'ont point vu que les beſoins de l'une

ſe renouvelloient ſans ceſſe, ainſi que les beſoins de l'autre; ils n'ont point voulu croire que ces beſoins de l'ame, ainſi que ceux du corps, ſont purement phyſiques, & que l'une & l'autre n'étoient jamais remués que par des objets phyſiques & matériels. Ils n'ont point eu d'égard à la liaiſon intime & continuelle de l'ame avec le corps; ou plutôt, ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne ſont qu'une même choſe, envisagée ſous différens points de vue. Obſtinés dans leurs opinions ſurnaturelles ou inintelligibles, ils ont refuſé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps en ſouffrant, rendoit l'ame malheureuſe, & que l'ame affligée minoit & faiſoit dépérir le corps. Ils n'ont point conſidéré que les plaiſirs & les peines de l'eſprit influoient ſur ce corps, & le plongeoient dans l'affaiſſement ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ſes penſées, ſoit riantes, ſoit lugubres, de ſon propre fond; tandis que ſes idées ne lui viennent que des objets matériels qui agiſſent, ou qui ont agi matériellement ſur ſes organes; tandis qu'elle n'eſt déterminée, ſoit à la gaîté ſoit à la triſteſſe, que par l'état durable ou paſſager dans lequel ſe trouvent les ſolides & les fluides de notre corps. En un mot, ils n'ont point reconnu que cette ame, purement paſſive, ſubiſſoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par ſon intermede, n'agiſſoit que par ſon ſecours, & recevoit ſouvent, à ſon inſçu & malgré elle, de la part des objets phyſiques qui la remuent, ſes idées, ſes perceptions, ſes ſenſations, ſon bonheur ou ſon malheur.

Par une ſuite de ces opinions, liées à des ſyſtêmes merveilleux, ou inventées pour les juſtifier, on ſuppoſa que l'ame humaine étoit libre,

c'eſt-à-dire, avoit la faculté de ſe mouvoir d'elle-même, & jouiſſoit du pouvoir d'agir indépendamment des impulſions que ſes organes recevoient des objets qui ſont hors d'eux; on prétendit qu'elle pouvoit réſiſter à ces impulſions, &, ſans y avoir d'égard, ſuivre les directions qu'elle ſe donnoit à elle-même par ſa propre énergie; en un mot, on ſoutint que l'ame étoit libre, c'eſt-à-dire, avoit le pouvoir d'agir ſans être déterminée par aucune force extérieure.

Ainsi cette ame, que l'on avoit ſuppoſée d'une nature différente de tous les êtres que nous connoiſſons dans l'univers, eut auſſi une façon d'agir à part; elle fut, pour ainſi dire, un point iſolé qui ne fut point ſoumis à cette chaîne non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties ſont toujours agiſſantes, les corps ſe communiquent les uns aux autres. Epris de leurs notions ſublimes, ces ſpéculateurs ne virent point qu'en diſtinguant l'ame du corps & de tous les êtres que nous connoiſſons, ils ſe mettoient dans l'impoſſibilité de s'en former une idée vraie; ils ne voulurent point s'appercevoir de l'analogie parfaite qui ſe trouvoit entre ſa maniere d'agir & celle dont le corps étoit affecté, non plus que de la correſpondance néceſſaire & continuelle qui ſe trouvoit entre l'ame & lui. Ils refuſerent de voir que, ſemblable à tous les corps de la nature, elle étoit ſujette à des mouvemens d'attraction & de repulſion, dûs aux qualités inhérentes aux ſubſtances qui mettent ſes organes en action; que ſes volontés, ſes paſſions, ſes deſirs n'étoient jamais qu'une ſuite de ces mouvemens, produits par des objets phyſiques qui ne ſont nullement en ſon pouvoir; & que ces objets la rendoient heureuſe

ou malheureuſe, active ou languiſſante, contente ou affligée, en dépit d'elle-même & de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour ſe trouver autrement. On chercha dans les cieux des mobiles fictifs pour la remuer; on ne préſenta aux hommes que des intérêts imaginaires; ſous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable qu'on ſe garda bien de leur faire connoître; on fixa leurs regards ſur l'empyrée pour ne plus voir la terre; on leur cacha la vérité, & l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de phantômes & de chimeres. Enfin, aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le ſentier de la vie, où les uns & les autres ne firent que s'égarer.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit juſqu'ici, il réſulte évidemment, que toutes les erreurs du genre humain en tout genre viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des ſens, à la droite raiſon, pour ſe laiſſer guider par l'imagination ſouvent trompeuſe & par l'autorité toujours ſuſpecte. L'homme méconnoîtra toujours ſon vrai bonheur, tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'inſtruire de ſes loix immuables, de chercher en elle ſeule les vrais remedes à des maux qui ſont des ſuites néceſſaires de ſes erreurs actuelles. L'homme ſera toujours une énigme pour lui-même, tant qu'il ſe croira double & mu par une force inconcevable, dont il ignore la nature & les loix. Ses facultés qu'il nomme intellectuelles, & ſes qualités morales, ſeront inintelligibles pour lui, s'il ne les conſidere du même œil que ſes qualités ou facultés corporelles, & ne les voit ſoumiſes

en tout aux mêmes regles. Le ſyſtême de ſa liberté prétendue n'eſt appuyé ſur rien; il eſt à chaque inſtant démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne ceſſe jamais d'être dans toutes ſes actions ſous la main de la néceſſité; vérité qui, loin d'être dangereuſe pour les hommes, ou déſtructive pour la morale, lui fournit ſa vraie baſe; puiſqu'elle fait ſentir la néceſſité des rapports ſubſiſtants entre des êtres ſenſibles, & réunis en ſociété, dans la vue de travailler par des efforts communs à leur félicité réciproque. De la néceſſité de ces rapports, naît la néceſſité de leurs devoirs, & la néceſſité des ſentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuſe, ou de l'averſion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuſe & criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'obligation morale*, qui n'eſt que la néceſſité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme ſe propoſe dans la ſociété, où chacun de nous, pour ſon propre intérêt, ſon propre bonheur, ſa propre ſureté, eſt forcé d'avoir & de montrer les diſpoſitions néceſſaires à ſa propre conſervation, & capables d'exciter dans ſes aſſociés les ſentimens, dont il a beſoin pour être heureux lui-même. En un mot, c'eſt ſur l'action & la réaction néceſſaires des volontés humaines, ſur l'attraction & la répulſion néceſſaires de leurs ames, que toute morale ſe fonde: c'eſt l'accord ou le concert des volontés & des actions des hommes qui maintient la ſociété; c'eſt leur diſcordance qui la diſſout ou la rend malheureuſe.

L'ON a pu conclure de tout ce que nous avons dit, que les noms ſous leſquels les hommes ont déſigné les cauſes cachées qui agiſſent dans la nature & leurs effets divers, ne ſont jamais que la né-

ceſſité envisagée ſous différens points de vue. Nous avons trouvé que *l'ordre* eſt une ſuite néceſſaire de cauſes & d'effets, dont nous voyons ou croyons voir l'enſemble, la liaiſon & la marche, & qui nous plaît, lorſque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que, ce que nous appellons *déſordre*, eſt une ſuite d'effets & de cauſes néceſſaires que nous jugeons défavorables à nous-mêmes ou peu convenables à notre être. L'on a déſigné ſous le nom *d'intelligence*, la cauſe néceſſaire qui opéroit néceſſairement la ſuite des événemens que nous comprenons ſous le nom *d'ordre.* On a nommé *divinité*, la cauſe néceſſaire & inviſible qui mettoit en action une nature où tout agit ſuivant des loix immuables & néceſſaires. On a nommé *deſtinée* ou *fatalité*, la liaiſon néceſſaires des cauſes & des effets inconnus que nous voyons dans ce monde; on s'eſt ſervi du mot *haſard*, pour déſigner les effets que nous ne pouvons préſſentir, ou dont nous ignorons la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. Enfin, l'on a nommé facultés *intellectuelles* & *morales*, les effets & les modifications néceſſaires de l'être organiſé que l'on a ſuppoſé remué par un agent inconcevable, que l'on a cru diſtingué de ſon corps ou d'une nature différente de la ſienne, que l'on a déſigné ſous le nom d'*ame.*

En conſéquence, l'on a cru cet agent immortel & non diſſoluble comme le corps. Nous avons fait voir que le dogme merveilleux de l'autre vie, n'eſt fondé que ſur des ſuppoſitions gratuites démenties par la réflexion. Nous avons prouvé que cette hypotheſe eſt non ſeulement inutile aux mœurs des hommes, mais encore qu'elle n'eſt propre qu'à les engourdir, à les détourner du ſoin de

travailler à leur bonheur réel; à les énivrer de vertiges & d'opinions nuiſibles à leur tranquillité; enfin, à endormir la vigilance des légiſlateurs, en les diſpenſant de donner à l'éducation, aux inſtitutions & aux loix de la ſociété, toute l'attention qu'ils leur doivent. Nous avons fait ſentir que la politique s'eſt à tort repoſée ſur une opinion peu capable de contenir des paſſions que tout s'efforce d'allumer dans les cœurs des hommes, qui ceſſent de voir l'avenir, dès que le préſent les ſéduit ou les entraîne. Nous avons fait voir que le mépris de la mort eſt un ſentiment avantageux, propre à donner aux eſprits le courage d'entreprendre ce qui eſt vraiment utile à la ſociété. Enfin, nous avons fait connoître ce qui pouvoit conduire l'homme au bonheur, & nous avons montré les obſtacles que l'erreur oppoſe à ſa félicité.

Que l'on ne nous accuſe donc pas de démolir ſans édifier; de combattre des erreurs ſans leur ſubſtituer des vérités; de ſapper à la fois les fondemens de la religion & de la ſaine morale. Celle-ci eſt néceſſaire aux hommes; elle eſt fondée ſur leur nature; ſes devoirs ſont certains, & doivent durer autant que la race humaine; elle nous oblige, parce que ſans elle, ni les individus ni les ſociétés ne peuvent ſubſiſter ni jouir des avantages que leur nature les force de deſirer.

Ecoutons donc cette morale établie ſur l'expérience & ſur la néceſſité des choſes; n'écoutons point cette ſuperſtition fondée ſur des rêveries, ſur des impoſtures & ſur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine & douce qui nous conduit à la vertu par la voie du bonheur: bouchons nos oreilles aux cris

inefficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuſe & haïſſable, & qui nous rend réellement malheureux en ce monde, dans l'attente des chimeres qu'elle nous promet dans un autre. Enfin voyons ſi la raiſon, ſans le ſecours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus ſûrement qu'elle, vers le but où tendent tout nos vœux.

QUELS fruits en effet le genre humain a-t-il jusqu'ici retiré de ces notions ſublimes & ſurnaturelles dont la Théologie, depuis tant de ſiecles, a repu les mortels? Tous ces phantômes créés par l'ignorance & par l'imagination; toutes ces hypotheſes, auſſi inſenſées que ſubtiles, dont l'expérience fut bannie, tous ces mots vuides de ſens, dont les langues ſe ſont remplies; toutes ces eſpérances fanatiques & ces terreurs paniques, dont on s'eſt ſervi pour agir ſur les volontés des hommes, les ont-ils rendu meilleurs, plus éclairés ſur leurs devoirs, plus fideles à les remplir? Tous ces ſyſtêmes merveilleux & les inventions ſophiſtiquées dont on les appuie, ont-ils porté la lumiere dans nos eſprits, la raiſon dans notre conduite, la vertu dans notre cœur? Hélas! Toutes ces choſes n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténebres, dont il ne peut ſe tirer, ſemer dans nos ames des erreurs dangereuſes, faire éclore en nous des paſſions funeſtes dans leſquelles nous trouverons la vraie ſource des maux, dont notre eſpece eſt affligée.

CESSE donc, ô homme! de te laiſſer troubler par les phantômes que ton imagination ou que l'impoſture ont créés. Renonce à des eſpérances vagues; dégage-toi de tes craintes accablantes;

ſuis ſans inquiétude la route néceſſaire que la nature a tracée pour toi. Seme-là de fleurs, ſi ton deſtin le permet; écarte, ſi tu le peux, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable; ſon obſcurité ſuffit pour te prouver qu'il eſt inutile ou dangereux à ſonder. Penſe donc uniquement à te rendre heureux dans l'exiſtence qui t'eſt connue. Sois tempérant, modéré, raiſonnable, ſi tu veux te conſerver; ne ſois point prodigue du plaiſir, ſi tu cherches à le rendre durable. Abſtiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vraiment intelligent, c'eſt-à-dire, apprends à t'aimer, à te conſerver, à remplir le but qu'à chaque inſtant tu te propoſes. Sois vertueux, afin de te rendre ſolidement heureux, afin de jouir de l'affection, de l'eſtime & des ſecours des êtres que la nature a rendu néceſſaires à ta propre félicité. S'ils ſont injuſtes, rends-toi digne de t'applaudir & de t'aimer toi-même; tu vivras content, ta ſérénité ne ſera point troublée; la fin de ta carriere, exempte de remors, ainſi que ta vie, ne la calomniera point. La mort ſera pour toi la porte d'une exiſtence nouvelle dans un ordre nouveau: tu y ſeras ſoumis, ainſi que tu l'es à préſent, aux loix éternelles du deſtin, qui veut que pour vivre heureux ici bas, tu faſſes des heureux. Laiſſe-toi donc entraîner doucement par la nature, juſqu'à ce que tu t'endormes paiſiblement dans le ſein qui t'a fait naître.

Pour toi, méchant infortuné! qui te trouves ſans ceſſe en contradiction avec toi même! machine déſordonnée, qui ne peut s'accorder ni avec ta nature propre ni avec celle de tes aſſociés! ne crains pas dans une autre vie le châtiment de

tes crimes: n'es-tu pas déjà cruellement puni? Tes folies, tes habitudes honteuſes, tes débauches n'endommagent-elles pas ta ſanté? Ne traînes-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès? l'ennui ne te punit-il pas de tes paſſions aſſouvies? La vigueur & la gaîté n'ont-elles point déjà fait place à la foibleſſe, aux infirmités, aux regrets? Tes vices chaque jour ne creuſent-ils pas le tombeau pour toi? Toutes les fois que tu t'es ſouillé de quelque crime, as-tu bien, ſans frayeur, oſé rentrer en toi même? N'as-tu pas trouvé le remors, la terreur & la honte établis dans ton cœur? N'as-tu pas redouté les regards de tes ſemblables? N'as-tu pas tremblé tout ſeul, & ſans ceſſe apprehendé que la terrible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux? Ne crains donc plus l'avenir, il mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi même; la mort, en délivrant la terre d'un fardeau incommode, te delivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



